This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

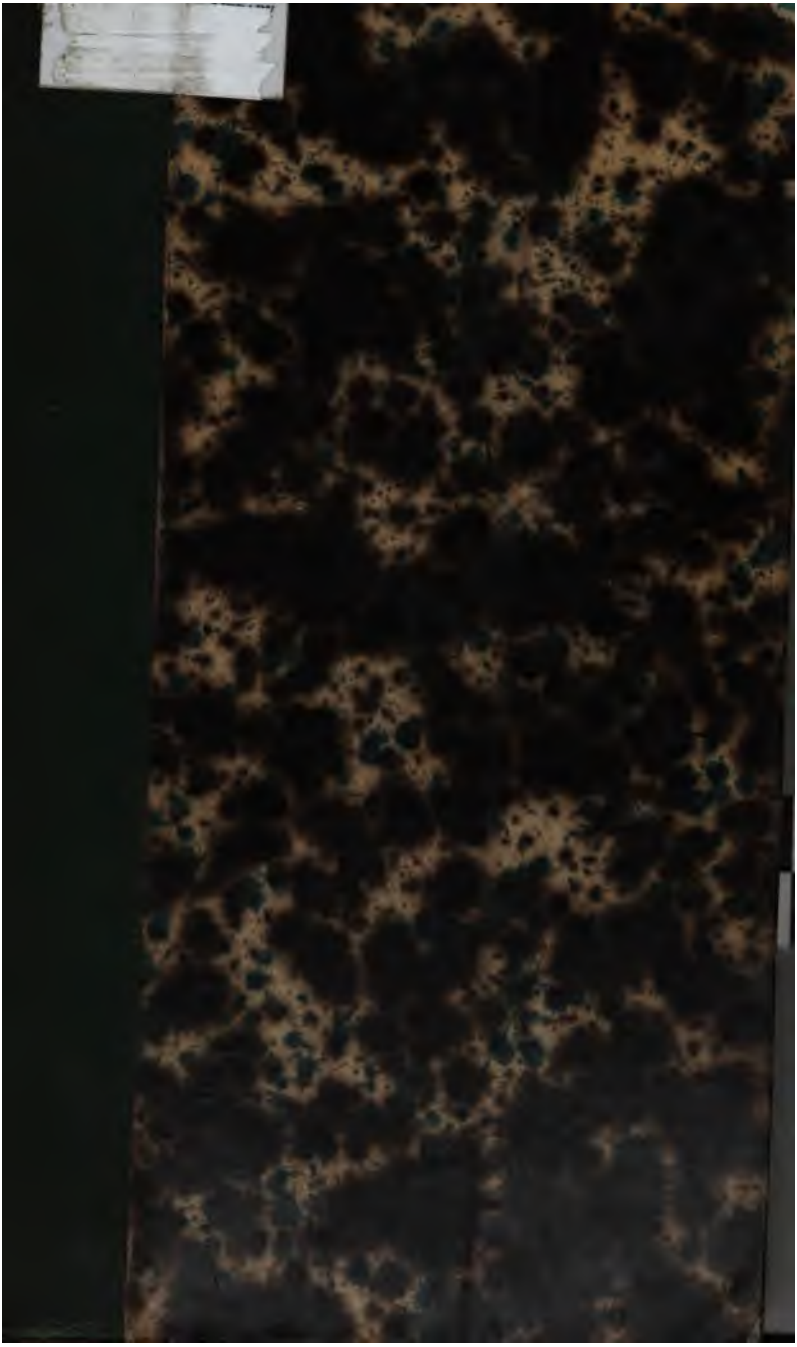
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

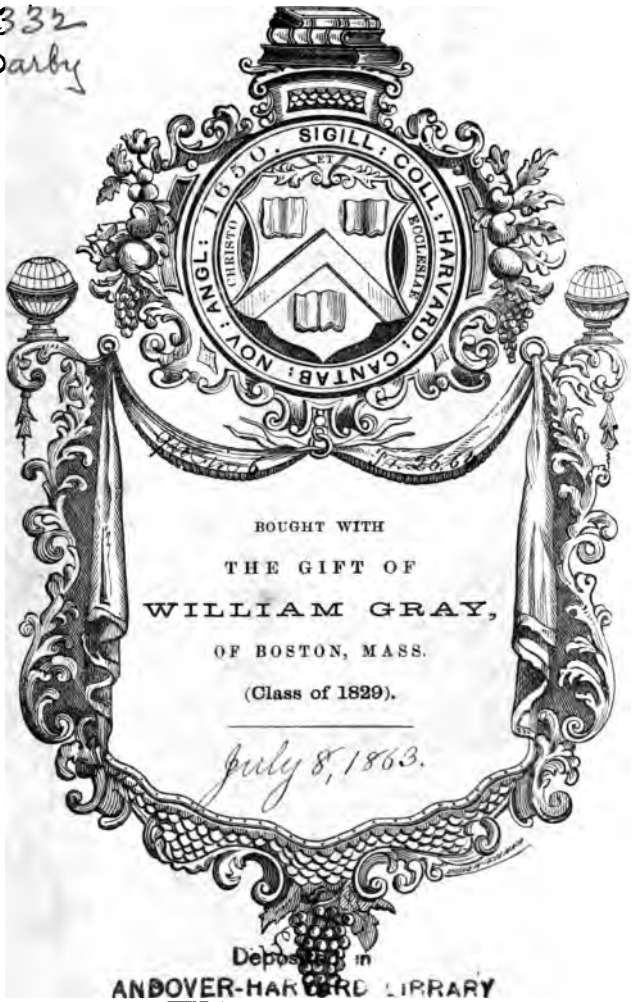
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



18.59.12

332
Darby



BOUGHT WITH

THE GIFT OF

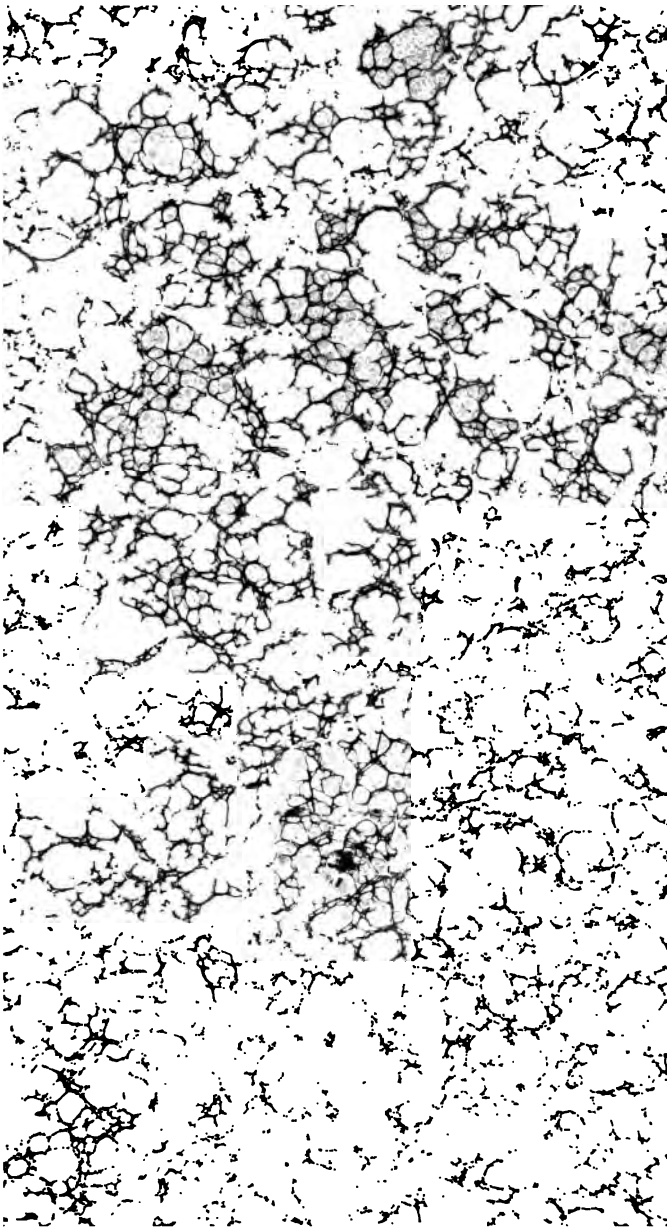
WILLIAM GRAY,

OF BOSTON, MASS.

(Class of 1829).

July 8, 1863.

Deposited in
ANDOVER-HARVARD LIBRARY



ÉTUDES

SUR

LA PAROLE.

Montp. — Typ. de Boehm.

ÉTUDES

SUR

LA PAROLE

DESTINÉES A AIDER LE CHRÉTIEN

DANS LA LECTURE DU SAINT LIVRE;

Par J.-N. DARBY.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

A PARIS,
Chez Ad. CHERBULIEZ, Libraire, Place de l'Oratoire, 6.
A GENÈVE,
Chez George KAUFFMANN, rue Basse des Allemands.
A MONTPELLIER,
Chez BOEHM, Imprimeur-Libraire.
1857

1863, July 8.
9 vol in 6. F. 26. 64,
Gray Fund.

AVERTISSEMENT

A la seconde édition des Études sur le Pentateuque

—

La première édition de la première partie des *Études sur la Parole* étant épuisée, j'ai profité de la publication de cette seconde édition pour revoir rapidement ce que j'ai écrit sur les cinq livres de Moïse. Rien n'est changé du fonds. Je ne doute pas que les aperçus que j'ai publiés ne contiennent la vraie pensée de Dieu dans les passages dont j'ai cherché à exposer le contenu. On se plaignait de ce que l'explication de la Genèse était trop brève et

1863, July 8.
9 vol in 6. Fr. 26.64,
Gray Fund.

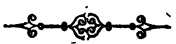
AVERTISSEMENT

A la seconde édition des Études sur le Pentateuque

—

La première édition de la première partie des *Études sur la Parole* étant épuisée, j'ai profité de la publication de cette seconde édition pour revoir rapidement ce que j'ai écrit sur les cinq livres de Moïse. Rien n'est changé du fonds. Je ne doute pas que les aperçus que j'ai publiés ne contiennent la vraie pensée de Dieu dans les passages dont j'ai cherché à exposer le contenu. On se plaignait de ce que l'explication de la Genèse était trop brève et

qu'elle manquait de développement. J'ai beaucoup ajouté à cette partie ; elle est augmentée à peu près d'une moitié. J'ai voulu imprimer ces remarques supplémentaires à part, pour ceux qui possèdent la première édition. Des circonstances hors de mon pouvoir ont empêché, pour le moment, l'accomplissement de mon intention. J'espère les faire imprimer au plus tôt. Au reste, ce ne sont que des développements, et ceux qui ont la première édition possèdent déjà le résumé de tout.



CHER LECTEUR,

Je viens vous présenter, dans ces pages, le commencement d'un travail qui, je l'espère, pourra vous être utile dans l'étude du précieux Livre de Dieu. Je désire aussi que les aperçus que vous y trouverez, vous faisant entrevoir une partie des richesses contenues dans la Parole, vous engagent à l'étudier avec plus de soin. Je crois être sensible, plus sensible même que vous ne pourriez l'être, aux grandes et nombreuses imperfections qui se trouvent dans cet écrit. Pour peu qu'on estime la Parole comme elle mérite d'être estimée, pour peu qu'on ait senti son caractère divin, tout travail d'homme qui s'y rapporte sera, aux yeux du croyant, bien pâle, bien pauvre. Je le sens, et je tiens à dire quelques mots, pour vous expliquer le but que je me suis proposé en publiant ces réflexions,

et vous faire savoir ce qu'il faut attendre en les parcourant.

Il y a quelques années qu'un frère m'a engagé d'entreprendre ce travail, et, jusqu'à présent, j'avais reculé devant cette tâche; plus encore par le sentiment de ma faiblesse pour une telle entreprise, qu'à cause de mes occupations dans l'œuvre du Seigneur, quoique celles-ci soient entrées pour quelque chose dans le retard qui y a été apporté. Le sentiment que le Seigneur est près, me disposait plutôt à me vouer à l'œuvre qu'à entreprendre un travail de cabinet. Les besoins des frères qui sont aussi dans le champ, et, pour la plupart, d'une manière plus utile que moi, m'ont décidé à me mettre à ce travail, sans, je l'espère, sortir de l'humilité qui me convient et à laquelle j'aimerais mieux demeurer fidèle que d'accomplir un travail quelconque. Plusieurs considérations, cependant, pesaient dans la balance pour m'empêcher de commencer un ouvrage pareil.

Premièrement, l'immense responsabilité qui se rattache, lorsqu'il s'agit de la Parole de Dieu, à celui qui veut donner une direction à la pensée des chrétiens, et, quelque modestement que ce soit, présenter des idées comme étant l'intention de l'Esprit de Dieu. Quelle grave faute que de mal diriger les chers enfants de Dieu dans l'intelligence de ses pensées et de sa volonté, que de donner comme le but de ses précieuses communications, ce qui ne l'est pas!

Une autre considération aussi m'arrêtait; c'était la crainte qu'on ne supposât trouver, dans ce travail,

le contenu de la Parole. Le grave et sérieux mal de tous les commentaires, est qu'ils donnent lieu à cette pensée et qu'ils prêtent ainsi à la paresse du cœur et au manque de spiritualité qui se contentent de quelques explications, lesquelles, pour être bonnes en elles-mêmes, ne donnent que quelques idées suggérées par la Parole et sont infiniment loin de communiquer sa vie, sa force et ses richesses. Rien de plus nuisible que cette paresse qui aime mieux s'arrêter à ces quelques pensées, que de sonder la Parole divine elle-même, qui se refuse à l'âme qui ne cherche pas auprès du Seigneur, dans la diligence, la spiritualité et le dévouement, l'intelligence que Lui seul peut donner. Le lecteur ne trouvera ici aucune prétention à lui donner le contenu de la Parole. Il trouvera, du moins, tel a été mon désir et le but de mon travail, quelques jalons qui l'aideront dans l'étude de la Bible, mais qui ne lui serviront de rien sans cette étude. Je lui aurais rendu un mauvais service, si je l'avais aidé à ramasser des idées, en le détournant de la Parole vivante et vraie qui nous met en communication avec Dieu lui-même, place nos cœurs sous son regard et notre conscience sous cet œil qui voit tout, qui juge tout; mais qui le voit pour nous guérir et pour nous bénir.

Une autre considération plus personnelle a un peu pesé sur moi : c'est que vraiment la tâche était très-grande. L'influence de cette pensée a disparu devant l'espérance d'être utile à mes frères et devant la grande jouissance que ce travail me promettait et que, en

La Genèse.

Cher Frère,

Je me propose de vous donner un court résumé des principaux sujets de chaque livre de la Bible, espérant que cela pourra être de quelque secours aux frères dans l'étude du précieux volume que notre Dieu nous a donné.

Je ne prétends pas du tout vous présenter le contenu de chaque livre, mais seulement (dans la mesure de connaissance que Dieu m'accorde) une espèce d'index des sujets, les divisions des livres par sujets, et, autant que j'en suis capable, le but que s'est proposé l'Esprit de Dieu dans chacun d'eux.

La Bible est un tout qui nous présente Dieu sortant de sa plénitude intrinsèque pour manifester tout ce qu'il est, et pour faire entrer avec Lui, dans la jouissance de cette plénitude, ceux qui, ayant été rendus participants de sa nature, sont devenus capables de comprendre et d'aimer ses conseils et Lui-même.

La création a servi de sphère à cette manifestation de Dieu. Mais, comme manifestation, elle aurait été tout à fait imparfaite, quoiqu'elle déclarât sa gloire jusqu'à un certain point.

De plus, le péché étant entré dans le monde, l'état de la création qui en était résulté, et les effets de la Providence qui réglaient l'ordre et les détails de cette création, tendaient, dans la condition où se trouvait l'homme, à lui donner une fausse idée de Dieu. Car, par le fait que l'homme rapportait à Dieu cette création et ce gouvernement, il y voyait une puissance qui n'appartenait qu'au Créateur, et, en même temps, l'existence du mal renversait dans son esprit toutes les idées qu'il pouvait se former de sa puissante bonté.

Tandis que l'intelligence de l'homme se consumait en vains efforts pour expliquer cet état de choses, les superstitions et la philosophie vinrent mettre le comble à son égarement. D'un côté, les superstitions faussaient encore plus les idées erronées que l'homme s'était faites de Dieu; et, de l'autre, la philosophie l'amenait à en nier l'existence, par l'effet de l'incertitude où le plongeaient les efforts que faisait son esprit naturel pour se soustraire à l'empire des superstitions. Ces superstitions n'étaient, en effet, que Satan qui s'était emparé de l'idée de Dieu dans le cœur des hommes, pour la dégrader et fournir sous ce

nom un aliment à leurs convoitises, qu'il consacrait par le nom de dieux qui, en réalité, étaient des démons. Et la philosophie n'était que les efforts inutiles de l'esprit humain pour s'élever à l'idée de Dieu, hauteur à laquelle il était incapable d'atteindre, et à laquelle, en conséquence, il renonçait en s'en faisant gloire.

La loi même de Dieu, qui revendiquait son autorité, en déclarant la responsabilité de l'homme devant Lui, ne révélait Dieu que dans l'exercice du jugement; elle exigeait que l'homme fût ce qu'il aurait dû être, sans manifester ce que Dieu lui-même était, si ce n'est en justice. Elle ne le révélait nullement comme agissant en grâce, au milieu de la scène d'ignorance et de misère que le péché avait introduite dans l'humanité; et, à vrai dire, elle ne le pouvait pas, car elle avait pour objet d'exiger de l'homme une certaine ligne de conduite, dont le législateur se constituait juge à la fin de la carrière de celui qui y était soumis.

Mais le Fils de Dieu, c'est Dieu lui-même au milieu de toute cette scène; c'est le Témoin fidèle de tout ce que Dieu est dans ses rapports avec elle. En un mot, c'est le Fils qui révèle Dieu lui-même, et qui devient ainsi nécessairement le centre de tous ses conseils et de toute la manifestation de sa gloire, aussi bien que le but de toutes ses voies.

Nous trouverons donc trois grands sujets dans

la Bible : — La Création, maintenant assujettie aux conséquences de la chute ; — la Loi, qui donnait une règle à l'homme au milieu de cette création, pour voir s'il pouvait y vivre selon Dieu et y être béni, — et le Fils de Dieu.

La Création et la Loi sont liées au principe de la responsabilité de la créature, et nous trouverons tout ce qui est en rapport avec elles coupable ou corrompu. Le Fils, au contraire, manifestation du Père, l'expression de son amour, l'empreinte de la substance de Dieu, nous apparaîtra souffrant en amour, au milieu de cette création déchue et de la contradiction d'un peuple rebelle ; accomplissant plus tard, en bénédiction, par sa puissance et par son autorité, tous les conseils de Dieu dans la réunion de toutes choses dans les cieux et sur la terre, ceux-là mêmes qui l'ont haï et rejeté étant forcés de le reconnaître comme le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ; et, enfin, lorsqu'il se sera tout assujetti, remettant le royaume de sa gloire comme Fils de l'homme à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous.

Outre tout cela, il y a, dans les conseils de Dieu, un peuple, dont le Dieu que nous connaissons en Jésus s'entoure, et qui doit jouir éternellement avec Dieu de sa faveur et de sa bénédiction ; et un peuple terrestre en qui Dieu manifeste sur la terre les principes de son gouvernement et de son immanquable fidélité. C'est à ce peuple,

par conséquent, que la Loi de Dieu est donnée. Enfin, existant dans les décrets de Dieu avant que le monde fût (mais cachée jusqu'au temps convenable où, son rachat ayant été accompli, le Saint-Esprit pût, en demeurant en elle, lui révéler toute l'efficace de ce rachat et toute l'étendue de son bonheur), il y a une Église, choisie en Christ, son épouse, appelée à partager avec lui la gloire et le bonheur dont il devait hériter comme Fils de Dieu et fidèle Témoin de sa gloire.

Nous trouvons, en conséquence, dans l'ensemble de la révélation qui nous a été donnée, non-seulement la Création, la Loi et le Fils de Dieu, mais encore les voies à l'aide desquelles Dieu a préparé et fait attendre la manifestation de ce dernier; le développement de tous les principes d'après lesquels il est entré en relation avec les hommes, les conséquences de la violation de la Loi, et enfin la manifestation de l'Église sur la terre à la place de l'économie de la Loi, les directions données à l'Église, et, en même temps, la série des événements qui se rattachent à son existence et à son infidélité, aussi bien qu'à celle du peuple terrestre de Dieu, et de l'homme lui-même responsable envers Dieu qui l'a mis en possession de l'autorité sur la terre. Le tout se termine par la gloire de Jésus, Fils de l'homme, maintenant la bénédiction et l'union de toutes choses sous le règne de Dieu, et, enfin, Dieu tout en tous.

L'histoire de Jésus, la position accordée à l'Église en gloire selon les dessins de Dieu, ce mystère caché dès les siècles, sa participation aux souffrances de Jésus, son union avec lui et, en général, le témoignage du Saint-Esprit donné d'en haut : toutes ces vérités sont pleinement révélées dans le Nouveau Testament. Les autres événements dont nous avons parlé précédemment forment la suite des siècles, l'Église est en dehors.

Ceci divise naturellement la Bible en deux parties : 1° celle qui parle des deux premiers sujets : la Création et l'Homme dans ses rapports avec Dieu, sans loi ou sans la Loi, ce dernier cas étant celui de son peuple ; 2° et celle qui parle du Fils venu sur la terre, et de tout ce qui concerne l'Église et sa gloire. C'est, en général, l'Ancien et le Nouveau Testament ; mais nous verrons que, dans l'Ancien, la promesse et la prophétie se rattachaient toujours au Fils, objet éternel des conseils de Dieu. De même que, dans le Nouveau, le rejet du Fils a donné lieu à la présence du Saint-Esprit sur la terre, fait qui a modifié totalement l'état du peuple de Dieu et introduit des sujets spéciaux dépendant de cette présence. Car il y a ceci de particulier dans la partie historique du Nouveau Testament, c'est que le Fils a été présenté premièrement au monde et au peuple sous la loi, pour les mettre à une nouvelle épreuve : qu'il n'est pas venu pour accomplir, en premier

lieu, les conseils de Dieu, mais pour porter à l'homme, encore placé sous l'ancien ordre de choses, le témoignage fidèle de ce que Dieu est, au cas où l'homme aurait eu quelque capacité pour recevoir ce témoignage, et pour discerner Celui qui apparaissait en grâce, au milieu de la création déchue, dans la forme même et la nature de celui en qui la chute avait eu lieu. Il est venu également pour offrir aux Juifs, s'ils avaient voulu le recevoir, le Seigneur de gloire, objet de toutes les prophéties et de toutes les promesses; et, enfin, comme le monde ne l'a pas connu et que les siens ne l'ont pas reçu, pour accomplir le sacrifice qui a formé la base d'un nouveau monde devant Dieu, et placé les rachetés dans la joie en la présence de son Père, héritiers de tout ce qui était rétabli en Jésus, le second Adam.

Il résulte aussi de tout ce que nous venons de dire, que l'Ancien Testament renferme deux parties très-distinctes par leur nature, — quoique souvent unies dans le même livre et même parfois dans le même passage, — savoir : l'histoire de l'homme tel qu'il était, soit avant, soit sous la Loi, et des voies de Dieu à son égard; et la révélation des pensées et des intentions de Dieu pour l'avenir, pensées et intentions qui se rattachent toujours au Christ. Cette révélation revêt quelquefois le caractère d'une prophétie positive,

quelquefois la forme d'un événement typique qui préfigure ce que Dieu veut accomplir plus tard. Comme exemple de cette seconde expression des pensées de Dieu, je cite le sacrifice d'Isaac. Évidemment, dans l'obéissance touchante d'Abraham, il y a une instruction historique de toute importance ; mais, en outre, chacun y reconnaît facilement le type du sacrifice pour lequel Dieu s'est préparé un agneau, dont Isaac, bien-aimé de son père, n'était qu'une faible image, et dont la résurrection, non en figure seulement, mais en puissance, est la source de la vie et de l'espérance pour tout croyant.

Mais j'anticipe peut-être trop les détails ; venons-en au caractère général des livres de l'Écriture.

Celui de la Genèse est tout particulier. Elle nous présente, au début du Saint Livre, tous les grands principes élémentaires qui se trouvent développés dans l'histoire des relations de Dieu avec l'homme, dont les livres suivants contiennent le récit. Tous ces principes s'y trouvent en germe, à moins qu'on n'en excepte la Loi ; toutefois une loi fut donnée à Adam pendant son état d'innocence, et Agar, nous le savons, préfigure au moins Sinaï. De tout ce qui a été accompli dans la suite, il n'y a presque rien dont l'expression ne se trouve dans ce livre sous une forme ou sous une autre. Aussi, tout en racon-

tant la triste chute de l'homme, il dépeint les relations de l'homme avec Dieu, avec une fraîcheur de sentiment qui ne se trouve guère dans les hommes habitués plus tard à en abuser.

S'agit-il de la création, du péché, de la puissance de Satan, des promesses, de l'appel de Dieu, de son jugement sur le monde, de la rédemption, des alliances, de la séparation du peuple de Dieu, de sa position comme étranger sur la terre, de la résurrection, de l'établissement d'Israël en Canaan, de la bénédiction des nations, de la semence de la promesse, de l'élévation au trône du monde du Seigneur que ce monde avait rejeté, — tout se trouve en fait ou en figure dans ce livre, et, maintenant que nous en avons la clef, l'Église elle-même.

Examinons donc ce livre avec un peu de suite.

Premièrement, nous avons la création, au milieu de laquelle l'homme se trouve placé comme centre et comme chef. Elle nous montre l'œuvre de Dieu, et puis, à la suite de cette œuvre, le *repos* de Dieu, repos du travail sans que l'idée de quelqu'un qui y participe y soit présentée. Dieu lui-même se reposait de son œuvre; l'homme va y prendre sa place en bonheur, comme chef. Mais ici quelques considérations doivent nous arrêter un instant.

Cette révélation n'est pas une histoire de tout ce que Dieu a fait; son objet spécial est de com-

muniquer à l'homme ce qui concerne ses propres relations avec Dieu. Mis en rapport avec le second Adam, l'homme connaîtra un jour comme il a été connu, et déjà, par le moyen de l'œuvre de Christ, il a cette onction de la part du Saint, par laquelle il sait toutes choses : mais historiquement la révélation est partielle, elle se borne à communiquer ce qui intéresse la conscience et les affections spirituelles de l'homme. Il en est de même de toute la Bible.

Rien n'est dit de la création que ce qui place l'homme dans la position que Dieu lui avait assignée dans sa création même, ou ce qui lui présente cette sphère de son existence comme l'œuvre personnelle de Dieu. Ainsi, il n'est pas fait mention des êtres célestes, ni de leur création : on ne les trouve qu'au moment où ils ont des relations avec l'homme, bien que, plus tard, il soit clairement reconnu, comme vérité, qu'ils sont créés de Dieu. De même encore, quant à cette terre, le fait seul de sa création au commencement est énoncé; ensuite il n'est parlé que de la forme qu'elle a reçue dans son état actuel. « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.» Ce qui peut être arrivé entre ce moment et celui où elle était vide et sans forme, est laissé dans une entière obscurité.

Dieu fit sortir la terre de cet état de chaos et de ténèbres où elle était : il forma les mers et le

sec et la couvrit de plantes et de créatures vivantes. Une fois la terre ainsi préparée et formée, l'homme, fait à l'image de Dieu, y est placé comme dominateur de tout ce qui s'y trouvait; ses fruits lui sont donnés pour nourriture, tandis que Dieu se repose de son travail, et signale par sa bénédiction le jour qui vit la fin de son œuvre. L'homme jouit des fruits des travaux de Dieu, plutôt qu'il ne participe au repos, car il n'a nullement pris part au travail.

L'ordre de cette œuvre créatrice de Dieu a été celui-ci :

Dans les quatre premiers jours, Dieu fait sortir la lumière et l'ordre du sein des ténèbres et de la confusion. Le premier jour, la lumière; la scène de la puissance céleste au-dessus de la terre, le second jour; Il sépara ce qui était formé et en ordre, d'une part, d'avec la masse puissante mais sans forme, des eaux, d'une autre part; puis, Il orna de beauté et de fertilité la scène habitable et mise en ordre, dans le troisième jour. Les symboles d'une puissance directrice furent mis, d'une manière visible, à leur place, le quatrième jour. Le théâtre du développement et de la domination de l'homme était formé, mais l'homme n'y était pas encore. Mais avant de créer l'homme, Dieu créa des êtres vivants de toute espèce dans les mers, sur la terre et dans l'air, qui devaient se propager et multiplier les preuves

de la puissance vivifiante de Dieu, par laquelle Il pouvait communiquer à la matière une énergie vivante. Ainsi, non-seulement fut formée une scène où les conseils de Dieu envers l'homme pouvaient se déployer, mais encore apparurent ces existences que l'homme devait gouverner de manière à manifester ses énergies et ses droits, selon la volonté de Dieu et comme tenant Sa place, comme étant Son vice-gérant sur la terre. L'homme est à part et distinct de tout, le centre de tout, le dominateur de toutes les créatures, auxquelles il s'intéresse parce qu'elles lui appartiennent, vivant dans sa propre sphère de bonheur selon sa nature, en ordonnant, quant aux autres, toutes choses en bénédiction, car tous lui sont assujettis. En un mot, l'homme est placé au milieu de toute cette création ainsi préparée. Mais ce n'est pas tout : il ne devait pas sortir de la matière par un simple acte de la volonté de Dieu, comme les animaux créés par cette puissance qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient, et elles existent. *Dieu forma* l'homme de la poussière. Il n'est pas dit à son sujet : « Que la Terre produise ! » mais : « *Faisons* l'homme ! » et Il créa l'homme à son image; Il le créa, sans doute, pour multiplier comme les autres créatures vivantes, mais Il lui donna la domination sur elles et en fit le centre et le chef de la création de Dieu sur la

terre. Les semences de cette terre féconde lui furent données pour nourriture ; l'herbe verte qu'elle produisait fut de même donnée aux animaux. La violence et la mort n'existaient pas encore.

Nous verrons, dans le chapitre deuxième, un autre principe d'une immense importance, qui apparaît relativement à l'homme, quand la question de ses relations avec Dieu est mise en avant. Ici, c'est la création de l'homme, comme distincte de toute autre : il est présenté comme l'ouvrage ou la créature de Dieu, le chef et le centre de tout le reste, le dominateur sur tous les êtres créés. Les trois premiers versets du chapitre II appartiennent au premier : c'est le repos de Dieu. Au chapitre II, nous avons les relations de l'homme avec Dieu, et sa position propre dans ces relations. C'est pourquoi le créateur est appelé, pour la première fois, l'*Éternel* Dieu, Jehovah, Elohim, non plus simplement Dieu comme créateur, mais Dieu en relation avec ceux qu'il a créés. C'est aussi pourquoi nous avons le mode spécial de la création de l'homme.

Au chapitre II, nous avons donc les relations spéciales de l'homme avec Dieu, ses relations avec sa femme (type de celles de Christ avec l'Église), ses rapports avec la création et les deux grands principes desquels tout découle dans tous les temps, établis dans le jardin où l'homme a été

placé en bénédiction, savoir : sa responsabilité dans l'obéissance, et une source souveraine de vie; l'arbre de la science du bien et du mal, et l'arbre de vie. C'est à la conciliation de ces deux choses, qu'est attaché le bonheur de l'homme. C'est ce qui se trouve développé dans la Loi et dans la grâce en Christ. Car la Loi mettait la vie à la suite de l'obéissance parfaite de celui qui connaissait le bien et le mal, c'est-à-dire, la faisait dépendre de notre responsabilité; tandis que Christ, qui a subi la conséquence de la chute et de la désobéissance de l'homme, devient, selon la puissance d'une vie qui a remporté la victoire sur la mort (fruit de cette désobéissance), une source de vie éternelle que le mal ne saurait atteindre. Il est devenu une source de vie divine, lorsqu'une justice parfaite a été accomplie par une œuvre qui a ôté toute coulpe à celui qui y a part, une justice dans laquelle nous sommes devant Dieu selon sa propre pensée, sa nature et sa volonté juste. La sacrificature du Christ s'applique aux détails du développement de cette vie au milieu du mal.

Dans le jardin, la connaissance du bien et du mal n'existait pas encore pour notre premier père: l'obéissance (en s'abstenant d'un acte qui n'était point péché, s'il n'eût pas été défendu) constituait à elle seule l'épreuve qui lui était imposée. *Ce qui distingue* l'homme de toute autre créature

ici-bas, c'est qu'au lieu de sortir, comme être vivant, de la terre ou de l'eau, par la seule parole de Dieu, Dieu le forme et le façonne de la poussière, et le met, comme âme vivante, en rapport direct avec Lui, en soufflant dans ses narines l'esprit de vie. Toutes les créatures ayant vie sont appelées des âmes vivantes et mentionnées comme ayant l'esprit de vie, mais Dieu ne souffla jamais dans les narines d'aucunes d'elles, afin qu'elle devînt une âme vivante : l'homme était, par son existence, en relation immédiate avec Dieu.

Il est important d'envisager ce chapitre comme posant, d'une manière spéciale, tous les principes des relations de l'homme, soit avec Dieu, soit avec sa femme, soit avec la création inférieure. Ici, toutes choses, selon leur espèce comme créatures de Dieu, et dans l'ordre qui leur était propre, étaient en liaison avec la terre; ce n'était pas le travail de l'homme qui leur donnait croissance et fécondité; ce n'était pas non plus la pluie du ciel qui procurait d'en haut la fertilité. C'était de la terre que montait la vapeur qui en arrosait toute la surface, élevée par une puissance qui agissait sur la terre pour la bénédiction. Elle ne descendait pas. Cependant l'homme était dans une position particulière par rapport à Dieu. *L'homme n'habitait pas dans le ciel, Dieu n'habitait pas sur la terre*; le fait de Sa demeure

avec nous, ou de notre demeure avec Lui, est le fruit de la grâce et de la rédemption, qui aussi forment un temple pour Dieu. Mais Dieu avait formé un lieu de bénédiction et de délices particulier pour l'habitation de l'homme, et c'est là qu'Il le visitait.

De ce jardin, où il était placé par la main de Dieu, comme souverain du monde, sortaient les fleuves qui arrosaient le monde du dehors et en caractérisaient les parties. — Sur Adam reposait le devoir d'obéissance. Image de Dieu sur la terre, le mal étant étranger à sa nature, et comme centre d'un vaste système en liaison avec lui, il devait trouver son propre bonheur dans sa relation immédiate et dans ses rapports avec Dieu. Aussitôt que Dieu s'est racheté un peuple, Il habite au milieu de lui. Ici, Il créait, bénissait et visitait. Le bonheur et la sécurité d'Adam, centre conscient de tout ce qui l'entourait, consistaient dans sa dépendance de Dieu et dans ses rapports avec Dieu. C'est là, comme nous le verrons, ce qu'il perdit, et il devint le centre insatiable de ses propres désirs et d'une ambition qu'il ne put jamais satisfaire. Ainsi, la nature terrestre dans sa perfection, ayant pour centre l'homme en relation avec Dieu par sa création et par le souffle de vie qui était en lui; de pures jouissances, une source de vie permanente et un moyen de mettre sa responsabilité à l'épreuve; des sources

de rafraîchissement universel pour le monde au dehors, et, si l'homme demeurait dans l'état où il avait été créé, des rapports bénis avec Dieu dans cet état : — telle était la position du premier Adam dans l'innocence.

Afin qu'il ne fût pas seul, mais qu'il eût une aide, une compagne, une autre jouissance d'affection, Dieu forma, non pas un autre homme, car alors l'homme n'eût plus été un centre, mais de l'homme lui-même Dieu forma sa femme, afin que leur union fût aussi intime et aussi absolue que possible, et qu'Adam demeurât chef et centre de tout. En outre, il la reçut de la main de Dieu même. Telle était la nature dont l'homme était entouré : celle que Dieu reconnaît toujours et contre laquelle l'homme ne pèche jamais impunément. Quoique le péché ait souillé et gâté tout cela, c'est le tableau de ce que Christ, l'Église et l'univers seront, lorsque tout sera rétabli en puissance par l'homme obéissant. Jusqu'ici tout était innocence sans connaissance du mal.

Au chap. III, nous trouvons, hélas ! ce qui a toujours eu lieu chez l'homme : la désobéissance et la chute, la subtilité de l'ennemi caché de nos âmes, la défiance qu'il inspire à l'homme à l'égard de Dieu ; l'injure complète faite à la vérité et à l'amour divin ; les convoitises, la désobéissance, l'attrait des affections naturelles sur l'homme, la

conscience de la nudité et de l'impuissance, les efforts pour se cacher à soi-même cette nudité ; la frayeur de Dieu qui porte à se cacher de Lui, l'impossibilité d'y réussir ; la disposition à se justifier, aux dépens des autres et même de Dieu, de ce dont on est soi-même coupable ; et puis, non la bénédiction ou le rétablissement de l'homme, non des promesses qui lui soient faites, mais le jugement porté sur le serpent, et dans ce jugement la promesse faite au second Adam, homme vainqueur, qui en grâce doit naître du sein de la faiblesse et de la chute. C'est, en effet, la semence *de la femme* qui doit écraser la tête du serpent.

Remarquez combien la chute de l'homme et sa séparation d'avec Dieu sont complètes. Dieu l'avait abondamment béni ; Satan lui suggère l'idée que Dieu lui refuse les bénédictions les plus excellentes, et cela par un esprit de jalousie, de peur que l'homme ne soit semblable à Lui. L'homme se confie à Satan, comme étant rempli de bonté pour lui, plutôt qu'à Dieu, qu'il juge selon le mensonge de l'adversaire. Il croit Satan comme véridique au lieu de Dieu, quand Satan lui dit qu'il ne mourra point, tandis que Dieu lui avait dit qu'il mourrait; et, pour satisfaire ses convoitises, il rejette le Dieu qui l'avait béni. Nous verrons, dans le Nouveau Testament, avec quelle plénitude, à tous ces mêmes égards, le Seigneur Jésus

a glorifié Dieu et s'est conduit d'une manière en tout opposée à Adam. Nous pouvons remarquer encore qu'il agit ainsi pour s'exalter lui-même, pour être comme Dieu par usurpation; précisément comme le Christ, qui par contre étant dans la gloire divine, ne regardait point comme *une usurpation* d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même pour se rendre semblable à l'homme, et est devenu obéissant, au lieu de désobéissant, jusqu'à la mort. Remarquez enfin combien les efforts que l'on fait pour cacher à soi-même son propre péché, apparaissent vains, dès que la présence de Dieu est là. Adam, qui avait couvert sa nudité, parle de lui-même, en la présence de Dieu, tout comme s'il n'avait rien fait pour la couvrir. Il en est de même de tous nos efforts pour justifier ce qui doit cacher notre péché ou prouver notre justice. De plus, l'homme s'enfuit de devant Dieu, avant même que Dieu, dans sa justice, le chasse de sa présence et le prive de sa bénédiction. Il faut une œuvre et une justice de Dieu pour couvrir la connaissance du bien et du mal dans la désobéissance. Comme représentant de la race, Adam n'a point de promesses; il n'y en a point pour le premier Adam; elles sont toutes dans le second Adam, la semence de la femme.

Ce qui suit est le résultat présent de la chute, quant au gouvernement de Dieu, la sentence, quant au temporel, prononcée sur Adam et sur

la femme, jusqu'à ce que la mort, sous la puissance de laquelle ils étaient tombés, s'emparât d'eux. Dieu pourtant les revêt d'un vêtement pour couvrir leur nudité, vêtement qui avait son origine dans la mort qui avait fait son entrée dans le monde, mais maintenant dans la mort d'autrui comme substitut, mort qui cachaît par conséquent les effets du péché qui l'avait introduite. L'homme n'était plus nu, ni à ses propres yeux ni aux yeux de ceux qui le regardaient : Dieu lui-même l'avait vêtu.

Adam reconnaît que la vie subsiste encore et que Ève est la mère de tous les vivants (témoignage obscur, il est vrai, mais réel de sa foi, ce me semble). Mais il est justement chassé du jardin, pour qu'il ne puisse pas perpétuer ici-bas une vie de misères et de douleurs. Le chemin de l'arbre de vie est dorénavant inaccessible à l'homme selon la nature comme créature de Dieu.

Après la chute, s'opère la séparation entre la race de Dieu et celle de l'ennemi, entre celle du monde et celle de la foi. Abel vient comme coupable et incapable de s'approcher de Dieu, et en mettant la mort d'autrui entre lui et Dieu. Il reconnaît le jugement du péché, a foi dans l'expiation. Caïn, travaillant honnêtement là où Dieu l'avait mis pour cela, extérieurement adorateur du vrai Dieu, n'a pas la conscience du péché : il apporte les fruits mêmes qui sont signes de la

malédiction, aveuglement complet du cœur et endurcissement de la conscience d'une race coupable chassée loin de Dieu. Il suppose que tout va assez bien : pourquoi Dieu ne le recevrait-il pas ? C'est maintenant le péché, non-seulement contre Dieu, qu'Adam avait pleinement commis, mais contre son prochain, tel qu'on l'a vu à l'égard de Jésus. Caïn est un type frappant de l'histoire des Juifs.

Ces deux chapitres, dans la conduite d'Adam et dans celle de Caïn, nous montrent le péché en toutes ses formes, comme un tableau mis devant nous : le péché, dans son caractère propre et originel, contre Dieu, puis plus particulièrement contre Christ, en figure dans la conduite de Caïn, avec ses conséquences actuelles manifestées en ce qui regarde la terre. Car nous pouvons remarquer dans le cas, soit d'Adam, soit de Caïn, que c'est le gouvernement de Dieu sur la terre qui est mis en évidence quant aux effets du péché. Il y a bien là la séparation d'avec Dieu d'un être capable de rapports avec lui et primitivement formé pour ces rapports, mais elle est comme laissée à l'appréciation morale de l'âme. Le jugement publiquement révélé est celui des conséquences sur la terre. Dieu chassa l'homme avec lequel il avait entretenu des rapports. — « Je suis chassé de devant ta face, » dit Caïn; mais ce dont il est ici question, c'est la condition

terrestre. Adam est expulsé d'un paradis paisible et sans travail, pour labourer la terre et en manger le pain à la sueur de son front. Caïn, dans cette position même, est maudit de la part de la terre, — où il est fugitif et vagabond. Mais il veut y être aussi heureux que possible ; annuler s'il le peut, le jugement de Dieu, et s'établir à son aise sur la terre comme *chez lui*. Remarquez aussi les deux solennelles questions de Dieu : « *Où es-tu?* » c'est l'état de l'homme *loin de Dieu* et privé de tout rapport avec Lui; et « *Qu'as-tu fait?* » c'est le péché commis dans cet état, dont la consommation et le complet témoignage se rencontrent dans le rejet et la mort du Seigneur.

Dans l'histoire de Lémec, nous trouvons, du côté de l'homme, la propre volonté en convoitise : il avait deux femmes, — et la vengeance pour sa défense propre; mais je crois voir, dans le jugement de Dieu, une allusion à cette pensée : que, comme Caïn était le Juif conservé quoique puni, sa postérité à la fin, avant que l'héritier fût suscité et que les hommes invoquassent Jéhovah sur la terre, serait sept fois plus l'objet des soins et de la sollicitude de Dieu. Lémec *reconnaît* qu'il a tué un homme, mais qu'il sera vengé si l'homme le touche à son tour.

Dans le deuxième chapitre donc, nous trouvons l'homme dans l'ordre des bénédictions de la créa-

tion ; dans le troisième, la chute de l'homme par laquelle ses relations avec Dieu, sur ce terrain, sont perdues ; dans le quatrième, sa méchanceté, en connexion avec la grâce, dans le mauvais état résultant de sa chute ; ce que le monde devient alors, quand le pécheur est chassé de la présence de Celui qui l'acceptait en grâce au moyen du sacrifice, s'arrangeant à son aise, se procurant des plaisirs sans Dieu, qui toutefois le supporte ; un résidu conservé, l'héritier selon les conseils de Dieu suscité, et les hommes invoquant le nom de Dieu dans Ses relations avec eux, c'est-à-dire le nom de l'Éternel.

Chassé de la présence de Dieu, Caïn cherche dans l'importance de sa famille, dans les arts et les jouissances de la vie présente, un soulagement temporel, et s'efforce de rendre le monde, où Dieu l'a renvoyé vagabond, un séjour aussi agréable que possible loin de Dieu.

Le péché a ici le caractère d'oubli de tout ce qui s'est passé dans l'histoire de l'homme, de haine contre la grâce et celui qui en est l'objet et le vase, d'orgueil et d'indifférence, et enfin de désespoir, cherchant un soulagement dans la mondanité. Aussi trouvons-nous l'homme de grâce (Abel, type de Jésus-Christ et des siens) rejeté ici bas et laissé sans héritage ; l'homme, son ennemi, jugé et abandonné à lui-même, et un troisième homme (*Seth*), objet des conseils de Dieu, qui devient

de Sa part héritier du monde. Toutefois, il faut se souvenir que ce ne sont que des figures; dans l'antitype, l'homme rejeté, qui est héritier de tout, est le même que celui qui a été mis à mort.

Le chapitre V nous présente la famille de Dieu sur la terre, sujette à la mort, mais dépositaire des conseils et du témoignage de Dieu. Ici nous pouvons remarquer Énoch, qui a sa part dans le ciel et qui rend témoignage au monde de la venue de Jésus; Noé, qui, averti pour lui-même, prêche la justice et le jugement, et qui traverse ces jugements pour recommencer un nouveau monde : figures de l'Église et des Juifs en connexion avec la venue du Christ. Nous trouvons enfin, dans les géants, la force et la puissance sur la terre, comme la conséquence de l'abandon que les fils de Dieu ont fait de leur premier état, c'est-à-dire, de l'apostasie, et Dieu exécutant, plus tard, le jugement, après avoir plaidé avec les hommes par le témoignage de son Esprit, grâce qui a son terme ordonné.

L'obéissance de la foi est la sécurité du résidu averti; mais le principe de pervertissement agit en dépit du témoignage et agit pour accomplir le témoignage qu'il méprise. L'homme empire de plus en plus, la création de Dieu est complètement corrompue et remplie de violence : deux caractères universels de la volonté active loin de Dieu. Quant à l'homme, maintenant qu'il était

abandonné à lui-même (car c'était le cas pour lui avant le déluge, sauf un témoignage de la grâce), il fut constaté que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que mal en tout temps. Dieu crée et détruit. Il appelle et Il ne s'en repent pas. La création était complètement corrompue, et Dieu veut détruire tout ce qui, en elle, a respiration de vie. Le témoignage de ces choses s'est répandu en tous lieux parmi les païens. Nous en avons un récit exact mais court, bien suffisant pour montrer ce que l'homme était et ce qu'il est, et quelles sont les voies de Dieu envers lui. Au milieu de la ruine et du jugement, Dieu indique un moyen de salut à travers le jugement. Le résidu, enseigné de Dieu, en profite; le déluge vient sur les impies; Dieu accomplit le jugement, mais Il se souvient de sa miséricorde; Il bénit la terre plus qu'auparavant, et la bonne odeur du sacrifice donne au monde l'assurance que le déluge universel n'aura plus lieu désormais. Dieu fait dans ce but une alliance [1] avec la création; le gouvernement est placé dans la main des hommes, et la mort commence à lui fournir sa nourriture. Il ne paraît pas que jusqu'alors il y ait eu de gouvernement ni

[1] *Alliance*, appliquée à l'Éternel, exprime toujours, il me semble, quelque disposition établie de la part de Dieu et annoncée à l'homme, selon les termes de laquelle Dieu se met en relation *avec l'homme*, ou selon laquelle l'homme doit *s'approcher de Dieu.*

d'idolâtrie. Il y avait eu le péché contre Dieu, la violence sans frein contre son prochain, et la corruption. Dieu, dans sa miséricorde, a pris soin de sa création; mais, avec Noé, de nouveaux principes sont introduits. Le sacrifice de Christ (en figure) devient la base des voies de Dieu envers la la terre, non pas seulement de l'acceptation de l'homme, comme dans le cas d'Abel, et sur cette base une alliance est accomplie, c'est-à-dire que Dieu se lie lui-même en grâce, en sorte que la foi a un fondement assuré sur lequel elle peut compter. Un second principe, alors introduit, est fort important aussi : c'est le gouvernement placé dans la main de l'homme.

L'alliance était sûre, car Dieu est fidèle, et ici Il se lie lui-même. Le gouvernement fut confié aux mains des hommes. Hélas! cette nouvelle épreuve eut bientôt le même résultat que les autres. Le gouvernement confié à Noé perd aussitôt son honneur. La terre, soulagée, comme Lamech l'avait annoncé, par les soins de l'agriculture, devient par ses fruits un piége pour Noé, qui s'enivre; son propre fils le déshonore, et attire la malédiction sur sa race. Ceci nous est donné en vue du peuple opposé à Israël, centre du gouvernement terrestre de Dieu, et des relations de Dieu avec cette famille.

Dans ces chapitres donc, nous sont présentées *la vieille terre* qui finit, et la nouvelle qui com-

mence sur de nouveaux principes, qui subsisteront jusqu'au jugement par le feu. La chute de l'homme dans cette position est manifestée, puis vient le jugement de Dieu là-dessus, comme avec Adam et Caïn. Le jugement spécial et la bénédiction spéciale en rapport avec Israël commencent à paraître, car nous sommes encore sur la terre ; mais ici la suite historique de la famille de Noé est présentée en liaison avec ces deux points : la bénédiction de Sem et la malédiction de Cham ; mais c'est là un nouveau sujet, et nous en venons au chapitre X.

Les chapitres X et XI nous présentent le monde ainsi qu'il a été peuplé et constitué à la suite du déluge, et les voies des hommes dans ce monde nouveau. La postérité de Noé est indiquée par familles et par nations, du sein desquelles, dans la race de Cham, s'élève la première puissance qui ait dominé par sa propre force et fondé un empire ; car ce qui est selon la chair vient le premier. A côté de cela, nous trouvons ensuite l'association unanime des hommes, dans le but de s'élever contre Dieu et de se faire un nom indépendant de lui : effort qu'Il caractérise du nom de Babel[1], en confondant leur projet, et qui n'aboutit

[1] Il est beau de voir Dieu s'élever dans la Pentecôte au-dessus de cette confusion, et trouver, dans les effets du jugement *même, le moyen de s'*approcher du cœur de l'homme.

qu'au jugement et à la dispersion de la race, dont les membres deviennent, dès-lors, jaloux et ennemis les uns des autres; enfin, nous avons la généalogie de la famille dont Dieu s'appelait lui-même le Dieu; car, de Sem, il a été dit : « Béni soit l'Éternel, Dieu de Sem. »

Quelques mots suffiront pour faire sentir l'importance de ces chapitres : les précédents nous donnaient, après la création, les grands principes originels de la ruine de l'homme, aboutissant au jugement qui mit un terme à l'ancien monde. Ici, nous trouvons l'histoire de notre monde actuel, et, comme toujours dans la Genèse (qui découvre les racines de tout ce qui devait être, pour la révélation des pensées de Dieu et du développement de son gouvernement), dans ses grands principes et dans ses sources originelles, qui impriment leur caractère aux résultats, jusqu'à ce qu'un autre jugement de la part de Dieu efface tout sauf la responsabilité de l'homme, et donne lieu à un autre et meilleur monde. Le résultat de cette histoire, c'est que le monde est réparti par familles. Les habitudes modernes de ce monde ont pu effacer le souvenir et l'intelligence de ce fait, mais la puissance en subsiste. Il a ses racines dans le jugement

Ainsi la grâce s'élevait par-dessus le jugement, lors même qu'elle ne s'exerçait pas avec la puissance qui régénère le *monde.*

de Dieu, et à mesure que la forme acquise de ce monde s'affaiblira, on l'apercevra toujours davantage, comme d'ailleurs il agit en réalité maintenant. Les chefs de ces familles sont au nombre de trois, d'abord nommés dans cet ordre : Sem, Cham et Japheth; le premier formant la famille dans laquelle l'alliance devait être établie et avec laquelle Dieu voulait être en relation; puis, celui qui serait en hostilité avec la famille de Dieu, et enfin, quoiqu'il fût l'aîné et le plus orgueilleux, Japheth, le Gentil. Dans le détail, Japheth est nommé le premier. Les îles des Gentils sont les contrées, en général, qui nous sont le plus connues; elles sont peuplées des descendants de Japheth.

Mais la grande question morale de la puissance du bien et du mal dans le monde s'éleva ailleurs, et alors le mal prima le bien, car c'était le jour de l'homme. L'Orient, comme nous l'appelons, était entre les mains de Cham. C'est là que, pour la première fois, le pouvoir s'établit par la volonté de l'homme en Nimrod, qui fut un puissant chasseur : il employa la force et l'adresse pour amener les hommes indomptés ainsi que les animaux sous sa domination. Des villes s'élevèrent; mais Babel fut le commencement de son règne. D'autres furent envoyés pour bâtir ou conquérir. Une branche de cette famille est signalée, comme composée des peuplades qui possédaient l'héritage que Dieu destinait à *son peuple*. Sem vient le dernier; il

est le père des Hébreux, le frère de celui qui, possesseur du droit d'aînesse, l'a longtemps méprisé.

Tel est le résultat général du peuplement du monde sous la direction de Dieu. Voici comment cela eut lieu : l'homme chercha à se faire un centre; Adam, vivant sur la terre, aurait pu être ce centre avec Dieu; mais la volonté ne voit que soi. Noé, dont l'influence eût été juste et bonne, n'a pas de place dans l'histoire depuis son sacrifice, à l'exception du fait par lequel il perdit la position d'autorité qui lui appartenait, en tombant dans le péché et ne sachant pas se gouverner lui-même. Dès-lors, la volonté propre imprima son caractère sur tout ; mais que faire avec une multitude de volontés, toutes impuissantes comme centres? On chercha un centre et un intérêt commun, indépendant de Dieu et excluant Dieu. Les hommes devaient remplir la terre, mais ils ne pouvaient consentir à se disperser en paix et à devenir ainsi sans importance. Il leur fallait acquérir de la réputation pour être un centre, et Dieu, par un jugement, disperse et répartit en nations ceux qui ne voulaient pas remplir la terre en paix par familles. Des langues et des nations doivent être ajoutées aux familles pour désigner les hommes sur la terre. La place jugée devient le siége de la volonté énergique d'un homme, — *de la puissance* apostate : le commencement du

règne de Nimrod fut Babel. Les langues devenaient une bride pour les hommes, un lien de fer autour d'eux.

Avec Sem, l'histoire de Dieu commence; Il est l'Éternel, Dieu de Sem : nous avons des dates et des époques, car, quelque forte que soit la volonté de l'homme, Dieu gouverne, et le monde doit obéir; l'homme appartient à Dieu. Ici, nous voyons encore depuis quand l'âge des hommes fut abrégé et la terre divisée, car après tout Dieu en dispose. La vie de l'homme perdit encore une moitié de la durée à laquelle elle avait été réduite, après avoir déjà subi une diminution analogue immédiatement après le déluge. Le peuple de Dieu a toujours été le centre de l'histoire connue. Ceci nous amène jusqu'à Abram, et ici encore un nouvel élément de mal était devenu universel, au moins en pratique. Nous voulons parler de l'idolâtrie. (Voir *Josué* XXIV, 2.)

Nous avons vu la méchanceté et la violence de l'homme, sa rébellion contre Dieu, et l'adresse de Satan pour l'amener là; mais ici un pas immense est fait, une forme effrayante du mal paraît sur la scène. Satan occupe avec puissance l'esprit de l'homme, où il s'empare de l'idée de Dieu, en se plaçant lui-même entre Dieu et l'homme, en sorte que celui-ci adore les démons comme Dieu. L'Écriture ne nous dit pas quand l'idolâtrie commença, mais le passage indiqué ci-dessus montre qu'elle

avait souillé même la famille de Sem, dans la branche de cette famille dont l'Écriture elle-même nous donne la généalogie comme celle de Dieu sur la terre, à l'époque où nous sommes arrivés. Il pouvait y avoir des individus pieux, mais le lien qui unissait le monde avec Dieu était rompu.

Ici donc, nous changeons entièrement de système et d'ordre de pensées. Un principe, qui était, sans doute, en exercice dès le commencement, mais qui ne s'était point encore manifesté comme base d'un ordre de choses sur la terre, est proclamé et se dessine dans l'histoire de la terre.

Abram est appelé, élu, et devient le dépositaire personnel des promesses.

Ici, afin que le grand principe de l'appel et de l'élection soit gardé dans sa pureté, comme acte de Dieu, l'occasion qui y donne lieu, ou le fait auquel nous avons fait allusion, n'est pas mentionné; cependant il est à remarquer que l'histoire de la Bible nous le présente ailleurs; c'est qu'à cette époque, l'idolâtrie avait pris pied dans la famille de Sem même : « Vos pères, dit Josué (XXIV, 2), Taré, le père d'Abraham et le père de Nacor, demeurèrent autrefois de l'autre côté du fleuve, et *ils servirent d'autres dieux.* » Or, ces dieux, c'étaient des démons. (1 *Cor.* X, 20) [1]. Ceci nous fait voir que, depuis l'époque où Dieu était inter-

[1] *Ce passage* est une citation du Deut. XXXII, 17.

vêu en jugement [1] et en puissance, les démons avaient usurpé cette place dans l'esprit de l'homme, en apparaissant à ses yeux comme les sources de l'autorité qui se manifestait et des bénédictions encore accordées, et comme auteurs des châtiments infligés. Ces démons se prêtant aux convoitises du cœur corrompu de l'homme, l'homme, qui leur attribuait le pouvoir de répondre à ses désirs ou de détourner les choses qu'il craignait, fut conduit à leur faire l'hommage de son adoration, de sa reconnaissance et de sa frayeur. Ce ne fut plus seulement l'homme corrompu et en rébellion contre Dieu, ce fut la religion même qui le corrompait, l'homme se faisant une religion de sa corruption même. Les démons avaient occupé la place de Dieu dans son esprit, et usant de l'ascendant qu'ils avaient pris sur sa conscience, ils l'endurcirent et la faussèrent, de sorte qu'il devint religieusement mauvais, ce qui est la pire dégradation. Quel état! quelle folie! Jusques à quand, Seigneur? Mais, si la race s'enfonce ainsi dans les ténèbres, en prenant les démons pour ses dieux; si, dans l'impuissance de se maintenir seule, elle remplace la rébellion contre Dieu, par l'assujettissement à ce qui est plus élevé qu'elle dans la rébellion, et se met sous sa triste dépendance,

[1] Savoir : dans le déluge. Il ne paraît pas que l'idolâtrie se soit *introduite auparavant*,

Dieu se lève et nous transporte au-dessus de tout ce mal; par son *appel*, Il nous introduit dans ses propres pensées, plus précieuses que le rétablissement de ce qui est tombé. Il se sépare un peuple et lui donne des espérances en harmonie avec la majesté et l'amour de Celui qui l'appelle; Il le place dans une proximité de Lui où la bénédiction du monde, par Son gouvernement, ne l'aurait jamais placé; Il est son Dieu; Il s'entretient avec lui d'une manière qui est en rapport avec cette intimité, et *nous entendons parler*, *pour la première fois*, de la foi (XV, 6), basée sur ces entretiens et ces témoignages directs de Dieu.

Depuis le XIIe chapitre donc, se développe un nouvel ordre d'événements, relatifs à l'appel de Dieu, à ses alliances, à ses promesses, à ses conseils, à la manifestation de son peuple, comme peuple particulier sur la terre.

Avant le déluge, c'était l'homme, tel qu'il est dans sa chute, devant Dieu; après le déluge, Dieu étant intervenu en jugement, c'est le gouvernement *du monde* et ce qui en advient; mais les nations une fois formées, s'étant soumises à la puissance du démon, l'appel de Dieu, ses élus et ensuite son peuple, semence du dépositaire des promesses, se présentent à notre vue. C'est pourquoi nous voyons ces élus appelés à se séparer entièrement de tout ce qui rattachait à leur position naturelle sur la terre, et, en même temps,

à appartenir à Dieu, sur le principe de la promesse et de la confiance en la parole que Dieu avait prononcée :

« Sors de ton pays et d'avec ta parenté, et de la maison de ton père, et viens au pays que Je te montrerai. » C'était là un événement bien solennel; c'était en principe le jugement du monde, quoique selon la grâce envers ceux qui étaient appelés à en sortir.

Au commencement, Abraham tenait encore à sa famille, ou, du moins, il n'a pas rompu avec elle; et bien qu'il quitte sa patrie sur l'appel de Dieu, il reste aussi loin qu'auparavant de la terre de la promesse; car, lorsqu'il est ainsi appelé, l'homme doit être entièrement à Dieu sur un nouveau principe.

Enfin, il part, comme Dieu le lui avait dit. Nous voyons donc Abram, appelé par la manifestation de la gloire de Dieu (Comp. *Act.* VII), pour le voyage de la foi. Il reçoit la promesse, soit d'une postérité nombreuse, soit de la bénédiction de toutes les familles de la terre en lui[1].

Il part; il arrive. Il n'y a pas beaucoup d'expériences dans une marche qui est toute de foi; la

[1] Cette dernière promesse ne se répète qu'au chap. XXII, où elle est confirmée; mais en étant appliquée à sa *semence;* celle de la terre et d'une nombreuse postérité est souvent adressée *à lui et* à sa *semence*.

puissance de Dieu s'y déploie. Dans l'histoire de Jacob, au contraire, on remarque un grand nombre d'expériences, et souvent de très-pénibles. Arrivé en Canaan, Abram n'y possède rien; car sa vie doit toujours être une vie de foi, et en comparant ce chapitre avec *Hébr.* XI, nous voyons ce qui résulte pour les croyants, du fait d'être laissés sur la terre comme étrangers et voyageurs, sans être mis en possession de ce qui leur est promis. Dans l'obéissance de la foi, Abram entre dans la terre promise, et là il n'a pas même où poser le pied; mais par cela même (car Dieu, quoiqu'il puisse éprouver, ne peut laisser la foi sans réponse), le patriarche a devant lui la cité qui a des fondements et la meilleure patrie. Lorsqu'il ne possédait rien encore, l'énergie de la foi par la grâce le place dans une position qui le met forcément en rapport avec des choses meilleures et plus élevées. De même, en pratique, nous sommes entrés dans l'Église ici-bas; mais il y a la marche de la foi, non pas la possession, et la source céleste de tout est devant nous. A Ur, Abram ne pouvait pas voir la patrie céleste. Dans le pays de la promesse, c'était l'objet naturel de son âme. Selon la grâce, tel est notre cas.

Mais l'Éternel se révèle à lui pour l'admettre dans sa communion, s'entretient avec lui, lui développe comment la promesse sera accomplie, et *alors Abram* lui rend culte. Le fidèle pèlerin et

étranger n'a, sur la terre, que sa tente et son autel.

C'est ici la seconde partie de la vie de la foi. La révélation de Dieu, quand nous sommes loin de Lui, nous fait partir dans le chemin de la foi et dirige notre marche vers le ciel; quand nous jouissons de notre part céleste, Dieu se révèle à nous pour la communion, le culte et une pleine manifestation de ses voies. Le Cananéen est dans le pays, mais l'Éternel se révèle, montre l'héritier et l'héritage pour l'époque où le Cananéen sera loin : ainsi Abram adore par la foi, comme ci-devant il marchait par la foi. C'est là la complète et double portion de la foi.

Le reste de ce chapitre est l'historique de son manque de foi. Pressé par les circonstances, Abram ne consulte pas Dieu; il se trouve en présence du monde où il cherche asile et secours, et renie sa vraie relation avec sa femme, précisément comme cela a eu lieu relativement à l'Église. Il est chéri du monde que Dieu juge enfin, et d'où Il le renvoie. Depuis le moment où Abram s'est mis en chemin pour l'Égypte jusqu'à son retour au point de départ, il n'a point eu d'autel élevé à l'Éternel. Quand il eut quitté l'Égypte et qu'il eut repris sa position d'étranger en Canaan, il eut son autel comme précédemment. Quel avertissement pour les chrétiens, quant aux relations de l'Église avec Christ! Quoique le monde puisse parfois venir *en aide à l'Église*, ces relations avec Christ

ne peuvent être maintenues dès que nous recherchons cette aide. Rappelons ici une remarque faite ailleurs, que, dans les types, la femme représente la position où l'on se trouve, l'homme, la conduite, soit fidèle, soit infidèle, de ceux qui s'y trouvent.

XIII. Puis nous trouvons dans la conduite d'Abram avec Lot le désintéressement et le renoncement que produit la vraie foi. Il fait contraste avec la conduite de celui qui, tout en étant croyant, n'avait fait que suivre, quant à sa marche, la foi d'autrui. Lot est mis maintenant à l'épreuve par les circonstances qui surgissent, et cela, remarquez-le, dans le moment même où ils venaient ensemble de rompre leurs rapports d'incrédulité avec le monde où ils avaient cherché un refuge extérieur. Lot l'avait fait comme Abram, mais, dans le fond du cœur et dans sa volonté, il aimait les aises de ce monde. Abram était revenu en esprit et franchement à sa part de pèlerin en Canaan, peut-être avec une plus profonde expérience. Lot choisit le monde qui lui paraît beau, non comme l'Égypte, mais pour ses propres aises et comme ce qui lui semblait être Canaan : le monde qui, bientôt après, fut la scène et l'objet de ce qu'il n'apercevait pas au moment même de son choix, savoir : des jugements assurés de Dieu.

Le renoncement d'Abram donne lieu à une connaissance bien plus claire de l'étendue et des

détails de l'héritage dans lequel la bénédiction que Dieu a attachée à la promesse trouvera son accomplissement, et à une certitude encore bien plus ferme de l'infaillibilité de la promesse elle-même. En un mot, nous avons sous les yeux le croyant agissant dans l'esprit de la vocation céleste, le croyant fidèle, et, d'un autre côté, le croyant mondain.

Abram conserve maintenant sa nouvelle position; il demeure en Canaan, où il dresse sa tente de pèlerin et bâtit son autel : c'était la marche de l'homme céleste. Lot avait élevé les yeux, poussé par sa volonté propre et par sa convoitise, et il avait aperçu la plaine du Jourdain bien arrosée. Pourquoi n'en jouirait-il pas? Dieu fait lever les yeux à Abram, et lui montre toute l'étendue de la promesse, et, avec la promesse, Il lui dit de s'y promener dans sa longueur et dans sa largeur, pour réaliser, dans son expérience, la connaissance de toute l'étendue de la promesse qui lui est faite.

Bientôt la scène change : ce qui est lié au monde doit en subir les vicissitudes. L'homme pieux, quoique inconséquent, ne peut être content du mal. Lot souffre (2. *Pier.* II, 7, 8) de la part de l'iniquité dont il est environné, et subit les ravages de la puissance du monde, dont Abram est vainqueur et dont il ne veut rien recevoir pour s'enrichir; telles sont, à la fois, la juste discipline et les *fidèles voies de Dieu*. C'est ce qui donne lieu

à la manifestation du Roi sacrificateur, Roi de justice et Roi de paix (type de Christ, Roi millénial du monde), bénissant Abram victorieux, et de la part d'Abram bénissant le Dieu Très-Haut qui avait livré ses ennemis entre ses mains.

Dans ce tableau donc nous est représenté le triomphe final de la famille de la foi sur le prince du monde, triomphe réalisé en esprit par l'Église, dans ses espérances célestes et dans son union avec Christ, et qui sera réalisé littéralement sur la terre par les Juifs, pour lesquels le Christ sera sacrificateur selon le type de Melchisédek. Ce type sera pleinement accompli dans la position qu'il aura prise de sacrificateur sur son trône, médiateur dans ce même caractère, bénissant l'homme de la part de Dieu, et bénissant Dieu de la part de l'homme; Dieu lui-même prenant le caractère de possesseur des cieux et de la terre.

Quand Dieu s'est ainsi révélé selon sa bénédiction établie en puissance sur la terre, par le moyen du Roi-Sacrificateur Melchisédek, il est naturel que la bénédiction actuelle du peuple élu y trouve place. Aussi, dans le chapitre XV, nous lisons l'instruction précise de l'Éternel à Abram pour ce qui regarde sa postérité terrestre et la terre qu'Il lui donne, le tout confirmé par une alliance où Dieu, lumière qui conduit et fournaise qui éprouve, daigne s'obliger à l'accomplissement de ce qu'Il a promis. La mort rend la

chose sûre; l'Éternel, en y passant en grâce, confirme ainsi l'alliance. Abram, héritier des promesses, en subit la frayeur et l'ombre. Ce n'est pas ici précisément l'expiation qui nous est représentée par le passage du brandon de feu et de la fournaise entre les pièces des victimes, mais une autre efficace du sacrifice, savoir : la confirmation des promesses, par la seule chose qui puisse leur donner cours en faveur de l'homme pécheur.

Il est évident que, quoique l'alliance fût faite en faveur du peuple terrestre, ce développement des voies de Dieu et l'établissement de cette alliance embrassent de nouveaux principes d'une grande importance pour tous. Dieu lui-même était le bouclier et la récompense d'Abram, avantage le plus élevé, si l'on se borne à ce qui peut être donné à l'homme [1]. Mais Abram a encore le sentiment de ses relations avec la terre comme une demeure en rapport avec la chair, et c'était, en effet, dans les desseins de Dieu de le bénir de cette manière. Or, cette bénédiction est dans sa nature juive; aussi avons-nous ensuite la portion juive développée. Je n'ai point d'héritiers, dit Abram, personne pour continuer ma famille et la possession de mon héritage sur la terre selon la promesse;

[1] Cette déclaration de Dieu au commencement du chapitre XV, se lie, il me semble, au refus d'Abram de prendre quelque chose du monde, qui se trouve mentionné à la fin du XIVme.

car sur la terre où les hommes meurent, il doit y avoir succession; et c'est ainsi qu'il en devait être. Mais, même quant à la terre, la bénédiction devait avoir lieu sur le principe de la dépendance de Jéhovah, par promesse et par foi. Quoique en rapport avec la terre, elle ne devait pas s'accomplir selon la nature; sur ce pied, tout était forclos contre Abram : il n'avait point de postérité. C'est pourquoi la semence de la foi et de la promesse apparaît; non, il est vrai, la seule semence, mais les Israélites en tant qu'enfants de la promesse. Le principe est exprimé, la foi est imputée à justice, dès que Abram a cru Dieu. Ainsi, pour ce monde, Israël était la semence de la promesse, l'héritier; puis vient l'alliance quant au pays, selon la promesse faite lors de l'appel d'Abram. Le Seigneur se lie Lui-même envers Abram, par l'obligation solennelle de la mort des victimes, comme nous l'avons vu (car, en effet, l'alliance est assurée par la mort du Christ, sans laquelle les Juifs ne pouvaient rien avoir); quant à l'accomplissement actuel, cela est lié aux souffrances du peuple en Égypte et à sa délivrance subséquente, quand les oppresseurs du peuple et les usurpateurs de l'héritage seraient également jugés. Nous avons déjà signalé le caractère, l'acte par lequel fut faite l'alliance. Quant à la forme de cet acte, le lecteur peut comparer *Jérém.* XXXIV, 18, 19. De plus, ce n'est point ici une promesse qui appelle Abram à

sortir par la foi, mais c'est l'héritage assuré à sa *postérité* par alliance et sans condition. C'est la promesse à Israël, la semence de la promesse, l'héritier en relation avec la terre et avec la chair. Remarquez, en outre, que l'oppression du peuple de Dieu, les souffrances prolongées de ce peuple, héritier promis, sont en connexion avec la patience de Dieu envers ceux qui doivent être jugés (Comp. 2 *Pier*. III, 9). Nous pouvons remarquer enfin, que les oppresseurs d'Israël sont jugés à cause d'Israël, de même que les usurpateurs de son héritage.

Ici se termine l'exposition des plans et des conseils de Dieu. Les voies de l'homme et les voies de Dieu pour leur accomplissement commencent à être développées avec le chap. XVI, ainsi que la marche et les obstacles venant de ceux avec lesquels son peuple peut être, de quelque manière que ce soit, en rapport. Ces développements vont jusqu'au chap. XXIII, où Abraham cesse d'être le représentant de la souche de la promesse; Sara, le vase de la semence de promesse, meurt, et l'héritier ressuscité vient en évidence comme celui que Dieu met en avant. Ceux qui sont nés selon la chair précèdent ceux qui sont nés selon la promesse.

XVI. Abram cherchant à anticiper la volonté de Dieu et le moment ordonné pour l'accomplissement de la promesse; nous avons sous les yeux l'alliance

comme étranger lui serait donné et à sa postérité après lui ; — des nations et des rois sortiraient de lui. — Toutes ces promesses sont sans condition ; mais des principes sont exposés, qui obligent Abraham et expriment le caractère de ceux qui jouissent des priviléges de Dieu, d'un côté, et forment le sûr fondement de sa foi, de l'autre. Ce sont la circoncision, et la libre et souveraine promesse. La circonsion en contraste avec la Loi (Voir *Jean* VII, 22), mais exprimant la mort de la chair (Comp. *Rom.* IV, 10-12).

La promesse de l'arrivée immédiate de la semence est donnée. Abraham jouit de la communion la plus intime de l'Éternel, qui lui révèle ses conseils comme à un ami. L'intercession est le fruit de cette révélation. (Comp. *Es.* VI). Le jugement tombe sur le monde, et tandis qu'Abraham, du haut de la montagne, s'entretient avec Dieu de ce jugement qui doit fondre sur ce monde d'en bas où il n'est pas, Lot, qui y avait pris place, est sauvé comme à travers le feu.

La justice du fidèle qui prend place au milieu du monde, le revêt du caractère de juge, en lui faisant perdre celui de témoin pour Dieu ; il est en même temps inutile et intolérable. Abraham échappe au jugement et le voit d'en haut ; Lot est sauvé du jugement qui tombe sur le monde où il se trouvait. Il craint la montagne où Abraham a joui de Dieu ; c'est pour lui un endroit qui inspire

la frayeur ; il faut pourtant qu'il s'y sauve à la fin, comme en un pis aller.

En général, Abraham a ici le caractère de communion avec Dieu, que donne la foi sans la vue : *non pas*, sans doute, par une habitation du Saint-Esprit en lui, conformément au privilége de l'Église (cela était réservé au temps de plus complète bénédiction, où le chef de l'Église serait glorifié), mais dans le caractère général de la bénédiction. La semence promise est annoncée comme devant venir, mais elle n'est pas encore introduite dans le monde (c'est-à-dire, dans une gloire manifestée); cependant Abraham connaît cela et le croit, et en cela, comme nous l'avons vu, Dieu le traite en ami et lui dit, non pas ce qui le concerne lui-même, mais ce qui regarde le monde. Avec un ami je parle de tout ce que j'ai sur le cœur, et non pas seulement de mes affaires avec lui. Puis, quand Abraham a reçu ces communications de la part de Dieu, il intercède auprès de Dieu, comme un étranger dans l'endroit de la promesse, en communion avec Lui en haut.

Dans le chapitre suivant (XIX), Lot, à cause de sa relation avec l'homme céleste, dépositaire des conseils et de la sagesse de Dieu, et intercesseur, Lot, étant lui-même en bas dans les plaines de ce monde, qu'il avait choisies comme les Juifs l'ont fait aussi, est délivré par la puissance *providentielle* ; mais il passe par la tribu-

lation et fait la perte de tout ce pourquoi il avait refusé la position céleste et recherché la terre, ignorant qu'il était soit du jugement soit du trésor céleste. Bientôt, livré à l'irrésolution de l'incrédulité en présence du jugement visible, il cherche un refuge dans le lieu où Abraham avait été béni, où lui-même avait d'abord eu peur de s'enfuir, et qu'il avait précédemment abandonné pour les terres bien arrosées de la plaine; mais là, dans une affreuse obscurité, il devient le père des races qui devaient être une épine continuelle pour le peuple de Dieu. Cette dernière partie est donnée historiquement, uniquement afin qu'Israël connût l'origine de Moab et d'Ammon, et que fût présenté un principe général applicable à tous les temps.

Ainsi la foi avait la place, et le monde avait été jugé. Il en sera de même au jour du Fils de l'homme, mais ici l'arrivée de l'héritier n'est pas encore présentée.

Chapitres XX, XXI. Nous trouvons ici le sujet de l'héritier et le sentier de la foi sous un autre point de vue. Mais Abraham renie son union avec sa femme; il est repris du monde qui sait mieux que lui ce que cette union devrait être. Toutefois, Dieu garde les promesses dans sa fidélité, et juge ceux qui ont osé toucher l'épouse de celui à qui les promesses appartiennent. L'héritier de la promesse est né, et l'héritier charnel ou selon la *chair*, fils de l'esclave ou de la loi, est entièrement

rejeté. Maintenant Abraham reprend les puissants du monde, auprès desquels il avait renié son union avec sa femme.

Mais ces deux chapitres demandent de plus amples développements. Comme lors de la descente d'Abraham en Égypte, nous voyons l'incrédulité agissant par rapport à cette action spéciale de la foi à laquelle il avait été appelé par grâce, et qui devait se montrer, comme elle le fait toujours, en marchant dans l'intimité de la relation dans laquelle Dieu l'avait placé, relation dont la femme est l'expression. Ici, Sara est la mère de l'héritier du monde, la femme d'Abraham selon la promesse, et, pour ce qui regardait Abraham, selon l'espérance de l'Église, comme nous l'avons vu (quoique Israël fût le vase selon la chair). C'est cette position qu'il renie. Sara est de nouveau sa sœur ; c'était plus mauvais que précédemment, car elle est, pour la foi, la mère de l'héritier du monde. Abimélec avait tort et agissait pour plaire à sa chair, mais sans conscience de ce qu'il faisait. Abraham, devant Dieu, était dans une plus fausse position. Dieu avertit Abimélec, et préserve par sa propre puissance Sara, que le manque de foi d'Abraham avait mise en rapport avec le monde ; Abimélec la renvoie avec ce poignant reproche pour l'Église, qu'elle aurait au moins dû connaître son union avec Christ. *A tout prendre*, cependant, Abraham était dans

une position de foi et de bénédiction et, comme un des prophètes de Dieu auxquels personne ne devait nuire, il intercède pour le coupable Abimélec, car ici tout est grâce.

Maintenant l'héritier est né, l'héritier de la promesse. Cela a pour effet que, non-seulement la différence est connue à la foi, mais que l'héritier de la servante est chassé et entièrement exclu de l'héritage. De fait, il est conservé conformément à la promesse de Dieu, figure en cela d'Israël sous la loi ; mais, quant à ce qui concerne une part quelconque à l'héritage, il est totalement rejeté. De plus, désormais Abraham ne craint plus devant le prince de ce monde, mais il le reprend, maintenant que l'héritier est venu ; il a le monde aussi bien que la communion céleste, et le monde reconnaît que Dieu est avec lui en toutes choses. Aussi, le Puits du serment où le fils de la servante avait trouvé l'eau de la délivrance est le témoin des droits d'Abraham dans le monde et de la confession d'Abimélec, que Dieu est là avec Abraham. Là, selon le serment et selon ses droits ainsi reconnus par le monde, il plante un bois de chênes, c'est-à-dire en figure, il prend possession de la terre, et adore Dieu en l'invoquant sous le nom du Dieu d'éternité, anticipant la pleine révélation de Celui qui, ayant fait des *promesses* à Israël, n'abandonnera jamais son *propos* arrêté en faveur de ce peuple, et venait

en figure d'accomplir sur la terre ce dont sa bouche avait parlé. Ce n'est pas, il est vrai, un partage aussi béni que les relations célestes et la possession de la foi ; mais c'est une preuve de l'immuable fidélité du Dieu qui a fait les promesses.

C'est là qu'Abraham accomplissant toujours en figure ces mêmes conseils de Dieu, demeure là où la puissance du monde avait été. Mais, avec cette introduction de l'héritier, celui-ci devient nécessairement le principal sujet dont l'Esprit s'occupe, et le chapitre XXII commence par ces mots : « Or, il arriva après ces choses. » En effet, une nouvelle scène s'ouvre ici : l'héritier de la promesse est sacrifié et ressuscité en figure, et la promesse faite à Abraham est renouvelée *à la semence*. L'ancienne dépositaire ou l'ancienne forme de l'alliance de promesse elle-même (Sarah), la mère de l'héritier, s'en va.

Chapitre XXIV. Abraham envoie Élihézer, intendant de sa maison, chercher une épouse dans ce pays, où Isaac ne doit pas retourner, image du monde tel qu'il est actuellement : beau type de la mission du Saint-Esprit, qui, agissant après la mort et la résurrection du Seigneur, auprès des élus de Dieu qui doivent former l'épouse de l'Agneau, d'après les conseils du Père, la conduit à travers le désert auprès de l'époux céleste, *déjà parée des dons* de son époux, mais atten-

dant le moment où elle le verra héritier de tout ce qui appartient à son père. La marche de l'Esprit dans l'homme est décrite d'une manière très-instructive dans les détails de cette histoire.

Chapitre XXV. Nous trouvons ensuite l'élection de Dieu qui, maintenant, met à part son peuple terrestre. Jacob faisait cas des promesses de Dieu; mais, si Lot se laissa entraîner vers la plaine bien arrosée du Jourdain, Jacob manifesta son incrédulité par le choix des moyens charnels qu'il employa pour obtenir l'accomplissement des promesses, au lieu de l'attendre de Dieu. Aussi, ses jours furent-ils « courts et mauvais », et fut-il constamment la victime de menées pareilles aux siennes.

Tandis qu'en Isaac nous avons Christ ressuscité, époux de l'Église que le Saint-Esprit est descendu chercher ici-bas pour le Seigneur qui est en haut, en Jacob nous avons Israël chassé de la terre de la promesse, mais gardé de Dieu pour qu'il en jouisse plus tard. Je crois pourtant que, dans ses mariages, il nous présente le Seigneur qui, aimant Israël (Rachel), a reçu premièrement les Gentils, l'Église, et puis les Juifs.

Ces sujets nous conduisent jusqu'à la fin du chapitre XXV. Le sacrifice et la résurrection du Christ, l'appel de l'Église et l'élection d'Israël, le plus jeune, pour que ce fût lui qui jouît de la promesse et de la bénédiction sur la terre. Quant

à ce qui regarde le premier point, c'est-à-dire Isaac type du sacrifice et de la résurrection du Christ, les promesses étaient garanties en Isaac vivant sur la terre. Il en a été de même en la personne du Christ. Or, en tant que les possédant dans l'héritier vivant sur la terre, Abraham devait tout abandonner dans une entière et absolue confiance en Dieu, et remettre tout avec Isaac entre les mains de Dieu. C'est ce que Christ aussi a fait : tout était à lui en connexion avec la promesse en Israël ; il abandonna tout sur la croix pour tout recevoir en résurrection de la main de son Père. Remarquez ici que jamais on ne fait un sacrifice de quelque chose sans la révélation de quelque base plus excellente pour nos relations avec Dieu en grâce, que ce que nous possédions auparavant; car Dieu donne ce qui soutient dans le sacrifice, et qui n'était pas nécessaire pour jouir de la chose sacrifiée. Dieu a donné des promesses en Isaac; mais pour confier à Dieu un Isaac sacrifié, base de la promesse, il fallait connaître la résurrection, et ainsi, en effet, Abraham estimait que Dieu était puissant pour le ressusciter d'entre les morts.

Dans l'Épître aux Galates, la portée de cette partie de l'Écriture est considérée. Je me borne ici à faire observer que la promesse faite à Abraham au chapitre XII, est ici confirmée à la seule semence, Isaac, et à Isaac offert en victime et ressuscité. Il y avait d'autres promesses faites à

une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel (ce qui était aussi une promesse); mais la promesse de la bénédiction des familles de la terre fut donnée d'abord à Abram seul, et ici confirmée à la seule semence. Aussi, l'apôtre Paul parle d'*une seule*. Cette promesse n'est pas mentionnée ailleurs à Abraham ; elle est confirmée à la semence ressuscitée. A la fin du chapitre, à côté de la souche générale de diverses nations, l'origine de Rébecca est signalée.

Au chapitre XXIII, comme nous l'avons dit, l'instrument de la promesse, Sarah, disparaît pour faire place à Rébecca, l'épouse du fils : mais avec tout cela, tout en ne possédant encore rien dans le pays où il doit acheter un sépulcre, Abraham a le gage assuré qu'il le possèdera dans la suite. Il y enterre son mort.

Maintenant, il s'agit de chercher l'épouse de l'héritier. Remarquez d'abord qu'elle reçoit des témoignages de grâce, puis, comme une fiancée, des dons; elle montre un esprit prêt par la grâce à suivre l'appel qui lui est adressé, et elle est conduite par Élihézer dans la solitude à travers le désert, laissant la maison de son père pour posséder tout avec Isaac, à qui son père a tout donné. Ici nous trouvons l'Église pleinement en scène. Isaac (l'homme ressuscité, entre Abraham l'homme de la promesse, et Jacob en qui Israël *entre sur la* scène), ne doit sous aucun motif re-

tourner au pays de la nature, hors duquel sa femme devait être appelée. Il est exclusivement l'homme céleste. Rébecca doit aller à lui. Avec Isaac dans ses pensées, son voyage fut béni. Si elle eût pu l'oublier, elle n'eût été qu'une étrangère qui aurait tout quitté pour être sans patrie et sans lot; en un mot, pour rien. Telle est l'Église. Retourner, c'eût été abandonner Isaac.

Remarquez ensuite, dans l'action du Saint-Esprit représenté en Élihézer, l'entière confiance en Dieu; il demande et il est exaucé, mais ce doit être parfaitement selon la parole (ici d'Abraham) : Est-elle de la parenté ? Puis, quand la bénédiction est connue, l'action de grâce vient avant la joie; enfin, il fait voir une entière et exclusive consécration au service qu'il doit accomplir ; il ne veut pas manger jusqu'à ce qu'il ait fait entendre son message; alors point d'hésitation, il a une œuvre à faire et rien autre. Ah ! s'il en était de même de tous ceux qui sont à Christ ! Élihézer conduit Rébecca à Isaac qui est sorti à sa rencontre , et de là dans la tente où, pour sa consolation, elle remplace Sarah, vase de la promesse, prenant la position de femme de l'héritier ressuscité, meilleure encore que celle de Sarah. La carrière d'Abraham était terminée. Des promesses avaient cédé la place à l'Église appelée par grâce ; mais tout ce qui procédait de lui a une place dans la parole de Dieu. Néanmoins,

Isaac est héritier de tout, quoique Ismaël soit grand et qu'il ait des princes près de lui.

Au chapitre XXV, 19, commence, à certains égards, une nouvelle scène. De la femme stérile, car tout doit être grâce et puissance divine, naissent deux enfants, dans lesquels est manifestée l'élection, non-seulement dans la grâce qui appelle, mais dans la souveraineté et en contraste avec les œuvres. En Jacob, il n'y avait rien de naturellement attrayant; mais Ésaü méprisa le don de Dieu. Son jugement provenait de lui-même; il était profane, quoique Dieu, dans ses conseils secrets, eût destiné la bénédiction à Jacob. Ésaü ne voyait rien au-delà des avantages terrestres du don même; il ne se souciait pas du Donateur ni des relations avec Lui. En tout ceci, nous trouvons simplement l'histoire des deux fils dans leurs caractères respectifs; les voies de Dieu envers eux viendront plus tard.

Seulement alors commence l'histoire d'Isaac. Il est ici l'héritier désigné du monde; mais comme tel, il doit avoir la portion d'Israël sur la terre. Le chapitre XXIV nous donne en figure l'histoire secrète de l'Église en connexion avec l'héritier ressuscité.

Chapitre XXVI. Isaac remplace ici Abraham comme héritier sur la terre. C'est une nouvelle révélation, quand Isaac est lui-même dans un *pays étranger*, semblable à celle qui avait été faite

à Abraham au commencement, à l'exception que Isaac était déjà dans une position qui était le résultat de l'appel de Dieu, mais pas dans la jouissance de l'effet de la promesse.

Il y eut une famine au pays où Isaac ne pouvait plus demeurer, et il alla vers ceux qui avaient en leur possession sans doute une partie de ce pays, les futurs ennemis et oppresseurs de son peuple. Mais Dieu lui apparut là, et lui dit de ne pas retourner dans le monde, mais de demeurer *au pays qu'Il lui dirait*. C'était un nouvel appel et dans des circonstances différentes, l'Éternel lui apparaissant de nouveau et lui prescrivant, non de voyager dans le pays, mais de demeurer là où Il lui montrerait, et de ne pas chercher des ressources naturelles (en Égypte). Le pays est montré et les promesses renouvelées, soit quant à Israël, soit quant aux nations et à la terre. Ainsi, le pays entier des Philistins et tout le reste lui fut donné, et il demeura à Guérar. C'est la position d'Isaac, comme le commencement du chapitre XII est la position d'Abraham. Depuis le verset 7, jusqu'à la fin, sa marche personnelle, quant à la foi, nous est présentée, comme celle d'Abraham, dans la dernière partie du chapitre XII, ainsi que l'établissement de ce qui devait lui être en partage dans sa postérité, selon la foi qu'il avait.

Il tombe moralement comme Abraham et d'une manière plus forte encore. Il renie sa femme,

comme Abraham l'avait fait, et il laisse entre les mains de l'ennemi les puits qu'Abraham avait creusés. Il avait manqué de foi en Dieu devant Abimélec, et quoique Dieu lui eût dit : « Demeure dans ce pays, » il dut s'en retirer devant la volonté d'Abimélec ; puis, il est chassé d'un puits à un autre puits, et ne trouve place que là où le Philistin a place. Il rencontre Dieu à Béer-Sébah, là où il a dressé sa tente, là où Abraham avait fixé ses limites avec Abimélec, quand Isaac était né ; mais Abraham n'avait pas reçu de directions sur son habitation dans le pays, et il avait repris Abimélec, dont les serviteurs avaient pris un puits et Abimélec l'avait rendu. Abraham avait creusé tous ces puits, selon le besoin qu'il en avait comme étranger, et ils ne lui avaient pas été enlevés. Le seul au sujet duquel il y eut contestation, fut Béer-Sébah, et Abimélec le céda. Cependant Béer-Sébah, dans la divine Providence, était la limite du pays, selon la foi d'Israël. Les Philistins demeurèrent jusqu'à ce que vînt David, le représentant du Christ ; ceux qui d'ailleurs étaient les héritiers du pays ne le possédaient pas entièrement.

Là, le Seigneur apparut et bénit Isaac. Là, Isaac séjourna et adora. Ce chapitre est l'histoire d'Isaac ; il répond aux chapitres XII—XX dans celle d'Abraham.

La conduite d'Ésaü était aussi insouciante que

ses pensées relativement à son droit d'aînesse étaient profanes. Maintenant commence l'histoire de Jacob. Héritier des promesses et les appréciant, il emploie, pour en finir, des moyens mauvais et honteux. Dieu répond à sa foi et punit son péché et son infidélité. Dieu eût pu donner suite à la bénédiction par ses propres voies ; Jacob préféra les siennes et ne s'attendit pas à Dieu. Tout fut dirigé d'en haut pour répondre à la foi et châtier le mal dans le croyant. Ésaü, de propos délibéré et en ayant le choix, avait abandonné son droit. Dieu n'était point dans ses pensées ; quand les conséquences sont là, il ne peut être l'effet de la bénédiction. Il faut agir par la foi seule, si l'on veut être béni. Jacob devient maintenant l'image d'Israël exilé et vagabond, héritier des promesses sur lequel Dieu veille, mais proscrit.

Les pèlerinages d'Abraham étaient dans la Terre promise, ceux de Jacob en dehors ; choses bien différentes l'une de l'autre. Dieu était bien avec Jacob, et ne l'a jamais laissé. Mais Abraham marchait avec Dieu dans la réalisation de sa présence; il bâtissait son autel dans les divers lieux où il s'arrêtait dans son pèlerinage ; Jacob n'avait point d'autel, pendant le sien, loin du pays de la promesse; car une marche comme la sienne éloigne de la communion de Dieu. De ce que Dieu, dans sa fidélité, va avec nous, il ne s'ensuit pas que nous soyons avec Lui.

Mais aussitôt que Jacob ploie sous le châtiment, pauvre, isolé, n'ayant que son bâton et une pierre pour son chevet, Dieu se révèle à lui et lui garantit toutes les promesses. Dieu lui apparaît, non pas dans une pleine révélation de communion, mais dans un songe, et ici toutes les promesses sont répétées, mais avec une notable différence d'avec toutes les précédentes : la promesse de bénédiction aux nations est faite à Jacob et à sa semence ; car ici la figure nous met en rapport avec le peuple d'Israël et la bénédiction de la terre ; ainsi, ce n'est pas simplement la seule semence, Christ, qui soit en vue, mais la semence d'Israël en possession du pays, la possession de la terre pendant le millenium. Mais une autre promesse, précieuse et importante, est ajoutée, assurant Jacob que, quoique exilé et vagabond, Dieu le garderait partout où il irait et le ramènerait au pays, et qu'Il ne l'abandonnerait point qu'Il n'eût accompli tout ce qu'Il lui avait dit ; Dieu était au-dessus de l'échelle, Jacob était l'objet de la promesse et de la bénédiction de la terre, mais la terre entière était sous le gouvernement providentiel des cieux ; et les anges avaient soin de Jacob, montant et descendant pour accomplir la volonté de Dieu [1].

[1] Christ est l'objet en Jean, l'échelle ne sert qu'à lier les *deux parties de la scène.*

Réveillé de son sommeil, Jacob se consacre à Jéhovah comme à son Dieu ; car Jéhovah se tenait au haut de l'échelle, et ainsi Il devient prophétiquement le Dieu d'Israël rétabli, avec lequel, quoique loin du ciel, était l'habitation de Dieu sur la terre en relation avec le ciel. C'était un vœu légal bien que juste et en tout prophétique. Jacob est maintenant un étranger, et, à beaucoup d'égards, il représente Christ affligé dans l'affliction de son peuple.

Je suis convaincu, comme je l'ai déjà dit, que dans les deux femmes, les Gentils et Israël nous sont présentés. Rachel, la premiere aimée sur la terre mais non possédée, et Léa, la mère féconde d'enfants nombreux. Rachel eut aussi plus tard des enfants sur la terre. Rachel, représentant les Juifs, est la mère de Joseph, et plus tard de Benjamin, c'est-à-dire d'un Christ souffrant glorifié parmi les Gentils, tout en étant rejeté par Israël, et d'un Christ régnant, fils de la douleur de sa mère, mais de la main droite de son père!

L'histoire de Jacob est le triste narré de tromperies et de torts qui lui sont faits. Mais Dieu, selon sa promesse, le garde constamment. Quelle différence avec celles d'Élihézer et d'Abraham, où l'on voit la puissance et le caractère du Saint-Esprit. Ici la Providence garde, mais c'est l'histoire de Jacob.

Lors du retour de Jacob, les armées de Dieu

viennent à sa rencontre. Il reçoit une nouvelle et merveilleuse preuve des soins puissants et miséricordieux du Seigneur, qui aurait dû lui rappeler Béthel ; mais cela ne lui ôte pas sa frayeur. Il a de nouveau recours aux moyens de l'incrédulité, envoie en avant ses enfants, ses femmes et tout ce qu'il avait, mais la force n'était pas en cela. Dieu, pour ne pas le laisser entre les mains d'Ésaü, le prend lui-même dans sa main. Il lutte avec Jacob, et, soutenant sa foi dans la lutte, lui donne (après lui avoir fait sentir sa faiblesse, et cela pour toute sa vie), dans la faiblesse, la place et la part du vainqueur. Il est prince avec Dieu, et prévaut auprès de Dieu et des hommes.

C'est une merveilleuse scène : les voies de Dieu avec une âme qui ne marche pas avec lui. Toutefois, ceci n'est pas l'entretien calme d'Abraham avec l'Éternel, où Abraham intercède pour les autres, au lieu de lutter pour lui-même. Aussi Dieu ne révèle-t-il pas son nom à Jacob, ainsi qu'il l'avait fait à Abraham. Puis Jacob se sert toujours de voies détournées, car il n'allait pas à Séhir, comme il le dit ; mais il est délivré d'Ésaü comme de Laban, et enfin il s'établit à Sichem, achetant des terres, là où il aurait dû rester étranger. Dieu le retire de cette situation. Il n'est pas encore revenu au point où Dieu lui avait fait les promesses et assuré les bénédictions, c'est-à-dire à *Béthel. Ici,* toutefois, il a pu bâtir un autel en se

servant du nom qui rehaussait sa propre position. En ceci il se prévalait de la bénédiction qui lui avait été accordée : acte de foi, il est vrai, mais qui s'arrêtait à la bénédiction elle-même, sans remonter jusqu'au bienfaiteur. C'est ce qu'il ne pouvait guère faire encore. Dieu agissait en sa faveur, et dans un sens il pensait à Dieu, mais ce n'était pas proprement la communion. N'en est-il pas de même de nous ?

Toutefois Dieu le conduit en avant, et lui dit de monter à l'endroit d'*où il était parti*, et de bâtir son autel au lieu même où il avait fait alliance avec Dieu, le Dieu fidèle qui l'avait accompagné tout le long du chemin dans lequel il avait marché. Mais ici, quelle découverte! Maintenant il doit *rencontrer Dieu*, et non plus simplement être l'objet de ses soins, sans connaître son nom, sans révélation complète de Lui-même, ce qui est tout autre chose que d'être simplement guidé de Lui. Alors, il se souvient qu'il y a de faux dieux dans sa famille ; c'est une chose qu'il savait, mais il n'y fait attention que lorsqu'il marche à la rencontre de Dieu. La rencontre de Dieu lui-même, non en lutte cachée et mystérieuse, mais comme face à face, met tout le mal à découvert. Jacob se purifie et monte à Béthel.

Là, Dieu se révèle ouvertement à lui en grâce, en *lui déclarant son nom* comme à Abraham, et *lui donne de nouveau le* nom d'Israël, comme s'il *ne l'avait pas encore* reçu.

Rachel donne naissance à celui qui, enfant de douleur pour sa mère, est le fils de la droite de son père, type remarquable de Jésus, le Seigneur. Il est temps maintenant que la promesse se réalise : c'est ce qui nous est présenté en figure, en Benjamin, en puissance, dans sa personne. La précédente position d'Israël, représentée par Rachel, disparaît ; mais son souvenir est conservé dans le pays.

Le monde apostat s'établit en puissance, tandis que les héritiers de la promesse sont encore de pauvres pèlerins sur la terre. Ce dernier fait est l'objet d'une révélation spéciale.

Ce qui suit, depuis le chapitre XXXVI, est l'histoire de Joseph. Cette histoire est si intéressante, que les enfants eux-mêmes y prêtent toujours une oreille attentive, bien qu'ils n'y aperçoivent pas toutes les beautés qu'elle renferme pour le croyant, qui y reconnaît la figure de Jésus ; tant il est vrai qu'il y a une beauté intrinsèque (pour le cœur qui n'est pas encore endurci) dans tout ce qui révèle le Seigneur.

Joseph est, dans les conseils de Dieu, héritier de la gloire et chef de toute sa famille, comme cela lui avait été révélé dans des songes (mais la foi seule pouvait le comprendre). Ceci excite la jalousie de ses frères, d'autant plus qu'il est le bien-aimé de son père. Les premiers le vendent *aux Gentils*, et le font passer pour mort, au lieu

de le faire réellement mourir, ainsi qu'ont fait les Juifs au vrai Joseph.

Après cela, Juda tombe dans toutes sortes d'infamies et d'iniquités, ce qui ne le prive pourtant pas du privilége d'être la souche de la race royale.

Joseph est humilié par les Gentils, à la suite de fausses accusations. Il est mis en prison, ses pieds sont attachés aux ceps, le fer entre dans son âme jusqu'au temps où sa justice est mise au jour. La parole de l'Éternel le met à l'épreuve. Retiré de son humiliation, il est élevé à la droite du trône, l'administration de toute la puissance des Gentils lui est confiée, tandis qu'il demeure inconnu de ses frères.

Dans l'humiliation, il est l'interprète des pensées et des conseils de Dieu ; dans son élévation, il administre avec puissance et avec la même sagesse qu'il avait manifestée déjà lorsqu'il était sous le poids de l'oppression, et réduit toutes choses sous l'autorité immédiate de celui qui est assis sur le trône.

Une autre scène se présente : ses frères, que la famine conduit, sont amenés, par le chemin de la repentance et de l'humiliation, à reconnaître enfin dans la gloire celui qu'ils avaient autrefois rejeté quand il était en connexion avec eux. Benjamin, type de la puissance du Seigneur sur la terre parmi les Juifs, est réuni à celui qui, tandis qu'il leur est *inconnu*, a le pouvoir du trône parmi

les Gentils. Christ embrasse ces deux caractères, mais cela amène l'union de tous ses frères avec Joseph.

Enfin, Jacob et les siens sont placés, comme un peuple à part, dans le pays le plus favorisé de tous ceux qui étaient sous l'autorité du grand roi.

Rien de plus touchant que la conduite de Joseph à l'égard de ses frères. Mais je dois laisser ces réflexions aux cœurs de mes lecteurs, les plaçant, autant que mes vœux peuvent le faire, sous l'influence précieuse de l'esprit de Dieu.

Le rapide coup d'œil que je viens de jeter, donne au type une application plus claire que ne pourraient le faire beaucoup de détails, et c'est ce qui est ici du plus profond intérêt. Remarquez seulement qu'ici la repentance des enfants de Jacob est en liaison immédiate avec leur conduite dans le rejet de Joseph ; c'est ce qui est placé sur la conscience de ses frères. Il en sera de même à la fin avec Israël. Il ne s'agit pas ici de leur péché légal (c'est ce que nous trouverons bien après leur arrivée à Sinaï), mais de leur péché en rapport typique avec le Messie. Leurs consciences sont tout à fait convaincues, et ils reviennent sur toutes les circonstances du rejet de leur frère ; ce n'est que graduellement que Joseph se fait reconnaître, et après divers exercices de cœur *que ses actes* produisent en ses frères. A la fin,

Juda est surtout mis en scène relativement à Benjamin; c'est lorsque Juda prend à cœur l'affliction d'Israël au sujet de Benjamin et de la perte présumée de Joseph, et se soumet lui-même à la peine, que Joseph, dans sa gloire, leur est révélé comme leur frère: c'est une touchante scène; la grâce parfaite de Joseph, à la fin, est une admirable représentation de la révélation que Christ fera de lui-même. (XLV, 4, 8 et ss.)

On est heureux de remarquer que, lorsque Jacob est présenté à Pharaon, bien qu'il reconnaisse que sa vie a été triste auprès de celle de ses pères, il se sent néanmoins en état, lui, berger méprisé, de bénir le monarque de tout le pays. Or, « sans contredit, celui qui bénit est plus grand que celui qui est béni. » Le plus petit et le plus chancelant des enfants de Dieu a la conscience de sa supériorité, en présence des gens les plus élevés de ce monde.

La descente en Égypte était selon Dieu : ainsi Israël est considéré ici comme y séjournant durant le temps voulu de Dieu, même alors qu'il est opprimé; non pas comme chassé et vagabond par suite de sa désobéissance, quoique les deux choses seront vraies quand le dernier temps de son oppression arrivera, et même le sont déjà. Dieu, remarquez-le bien, apparaît à Jacob comme le Dieu d'Isaac, son père, et non comme le Dieu *d'Abraham. Sa* bénédiction était subordonnée à

un Christ ressuscité. Ce qui dépend de la promesse, Israël l'a perdu en rejetant Christ; mais Dieu peut lui apparaître en pure grâce, en connexion avec un Sauveur ressuscité, et c'est ce que nous voyons ici en figure. C'est pourquoi Israël est béni malgré tout, et quoique longtemps opprimé et étranger.

La scène change dès que Jacob est en rapport avec Joseph. C'est la relation, dans le monde, avec un Christ glorifié qui lui est révélé. Il a le meilleur du pays, qui est réglé d'après les ordonnances de Joseph et amené à une soumission universelle, comme appartenant à Pharaon, que Joseph représentait, et dont il exerçait l'autorité en sa présence. Béer-Sébah, la frontière d'Israël (dès qu'il l'eut passée, Jacob était étranger hors de la terre de la promesse), est l'endroit où se passe cette révélation de Dieu.

On n'a pas manqué de voir, dans l'histoire de Joseph, un des types les plus remarquables du Seigneur Jésus. Ce caractère typique se rapporte même à bien des détails des voies de Dieu, concernant les Juifs et les Gentils.

Ainsi, au chapitre XLVIII, à côté du caractère prophétique important dans l'histoire d'Israël, voyons-nous Joseph héritier (la double portion assignée, parmi les Juifs, à l'aîné, héritier du père, lui étant donnée) [Voir I *Chron.*, V, 1-2.]; et non-*seulement héritier*, mais héritier en Canaan, héri-

tier de Jacob, là où Rachel était morte, c'est-à-dire là où Israël, comme le Juif bien-aimé de Dieu, avait manqué et disparu. Ici encore tout est ordonné non selon la nature, mais selon le propos et les conseils de Dieu : Joseph, dans ses enfants, possède en héritage la portion arrachée par force de la main de l'ennemi ; car, depuis son rejet, Joseph figure toujours un Christ glorieux et, comme tel, héritier du monde.

Ensuite, nous trouvons le sort des enfants de Jacob, et deux faits : l'enterrement de Jacob et le commandement relatif aux os de Joseph, donnés comme gages certains que la terre de la promesse verra le retour d'Israël, laissé en Égypte selon ce qui avait été dit à Abraham, et, en apparence, oublié, tandis que la patience de Dieu supportait encore l'iniquité des Amorrhéens. Or, Dieu ne frappe que lorsqu'il n'y a plus moyen de supporter le pécheur.

Il me semble que la différence entre la prophétie de Jacob et celle de Moïse, relatives aux douze tribus, est celle-ci. La première a pour objet, en premier lieu, la responsabilité des chefs de ces tribus, tels que Ruben, Siméon, Lévi; et, en second lieu, les conseils de Dieu, qui mettent au premier rang Juda, type du Seigneur dans la royauté, et Joseph, type du Christ Nazaréen, séparé de ses frères et, plus tard, élevé dans la gloire. Les autres fils de Jacob, si l'on en excepte ce qui concerne Benjamin,

qui ravage avec puissance, présentent quelques caractères généraux de la position et de la conduite des tribus d'Israël. Dan préfigure sa méchanceté et même son caractère de traître.

La prophétie de Moïse, à la fin du Deutéronome, prononcée au moment où Israël quitte le désert, donne plutôt son histoire considérée sous le rapport de son entrée dans le pays de Canaan. La sacrificature et le peuple y sont les deux points en saillie ; toutefois, la puissance et une bénédiction spéciale sont accordées à Juda dans cette dernière prophétie. Remarquez la beauté de la grâce qui se trouve en Joseph. (XLV, 7-8; L, 17, 19, 20.)

Mais j'ajoute quelques détails sur cette bénédiction prophétique.

Nous pouvons remarquer, dans les tribus, la responsabilité et la chute d'Israël en tant que premier-né selon la nature. Ruben représente Israël envisagé sous ce caractère. Siméon et Lévi, qui viennent ensuite et qui veulent maintenir leur droit par la force de la nature, ne valent pas mieux. Ensuite vient le *décret* de Dieu relativement au Roi et à la Tribu royale, jusqu'à la venue du Christ, auquel appartiendra le rassemblement des peuples. Joseph, représentant personnel de Jésus, séparé de ses frères, glorieux et béni comme héritier de toutes les ressources de Dieu. Avant cela, Dan, quoique reconnu comme une tribu qui juge, et *ainsi Israël* en lui, signale pourtant cette apostasie

et cette puissance de Satan en Israël, qui pousse le résidu à regarder au-delà de la portion d'un peuple infidèle, à tous égards, à Celui qui est le salut. «O Éternel! j'ai attendu ton salut!»

Je suis porté à croire que, dans les autres tribus, nous avons un contraste spécial entre l'état d'Israël comme opprimé, avant que le Christ prenne en plein le caractère de Joseph dans la gloire, et ce qui lui succédera; et que, de cette manière, dans ces caractères des tribus, nous aurions toute l'histoire d'Israël.

Juda et Joseph ont été déjà particulièrement distingués dans l'histoire : Juda comme garant de Benjamin et lié à lui; et Joseph dans toute son histoire.

Ainsi, après Juda, dans Zabulon et Issacar, nous voyons Israël mélangé avec le monde, affairé dans ses eaux, où il cherche son profit, et s'en faisant l'esclave pour trouver du repos; mais cela aboutit à Dan et à l'apostasie; en sorte que, dans l'esprit de la prophétie, le résidu attend le salut, qui doit lui arriver avec le vrai Joseph. Tout est prospère pour celui qui attend ce salut. Autrefois vaincu, il est à la fin victorieux. Son pain est excellent et produit des délices royales dans son propre pays, sans qu'il les cherche en se mêlant et en s'assujettissant au monde.

Nephthali est dans la liberté de Dieu et plein de *paroles qui ont* de la grâce. En Joseph et en

Benjamin, nous voyons la garantie de toutes les bénédictions, dans le double caractère du Christ, l'héritier céleste de tout, et puissance et force sur la terre pour la soumettre.

De cette manière, voici à quoi se résumerait la scène tout entière :

Ruben, Siméon et Lévi représentent le caractère moral et la chute d'Israël responsable. On y voit, comme toujours, la corruption et la violence. Tel est l'homme.

Ensuite, le décret de Dieu en Juda. Il subsiste jusqu'à ce que vienne le Scilo, auquel appartient le rassemblement des peuples ; mais quand il vint en Juda, il fut rejeté, et il n'y eut point de rassemblement ; Beauté et Lien furent rompus. (Zacharie XI.)

Puis, tel étant l'état d'Israël : relations avec les nations (qui, quand elles n'ont pas lieu dans la puissance du Seigneur, n'amènent que la corruption) ; assujettissement à leur joug, en vue du repos et de la prospérité ; enfin, apostasie, toujours pourtant reconnu comme un peuple ; alors le résidu regarde à la seule source de la délivrance et attend, non pas le bien en Israël, mais le salut de la part de Dieu, l'Éternel.

Vient ensuite ce que nous avons déjà vu comme étant le double caractère du Christ : séparé de ses frères (c'est ce qui caractérise Joseph, dans le *Deutéronome* aussi), puis glorifié, Joseph nous le

représente comme l'homme céleste glorifié auquel tout est accordé, et Benjamin comme le Seigneur conquérant tout sur la terre.

Personnellement, la crainte de Dieu était en Joseph, du commencement à la fin ; c'est un principe de toute importance et la vraie base de la puissance. Quelle que fût sa gloire, il n'oublia pas Canaan ni la promesse terrestre. Il veut que ses os y soient transportés. Il en est ainsi du Christ. Joseph, quand Israël est décédé, pardonne à ses frères leurs torts et les entretient de ses richesses. Il en est encore de même du Christ. Il est au-dessus des lois et des justes craintes de ceux qui l'ont rejeté. Il veut bénir Israël de ses propres ressources de céleste gloire. Veuille le Seigneur en hâter l'accomplissement en son temps !

Exode.

Le sujet général et caractéristique de l'Exode, c'est la délivrance du peuple de Dieu ou son rachat effectué par l'Éternel, et son établissement comme un peuple qui lui appartient en propre.

Nous voyons Israël placé sous la loi et sous le gouvernement de Dieu, qui, agissant en patience, ménageait à son peuple un recours auprès de lui pour des cas où il serait infidèle.

Les relations de Dieu avec son peuple avaient été tout premièrement en grâce; mais ces relations n'avaient été que passagères. Les Israélites n'y étaient jamais entrés avec intelligence; ils n'avaient pas compris cette grâce, comme des pécheurs qui en avaient besoin.

Nous allons examiner la suite de ces divers enseignements.

En premier lieu, nous sont présentées les circ*onstances historiques* qui se rattachent à la cap-

tivité d'Israël et aux persécutions que ce peuple eut à subir ; ainsi que les soins providentiels de Dieu, répondant à la foi des parents de Moïse et accomplissant les conseils de sa grâce, qui ont pour effet non-seulement de conserver la vie de cet enfant, mais encore de le placer dans une position élevée à la cour de Pharaon.

Mais, bien que la Providence réponde à la foi et agisse pour accomplir les desseins de Dieu et contrôler la marche de ses enfants, elle n'est cependant pas le guide de la foi, quoiqu'elle le soit quelquefois des croyants qui sont privés d'une vue claire de la volonté de Dieu.

La foi de Moïse se montre en ce qu'il renonce à tous les avantages de la position où Dieu l'avait placé par sa Providence. La Providence peut donner, et de fait donne souvent, ce qui rend, sous divers rapports, les serviteurs de Dieu propres pour leur œuvre comme vases d'élection ; mais ceci ne saurait être leur force pour l'œuvre. Il ne faut pas confondre ces deux choses. Elle donne aussi des avantages secondaires, afin que, en y renonçant, le témoignage soit rendu à la réalité de la foi et à la puissance de Dieu qui opère dans l'âme. L'avantage est accordé afin qu'on y renonce. Ceci fait partie de la préparation de l'ouvrier.

La foi de Moïse agissant par des affections qui l'attachaient à Dieu et par conséquent au peuple de Dieu qui était dans la détresse, ne se manifeste

pas par des secours et des soulagements que sa position l'aurait mis à même de procurer à ce peuple ; elle fait mieux, elle l'engage à s'identifier avec lui, par le motif que c'est le peuple de Dieu. La foi s'attache à Dieu et au lien établi entre Lui et son peuple, et elle veut y avoir sa part. Elle ne songe pas à patronner d'en haut, comme si le monde avait quelque autorité sur le peuple de Dieu, ou s'il était capable de lui être en bénédiction ; mais elle reconnaît toute la force du lien qui l'unit à Dieu. Elle sent, et c'est là ce qui lui appartient en propre, que Dieu aime son peuple, et par affection elle veut partager la position de ce peuple qui est précieux à Dieu sur la terre. C'est ce que Christ a fait. La foi des fidèles consiste à le suivre dans sa carrière de charité, quelle que soit d'ailleurs la distance à laquelle elle marche.

Que de raisons aurait eues Moïse pour rester où la Providence l'avait placé, et même sous prétexte de servir plus utilement les enfants d'Israël ; mais c'eût été s'appuyer sur la puissance de Pharaon, au lieu de reconnaître le lien qui unissait Dieu à son peuple. Il en serait résulté pour celui-ci un soulagement accordé par le monde, mais non une délivrance accomplie par l'amour et la puissance de Dieu. Moïse eût été épargné, mais déshonoré; Pharaon, flatté et son autorité sur le peuple de Dieu reconnue, et Israël serait demeuré

dans la captivité, s'appuyant sur Pharaon, au lieu de reconnaître Dieu dans les relations glorieuses attachées à son adoption comme peuple. En outre, Dieu lui-même n'aurait pas été glorifié. C'est là ce qui aurait eu lieu, si Moïse fût resté dans sa position. Le raisonnement humain et les considérations puisées dans les voies de la Providence, s'unissaient pour lui donner ce conseil. La foi la lui fit quitter.

Moïse s'identifie donc avec le peuple de Dieu. Les premiers actes par lesquels il se rapproche de son peuple, sont empreints peut-être d'une certaine activité naturelle, et de la conscience d'une force qui n'était pas purement d'en haut; toutefois, c'est ce premier dévouement qui est considéré par le Saint-Esprit, comme un beau et acceptable fruit de la foi. (*Héb.* XI, 24, 26.)

Mais il fallait que son activité fût plus entièrement soumise à Dieu, et qu'elle n'eût d'autre point de départ que Dieu lui-même et l'obéissance à sa volonté expresse. C'est dans ce sens que procède souvent le Seigneur. Le fruit de la fidélité se manifeste, mais Dieu nous met momentanément de côté, pour nous enseigner à faire dépendre notre service directement et entièrement de Lui.

L'histoire de Jésus nous présente quelque chose d'analogue, par rapport au temps d'inaction qui s'est écoulé depuis sa première appari-

tion dans le Temple, jusqu'à son ministère public, sauf qu'il n'y a eu pour lui ni mécompte ni méprise, et dès-lors nulle direction providentielle extérieure qui eût pour but de le ramener. Car la perfection du mouvement intérieur dont il était animé, lui donnait constamment conscience de qui il était le Fils, et en même temps le soumettait à la volonté de son Père dans les circonstances où il était moralement placé.

Moïse, craintif encore dans sa fidélité, redoutant, d'un côté, la puissance qui, à son insu peut-être, lui prêtait une certaine habitude d'énergie (car on craint ce dont on tire sa force), et, de l'autre, repoussé par l'incrédulité de ceux vers lesquels le portaient son amour et sa fidélité (« car ils ne le comprirent pas »), s'enfuit dans le désert, type du Seigneur Jésus rejeté du peuple qu'il aimait. Ce type diffère de celui de Joseph. Joseph, en sortant de la prison où il a été comme mis à mort, prend la position de Jésus élevé à la droite du trône suprême parmi les Gentils, et à la fin il reçoit ses frères, dont il avait été séparé. Ses enfants lui sont un témoignage de la bénédiction qui lui a été accordée pendant cette séparation. Il les appelle Manassé, « parce que, dit-il, » Dieu m'a fait oublier tous mes travaux et toute » la maison de mon père; » et Éphraïm, « parce » que Dieu m'a fait fructifier au pays de mon » *affliction.* » *Mais* Moïse représente Christ séparé

de ses frères ; et quoique Séphora puisse être considérée comme un type de l'Église, aussi bien que la femme de Joseph, en tant qu'épouse du libérateur rejeté pendant la séparation de celui-ci d'avec Israël, toujours est-il que le cœur et les sentiments de Moïse, s'exprimant dans les noms qu'il donne à ses enfants, sont entièrement dominés par la pensée qu'il est éloigné d'Israël. Ses liens, son repos, sa patrie, sont avec ce peuple ; il est étranger partout ailleurs. Moïse est le type de Jésus, considéré comme libérateur d'Israël. Il appelle son fils Guersom, c'est-à-dire étranger, « car, dit-il, j'ai séjourné dans un pays étranger. » Jéthro nous représente les Gentils, parmi lesquels Christ s'est réfugié avec sa gloire lorsque les Juifs l'ont rejeté.

Mais, enfin, Dieu porte ses regards sur Israël, et Il veut qu'il y ait en Moïse, non-seulement la foi qui s'identifie avec son peuple, mais encore la puissance qui le délivre. Celui qui avait été rejeté comme Prince et Juge, doit paraître au milieu d'Israël et du monde, comme Prince et Libérateur. Étienne cite ces deux exemples au Sanhédrin qui a rejeté le Christ, pour convaincre la conscience de ses juges d'un péché semblable, mais plus grand encore que celui commis à l'occasion de Joseph et de Moïse.

Dieu qui, en apparence, avait abandonné *Moïse à la puissance* de ses ennemis, sans recon-

naître sa foi, se manifeste actuellement à lui en particulier, pour l'envoyer délivrer Israël et juger le monde. Considérée au point de vue pratique, l'histoire de Moïse nous montre Dieu qui détruit l'espérance de la chair et mate sa force, en faisant du fils adoptif de la maison du Roi un berger placé sous la dépendance étrangère, et cela pendant une durée de quarante ans, afin que l'œuvre qui devait lui être confiée fût une œuvre d'obéissance et que sa force fût la force de Dieu.

Dieu se manifeste à Moïse sous le nom de l'*Éternel*. Il s'était mis en relation avec les Pères sous celui de *Tout-Puissant*. Ce nom était celui qu'il leur fallait : Dieu trouvait sa gloire à ce qu'ils se plaçassent sous sa protection dans leurs pèlerinages. Le nom qu'Il prend maintenant implique que son peuple est appelé à soutenir des relations constantes avec Celui qui est le même hier, aujourd'hui et pour toujours, qui accomplit en fidélité ce qu'Il a commencé en grâce, tout en montrant par son gouvernement au milieu de son peuple, la perfection de sa justice et de sa patience. Pour nous, Il s'appelle *Père*, et Il agit à notre égard selon le caractère de ce nom béni pour nos âmes. (Comp. Matth. V et Jean XVII.)

Mais ce nom d'Éternel n'est pas le premier nom qu'Il se donne dans ses communications avec son peuple, par l'intermédiaire de Moïse ; Il se présente d'abord comme s'intéressant à eux pour

l'amour de leurs pères dont Il était le Dieu ; Il dit qu'Il a vu leur affliction et qu'Il est descendu pour les délivrer, touchante expression de la grâce de Dieu. Là-dessus, Il renvoie Moïse vers Pharaon, afin de les faire monter hors d'Égypte. Mais, hélas ! l'homme est devenu tel par le péché, que le principe d'obéissance est pour lui un faible mobile, quand il n'est point associé à l'énergie de la chair : Moïse, qui avait été plein d'ardeur quarante ans auparavant, fait actuellement des difficultés. Dieu lui donne un signe pour lui prouver qu'Il ira avec lui ; mais ce signe, dont l'accomplissement devait être postérieur à la sortie d'Égypte, n'était destiné à affermir et réjouir Moïse, qu'autant qu'il aurait déjà obéi. Moïse fait encore des difficultés, auxquelles, dans sa bonté, Dieu répond jusqu'à ce qu'elles cessent d'être faiblesse et deviennent incrédulité.

Dieu prononce son nom : « Je suis ! » mais tout en disant qu'Il est Celui qui est, Il prend à toujours pour nom sur la terre, celui du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Dieu avertit Moïse que Pharaon ne voudra pas laisser aller son peuple ; mais Il pose nettement la question de sa propre autorité et de ses droits sur son peuple. Il exige que Pharaon reconnaisse ses droits ; sur son refus, Il le jugera par sa puissance, principe important à l'égard de ses voies *sur la terre.*

« Je suis, » est son nom essentiel lorsqu'Il se révèle; mais pour ce qui concerne son gouvernement de la terre et ses relations avec elle, son mémorial dans tous les âges est : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Cela a donné à Israël, visité maintenant par Dieu et reçu sous l'abri de ce nom, une place toute particulière. Abraham est le premier que Dieu a appelé à sortir du monde, le premier auquel Il a donné des promesses. Il a été mis à part par Dieu en dehors du monde, de sorte que Dieu s'est appelé son Dieu. Dieu ne s'appelle jamais le Dieu d'Abel ni de Noé, quoiqu'Il soit le Dieu de tous les saints d'une manière générale. C'est dans le cas d'Abraham qu'il est déclaré que la foi est imputée à justice. En Éden, Dieu, en jugeant le serpent, avait annoncé la victoire finale de la semence de la femme; en Abel, Il avait montré quel est le sacrifice qui lui est agréable de la part du pécheur : non les fruits de ses travaux, placé qu'il est sous le jugement, mais le sang que la grâce de Dieu lui a fourni et qui répond à ses besoins. En Énoch, Dieu avait proclamé la victoire pleine et absolue sur la mort et l'enlèvement du juste, Dieu le prenant à Lui. En Noé, la délivrance au travers des jugements lorsque le monde est jugé. Ensuite un nouveau monde commence, accompagné de la cessation de la malédiction de la terre par le moyen de la bonne odeur *du sacrifice et de l'*alliance qui la garantit à l'a-

venir de toute destruction par l'eau. Voilà ce que Dieu avait déjà mis en évidence devant les hommes; mais en Abraham nous est présenté quelqu'un appelé à sortir du monde qui adorait d'autres dieux. Il est introduit, comme mis à part par Dieu dans une relation immédiate avec Lui, et des promesses lui sont faites. C'est un personnage appelé à être l'objet et le dépositaire des promesses de Dieu.

Cela lui a donné une position toute spéciale. Dieu était son Dieu. Il avait une place avec Dieu en dehors du monde, comme héritier de la promesse. Il est la souche et la racine de tous les héritiers de la promesse, pour ce qui regarde la terre. Le Christ lui-même vint dans le monde comme semence d'Abraham, père de tous les fidèles; aussi Israël est la nation promise selon ce titre. Eu égard à l'élection, il est bien-aimé à cause des Pères.

Dans ce nom donc, comme son mémorial à toujours, Dieu délivrerait Israël maintenant.

En même temps, Dieu prédit que Pharaon ne laissera pas aller le peuple, mais Il se place sur le terrain de son autorité et de son droit sur son peuple, et demande avec autorité que Pharaon reconnaisse ses droits. Sur son refus de le faire, il serait jugé par la puissance de Dieu.

Moïse fait toujours des difficultés; Dieu lui donne encore des signes. Ces signes me semblent

remarquables dans leur caractère. Ce sont des types du péché et de sa guérison, de la puissance devenue satanique, et qui, étant revendiquée de la part de Dieu, devient sa verge. Le troisième, enfin, nous montre ce que Dieu avait donné pour être rafraîchissement et vie, devenu jugement et mort.

Moïse se refuse encore, et la colère de Dieu s'enflamme contre lui. Toutefois, Il agit en miséricorde, mais d'une manière humiliante pour Moïse. Il lui adjoint son frère Aaron, que déjà Il avait préparé pour cela, et qui était sorti d'Égypte pour venir à sa rencontre; car la folie des enfants de Dieu, bien qu'elle tourne à leur honte et à leur préjudice, sert néanmoins à accomplir les desseins de Dieu.

Quelle que soit la puissance de celui qui délivre, il faut la circoncision chez celui qui est employé de Dieu pour instrument; car le Dieu libérateur est un Dieu de sainteté; c'est en jugeant le péché qu'Il délivre; Il ne le supporte pas chez ceux avec lesquels Il est en contact et qui sont ses ouvriers, car Il sort de son lieu en jugement. (Voy. *Ésaïe* XXVI, 21.) Or, il s'agit de la mort au péché, de la vraie circoncision, et Moïse est un époux de sang pour celle qui a affaire avec lui. Dieu ne peut pas se servir de la chair en combattant contre Satan. Il ne le peut, ni par rapport à Lui, ni par rapport à Satan qui aurait

prise sur elle et de droit. Dieu la met donc à mo virtuellement, et Il veut que cette mort de la cha s'accomplisse moralement en chacun de ses e fants. Ceci est vrai pour l'Église qui, toutefois peut faire son compte qu'elle est morte.

Cette vérité, que Dieu ne peut pas supporte la chair, paraîtra dans toute son évidence au derniers jours, lorsqu'Il plaidera contre tout chair, et que s'identifiant avec les intérêts d résidu de son peuple, Il fera passer par le fe ce résidu qui n'a pas pris part spirituellement au souffrances du Christ. (*Zach.* XIII, 8.)

A la nouvelle de la bonté de Dieu, le peupl croit et se prosterne. Mais la lutte contre la puis sance du mal est autre chose que la joie produit par la nouvelle de la délivrance qui doit succéde à la lutte. La lutte est une affaire sérieuse difficile. Satan ne veut pas laisser aller le peuple et Dieu permet sa résistance, soit pour exerce la foi de son peuple et le former à sa discipline soit pour donner une manifestation éclatante d sa puissance, dans les lieux mêmes où Satan établi son règne.

Avant la délivrance, lorsque l'espérance d peuple est réveillée, l'oppression sous laquell il gémit devient plus forte que jamais; il eût pré féré qu'on l'eût laissé tranquille dans l'esclavage Mais il s'agit des droits et des conseils de Dieu

Il convient que le peuple soit entièrement détaché de ces Gentils devenus son tourment.

Moïse fait les signes ; les magiciens les imitent par la puissance de Satan, pour endurcir le cœur de Pharaon ; mais, lorsqu'il s'agit de *créer* seulement des poux, ils sont forcés de reconnaître la main de Dieu.

Enfin, Dieu exécute ses jugements, et Il prend les premiers-nés, comme représentants de tout le peuple.

Dans les délivrances dont Israël est l'objet, il y a deux phases, dans l'une desquelles Dieu paraît comme juge, tandis que dans l'autre il se manifeste comme libérateur.

Durant la première, Israël, qui n'est point sorti d'Égypte, est protégé par le sang expiatoire du rachat, qui barre à Dieu le chemin de la vengeance comme juge. Ce sang arrête infailliblement le bras du juge, et Dieu n'entre pas dans les demeures de son peuple : c'est là la valeur de ce sang.

Le peuple, les reins ceints, ayant mangé à la hâte l'agneau avec les herbes amères de la repentance, commence son voyage. Il est encore en Égypte, mais actuellement Dieu peut être et est effectivement avec lui.

Ici il est bon de distinguer le jugement des premiers-nés et celui du passage de la mer Rouge. En *fait de châtiment*, l'un est les prémisses de

l'autre. Le premier aurait dû détourner Pharaon de sa poursuite téméraire. Mais, envisagé au point de vue du sang qui a gardé le peuple du juste jugement de Dieu, il signifie quelque chose de plus profond et de plus sérieux que le passage de la mer Rouge. Ce qui est arrivé lors de celui-ci est, il est vrai, la manifestation éclatante de la puissance de Dieu, qui du souffle de sa bouche détruisait l'ennemi qui s'élevait en rébellion contre Lui. C'était un jugement final qui avait pour caractère d'anéantir les ennemis de Dieu, en délivrant son peuple.

Mais le sang de la Pâque impliquait le jugement moral de Dieu, et la satisfaction pleine et entière de tout ce qu'Il est dans son Être. Dieu tel qu'Il est dans sa justice, dans sa sainteté, dans sa vérité, ne pouvait pas moralement toucher à ceux qui étaient abrités par ce sang. Son amour envers son peuple avait trouvé ce moyen de satisfaction aux exigences de sa justice contre le péché, et à la vue de ce sang qui répondait à toutes les perfections de son Être, Il avait passé par-dessus les enfants d'Israël, selon sa justice et sa vérité même. Toutefois, Dieu y apparaît comme juge. C'est ce qui fait qu'aussi longtemps que l'âme s'arrête à contempler exclusivement Jésus comme la victime expiatoire offerte à la justice de Dieu, elle ne jouit que d'une paix incertaine. On chemine en Égypte, tout en étant vraiment converti;

car Dieu est toujours juge et la puissance de l'ennemi toujours présente.

A la mer Rouge, Dieu agit en puissance, selon les desseins de son amour. Christ dans sa mort s'étant placé au plus profond de notre misère, la puissance de Satan et la colère de Dieu y ont toutes deux déployé leur force; Dieu lui-même est intervenu dans la résurrection pour placer Christ et nous en Christ irrépréhensibles devant sa face en amour. Par conséquent l'ennemi, qui pressait son peuple de près, est détruit sans ressource. C'est ce qui arrivera au dernier jour pour Israël, déjà abrité de fait par le sang, aux yeux de Dieu.

Quant au sens moral du type de la mer Rouge, il a évidemment pour objet la mort et la résurrection de Jésus, et de son peuple en lui. Dieu y agit pour faire sortir ce dernier de la mort où Il l'avait amené en Christ, et le mettre à l'abri de toute atteinte de l'ennemi.

Par la foi, nous participons dès maintenant à cette délivrance. Le sang nous met à l'abri du jugement de Dieu. Sa puissance, qui agit en notre faveur en nous faisant ressusciter avec Christ, et nous place ainsi en grâce auprès de Dieu lui-même, nous affranchit de la puissance de Satan, prince de ce monde [1].

[1] L'ordre des faits qui se rattachent à la sortie d'Égypte du peuple juif, met en évidence ces deux grandes vérités : la première, *que le sang* de Christ garantit du jugement de

Le monde, qui veut suivre ce chemin, est englouti. Au sortir de la mer Rouge nous entrons dans le désert[1]. Au chapitre XV on chante le cantique de triomphe. Dieu les a conduits par sa force à la demeure de sa sainteté. Remarquez que ceci est dit avant qu'Israël ait fait un seul pas dans le chemin du désert; mais il est affranchi et entre les mains du Dieu libérateur. Il les conduira à la demeure qu'Il a établie, que ses mains ont préparée pour eux. Leurs ennemis ne sauraient s'y opposer; le désir de dresser un tabernacle à l'Éternel se trouve exprimé dans ce beau cantique. Mais ce qui est célébré surtout, c'est la délivrance opérée par la puissance de Dieu et l'espérance d'entrer dans le sanctuaire que ses mains ont établi. Une joie pleine et entière accompagne donc la délivrance. Cette joie, qui prend sa source dans la conscience d'une délivrance complète par la puissance de Dieu, saisit toute l'étendue de ses inten-

Dieu, c'est le commencement de notre délivrance morale; la seconde, que la puissance qui nous a ressuscités avec Christ, nous affranchit de la puissance de Satan, et nous met à l'abri des attaques qu'il dirige contre notre paix, en nous poursuivant, même après notre conversion, jusqu'à ce que nous ayons passé la mer Rouge.

[1] Comme type historique des voies futures de Dieu envers Israël, la mer Rouge termine la suite des événements qui se rapportent à sa délivrance. Comme type moral, elle représente le commencement du chemin chrétien proprement dit, c'est-à-dire le chemin de l'âme affranchie.

tions en faveur de ses rachetés, et voit disparaître les difficultés du chemin devant la face de Celui qui a délivré.

L'âme, encore en relation avec l'Égypte, est incertaine et dans la crainte. Le désert peut avoir ses amertumes et ses épreuves; mais là nous sommes libres et avec Dieu; conduits à la demeure de sa sainteté par la Rédemption et par la main libératrice de notre Dieu.

Plus tard, ces difficultés se présentent; le peuple voyage trois jours sans eau : triste effet, en apparence, de la délivrance dont il a été l'objet. Puis, l'eau qu'il rencontre est amère. Si la mort l'a délivré de la puissance de l'ennemi, il faut qu'il fasse moralement l'expérience de la mort elle-même; expérience amère pour l'âme, il est vrai, mais qui, par sa grâce, devient rafraîchissement et vie. Car, en toutes ces choses, est la vie de l'esprit. (*Esaïe* XXXVIII, 16.) C'est la mort et la résurrection en pratique, à la suite de la délivrance.

Après cela, nous avons les douze puits et les soixante et dix palmiers : figures, il me semble, de ces sources vivantes et de cet ombrage qui nous ont été fournis par les instruments choisis de Dieu pour la consolation de son peuple.

Là, nous avons le principe de la responsabilité du peuple et de son obéissance, comme condition de son bien-être sous le gouvernement de Dieu.

Cependant, Dieu ne cesse point d'agir en grâce envers lui.

Le sabbat, repos du peuple, est établi en rapport avec Christ, vrai pain de vie, qui donne le repos.

Puis vient l'Esprit, les eaux vivantes qui sortent du rocher. Mais la présence du Saint-Esprit amène les combats et non le repos. Christ se place spirituellement à la tête du peuple, typifié par Josué, dont il est fait mention pour la première fois. Mais, bien que le peuple, en combattant le bon combat de Dieu, puisse compter sur la victoire, nous voyons que celle-ci dépend entièrement et à chaque instant de la bénédiction divine. Moïse, sur la montagne, sa verge à la main, nous représente Dieu exerçant son autorité d'en haut; et s'il cesse de tenir ses mains étendues, le peuple est battu par ses ennemis.

Cependant Aaron, sacrificateur, et Hur (pureté) maintiennent la bénédiction, et Israël a l'avantage. Cela n'est point dû à la sincérité et aux vaillants efforts des Hébreux, ni à cette circonstance qu'ils combattent le combat de Dieu; le succès tout entier provient de la bénédiction de l'Éternel, comme étant sa cause cachée, et il leur est donné d'en haut.

L'esprit humain serait tenté de dire que si Dieu faisait la guerre et arborait un drapeau, il en *aurait bientôt* fini. Toutefois, il n'en est point

ainsi, parce qu'Il se place au milieu de son peuple. De siècle en siècle, Il fera la guerre à Hamalec; car si, d'une part, c'est la guerre de Dieu, de l'autre, c'est celle de son peuple.

Jusqu'à présent tout s'est accompli en grâce. Les murmures du peuple n'ont fait que manifester les richesses de la grâce de Dieu, qui a fait voir sa gloire, en donnant à Israël tout ce qu'il pouvait désirer.

La grâce se présente ici d'une manière d'autant plus frappante, que plus tard, sous la Loi, les mêmes désirs ont amené des châtiments très-sévères.

Enfin, après ce règne de grâce, vient au chap. XVII ce qui préfigure le millenium, où le roi en Jesçurun juge en justice, et établit l'ordre et le gouvernement. Les Gentils mangent et offrent des sacrifices avec Israël, et reconnaissent que le Dieu des Juifs est élevé au-dessus de tous les dieux. Tout ceci est l'effet de la grâce et de la puissance de Dieu.

Pendant le temps de la délivrance d'Israël, la femme de Moïse avait été absente; maintenant elle se retrouve en scène, et nous avons non-seulement Guersom, voyageur dans un pays étranger, mais en outre un second fils, Elihézer, « car, dit Moïse, le Dieu de mon père m'a été en aide et m'a délivré de l'épée de Pharaon. » L'application de *ces faits à la délivrance* future d'Israël, est trop

évidente pour exiger de longues explications.

Après ces événements, qui représentent les grands traits de la grâce, la scène change entièrement. Le moment semblait venu pour célébrer la fête à l'Éternel, sur la montagne où Il avait amené le peuple à Lui, selon la promesse faite à Moïse au buisson. Dieu les avait portés comme sur des ailes d'aigles, et les avait amenés jusqu'à Lui maintenant, pour qu'ils jouissent à l'avenir de sa faveur comme son peuple.

Il leur présente une condition, savoir : que, s'ils obéissent à sa voix, ils seront son plus précieux joyau. Au lieu de se reconnaître incapables de cette obéissance et de dire : Nous n'osons pas nous placer sous une telle condition et risquer ainsi la bénédiction qui nous est acquise, car nous la perdrions infailliblement, le peuple entreprend de faire tout ce que l'Éternel a dit. Toutefois, il ne lui est pas permis de s'approcher de Dieu qui se cache dans l'obscurité.

Israël essaie donc l'obéissance loin de Dieu, dans un état où il ne pouvait pas s'approcher de sa sainte majesté, à laquelle l'obéissance était due. — Dieu, cependant, apporte toute la solennité possible à la communication de sa loi; Il tonne pour que le peuple ait frayeur de lui. Mais que peut la frayeur? Elle ne saurait donner de la force à celui qui est loin de Dieu. Le sentiment peut être convenable, mais il n'était pas convenable

que le peuple entreprît d'obéir dans un tel état.

Lorsque Dieu a parlé au peuple et que le peuple n'ose plus entendre, Moïse s'approche de l'obscurité et reçoit les instructions de Dieu pour le peuple; instructions morales et générales qui se rapportent à leur mise en possession du pays de Canaan, dans le cas où ils y seraient entrés sous l'alliance de la loi.

Deux choses sont signalées à notre attention, dans les prescriptions qui se rapportent à leur culte : l'œuvre de l'homme et un ordre humain sont également et ensemble défendus, cet ordre donnant toujours lieu à la manifestation de la nudité de l'homme. (Chap. XX, 25, 26.) Au chap. XXI, nous pouvons, en passant, remarquer un beau type du dévouement de Christ pour l'Église et pour son Père (v. 5 et 6). Après une vie fidèlement consacrée à son service, il a voulu demeurer serviteur, et dans sa mort il s'est fait serviteur pour toujours, par amour du Père, de l'Église et des siens. (*Jean* XIII, *Luc* XII, le dernier passage se rapporte au temps de sa gloire, et I *Cor*. XV, 28.)

L'alliance établie sous la condition de l'obéissance du peuple est confirmée par du sang. (Chap. XXIV.) Le sang étant versé, la mort étant intervenue comme jugement de Dieu, les anciens montent pour entrer en relation avec Lui; ils voient sa gloire, et continuent leur vie terrestre et humaine; *ils mangent* et boivent.

Mais Moïse est appelé près de Dieu, pour voir le modèle de choses bien plus excellentes, les choses célestes, qui, en même temps qu'elles sont la provision de tout ce qui était nécessaire en vue des fautes et des manquements du peuple de Dieu, lui révèlent aussi la perfection et les gloires variées de Celui dont il s'approche.

En effet, le Tabernacle nous présente les gloires de tous genres de Christ médiateur. Il y manque pourtant l'unité de l'Église, envisagée comme son corps; mais toutes les perfections et les voies de Dieu qui ont leur manifestation par Christ, soit dans la création tout entière, soit dans la gloire des siens, soit dans sa propre personne, trouvent leur expression dans le Tabernacle. En un mot, nous y voyons la scène de la manifestation de la gloire de Dieu, sa maison, son domaine, dans lesquels Il déploie son Être, en tant que son Être se donne à voir.

Dans le Tabernacle, nous trouvons encore les richesses de sa grâce et de sa gloire en relation avec nous en Christ, nous pauvres et faibles créatures, mais qui nous approchons de Lui.

Ainsi, le Tabernacle avait deux aspects, relatifs, l'un à la gloire qui lui était propre, l'autre aux moyens de relation de Dieu avec son peuple. C'est ce qui est vrai du Seigneur Jésus. Je puis envisager sa croix dans sa perfection absolue, *selon les* pensées et le cœur de Dieu; je puis y

trouver, en second lieu, la réponse à tous mes besoins, de même que la réparation de toutes mes fautes.

Je serais entraîné trop loin, si je voulais entrer dans les détails de la construction du Tabernacle et de ses ustensiles; je me bornerai à quelques remarques générales.

Il y a une certaine apparence de désordre dans la description qui est faite de ces objets, en ce qu'elle est interrompue par celle des vêtements d'Aaron et de son mode de consécration. Mais cela provient de ce que je viens de faire observer: qu'il y a des choses relatives à la manifestation de Dieu, tandis qu'il en est d'autres qui se rapportent à la présentation de l'homme à Dieu. Les unes se lient aux autres, car il est des manifestations de Dieu qui sont, en quelque sorte, les points de contact avec l'homme et les moyens à l'aide desquels Il se rapproche de lui, comme dans la croix. Mais ces manifestations n'en sont pas moins distinctes de l'acte même de ce rapprochement, ainsi que des actes dont se compose le service de Dieu.

La description du Tabernacle nous offre premièrement les choses dans lesquelles Dieu se manifeste, son but en même temps étant toujours de s'y présenter comme objet de la connaissance spirituelle de l'homme éclairé par la foi, et secondement les choses que l'homme fait en s'ap-

prochant de Celui qui se révèle ainsi à son intelligence.

Il y a donc, en premier lieu, les choses qui se trouvent dans le Saint des Saints, et puis celles qui sont dans le lieu Saint, l'Arche de l'alliance, la table des pains de proposition et la lampe à sept branches. C'est ce que Dieu avait établi pour se manifester à ceux qui entraient en sa présence, là où l'on pouvait avoir communion avec Lui.

Ensuite nous avons l'arrangement du Tabernacle dans lequel ces objets étaient renfermés, et le voile qui le divisait en deux parties. Et puis, en dehors, l'autel des holocaustes et le parvis. (Chap. XXVII, jusqu'au v. 19.)

Nous considérerons ces objets en premier lieu. Ils constituent autant de modes suivant lesquels Dieu se manifeste à l'homme. Ce qui suit représente l'homme considéré dans son activité, lorsqu'il est mis en rapport avec ces diverses manifestations de Dieu; il y est question des sacrificateurs et des offrandes que Dieu ordonne d'apporter pour l'accomplissement de son culte. Mais, pour cela, il fallait introduire la sacrificature, qui seule pouvait agir dans le Tabernacle. C'est ce qui donne lieu à l'interruption apparente dans la description des ustensiles dont nous avons parlé. Pour en revenir à la première classe, savoir, aux choses dans lesquelles Dieu se donnait à connaître, l'Ar-

che de l'alliance représentait le trône où Dieu, le Dieu de toute la terre, se manifestait dans sa justice et comme le souverain envers lequel tout homme vivant est responsable. Toutefois, c'est un trône où Dieu se trouve en relation avec son peuple.

La loi, témoignage de ce qu'Il exigeait des hommes, devait y être placée. Au-dessus était le propitiatoire, qui cachait la loi et formait le trône même, ou plutôt la base du trône; et les chérubins, qui étaient tirés de la même pièce que le propitiatoire, en étaient les supports, les côtés.

Les chérubins, dans tout l'Ancien Testament, où on les voit agir, se lient à la puissance judiciaire de Dieu, ou même ils exécutent ses décisions, et, en général, dans l'Apocalypse ils se rattachent aux jugements providentiels de Dieu ; ils sont en rapport avec son trône.

Ici donc, Dieu se manifestait comme le Dieu suprême dans son être moral, revêtu de puissance pour faire respecter ses lois, et tenir compte de tout ce qui se faisait.

C'est pourquoi aussi le sang, témoin de ce qui s'était fait en faveur de ceux qui étaient ainsi responsables, et satisfaisant à toute la nature morale de Celui qui se tenait en ce lieu, était mis sur le propitiatoire.

Ce n'était pas exactement là que Dieu était en relation avec son *peuple* ; mais de là devaient sortir *les communications* qui devaient être trans-

mises au peuple de sa part. « Je me trouverai là avec toi, » dit Dieu à Moïse, « et je te dirai de dessus le propitiatoire, d'entre les deux chérubins qui seront sur l'Arche du témoignage, toutes les choses que je te commanderai pour les enfants d'Israël. »

Moïse (auquel Dieu confiait ses pensées pour le peuple) devait avoir là ses communications avec l'Éternel, et sans voile. C'était donc la manifestation de Dieu la plus intime, la plus immédiate, et qui tenait de près à sa nature qui ne se manifeste pas. Mais alors cette manifestation avait lieu en jugement et en gouvernement. Ce n'était pas dans l'homme, ni selon l'homme que Dieu se manifestait, mais au dedans du voile. Plus tard, ce devait être en Christ et en grâce.

Au dehors du voile était la table avec ses douze pains et le chandelier d'or. Douze est la perfection administrative *dans l'homme*. Sept la perfection spirituelle, soit en bien, soit en mal. L'une et l'autre se trouvent en *dehors* du voile, tandis que *au dedans* était la manifestation immédiate du Dieu suprême, mais qui se cachait encore dans l'obscurité.

La table et le chandelier représentaient la nourriture et la lumière; Dieu lié avec l'humanité et Dieu donnant la lumière du Saint-Esprit. C'est *pourquoi* il y a douze apôtres attachés au Seigneur *dans son humanité*, et sept Églises pour celui qui *a les sept* esprits de Dieu.

Les douze tribus étaient pour le moment ce qui répondait extérieurement à cette manifestation. Cela se retrouve dans la nouvelle Jérusalem; le fond de l'idée était la manifestation de Dieu dans l'homme et par l'Esprit.

Ensuite nous avons le Tabernacle même, qui était un, quoique séparé en deux parties. La Parole nous fait comprendre qu'il y avait deux significations dans la formation du Tabernacle, savoir : les cieux, habitation de Dieu, et la personne de Christ, tabernacle de Dieu. « Les lieux célestes eux-mêmes, dit l'Apôtre, ont dû être purifiés avec de meilleurs sacrifices. » Christ a traversé les cieux (*Héb.* IV, 16) comme Aaron en s'approchant du propitiatoire (encore *Héb.*, III, 3, 4). Le Tabernacle est employé comme signe de l'univers créé, ainsi que, dans le même passage, comme signe des saints de la maison dont Christ est le chef.

Le voile était, on le sait d'après la même autorité divine, la chair de Christ qui cachait Dieu dans sa sainteté de jugement, dans sa perfection comme souveraine justice. Le pavillon était formé des mêmes substances que le voile, figurant, je n'en doute pas, la pureté essentielle de Christ comme homme, et toutes les grâces attachées à sa personne comme une broderie. Il me semble que les autres couvertures se rapportaient également à lui. Celle de poil de chèvre représen-

tait sa pureté positive, ou plutôt, cette séparation rigoureuse du mal existant autour de lui, qui lui donnait un caractère de prophète, non point de sévérité dans ses voies *envers* les pauvres pécheurs, mais dans sa séparation d'*avec* les pécheurs : une sévérité à l'égard de lui-même, qui le tenait à l'écart et lui donnait de l'autorité sur eux. C'était un cilice moral qui distinguait le prophète, une sévérité qui, étant foncière, se conservait au milieu du mal et se liait à l'affabilité la plus parfaite, à une tendresse, à une débonnaireté qui le rendaient accessible aux plus faibles, et dans lesquelles les cœurs les plus froissés, cachant au dedans d'eux les plaies des péchés qu'ils n'osaient avouer à l'homme, puisaient du courage pour s'épancher, aussi bien que du baume pour être guéris. Les peaux de béliers teintes en rouge représentaient son dévouement parfait, sa consécration à Dieu : qu'il nous soit donné de l'imiter ! les peaux de taissons, cette sainteté vigilante dans sa marche et ses relations extérieures, qui le garantissait parfaitement du mal qui l'entourait.

« Selon la parole de tes lèvres, je me suis donné garde du chemin de l'homme violent. » « Celui qui est né de Dieu se garde, et le malin ne le touche point. » Ces choses répondent non-seulement à ce qui se trouvait en Christ personnellement, mais encore à la nouvelle nature dans

l'homme, au Saint-Esprit agissant en lui, et à la Parole.

Le parvis est le lieu où Dieu rencontre le monde. Le monde, envisagé dans son éloignement de Dieu, c'est le désert. Dans le parvis, le monde s'approche de Dieu. C'est là que les membres de son peuple (non comme sacrificateurs et saints, mais comme hommes pécheurs), en sortant du monde, viennent auprès de Lui, qui ne se fait connaître qu'à ceux qui entrent dans cette enceinte. Là, se trouvait l'autel des holocaustes, manifestation de Dieu en justice dans ses relations avec les hommes, lorsqu'Il se place au milieu d'eux tels qu'ils sont.

Ceci impliquait, il est vrai, le jugement du péché, car sans cela Dieu n'aurait pu se mettre en relation avec l'homme ; mais c'était Christ dans la parfaite énergie de l'Esprit éternel, qui, s'offrant pour l'homme en sacrifice selon cette justice, et rendant ainsi à Dieu tout ce qu'exigeait sa gloire et tout ce qui répondait à sa nature, mettait le pécheur en relation avec Lui [1]. Christ a été élevé

[1] Il convient de remarquer ici que, dans l'énumération que le Lévitique fait des sacrifices, l'holocauste vient le premier, parce que Christ s'offrait en perfection à Dieu avant d'être fait péché. C'est la mesure de la faveur dont nous sommes l'objet dans notre réception auprès de Dieu.

Dans l'application au pécheur, le sacrifice pour le péché *est toujours le premier*, parce que le pécheur a tout premièrement *besoin de l'efficace* de cette substitution qui lui ôte le

de la terre étant encore en rapport avec la terre. (*Jean* XII, 33.)

Il s'agissait de savoir si les hommes pouvaient être en relation avec lui, le Saint vivant. Ces relations n'étaient pas possibles. Il a été élevé de la terre, rejeté des hommes. Toutefois, il n'entre pas dans le ciel. Car, sur la croix, Christ a été élevé de ce monde ; il l'a quitté, mais il continue d'être offert aux regards des hommes comme pleine satisfaction donnée à la justice de Dieu, ainsi que comme témoignage de Son amour, et de l'amour de celui qui a glorifié la justice de Dieu dans l'acte de sa mort. Il est, dis-je, offert aux regards des hommes, afin que, par la grâce, ils viennent à lui et se séparent du monde, tandis que Dieu en justice (car où sa justice a-t-elle été autant glorifiée que sur la croix de Jésus?) peut recevoir, selon sa gloire, les plus misérables des pécheurs, et en être même glorifié.

C'est donc ici que se trouve l'autel des holocaustes, l'autel d'airain, où Dieu se manifeste en justice, tout en rencontrant en amour le pécheur, par le sacrifice de Christ. A l'autel d'airain, Dieu s'offre à la foi du fidèle, non dans son Être spirituel et comme souverain objet de l'adoration des saints, mais dans ses relations avec les pécheurs.

péché, avant de pouvoir se présenter à Dieu dans la bonne *odeur de Christ.*

C'est là que ceux-ci se présentent à Lui en participant au bénéfice de cette œuvre, dans laquelle Christ, par la puissante opération du Saint-Esprit, s'est offert à Lui sans tache et, ayant satisfait à toutes les exigences de sa justice, est devenu cette bonne odeur (de sacrifice) dans laquelle, en sortant du monde, on peut s'approcher de Dieu, qui entre en relation avec les pécheurs qui se tournent vers Lui [1].

[1] Il est intéressant de savoir que le mot « *brûler* » n'est pas le même en hébreu quand il s'agit du sacrifice pour le péché, que lorsqu'il est question de l'holocauste. Celui employé dans ce dernier cas, est le même que celui qui exprime l'acte de brûler de l'encens.

J'ajouterai ici un mot sur les sacrifices.

Dans le sacrifice pour le péché, hors du camp, Dieu sortait de son lieu pour punir, tirer vengeance du péché. Christ s'est mis à notre place et son sang a été répandu; mais ce sang, infiniment précieux, a été porté par le souverain sacrificateur dans le lieu très-saint et mis sur le propitiatoire, et ainsi a été posé le solide fondement de toutes nos relations avec Dieu. Il n'aperçoit point de péché en celui qui vient à Lui. Mais ce n'est pas tout que Dieu ait pleinement atteint le péché en jugement, dans l'effusion du sang de Christ; outre cela, l'œuvre que Christ a accomplie a été parfaitement agréable à Dieu. « Je t'ai glorifié sur la terre. » Dieu est glorifié en Christ et devait à Christ en justice de le glorifier auprès de Lui. Tout l'Être de Dieu, en justice et en amour, avait été glorifié pleinement et publiquement dans l'univers, et sa justice devait à Christ de le placer dans une position qui fût en rapport avec son œuvre. Certes, son amour ne s'y refusait pas. Toute la vérité ne consiste pas à saisir que la justice de Dieu, après avoir tiré vengeance, avait été pleinement satisfaite dans la mort de Jésus. Pour celui qui sait que,

Après avoir vu les parties du Tabernacle qui servaient aux diverses manifestations de Dieu, nous en venons au service qui Lui était rendu dans le parvis et dans le lieu saint où il se manifestait.

L'huile devait être apportée pour que la lumière brillât toujours sur le chandelier. (Chap. XXVII, 20.) Depuis le soir jusqu'au matin, les sacrificateurs devaient l'arranger devant le Seigneur, en dehors du voile qui cachait le témoignage intérieur. Le soleil de justice étant absent du monde, il fait nuit; c'est la nuit qui réclame ces soins; c'est pendant la nuit que la lumière doit briller de cette manière. Nous y voyons la lumière de la grâce et de la puissance de Dieu par

dans sa nature d'Adam, il n'y a point de ressource pour le péché (et encore moins dans la Loi), il importe aussi de comprendre par la foi en Jésus, que la justice de Dieu lui-même est une justice justifiante. Nous sommes rendus agréables dans le Bien-Aimé. Dieu a *dû* ressusciter Jésus (vu ce qu'il avait fait), et le placer à sa droite; et puisqu'il y a porté son sang, nous aussi, objets de son œuvre de propitiation, devons, en vertu de cette œuvre même, être acceptés de la même manière que notre Sauveur. Ainsi, le pécheur qui croit, en s'approchant de l'autel d'airain (le chemin lui en étant frayé par le sang), s'approche de Dieu manifesté en justice; mais il le fait selon la bonne odeur du sacrifice de Christ, expression qui ne peut pas être appliquée au sacrifice pour le péché, et qui se rapporte au dévouement de Jésus et à son obéissance jusqu'à la mort de la croix. En outre, les sacrificateurs s'approchent comme sacrificateurs, du lieu saint. C'est ce dont nous parlerons plus tard.

l'Esprit qui manifeste Dieu spirituellement[1]. Ce n'est point Dieu lui-même sur le trône où son Être souverain garde le trésor de sa justice ; ce n'est pas cette justice dans ses relations avec l'homme pécheur, au dehors du lieu saint; mais c'est une lumière à l'aide de laquelle Il se manifeste par la puissance de sa grâce, et qui se rattache à ses relations avec l'homme saint ou consacré, et au service que celui-ci est appelé à lui rendre. Essentiellement cette lumière préfigurait celle de l'Esprit; c'est ce que nous voyons dans l'Apocalypse. Mais le Saint-Esprit pouvait rester sur Christ homme, et cela sans mesure (Comp. *Esaïe* XI), ou bien il pouvait agir sur d'autres de la part de Christ et par sa grâce, comme esprit de prophétie ou d'une autre manière plus abondante et plus complète, comme cela eut lieu après sa résurrection, lorsque le Saint-Esprit descendit lui-même sur les disciples de Christ[2]. Mais quel qu'ait été le

[1] Il n'y a que Christ, dans sa personne et dans son œuvre, qui ait pu servir de moyen au déploiement de la justice souveraine de Dieu ; car Jésus a été non-seulement la manifestation parfaite de Dieu à l'homme et la présentation d'un homme parfait à Dieu; mais, s'étant anéanti, il s'est présenté à Dieu comme celui à l'égard duquel pouvaient s'exercer et se réaliser tous les attributs de la majesté de Dieu, sa justice, les droits de cette majesté contre l'homme rebelle, et sa puissance, aussi bien que son amour envers les pécheurs, parce que Christ avait souffert. Or, aucun être n'aurait pu soutenir une telle position, sinon le Fils de Dieu.

[2] Comparez aussi, *Zach.*, IV, pour l'état millénial, sous ce rapport.

mode d'action de l'Esprit dans les hommes, sa puissance s'exerçait devant Dieu et pour le manifester. Cette manifestation, telle qu'elle nous est présentée dans le type du chandelier, avait lieu selon l'énergie du Saint-Esprit lui-même présent en personne [1].

La sacrificature était donc essentielle, à cet égard, pour maintenir cette relation entre l'énergie du Saint-Esprit et le service des hommes dans lesquels il se manifestait, afin de faire briller la lumière.

Ainsi, nous rencontrons immédiatement l'ordonnance pour l'établissement de la sacrificature. (Chap. XXVIII.)

Les vêtements sacerdotaux comprennent tout ce qui se rattache à la personne de Christ dans ses caractères de sacrificateur : le pectoral, l'éphod, le rochet, la tunique qui tient serré, la tiare et le baudrier.

L'éphod était le vêtement sacerdotal par excellence ; il était fait des mêmes substances que le voile. C'était bien aussi la pureté essentielle et les grâces de Christ. Le baudrier ou ceinturon était le signe du service. Le souverain sacrificateur portait

[1] Comparez 1 *Cor.* XIV, 27-32, avec 24, 25 ; et *Actes* V, 3, 1, 5. Comme don reçu, on l'exerçait selon sa responsabilité ; mais lorsqu'on l'exerçait selon la volonté de Dieu, *Dieu y était reconnu* par la conscience de ceux qui entraient *dans l'assemblée.*

les noms des douze tribus du peuple de Dieu, présentés ainsi à Dieu dans leur nombre et dans leur ordre complets. Ces noms étaient placés sur les épaules du souverain sacrificateur, pour indiquer qu'il portait le poids de leur gouvernement, et sur le pectoral, pour marquer qu'il les avait sur son cœur. Le pectoral était inséparable de l'éphod, c'est-à-dire de la sacrificature et de la comparution devant Dieu. Le souverain sacrificateur portait aussi le jugement du peuple de Dieu devant Lui, selon Sa lumière et Ses perfections, et, par ce moyen, il maintenait le peuple en jugement dans Sa présence, selon les exigences de cette lumière et de ces perfections. Aussi cherchait-on des réponses par ces mêmes Urim et Thummim; car la sagesse de la conduite doit être en rapport avec la position dans laquelle on est devant Dieu.

Sur le bord du rochet de l'éphod, il y avait les fruits désirables et le témoignage du Saint-Esprit qui dépendaient de la sacrificature. Je pense que Christ, en entrant dans le ciel, s'est fait entendre dans ce monde par le Saint-Esprit agissant dans son peuple, typifié par les bords des vêtements du souverain sacrificateur (*Ps.* CXXXII, 2), et se fera aussi entendre par ses dons quand il en sortira. En attendant, il porte aussi l'iniquité des saintes offrandes, en sainteté devant l'Éternel. Cette sainteté, nécessaire pour les rendre agréables, se trouve sur son front même; de sorte

qu'elles sont présentées selon la divine justice qui lui est propre.

Les fils d'Aaron étaient également revêtus; leur nudité naturelle ne devait pas paraître, mais ils devaient montrer la gloire et l'honneur dont Dieu les revêtait. Ils étaient en outre distingués par une ceinture de service.

Ces vêtements du souverain sacrificateur méritent une explication un peu plus détaillée. Ce qui en eux était caractéristique pour lui ainsi que pour tous les sacrificateurs, c'était l'éphod. A l'éphod était attaché le pectoral, dans lequel étaient placés l'Urim et le Thummim. Le pectoral était lié à l'éphod, de manière qu'il ne pût s'en séparer. La description des vêtements sacerdotaux commence donc naturellement avec l'éphod caractéristique de la sacrificature.

C'était revêtu de l'éphod que le souverain sacrificateur devait, tout autant qu'il portait ses vêtements de gloire et de beauté, apparaître devant Dieu. Son tissu était le même que celui du voile, seulement on y ajoutait de l'or. Le voile était la chair de Christ, chair qui cachait Dieu présent sur la terre, comme le voile cachait sa présence dans le Tabernacle; mais dans l'exercice de la sacrificature, Christ comparait devant Dieu au dedans du voile, c'est-à-dire, pour parler sans figure, dans le ciel même. Or là, la justice divine a sa place et sa part comme accomplie en Christ,

ainsi qu'il est écrit, quoique le passage, en effet, envisage le Seigneur d'une manière un peu différente: « un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste. » La base fondamentale de la sacrificature, donc, est une pureté personnelle absolue, ce que nous pouvons appeler la justice humaine; en même temps, la grâce sous toutes ses formes est tissue, pour ainsi dire, dans cette pureté à laquelle est associée la justice divine.

La sacrificature est un service, et le souverain sacrificateur était ceint pour l'accomplir, mais un service rendu dans la présence de Dieu. Les reins étaient donc ceints, mais ses vêtements en même temps descendaient jusqu'aux pieds. Ceci avait lieu spécialement à l'égard de la robe de bleu (ou pourpre). Mais poursuivons premièrement la description de l'éphod.

Le souverain sacrificateur représentait tout le peuple devant Dieu; il le présentait à Dieu, et de deux manières, d'après la figure que fournissent ses vêtements. Premièrement, il les portait sur ses épaules, en supportait tout le fardeau et le poids lui-même. Leurs noms étaient gravés sur les deux pierres d'onyx, par lesquelles les deux parties de l'éphod tenaient l'une à l'autre. Le souverain sacrificateur ne pouvait donc porter l'éphod, c'est-à-dire exercer sa sacrificature, sans porter sur ses épaules les noms des tribus d'Israël. *Ainsi, Christ porte* toujours son peuple. En se-

cond lieu, le pectoral était attaché à l'éphod, de manière à ne pas pouvoir en être séparé. Là donc aussi, le souverain sacrificateur portait les noms de son peuple devant l'Éternel, et ne pouvait, en tant que revêtu de ses vêtements sacerdotaux, se trouver dans Sa présence, sans que le peuple fût présenté aux yeux de Celui devant lequel il comparaissait, ainsi qu'il est exprimé : Il les portait sur son cœur devant l'Éternel comme mémorial continuellement. Ils seront, est-il dit, sur le cœur d'Aaron, lorsqu'il entre pour se présenter devant l'Éternel. Ainsi nous sommes toujours portés devant Dieu par Christ. Il nous présente à Lui comme ce qu'il a sur son cœur. Il ne peut pas être devant Lui sans le faire, et quel que soit le droit que les vœux et les demandes de Christ aient pour s'attirer la faveur de Dieu, ce droit agit en attirant cette faveur sur nous. La lumière et la faveur du sanctuaire, Dieu, en tant qu'y demeurant, ne peut luire sur Christ sans luire aussi sur nous, et cela comme sur un objet présenté à Dieu pour avoir part à ce privilége.

Ce n'était pas tout cependant : l'Urim et le Thummim se trouvaient placés dans le pectoral, la lumière et la perfection. Le souverain sacrificateur portait le jugement des enfants d'Israël sur son cœur devant l'Éternel, et cela selon la *lumière et la perfection* de Dieu. Nous avons besoin *qu'il le* fasse pour que nous soyons bénis.

Si nous étions devant Dieu tels que nous sommes, nous attirerions sur nous-mêmes le jugement, ou bien nous devrions nous éloigner de la lumière et de la perfection de Dieu, et nous tenir dehors. Mais, puisque Christ porte notre jugement selon cette lumière et cette perfection, notre présentation à Dieu est selon la perfection de Dieu lui-même, notre jugement est porté par un autre ; mais aussi notre position, notre lumière, la direction que nous avons à suivre dans nos voies, notre intelligence spirituelle sont selon cette même lumière divine, selon cette même perfection, car le souverain sacrificateur demandait à Dieu et recevait des réponses de Lui par l'Urim et le Thummim.

C'est un précieux privilége. Introduits dans la présence de Dieu, selon la justice divine dans sa perfection en Christ, nous jouissons d'une lumière spirituelle, nous possédons des priviléges, nous sommes appelés à une marche, selon cette perfection. Notre présentation à Dieu, revêtus d'une justice divine, nous donne une lumière qui est selon la perfection de Celui dans la présence duquel nous sommes introduits. Christ, en portant notre jugement, détruit l'imputation du péché et transforme la lumière qui aurait condamné et nous et le péché, en purification et éclaircissement spirituels, selon la perfection qui, comme lumière, *jette ses regards sur* nous.

Le pectoral tenait en haut aux pierres d'onyx placées sur les épaules, et en bas à l'éphod au-dessus du ceinturon. Les noms des douze tribus y étant inscrits, le peuple entier se trouvait attaché nécessairement et à toujours à l'exercice de la sacrificature souveraine dans la présence de l'Éternel. Le lien était divin et céleste, figuré par des chaînes d'or en haut, et des anneaux d'or avec un cordon de bleu (pourpre) en bas. La sacrificature, quoique exercée dans la nature humaine, repose, ainsi que la relation du peuple avec elle, sur une base immuable, divine et céleste.

Telle était la forme des vêtements typiques dans lesquels le souverain sacrificateur se présentait devant Dieu; mais au-dessous de sa robe officielle, il en portait une personnelle toute de bleu (pourpre). Le caractère de Christ est parfaitement et entièrement céleste. C'était dans le sanctuaire que le souverain sacrificateur accomplissait ses fonctions. Le sacrificateur céleste doit être lui-même un homme céleste. C'est à ce caractère céleste de Christ que se rattachent, comme en figure, les clochettes et les grenades à la robe bleue du souverain sacrificateur, les fruits et le témoignage du Saint-Esprit. C'est de Christ, envisagé dans son caractère céleste, que ceux-ci descendent; ils sont attachés aux bords de sa robe ici-bas. On entendait le son des clochettes, lorsqu'Aaron entrait et lorsqu'il sortait. De même en a-t-il été à l'égard du Christ,

et de même en sera-t-il. Lorsqu'Il est entré dans le sanctuaire céleste, les dons de l'Esprit ont été manifestés dans le bruit du témoignage répandu ici-bas, et ils le seront lorsqu'Il reviendra. Les fruits de l'Esprit se trouvaient aussi dans les Saints.

Or, non-seulement il y avait des fruits et des dons. Le culte et le service de Dieu formaient une partie de la vie et des devoirs du peuple de Dieu. Hélas! ce culte et ce service étaient souillés comme ceux qui les offraient. Le souverain sacrificateur portait donc aussi l'iniquité des saintes offrandes. Tel est Christ aussi pour nous. Par Lui, nos louanges et notre culte montent vers Dieu; ils sont agréés de Lui comme purifiés des faiblesses qui les accompagnent, et la sainteté est toujours devant les yeux de Dieu dans les offrandes de sa maison. Elle est portée sur le front du souverain sacrificateur. En même temps le peuple de Dieu, d'un côté, lui est présenté, et, d'un autre, est dirigé par Lui, selon ses propres perfections, par l'intervention du souverain sacrificateur.

La chemise de fin lin représentait mieux encore ce qui était entièrement personnel, ce qui était plus intimement Christ lui-même, ce qui était intérieur, sa pureté personnelle; elle était brodée, toutefois, comme la pureté de Christ était ornée de toute grâce parfaite.

L'application de tout ceci à Christ est évidente; seulement, il faut nous souvenir de la remarque

de l'apôtre, c'est-à-dire, de l'Esprit de Dieu : que c'était l'ombre des choses à venir et non l'image même de ces choses.

Notre souverain sacrificateur, quoiqu'il vive toujours pour faire intercession pour nous, est assis à la droite de la majesté dans les Cieux. Mais, dans l'esprit de la chose, tout est à nous. Christ nous présente à Dieu comme nous ayant sur son cœur. Il obtient pour nous grâce et direction par le Saint-Esprit; il porte l'iniquité de nos saintes offrandes. Notre service, comme nos personnes, est accepté en lui. Historiquement, le souverain sacrificateur ne s'est jamais servi des vêtements de gloire et de beauté. Il devait les porter lorsqu'il entrait dans le sanctuaire. Mais, à la suite de la transgression de ses deux fils, l'entrée lui en a été défendue, sauf au grand jour d'expiation, et alors, il entrait revêtu d'autres vêtements, savoir, des vêtements de lin. Ainsi, pour nous, la mort était nécessaire, et l'entrée du souverain sacrificateur à la suite de la mort, la seule possible. C'est ce qui a eu lieu en Christ. Pour les Juifs aussi, Christ est entré de la même manière, tout le temps actuel étant le temps qu'il reste caché dans le sanctuaire, et les Juifs doivent attendre jusqu'à ce qu'il en sorte, pour connaître l'acceptation de l'œuvre qu'il a présentée à Dieu dans le ciel. Nous la connaissons d'avance par le Saint-Esprit envoyé du ciel. Si le souverain sacri-

ficateur était entré dans les vêtements de gloire et de beauté, cette entrée aurait été le maintien, par le moyen du souverain sacrificateur, des relations non interrompues avec Dieu, d'un peuple agréable à Lui, sans que la mort fût nécessaire pour les établir.

En somme donc, nous jouissons des précieux bienfaits préfigurés dans ces vêtements, bien que ces figures n'expriment pas tout ce dont nous jouissons.

A leur consécration ils étaient tous lavés, Aaron aussi bien que ses fils [1]. Aaron et ses fils réunis représentent toujours l'Église, non comme assemblée et constituant un corps (chose cachée dans l'Ancien Testament); mais comme l'ensemble de ceux qui la composent, envisagés individuellement en certaines positions qu'ils occupent devant Dieu. Il n'y a qu'une seule sanctification, la même pour tous dans sa nature. Christ en est la source et

[1] Aaron est toujours uni à ses fils dans de pareils types; car Christ ne saurait être séparé des siens, qui dans ce cas cesseraient d'être spirituellement. Mais Aaron a été oint personnellement sans du sang, chose du reste qui s'est vérifiée par rapport à Jésus historiquement, lorsqu'il fut oint sur la terre. Ses disciples ne l'ont été qu'après sa mort. Jésus a reçu l'Esprit pour l'Église d'une manière différente qu'au jour où il fut oint lui-même. (*Act.* II, 33.) Cela s'est accompli après qu'il a été ramené d'entre les morts par le sang de l'alliance éternelle; car c'est selon l'efficace de ce sang, en faveur de son peuple, qu'il est ressuscité, chef et tête de l'Église.

l'expression ; chaque individu y participe, ma[illegible] elle est une.

Mais, s'ils sont lavés tous ensemble, Aaron est oint à part, sans sacrifice, sans du sang.

Aaron et ses fils sont aspergés de sang sur l'oreille, le pouce de la main droite et le gros orteil du pied droit ; l'obéissance, l'action et la marche étant mesurées et gardées par le prix et la perfection du sang de Christ. Puis, ils étaient aspergés du sang et de l'huile de consécration, c'est-à-dire, mis à part par le sang et par l'onction du Saint-Esprit. Tous les sacrifices étaient offerts : celui pour le péché, l'holocauste de bonne odeur, le bélier de consécration (accompagné du gâteau), qui avait le caractère du sacrifice de prospérité.

Ces sacrifices se trouvent expliqués dans le livre du Lévitique. Je ne fais qu'indiquer ici leur signification : 1° Christ fait péché pour nous, première nécessité de l'âme ; 2° Christ obéissant jusqu'à la mort, se dévouant pour la gloire de son Père et pour nous comme appartenant au Père ; 3° la communion de Dieu, du Sauveur, de l'adorateur et de toute l'Église ; et 4° Christ dévoué en sainteté de vie sur la terre.

Il est à remarquer que lorsque Aaron et ses fils furent oints, ses fils et leurs vêtements furent *oints* avec lui, non les vêtements de ces derniers avec eux ; tout se rapporte au chef. Aaron

et ses fils mangent les choses avec lesquelles l'expiation avait été faite. Vient ensuite attachée à cette sacrificature, la perpétuelle bonne odeur du sacrifice, dans laquelle le peuple se présente devant Dieu. Cette bonne odeur était continuellement au milieu du peuple, et c'était selon son efficace qu'il était donné à celui-ci de se tenir autour de Dieu. L'holocauste était offert à la porte du Tabernacle d'assignation, et là Dieu se rencontrait avec le peuple. Sur l'arche Il se rencontrait sans voile avec le Médiateur, et lui donnait ses commandements pour les enfants d'Israël, selon la perfection de son trône. A l'entrée du Tabernacle, Il se met au niveau du peuple, tout en parlant au Médiateur. Cette demeure de Dieu au milieu du peuple est sanctifiée par sa gloire. Le Tabernacle, l'autel, les sacrificateurs sont sanctifiés, et Dieu habite au milieu du peuple qui l'entoure. C'est dans ce but même qu'Il l'avait fait sortir d'Égypte.

La sacrificature ainsi établie, et les relations du peuple avec Dieu qui demeurait au milieu de l'assemblée, réglées, le chap. XXX nous présente aussitôt l'intercession de Christ en grâce, dont toutes les perfections s'élèvent vers Dieu comme un parfum de bonne odeur, et ses soins pour faire briller la manifestation de Dieu par l'Esprit. Le peuple était identifié avec ce service par l'effet du *rachat. Il ne pouvait* y prendre part, ni l'accomplir

lui-même, ni y intervenir; mais tous ceux qui en faisaient partie y étaient représentés dans leur qualité de rachetés.

Puis, nous avons le lavoir, entre l'autel d'airain et le Tabernacle, la purification pour la communion avec Dieu et pour son service dans le Tabernacle. Premièrement, le lavage de tout le corps, puis des mains et des pieds, chaque fois qu'on prenait part au service. (Pour nous, des pieds seulement, puisqu'il ne s'agit que de notre marche ici-bas.) C'était le baptême d'eau par la Parole. Premièrement la purification du cœur de l'homme pour en faire un adorateur, et secondement la purification de l'adorateur lui-même, lorsqu'il avait manqué dans sa marche. Car la communion exige, non-seulement l'acceptation de la personne, mais la purification. Sans cette purification, la présence de Dieu, au lieu de nous faire jouir de sa communion, agit sur la conscience pour convaincre de péché. Christ même, comme homme, possédait par nature cette pureté, et il s'y maintenait par les paroles de la bouche de Dieu. Quant à nous, il nous faut être rendus participants de cette pureté présentée par la Parole, de même que faire usage habituellement de la Parole pour nous purifier. L'idée et la mesure de la pureté sont les mêmes pour Christ et pour nous. Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit marcher comme lui-même a marché. Il se purifie, comme lui aussi *est pur*.

Dans ce qui précède, il s'agit des relations des sacrificateurs avec Dieu, et de ce qui convient à notre relation avec Lui, dans notre qualité de sacrificateurs. La génisse rousse (*Nomb.* XIX) était le moyen de purification destiné à maintenir les relations ordinaires du peuple, considéré comme peuple d'adorateurs, avec l'Éternel. Ses cendres étaient mises dans l'eau vive; ce qui veut dire que le Saint-Esprit applique par la Parole les souffrances de Christ pour le péché, au cœur et à la conscience de l'homme, dans le but de le purifier. Ces souffrances pouvaient avoir toute leur force morale de purification, puisque, en les rappelant, le Saint-Esprit démontrait que le péché avait été consumé, quant à l'imputation, par le feu du jugement de Dieu, dans le sacrifice de Christ lui-même. Le sang de la génisse avait été mis par sept fois devant la porte du Tabernacle, lieu où nous venons de voir que Dieu se rencontre avec le peuple.

Enfin, nous avons l'huile et l'encens.

L'huile odoriférante n'était que pour les sacrificateurs; l'homme, dans sa nature d'homme, ne pouvait participer à l'onction de l'Esprit représentée par cette huile. A Christ seul peut convenir le type du parfum aromatique, qui signifie les grâces précieuses qui se trouvent en sa personne.

Le Sabbat[1] est ajouté au Tabernacle d'assignation, comme un signe entre Dieu et le peuple, ainsi que cela est arrivé chaque fois qu'Il a établi une forme nouvelle de relation avec Lui.

Car, ce qui distingue le peuple de Dieu, c'est d'avoir part à Son repos.

Enfin, Dieu donne à Moïse les deux tables de la loi.

Pendant que Dieu préparait les choses précieuses qui se rattachaient à ses relations avec son peuple[2], celui-ci, qui ne portait pas ses pen-

[1] Voyez, pour le Sabbat : *Gen.* II, 2, 3; — *Exod.* XVI, 5, 22, 30; XX, 8; XXXI, 12-17; XXXIV, 21; XXXV, 2; — *Lév.* XXIII, 3,; XIX, 3, 30; — *Nomb.* XV, 32; — *Deut.* V; 12; — *Lév.* XXIV, 8; — *Esaïe* LVIII,13; — *Ézéch.* XX, 12; *Néh.* IX, 14.

[2] Le Tabernacle a une double signification qui se présente d'abord à la pensée. Il était la manifestation de la gloire des choses célestes (*Héb.* IX, 20-23), et le moyen pour un peuple pécheur de se rapprocher de Dieu en elles. Mais, en outre, il est intéressant de l'envisager sous un autre point de vue. Premièrement, il signifie les cieux mêmes, car Christ n'est pas entré dans le Tabernacle, mais dans le ciel. L'univers lui-même, dans un certain sens, est la maison de Dieu. Mais, de plus, l'unité de l'Église, comme édifice céleste, est représentée par le Tabernacle. Nous sommes sa maison, le Tabernacle de Dieu en Esprit, le corps de Christ. Les deux sens, l'univers et le corps de l'Église, sont liés étroitement au commencement du IIIe aux *Hébreux*. Christ Dieu a bâti toutes choses; or, nous sommes sa maison. Il remplit tout en tous, mais demeure dans l'Église; ce sont deux cercles *concentriques*, quoique bien différents dans leur nature. Comparez aussi la prière d'Éph. III, 16, 21, qui lie aussi ces

sées au-delà de son libérateur, abandonne complètement l'Éternel; chute triste et précoce, mais certaine, du moment qu'Israël avait fait de son obéissance à la loi, la condition de la jouissance des promesses. Aaron tombe avec eux. Dieu dit à Moïse de descendre, puisqu'il en est ainsi. Et, dès cette heure, tout est mis sur un autre pied.

Dieu a vu le peuple, non-seulement selon ses conseils de grâce lorsque le peuple était dans l'affliction, mais aussi selon ses propres voies. C'est un peuple de cou raide. Dieu dit à Moïse de le laisser faire, qu'Il détruira ce peuple et fera de lui Moïse une grande nation. Moïse prend la place de médiateur, fidèle à son amour pour le peuple, en tant que peuple de Dieu, et à la gloire de Dieu, manifestée dans son peuple, avec un renoncement qui le rend uniquement attentif aux intérêts de celui-ci, et écarte toute pensée personnelle. Il intercède dans ce magnifique plaidoyer qui en appelle à la nécessité de maintenir la gloire de l'Éternel et aux promesses sans condi-

deux choses. Sous un autre point de vue, la personne et la plénitude de Christ lui-même se trouvent représentées par le Tabernacle ; car Dieu était en Christ, et ainsi le déchirement du voile est appliqué par l'apôtre à la chair de Christ, ou si l'on veut le voile lui-même « à travers le voile, c'est-à-dire, sa chair. » Il est évident que la demeure de Dieu est l'idée centrale de ces choses; comme un homme demeure *dans sa maison, dans sa propriété.*

tions faites aux Pères [1]. L'Éternel se repent.

Le caractère de Moïse reluit ici dans toute sa beauté, et il est distingué parmi ceux que le Saint-Esprit s'est plu à rappeler. La précieuse grâce de Dieu aime à décrire les exploits de son peuple et les fruits qu'il a portés, quoique Lui-même en soit seul la source.

Mais c'en était fait de l'alliance de la loi, d'après laquelle le peuple avait pris l'engagement de n'avoir d'autre Dieu que l'Éternel. Le premier chaînon venait d'être brisé du côté du peuple. Il avait rompu complètement avec Dieu.

Moïse, qui n'avait pas demandé à Dieu ce qu'il fallait faire de la loi, descend. Son oreille, exercée et prompte à discerner les dispositions morales du peuple, entend sa joie profane et légère. Peu après, il voit le veau d'or qui avait été élevé dans le camp avant même le Tabernacle de Dieu, et, mû d'une sainte indignation, il brise les tables au pied de la montagne. Comment, en effet, mettre la loi de Dieu à côté d'un veau d'or ? Et, n'ayant pas consulté Dieu, que pouvait-il en faire ? Naguère, zélé pour le peuple auprès de Dieu, par dévoue-

[1] L'appel aux promesses inconditionnelles faites aux Pères quand il s'agit du rétablissement du peuple de Dieu, est un principe général. Salomon, Néhémie, Daniel ne remontent pas à ces promesses inconditionnelles, mais s'arrêtent à Moïse, *ce qu'il est important de remarquer pour avoir l'intelligence des voies de Dieu envers Israël.*

ment à sa gloire, dans la conscience du lien qui existait entre le peuple et cette gloire, parce que c'était le peuple de Dieu, le même sentiment le porte actuellement à être zélé pour Dieu auprès du peuple. Car la foi voit plus que le fait que Dieu est glorieux : chacun reconnaît cela. La foi lie le peuple de Dieu à la gloire de Dieu lui-même. Dès-lors, elle compte sur Dieu pour la bénédiction de son peuple en tout état de choses, car cette bénédiction est dans l'intérêt de Sa propre gloire, et elle insiste sur la sainteté, coûte que coûte, conformément à cette gloire, afin que celle-ci ne soit pas foulée aux pieds en ceux qui sont identifiés avec elle. Lévi se rend à l'appel de Moïse ; il dit de ses frères et des enfants de sa mère : « Je ne vous ai point connus, » et se consacre à l'Éternel.

Après le châtiment infligé au peuple, Moïse, toujours plein de zèle pour lui, mais non point selon la connaissance, et agissant d'une manière que Dieu a permise pour notre instruction, propose au peuple de monter pour lui de nouveau sur la montagne, dans la pensée qu'il lui sera permis, *peut-être*, de faire expiation pour ce péché. Il demande à Dieu d'être rayé de son livre, plutôt que de voir le pardon refusé à son peuple. Mais Dieu refuse, et quoiqu'Il épargne Israël à cause de la médiation qui lui est offerte, et le place sous le *gouvernement* de sa patience et de son long sup-

port, Il ne laisse pas de le placer, en même temps, sous le coup de sa responsabilité individuelle, c'est-à-dire, sous la loi [1]. Ainsi, la médiation de Moïse est valable en ce sens, que Dieu, comme souverain de son peuple, lui pardonne et le réintègre sous son gouvernement, dont nous aurons bientôt l'occasion d'étudier les principes; mais elle est sans valeur pour faire l'expiation du péché des Israélites, les mettre à l'abri de ses effets et les soustraire au glaive de la loi.

Dieu ordonne à Moïse de conduire le peuple au lieu dont Il avait parlé, et Il ajoute que son ange irait avec lui.

Remarquons, en passant, quelle différence sépare l'œuvre de Moïse de celle de notre précieux Sauveur. Le Christ descend du lieu de sa demeure dans le sein du Père, pour faire Sa volonté. Il ne détruit point les signes de cette alliance, aux exigences de laquelle l'homme était incapable de satisfaire. Et tandis qu'il garde la loi, c'est lui qui porte la peine de son infraction. Il accomplit l'expiation avant de retourner en haut, et au lieu de monter ayant sur les lèvres un triste *peut-être*

1 C'est pourquoi l'apôtre appelle cette révélation de Dieu (qu'on a si souvent citée comme si elle équivalait à l'Évangile), le ministère de mort et de condamnation. (2 *Cor.* III, 3.) On voit bien que c'est de cette révélation qu'il s'agit, parce qu'il raisonne sur le voile qui était sur la figure de *Moïse, circonstance* qui n'avait pas eu lieu lors de la première *descente de celui-ci* du mont Sinaï.

que la sainteté de Dieu fit évanouir incontinent, il emporte le signe que l'expiation est accomplie et que l'alliance nouvelle est confirmée, savoir, son précieux sang, dont la valeur ne pouvait être douteuse aux yeux de Dieu devant qui il allait se présenter.

L'Église, hélas! n'a que trop imité la conduite d'Israël, pendant l'absence du vrai médiateur. Elle a attribué à la Providence ce qu'elle avait façonné de ses mains, parce qu'elle a voulu avoir sur la terre quelque chose sur quoi elle pût arrêter ses regards.

Voyons maintenant ce qui s'est passé du côté du peuple et de celui de Moïse, témoin fidèle et zélé serviteur de Dieu dans sa maison. Ici, nous trouverons une médiation nouvelle que Moïse opère en tranquillité, si l'on ose ainsi dire, en pesant saintement et par la foi les relations où se rencontrent la miséricorde et la justice de Dieu. Ce n'est plus chez Moïse l'indignation de la sainte colère. L'Éternel déclare qu'il enverra un ange et que Lui-même n'ira pas au milieu du peuple, de peur de le détruire en chemin, vu qu'il est de cou raide.

Mais voici succinctement la suite des faits qui ont donné lieu à cette nouvelle intercession, qui est d'un touchant intérêt.

Dieu, après avoir annoncé son intention de se *rendre au milieu* des enfants d'Israël pour les dé-

truire, leur prescrit d'ôter leurs ornements, ajoutant qu'Il saurait ensuite ce qu'Il aurait à faire; grâce sainte de Dieu, qui doit frapper s'Il a devant les yeux l'insolence du péché, mais qui veut que le peuple s'en dépouille, et (pour parler le langage des hommes) lui laisse le temps de réfléchir au traitement qui convient au péché d'un peuple humilié de l'avoir abandonné!

Toutefois, Dieu n'abandonne pas le peuple. Moïse entre par l'Esprit saintement et consciencieusement dans la pensée de Dieu, et avant que le Tabernacle fût dressé il quitte le camp et fait en dehors une place pour Dieu. A cet effet, il prend un pavillon et le dresse, en éloignant de ce lieu où le peuple avait mis un faux dieu à la place de l'Éternel, changeant ainsi sa gloire en la ressemblance d'un veau qui mange du foin. Il donne à ce pavillon le nom de Tabernacle d'assignation, pour indiquer que c'est le lieu de rencontre entre Dieu et ceux qui le rechercheraient [1].

[1] Jaloux pour la gloire de Dieu, Moïse anticipa le Tabernacle qui devait être dressé selon les pensées et les ordonnances de l'Éternel, et qu'il avait vu, étant en communication avec Lui sur la montagne. C'était bien au fond la même chose; mais ce Tabernacle était hors du camp, et, aux yeux des hommes, il présentait une espèce de désordre, n'ayant ni la forme ni l'arrangement ordonné de Dieu. Dieu n'avait pas même prononcé une parole qui dît à Moïse de le faire. *Toutefois, Il y* manifestait sa présence; et la foi y trouvait *ce qu'elle venait* y chercher, une tente où Dieu se faisait voir

Ce nom est déjà important, parce que l'idée qu'il présente n'est plus simplement celle de Dieu au milieu d'une assemblée reconnue. Or, cette idée était une de celles contenues dans le Tabernacle, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Moïse étant hors du camp, Dieu déclare qu'il ne montera pas au milieu des enfants d'Israël, de peur de les détruire en chemin comme il les en avait menacés.

Moïse commence son intercession, maintenant qu'il a pris une position individuelle, la seule compatible avec la fidélité à Dieu, et qui, par cela même qu'elle le place plus près de Lui, en le mettant plus exclusivement à part en sa présence, a pour effet de l'attacher plus fortement au peuple.

C'est là ce que produit la séparation, quand elle est dictée par la fidélité, qu'elle a pour objet la gloire de Dieu et qu'elle nous rapproche de Lui.

Ici, il faut remarquer que Dieu a pris le peuple sur parole, agissant selon sa foi, ou plutôt son manque de foi. Le peuple avait dit : Ce Moïse qui nous a fait monter d'Égypte ; Dieu dit : « Le peuple que *tu as* fait monter d'Égypte s'est corrompu. » Alors, Dieu dit à Moïse : « *Toi* », s'adressant au mé-

et où Il voulait qu'on vînt le chercher. On peut même dire que la construction de cette tente fut, pour la foi, une occasion de se montrer avec plus d'évidence que lorsque le Tabernacle fut dressé régulièrement.

diateur. Moïse dit : « Ton peuple. » (Chap. XXXII, 1, 7, 12, 34.) Après que le peuple s'est dépouillé de ses ornements et que Moïse a pris la position de médiateur, Dieu dit au chap. XXXIII : « Toi et le peuple que tu as fait monter. » Tout tient maintenant au médiateur. Dieu se révèle à Moïse hors du camp, comme Il ne l'avait jamais fait auparavant.

Les enfants d'Israël voient que Dieu s'arrête à l'entrée du pavillon que Moïse avait dressé, et ils se prosternent chacun devant sa tente.

L'Éternel parle à Moïse face à face, comme un homme parle à son ami. On verra que c'est à cet entretien que Dieu fait allusion, lorsqu'il parle de la gloire de Moïse[1] (*Nomb.* XII, 8), et non à ses entretiens sur la montagne de Sinaï.

Moïse va dans le camp, comme médiateur de témoignage ; mais Josué, chef spirituel du peuple (Christ en Esprit), ne bouge pas du pavillon.

[1] Il est de tout intérêt de voir que, quelle que fût la gloire dans laquelle Dieu s'est manifesté à Moïse sur la montagne, avant la chute du peuple, ou quelle que fût celle qui lui a été révélée plus tard, comme bases du gouvernement de Dieu, c'est à la suite de sa séparation du camp corrompu, sa séparation accomplie par la foi, parce que la conscience l'exigeait, que l'intelligence des voies de Dieu, l'intimité que lui a value cette intelligence, et par conséquent la gloire, lui ont été accordées. C'est dans cet état de séparation qu'elles se *réalisent ; de la séparation*, souvenons-nous, qui découle du *sentiment de la gloire* de Dieu.

Maintenant Moïse reconnaît l'ordre que Dieu lui a donné de faire monter ce peuple. Il est auprès de lui le médiateur de qui tout dépend. Mais il n'ose entretenir la pensée de monter seul, sans savoir qui serait avec lui. Il est reconnu de Dieu en grâce et il veut connaître qui ira devant lui. Il demande donc, puisque Dieu lui fait grâce, de connaître *son* chemin, le chemin de Dieu, et pas seulement d'avoir un chemin qui le conduise lui, Moïse, en Canaan. Ainsi il connaîtra Dieu, et dans *la marche* il trouvera grâce devant ses yeux. Dieu répond que sa face ira et qu'Il donnera du repos à Moïse : les deux choses dont le médiateur avait besoin pendant sa traversée dans le désert. Moïse alors fait intervenir la pensée du peuple et dit : « Ne *nous* fais pas monter, » et, « que *nous* ayons trouvé grâce, moi et *ton peuple!* » C'est ce que l'Éternel accorde aussi.

Et maintenant Moïse désire voir lui-même la gloire de l'Éternel. Mais cette face qui doit aller pour conduire Moïse et le peuple, ne peut pas se faire voir à Moïse. Dieu prendra soin de se cacher pendant qu'Il passera, et Moïse le verra par derrière (après).

On ne peut pas rencontrer Dieu en son chemin, comme si l'on était indépendant de Lui et capable de se faire, à son sujet, des idées qui ne seraient pas fournies par la révélation de sa *gloire et de ses perfections*, qui se trouve dans ses

voies. On voit toute la beauté de celles-ci, une fois qu'Il est passé. Qui aurait pris l'initiative pour proposer une telle chose que la croix? Quand Dieu l'a faite à Lui seul, sa perfection tout entière y éclate et rejaillit sur le cœur. Dieu pose donc deux principes, savoir: sa souveraineté, qui Lui permet d'agir en bonté envers le méchant (car en justice Il aurait retranché tout le peuple), et les conditions de son propre gouvernement, sous lesquelles Il place le peuple, son caractère se donnant à connaître dans ses voies à son égard.

Caché pendant que Dieu passe, Moïse se prosterne à sa voix, qui déclare ce qu'Il est et se révèle comme l'Éternel. Les paroles qui sont prononcées donnent les principes contenus dans le caractère de Dieu lui-même, en relation avec le peuple juif, principes qui forment la base de son gouvernement. Ce n'est pas l'expression de ses relations avec le pécheur pour sa justification, mais bien celle de ses relations avec Israël pour son gouvernement. Miséricorde, sainteté et patience caractérisent ses voies envers lui. Moïse, toujours préoccupé du peuple de Dieu, demande, en s'appuyant sur la faveur qui lui est accordée comme médiateur, que l'Éternel, ainsi révélé, aille au milieu de lui, et cela parce qu'il est un peuple de cou raide. Les relations personnelles de Moïse avec Dieu étaient pleinement établies, de sorte qu'il pouvait se faire fort de sa propre position

pour présenter le peuple tel qu'il était, et faire, des difficultés qu'il rencontrait dans sa marche, du péché d'Israël, de son esprit de rébellion, autant de motifs pour réclamer la présence de Dieu selon le caractère qu'Il avait révélé; c'est là l'effet propre de la médiation. Mais il est beau de voir que cela même que Dieu avait allégué pour motiver la destruction du peuple ou du moins le projet de s'en tenir éloigné, devient, par l'intervention de la grâce, un argument pour réclamer sa présence. Celle-ci supposait le pardon; c'est aussi ce que Moïse demande; et dans le sentiment de la bénédiction attachée au nom et à l'Être de Dieu, il ajoute : « Possède-nous. » Dieu, en réponse à cette prière, établit une nouvelle alliance avec le peuple.

Le fond de cette alliance est la séparation complète du peuple d'avec les nations que Dieu allait chasser devant lui. Elle suppose son entrée en Canaan, en vertu de la médiation de Moïse, et la présence de Dieu au milieu du peuple, en vertu de son intercession. Il est ordonné au peuple de maintenir ses relations avec Dieu dans les fêtes solennelles, sous la bénédiction et la sauvegarde de l'Éternel.

Je me suis un peu étendu sur les entretiens de Moïse avec Dieu, parce qu'Israël (et c'est très-important à remarquer) n'est pas entré dans la *terre promise sous l'*alliance de Sinaï, qu'il avait

violée dès l'instant qu'elle lui fut donnée. C'est la médiation de Moïse qui l'a mis en état d'y entrer. Toutefois il est replacé sous la loi, mais à la loi est ajouté un gouvernement de patience et de grâce. Au *Deutéronome* X, 1, nous voyons qu'il n'est plus question d'introduire ouvertement la loi, dans le camp où Dieu avait été déshonoré. Elle doit être mise dans l'arche, selon le plan prédéterminé de de Dieu, afin de permettre au peuple de s'approcher de lui malgré son état de misère.

Ainsi Christ, bien qu'il fût ordonné de toute éternité, a été tenu en réserve. Il n'a été manifesté comme vrai propitiatoire, qu'après que la loi a été présentée et méconnue. Elle n'existe maintenant que comme l'expression des grands principes de justice humaine, reconnus de Dieu, mais pour le croyant cachés et ensevelis en Christ, qui donne au trône de Dieu son caractère; on a dû premièrement casser et ensuite cacher ces tables de la loi parfaite, mais inflexible et si redoutable pour l'homme.

Moïse demeure sur la montagne *avec l'Éternel*, tout entier à la contemplation de Dieu tel qu'Il se révèle à ses yeux. Il avait maintenant à s'occuper non point de ses instructions sur les diverses parties du Tabernacle, mais de Dieu, saisi dans ce qu'Il lui donnait à connaître de Lui-même. *Aussi*, il ne *mangeait* ni ne *buvait*[1]. Il était dans

[1] *Ici, toutefois*, on voit l'excellence du Seigneur Jésus, qui *doit avoir la prééminence* en toutes choses. Moïse, par na-

un état hors de nature où la chair n'entrait pour rien, séparé en quelque sorte de l'humanité.

L'Éternel écrit de nouveau sa loi sur les tables que Moïse avait préparées.

Cependant, l'effet de cette communion de Moïse avec Dieu se manifeste. Lorsqu'il descend, son visage est resplendissant. Toutefois, ici, c'était pour Moïse une gloire en quelque sorte extérieure et légale, différente de la gloire du Seigneur lui-même dans la personne de Jésus. Aussi, Israël ne pouvait-il arrêter ses regards sur le visage de Moïse. A l'égard de Jésus, notre position est toute autre, car il n'y a plus de voile, et nous contemplons la gloire du Seigneur à face découverte. Sous ce rapport, nous sommes plutôt dans la position de Moïse, lorsqu'il entrait dans le lieu très-saint. Aussi, la gloire que nous contemplons étant dans la face du Christ dans le ciel, est la preuve pour nous du rachat accompli par lui; elle démontre que nos péchés que lui-même a portés, sont abolis pour toujours.

Outre la recommandation faite à Israël de demeurer séparé des peuples voisins, laquelle se trouve au chap. XXXIV, il y a dans le chap. XXXV une autre partie des instructions de

ture éloigné de Dieu, sort de l'état naturel pour s'approcher de Lui. Christ, qui était naturellement près de Dieu, et plus que près, *passe quarante* jours dans un état hors de nature *pour avoir affaire à l'adversaire*, dans l'intérêt de l'homme.

Moïse, qu'il a données après être descendu de la montagne.

Ces instructions ne concernent pas la certitude pour le peuple d'entrer dans le pays, ni la conduite qui convient à ceux qui sont graciés, savoir : qu'ils s'abstiennent de tout ce qui pourrait tendre à ramener le péché, lorsqu'ils jouissent des priviléges de la grâce ; mais il est question de ce que le peuple avait en partage, envisagé sous le bénéfice de la communication avec Dieu, qu'avait établie le médiateur, ainsi reçu comme chef de la grâce. Le Sabbat est ordonné [1], et en outre le peuple, à qui la grâce a été manifestée, est encouragé à montrer sa franche volonté et sa libéralité en tout ce qui regarde le service de Dieu. Aussi trouvons-nous la manifestation de l'Esprit de sagesse et de don dans le service, Dieu nommant ceux qu'Il désignait plus particulièrement pour l'œuvre. Le peuple répond de bon cœur à l'invitation que lui adresse Moïse. On apportait plus qu'il ne fallait, et tous les hommes d'esprit travaillaient aux choses pour lesquelles ils étaient doués. Moïse les bénit. En conséquence, le Tabernacle fut dressé et chaque chose mise à sa place, selon l'ordonnance de Dieu.

[1] Le Sabbat intervient toutes les fois qu'il y a un principe de relation quelconque, établi entre le peuple et Dieu. Le *Sabbat est le résultat* de cette relation ; le peuple entre dans *le repos de Dieu.*

Tout fut oint d'huile, ce que je n'ai pas fait remarquer à propos des détails relatifs à la construction du Tabernacle.

Christ a été de même consacré et oint de l'Esprit et de puissance. Et, de plus, Christ devant réconcilier toutes choses, après avoir fait la paix par son sang (étant celui qui premièrement est descendu, et qui ensuite est monté pour remplir toutes choses de sa présence, selon la puissance de sa rédemption, en justice et en amour divin), il faut que l'onction du Saint-Esprit porte aussi partout l'efficace de cette puissance. C'est pour cela que le Tabernacle avait été aspergé avec du sang. Cette onction représente la puissance de la présence du Saint-Esprit, et non la régénération.

Dieu prend possession du Tabernacle par sa gloire. La nuée de sa présence et de sa protection devient le guide du peuple actuellement gracié, béni et trop heureux de se trouver sous le gouvernement de la présence de Dieu, et d'être en même temps son habitation et son héritage.

Lévitique.

Le livre du Lévitique nous enseigne comment on doit s'approcher de Dieu, envisagé comme demeurant dans le sanctuaire, soit pour ce qui concerne les moyens par lesquels on peut s'approcher, ou l'état dans lequel on doit être pour le faire.

Ce livre s'occupe donc essentiellement des sacrifices et de la sacrificature, des moyens établis de Dieu pour que l'homme puisse s'approcher de Lui, et du discernement des choses qui ne conviennent pas à ceux qui sont en relation avec Dieu par ces moyens. La fonction de discerner ces souillures quand il y avait lieu, formait une des attributions de la sacrificature. Nous avons parlé en détail des moyens de s'approcher, en considérant les sacrifices, dans le traité intitulé : *Des types du Lévitique;* nous y renvoyons le lecteur.

On trouve aussi, dans le Lévitique, les diverses fêtes à l'Éternel, représentant les circonstances

spéciales dans lesquelles le peuple assemblé s'approche de Lui, et enfin les conséquences funestes de la violation des principes établis de Dieu comme condition de ses relations avec son peuple. Les communications de Dieu avec son peuple, mentionnées dans ce livre, nous sont présentées comme attachées à sa présence dans son Tabernacle, base de toutes les relations dont nous venons de parler.

Ici ce n'est plus un législateur qui donne d'en haut, sur le mont Sinaï, les règles constitutives de l'état de son peuple. Dieu se place au milieu des siens [1], et déclare à quelles conditions Il les

[1] La présence de Dieu au milieu de son peuple est le trait distinctif des relations établies ici ; par conséquent, la plupart des instructions données dans le Lévitique supposent que ceux auxquels elles s'appliquent, sont déjà avec Dieu dans les termes d'un peuple reconnu pour être le sien. Mais, d'un autre côté, comme le peuple n'était pas réellement admis lui-même dans la présence de Dieu, le chemin du lieu saint n'étant pas encore manifesté, le sang étant mis de nouveau, chaque année, sur le propitiatoire par l'intermédiaire du souverain sacrificateur, et qu'ainsi le Tabernacle représentait la position dans laquelle Dieu se plaçait pour qu'on pût s'approcher de Lui, il en est résulté que plusieurs des instructions contenues dans ce livre, fournissent à ceux du dehors les moyens de s'approcher de Dieu, quoiqu'ils n'aient point eu avec Lui de relations antérieures. Ceci est très-important à remarquer, car c'est la base du raisonnement de l'apôtre pour l'admission des Gentils et d'un pécheur quelconque. *(Rom. III.)* Il n'en demeure pas moins vrai que la plupart des directions s'appliquent à ceux qui sont déjà en relation avec

fera jouir de ses relations ; mais, quels que soient la proximité et les priviléges de la position sacerdotale, c'est toujours le sacrifice de Christ qui en établit la possibilité et qui en forme la base. Nous avons donc : chap. Ier, Christ dans son dévouement jusqu'à la mort ; chap. II, Christ dans la perfection de sa vie de consécration à Dieu ; chap. III, Christ, base de la communion du peuple avec Dieu, qui mange à la même table avec lui ; et enfin, chap. IV, Christ fait péché pour ceux qui

le trône. Au reste, tous les hommes le sont, même ceux qui ne s'en approchent pas. Le sang est sur le propitiatoire en témoignage de grâce pour le temps actuel. Dieu, qui veut être en relation avec ses créatures, présente dans ce livre les conditions à l'aide desquelles on peut être mis en rapport avec le trône qu'Il a établi ; ce qui suppose le détail des relations qu'Il soutient avec son peuple.

Il importe de remarquer que, pour ce qui concerne notre admission dans la présence de Dieu, la position du chrétien est toute autre que celle du Juif. Pour le Juif, le chemin du lieu saint n'était pas encore manifesté. Personne, pas même les sacrificateurs, ne pouvait entrer dans la présence de Dieu au dedans du voile, et les services étaient en mémoire des péchés. Maintenant, l'œuvre de Christ étant accomplie, le voile est déchiré. Les chrétiens ne forment pas un peuple en relation jusqu'à un certain point avec Dieu, mais restant toujours au dehors de sa présence, s'approchant à l'autel, ou tout au plus de l'autel des parfums. Ce qui a lieu maintenant, c'est la pleine grâce présentée au monde, tout croyant ayant une entière liberté d'entrer dans le lieu très-saint. Ainsi, le sujet qui nous occupe n'est pas la manière dont on s'approche, mais les figures des choses en vertu desquelles on peut s'*approcher*.

en avaient besoin. — Pour plus de détails, je renvoie le lecteur au traité des *Types du Lévitique*. Il n'y a pas de sujet plus important et qui présente plus d'intérêt. Cette partie finit au 7e v. du chap. VI. Au v. 8 commencent les règlements qui se rapportent à ces divers ordres de sacrifice. On trouvera qu'il y est surtout question de savoir quelles portions de ces sacrifices devaient être mangées, par qui et dans quelles conditions elles devaient l'être.

Tout holocauste et le gâteau pour un sacrificateur devaient être entièrement brûlés; c'était Christ offert tout entier à Dieu. Une circonstance particulière à l'holocauste, c'est que le feu brûlait toute la nuit sur l'autel, et y consumait la victime, dont la bonne odeur montait ainsi jusqu'à Dieu, même dans les ténèbres où se trouvait l'homme enseveli dans le sommeil loin de Lui. Je ne doute pas que ceci ne soit vrai pour Israël. Dieu a la bonne odeur du sacrifice de Christ par-devers Lui, pendant que la nation l'oublie. Quoi qu'il en soit, le jugement de la sainte majesté de Dieu, le feu de l'Éternel, maintenant que Christ s'est offert de sa propre volonté, a pour unique effet de faire monter vers Dieu la bonne odeur de ce précieux sacrifice.

Les sacrificateurs mangeaient une partie du sacrifice pour le péché, et de l'offrande du gâteau quand il s'agissait d'un individu : figure générale

de la manière dont les chrétiens se nourrissent de la perfection de Christ homme. Dans le premier, cependant, Christ, en tant que sacrificateur, s'identifie avec le péché de celui pour lequel il a souffert comme victime. De même les siens, comme sacrificateurs, par la communion du cœur et par la sympathie, s'identifient avec le péché d'autrui, ou plutôt avec l'œuvre de Christ pour le péché. C'est une œuvre de grâce, dans laquelle ils interviennent en portant le péché sur leur cœur, selon l'efficace du sacrifice de Christ. C'est ainsi qu'ils jouissent de la grâce de Christ dans ce sacrifice, tandis que Christ entre directement dans cette œuvre de grâce pour nous. — Quant à nous, c'est une chose solennelle que de nous occuper du péché, même en grâce. Nous ne pouvons le faire que dans le caractère de sacrificateur, et avec le sentiment de la gravité du péché mis en regard de l'œuvre dont il est l'objet.

Le peuple mangeait des sacrifices de prospérité, qui, bien qu'ils fussent saints, n'exigeaient pas de ceux qui y prenaient part la même proximité de Dieu. C'était la joie de la communion des fidèles, basée sur la rédemption et sur l'acceptation de Christ par Dieu. Voilà pourquoi les prescriptions dont ces sacrifices sont l'objet, viennent après celles qui concernent les autres sacrifices, quoique dans l'ordre de ces sacrifices elles précèdent celui pour le péché. En effet, dans les au-

tres sacrifices, il fallait être sacrificateur pour manger de la chair des victimes. Il y a des choses que nous faisons comme sacrificateurs; il y en a d'autres que nous faisons comme simples fidèles.

Une fois que les sacrifices sont établis et que sont données les règles concernant la participation à ces sacrifices, les sacrificateurs sont investis de la sacrificature selon l'ordonnance.

Aaron et ses fils sont lavés. Aaron est revêtu des vêtements de souverain sacrificateur; le Tabernacle est oint avec tout ce qu'il renferme; Aaron l'est aussi; enfin, ses fils sont vêtus de leurs vêtements sacerdotaux. Les sacrifices sont offerts en commençant par celui pour le péché; puis Moïse prend de l'huile de l'onction et du sang qui était sur l'autel, et il en fait aspersion sur Aaron et ses vêtements, sur ses fils et sur les vêtements de ses fils avec lui.

Au huitième jour, l'Éternel devait paraître et manifester l'acceptation des sacrifices offerts ce jour-là, en même temps que faire resplendir sa présence en gloire au milieu du peuple. C'est ce qui a eu lieu. Aaron bénit d'abord le peuple d'auprès du sacrifice; puis Moïse et Aaron entrent dans le Tabernacle, et, après en être sortis, ils bénissent le peuple.

Le sens de ces deux bénédictions est celui-ci: Premièrement, Christ, sacrificateur, bénit en vertu du sacrifice offert; c'est la base de la bénédiction

d'Israël en tout temps et ce qui maintient son existence comme peuple, jusqu'à ce qu'il soit publiquement béni. Puis, Christ, roi et sacrificateur, qui entre et demeure un moment caché dans le Tabernacle céleste, sort et bénit le peuple dans ce double caractère. Cette seconde bénédiction aura lieu au retour de Christ. L'acceptation de son sacrifice sera publiquement manifestée. La gloire de Christ apparaîtra au peuple, et cette vue en fera un peuple de vrais adorateurs. C'est une scène du plus haut intérêt; mais ici il y a une remarque à faire. L'Église ne se trouve point dans cette scène (bien qu'il y ait des principes généraux qui s'appliquent à tous les cas des relations que Dieu soutient avec les hommes), à moins qu'elle ne soit représentée dans les personnes de Moïse et d'Aaron. La bénédiction descend et se manifeste : l'acceptation de la victime est mise en évidence, lorsque Moïse et Aaron paraissent devant le peuple à leur sortie du Tabernacle. Il en sera ainsi pour Israël, quand le Seigneur Jésus paraîtra et qu'il sera reconnu par ceux qui l'ont percé : l'efficace de ce sacrifice sera manifestée en faveur de cette nation.

La connaissance de l'efficace de ce sacrifice est accordée à l'Église pendant le séjour du Christ au dedans du voile, ou du moins dans le ciel, car maintenant le voile est déchiré. Quant aux Juifs, l'apparition du Christ qui leur fait connaître l'acceptation de son sacrifice, a lieu dans le parvis, là

où le sacrifice a été offert. Moïse et Aaron se sont rendus à l'endroit où Dieu s'entretenait avec le Médiateur, c'est-à-dire devant l'Arche du témoignage, où il n'y avait plus de voile sur la face de celui qui pouvait s'entretenir ainsi avec le Seigneur. Un détail tout particulier se rattache au service de ce jour. Il n'y a pas eu, dans cette circonstance, de sacrifice dont le sang ait été porté dans le sanctuaire et le corps brûlé hors du camp. Un sacrifice pour le péché fut bien offert, mais du genre de ceux dont la chair devait être mangée par le sacrificateur. (Voyez X, 17, 18.) Les relations donc qui avaient été établies étaient comparativement extérieures.

Enfin, nous voyons ce qui, hélas! arrive toujours chez l'homme. La sacrificature, avant même d'être bien établie, manque à la gloire de Dieu. Nadab et Abihu agissent en hommes dans leurs relations avec Dieu, et meurent. Les sacrificateurs ne doivent jamais, quoi qu'il advienne, abandonner leur consécration (v. 6, 7). Aussi doivent-ils être Nazariens, séparés de toute excitation de la chair, mis à part pour Dieu, et étrangers à tout ce qui tendrait à les faire sortir d'un état de recueillement en sa présence qui anéantît la chair, afin que cette présence exerce sur eux toute sa puissance. Il importe que la présence de Dieu soit ressentie dans toute sa force, et que la chair se taise devant Lui. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut dis-

cerner ce qui est souillé de ce qui est pur, ce qui est profane de ce qui est saint.

Il est des choses permises, des joies réelles, qui toutefois ne se rattachent pas à la sacrificature; des joies qui découlent des bénédictions de Dieu et qui ne tiennent pas la chair en échec, comme le fait sa présence. Car il y a toujours une certaine retenue produite sur le cœur, sur la nature et son activité, par la présence de Dieu. Or, c'est devant Lui que s'exerce la sacrificature.

La sacrificature une fois établie, viennent le discernement des choses saintes d'avec les profanes et le jugement des souillures (chap. XI à XV), et ce qu'il y avait à faire pour que les personnes souillées fussent purifiées. On voit que ce n'est que dans cette proximité de Dieu et en étant ainsi mis à part pour Lui, que l'on peut avoir ce discernement.

Pour ce qui concerne les aliments, ce dont on se nourrit, le principe général paraît être qu'il est permis de manger de tout ce qui est pur, c'est-à-dire, parfaitement en harmonie avec son élément, comme les poissons ayant des écailles, en outre, ce qui réunit une marche sûre et posée à une digestion mûre.

La réunion de ces deux conditions était nécessaire. La grossièreté qui avale avec précipitation et le défaut de fermeté tranquille rendaient impur. Il faut ce qui rumine et ce qui a le pied fendu.

Parmi les oiseaux, les carnivores, les oiseaux de nuit et ceux qui ne s'apprivoisent pas, étaient défendus; de même que ce qui se traîne sur la terre. Ces prohibitions appelaient l'Israélite à discerner, en prenant ses aliments, ce qui était impur, pour ne se nourrir que de ce qui était pur, car l'Éternel était son Dieu. Il devrait donc être saint, car l'Éternel était saint.

Puis, le chap. XII nous présente le jugement de Dieu qui tombe sur ce qui, sans la chute, eût été joie et bénédiction (Comp. *Gen.* I, 28.) La naissance d'un homme, liée maintenant au péché, rend la mère impure; celle d'une femme la rend plus impure encore, car la femme ayant été séduite, avait été en transgression [1].

La lèpre exige un peu plus de détails : elle affectait les personnes, les vêtements et les maisons. La lèpre, c'est le péché agissant dans la chair. L'homme spirituel, le sacrificateur, discerne ce qui en est. Si la chair vive se montre, l'homme est impur, la force de la chair agit. Si l'homme

[1] La faiblesse de la nature déchue se rattachait à ce qui rendait ainsi quelqu'un impur. Tout ce qui provenait de la faiblesse même de la nature, effet du péché, rendait impur sous la loi. Cela est vrai aussi spirituellement. Ces effets de la faiblesse de la nature sont autant de manifestations de la vie qui est dans la chair. Il en était ainsi du lépreux : la chair vive rendait impur, de même que tout autre symptôme par lequel se manifestait au dehors la vie devenue souillée et sur laquelle était prononcée la sentence de mort.

est tout blanc, ce n'est plus que l'effet du péché entièrement confessé, mais qui a cessé d'agir; l'homme est net. Si le mal est encore dans la chair, la lèpre s'étend.

Il importe, avant tout, d'en faire confession. Mais cette confession a lieu sous le discernement d'autrui et sous le jugement de Dieu, qui a mis à découvert ce qui agissait dans la nature de l'homme. L'homme se soumet comme jugé et découvert. Il n'a point part à l'assemblée de Dieu, quoique dans un sens il en fasse partie ; il est mis hors du camp.

La lèpre, le péché, se manifeste dans les circonstances qui se rattachent à notre position, aussi bien que dans notre conduite personnelle.

S'il y avait dans le vêtement d'un Israélite une tache qu'on soupçonnât d'être lépreuse, on le mettait à part pour sept jours. Si la tache s'étendait, on brûlait le vêtement souillé, sinon on le lavait. Si, lorsqu'il avait été lavé, la tache avait changé de couleur, on arrachait le morceau décoloré; si elle n'avait pas changé de couleur, ou si la tache s'était étendue sur le vêtement, on brûlait le vêtement entier.

Si nous avons souillé notre conscience seulement par la négligence, nous n'avons besoin que de nous laver, et demeurer dans les circonstances où nous nous trouvons, si ces circonstances sont entièrement selon la volonté de Dieu. Mais si une

partie de notre vie est essentiellement mauvaise, de sorte qu'il s'y trouve un principe de souillure qui, tout en étant arrêté dans ses effets sur l'ensemble de la vie, laisse, après l'emploi de la Parole par l'Esprit pour la purifier, l'empreinte de la souillure, il faut l'abandon de cette partie.

Enfin, si malgré nos efforts spirituels, le mauvais effet de notre position continue toujours ou s'empare même plus de notre vie, de sorte que nous ne puissions marcher avec Dieu, il est indispensable de la quitter en entier, coûte que coûte.

Quant à la purification, le lépreux est considéré d'abord hors du camp, n'en faisant point partie. Mais sa maladie ayant cessé d'agir au dedans de lui, il était guéri, mais non purifié. Ce qui donc est fait ensuite pour celui qui avait été atteint de la maladie, suppose, en appliquant le type à l'antitype, que la chair, au lieu d'agir et de caractériser l'état de l'homme, est jugée , arrêtée dans son activité. Le type se rapporte à l'introduction du purifié dans la jouissance d'une relation reconnue avec Dieu. C'est à cette position hors du camp qu'est relative la première partie de la purification, savoir, les deux oiseaux qui représentent Christ mort et ressuscité. L'homme aspergé de son sang est en état d'entrer dans le camp et d'avoir part à l'efficace de ce qui se trouve dans son enceinte, *pour se présenter* comme agréable devant le Ta-

bernacle de Dieu. Les deux oiseaux sont identifiés l'un avec l'autre, de sorte qu'on n'entend plus parler de celui qui a été égorgé. Le second est trempé dans le sang du premier. Ainsi, Christ mort ne se retrouve plus ; mais, ressuscité, il fait aspersion de son sang, comme sacrificateur, sur le pécheur impur.

Le vase d'argile, plein d'eau vive, nous présente l'action du Saint-Esprit, selon l'efficace toute-puissante duquel, dans le Christ homme, cette œuvre de la mort de Jésus a été accomplie. « Par l'Esprit éternel, il s'est offert sans tache à Dieu ;» « Dieu ayant ramené d'entre les morts le grand berger des brebis, selon le sang de l'alliance éternelle. »

Celui qui devait être nettoyé se lavait ; c'était la purification de l'eau qui se retrouve toujours, aussi bien que celle du sang, et qui s'effectue en vertu de ce sang, envisagé comme œuvre de Christ pour nous, car l'eau sort de son côté percé. En outre, il lavait ses vêtements et rasait tout son poil, c'est-à-dire, qu'il se débarrassait de tout ce à quoi l'impureté aurait pu s'attacher ou qui aurait été susceptible d'en être entaché.

Cela fait, il entrait dans le camp. Ici commence l'œuvre qui avait pour objet de le mettre en communion avec Dieu, dans sa conscience.

Lorsqu'il s'agissait de consacrer ceux qui étaient *reconnus quant à* leurs personnes, ils étaient

d'abord lavés. C'est le cas des sacrificateurs. Puis le sacrifice de Christ, présenté sous tous ses points de vue, était la mesure de leur relation avec Dieu, sous tous les rapports que cette relation comporte ; en même temps que, par l'effet de son efficace intérieure sur l'âme, le même sacrifice formait la base de leur communion.

Mais ici le pécheur étant envisagé dans son péché hors du camp, il fallait commencer par rendre possibles les relations d'un pécheur avec Dieu, en en posant les bases. Or, ces bases se trouvent dans la mort et la résurrection de Jésus, qui sont figurées dans le type par les deux oiseaux. Puis, une fois que le pécheur était lavé, œuvre efficace de l'Esprit, ses relations avec Dieu pouvaient exister.

Il s'agit après cela de réaliser pour la conscience toute l'efficace de l'œuvre de Christ. Il ne suffit pas, en effet, que la personne du pécheur soit acceptée ; il faut, en outre, que sa conscience soit purifiée et qu'il acquière une connaissance de Dieu basée sur l'appréciation morale de l'œuvre de Christ, envisagée sous toutes ses faces, de même que sur l'œuvre excellente de la puissance du Saint-Esprit.

C'est là l'objet de la seconde partie de la purification du lépreux et de ce qui s'accomplissait lorsqu'il était rentré dans le camp.

Il est important de bien saisir ces deux aspects

de l'œuvre de Christ ; savoir : son efficace intrinsèque pour l'acceptation de la personne du pécheur, et la purification de la conscience, indispensable pour qu'il ait communion avec Dieu. Cette communion s'effectue, en effet, selon le prix et la perfection de l'œuvre de Christ manifestée à la conscience, comme le moyen de s'approcher de Dieu et la condition morale de se tenir près de lui.

Examinons maintenant les actes en vertu desquels étaient rétablies les relations du lépreux avec Dieu. Le premier est l'offrande pour le délit. Il faut d'abord que la conscience soit purifiée par le sang de Christ de tout ce dont elle est chargée de fait, et que l'homme soit consacré à Dieu selon l'intelligence de toute la valeur de ce sang, en en faisant l'application à tous ses actes, à toute sa marche, comme à toutes ses pensées, d'après le principe de l'obéissance. C'est la purification morale de l'homme tout entier, agissant sur la conscience selon le principe d'une obéissance intelligente. Ce n'est pas seulement une règle extérieure pour un homme libre du péché: c'est la puissance, c'est la lumière qui s'introduisent dans le cœur ; c'est une œuvre morale, divine quant à sa source, et en même temps, comme effet, un état d'âme dont l'homme en qui cela s'accomplit, ressent l'influence dans la connaissance du bien et du mal, dont le *sang de Christ* est la parfaite mesure de-

vant Dieu. S'il ne s'agissait que d'une règle à accepter, l'homme y consentirait volontiers ; mais comme il est pécheur, qu'il a manqué, il est nécessaire que la conscience intervienne en prenant une connaissance humiliante du péché, et que, pour être purifiée par la précieuse efficace du sang de Christ, elle passe par la douleur que donne le sentiment de tout ce qui est contraire à la perfection de ce sang et qui a exigé qu'il fût répandu. C'est ainsi que l'homme est consacré; le cœur se purifie tout premièrement dans la conscience. Les choses auxquelles il s'est laissé aller, sont en quelque sorte transportées dans ce tribunal intérieur, et il en prend une douloureuse connaissance, selon la valeur du sang de l'agneau précieux de Dieu, qui, sans tache et parfait en obéissance, a dû souffrir l'agonie causée par le péché dont nous avons besoin d'être purifiés, misérables que nous sommes.

Plus tard, le cœur fait du progrès par la connaissance des objets les plus précieux pour la foi. Toutefois, même alors, il arrive de temps en temps que cette œuvre se fait de nouveau dans la conscience. Cela a lieu lorsqu'il demeure encore dans notre nature quelque chose d'insoumis, qui n'a pas été amené captif à l'obéissance de Christ.

On mettait donc le sang sur l'oreille droite de celui qui venait d'être nettoyé de la lèpre, sur sa *main droite* et sur son pied droit, pour indiquer

que ses pensées étaient purifiées sur le principe de l'obéissance, de même que sa conduite et sa marche, et cela, selon la valeur et la sainteté du sang de Christ, de la mort absolue au péché, du dévouement absolu pour Dieu. Rien de ce qui se trouvait jugé par le sang ne devait entrer dans la pensée ou se trouver dans la vie et dans le caractère. Là-dessus, on faisait aspersion de l'huile, signe de l'influence sanctifiante du Saint-Esprit, non pour laver, mais pour consacrer à Dieu en puissance les mouvements et les affections du cœur. Tout était ainsi consacré selon l'intelligence et le dévouement pour Dieu que le Saint-Esprit communique.

Après cela, toute la personne du lépreux était consacrée à l'Éternel ; l'huile était versée sur sa tête. Telle était l'œuvre faite sur celui qui devait être purifié. Puis était offert le sacrifice pour le péché, qui avait ici pour objet d'exprimer, non-seulement que le sang de Christ purifie la conscience dans le sens pratique, mais encore que le péché doit être jugé dans toute sa grandeur devant Dieu. Christ, en effet, a été fait péché pour nous, aussi bien qu'il a porté nos péchés. Ayant porté nos péchés, il agit sur nos consciences à l'égard de ces péchés. Mais c'est aussi dans le sacrifice de Christ que se fait voir le péché tel qu'il est en lui-même. Enfin, l'holocauste et le gâteau étaient offerts. Le pécheur purifié saisissait

dans l'holocauste la perfection de la mort de Christ, vue comme dévouement de lui-même à Dieu jusqu'à la mort, pour satisfaire à tous les droits de sa majesté et comme œuvre infiniment parfaite en elle-même. Car Jésus a pu dire : C'est *pourquoi* mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie pour que je la reprenne. Ce n'était point comme fait péché que Christ était représenté dans l'holocauste, mais au point de vue de son dévouement dans la position que le péché nous avait faite et lui avait faite à lui-même conséquemment, si Dieu devait être pleinement glorifié en lui. Le pécheur purifié est devant Dieu, selon la bonne odeur de ce dévouement. Dans le gâteau se trouvait en outre toute la perfection de la grâce dans sa vie ; l'humanité pure sans doute, mais l'humanité pétrie dans l'huile, ayant en elle dans sa nature toute la force, le goût et la saveur du Saint-Esprit. Car c'est sous cet aspect que l'humanité de Christ nous est ici présentée, non comme ointe d'huile, c'est-à-dire du Saint-Esprit comme puissance, mais pétrie dans l'huile, dans sa substance conçue du Saint-Esprit.

Maintenant l'homme qui avait été souillé est devenu net. Mais quelle n'est pas l'importance de la réalité de la réconciliation d'une âme avec Dieu, si cette réconciliation se rattache à toutes les faces que ces types représentent de l'œuvre de *Christ et de* leur application à cette âme ; et, cer-

tainement, la réconciliation ne se fait pas sans cela! Hélas! nos cœurs légers passent peut-être facilement là-dessus. D'un autre côté, la main de Dieu fait des choses merveilleuses avec la douce facilité que donnent la puissance et la grâce parfaites.

Cependant, on voit bien quelquefois dans les âmes (selon la sagesse de Dieu), les peines et les souffrances accompagner cette œuvre de réconciliation, lorsque la conscience prend connaissance, en vue de la réalité des choses devant Dieu par Christ, de l'état du cœur, pécheur dans sa nature et éloigné de Dieu. C'est la restauration de l'âme. Du côté de Dieu tout est paix, non-seulement en Lui-même, en ce qu'elle est faite par l'œuvre parfaite de Jésus, mais en outre quant à l'âme, car le cas supposé ici est le cas d'un homme vitalement purifié. Le sacrificateur le jugeait déjà net; mais le lépreux n'était pas, quant à lui, restauré pour être en communion avec Dieu, et l'Esprit de Dieu repasse, pour établir cette communion, l'œuvre de Christ et développe son application à l'âme elle-même, ainsi que les rapports de cette œuvre avec celle de l'Esprit, soit pour la purification du pécheur, soit pour la consécration de l'homme à Dieu. Que notre bon Dieu nous y fasse faire attention. Heureux sommes-nous que cette œuvre soit son œuvre, bien quelle se fasse *en nous aussi bien* que pour nous!

Reste encore la lèpre dans une maison.

Dans le cas du lépreux, toutes les cérémonies prescrites pour sa purification étaient en rapport avec le Tabernacle. On était encore au désert ; il était question de la marche du croyant dans le monde. Ici, on se trouve dans la terre de la promesse. Le type nous conduit à l'idée de la purification d'une assemblée et non d'une personne. La souillure paraît-elle à la maison, on ôte les pierres et l'enduit; la marche extérieure est toute changée, et les individus qui ont corrompu cette marche sont ôtés et jetés parmi les impurs. Si le mal ne se manifeste plus, tout est guéri et la maison subsiste ; sinon, la maison est détruite en entier, c'est-à-dire, que le mal est dans l'ensemble de l'assemblée et qu'il est manifeste comme dans le cas de l'homme lépreux. Mais s'il ne s'étend plus, une fois que la pierre est ôtée, il devient évident que sa source était réellement dans cette pierre là, et il suffit alors, pour purifier la maison, d'ôter cette pierre et de placer un nouvel enduit. C'est ce qui a lieu pour la purification de l'assemblée, lorsque sont ôtés les méchants qui en corrompaient le témoignage public, manifestation extérieure de son état.

Il ne s'agit pas, dans ce cas, de rétablir la conscience : la purification qui était faite repose sur l'efficace primitive de l'œuvre de Christ, qui rend *l'assemblée* agréable à Dieu. On trouvera que l'a-

pôtre Paul, dans celles de ses *Épîtres* qui étaient adressées à des assemblées, dit : Grâce et paix ! tandis que, lorsqu'il écrit à des individus, il ajoute : Miséricorde. L'*Épître à Philémon* paraît faire exception ; mais c'est qu'avec Philémon l'Église était comprise.

Dans le cas de vêtements entachés de lèpre, il est question, non pas de purifier la personne, mais de la dégager des circonstances qui la souillent. On voit que la maison souillée de lèpre est présentée comme un cas à part, relatif au séjour dans le pays de promesse, et non à la marche dans le désert.

Dans l'application, la même distinction se reproduit, je n'en doute pas. L'individu marche dans le désert ; l'assemblée est dans le pays de promesse. Toutefois, il peut se trouver en elle des pierres qui corrompent la maison.

D'autres cas sont mentionnés qui se rattachent à la faiblesse de la nature et montrent que, quelle que soit l'excuse qu'on peut tirer de cette faiblesse, ou quelque inévitable qu'elle puisse être dans son caractère, le péché étant entré, *tout ce qui est de la chair, de la nature*, souille, aux yeux de Dieu. Cet effet inévitable est la manifestation d'un état honteux, puisqu'il consiste dans la nature déchue, nue et pécheresse.

On voit pourtant que, tout honteux qu'il soit, le cas est censé moins grave moralement que la

lèpre. Dans celle-ci, il y avait manifestation d'une corruption positive, existant antérieurement dans la nature, admise dans le cœur, en sorte qu'un long procédé était nécessaire pour purifier la conscience. Dans le premier cas, au contraire, il n'était besoin que de se laver une fois et d'offrir une simple offrande pour le péché; cela fait, on était en état, en offrant son holocauste, d'entrer dans la communion de Dieu, par la bonne odeur de Christ.

Une fois la provision faite de ce qui était nécessaire pour ôter les souillures du milieu du peuple et opérer les purifications dont il a été parlé, lorsque ces purifications étaient possibles, il nous est donné révélation des moyens dont Dieu voulait se servir pour la purification du Sanctuaire, entouré d'un peuple qui le souillait, et pour l'expiation des péchés du peuple lui-même.

Les ordonnances relatives à ce sujet présentent, dans leur ensemble, deux grandes idées : la première, que l'expiation était faite de manière à maintenir la relation du peuple avec Dieu, malgré les péchés dont le peuple se rendait coupable; la seconde, implicitement renfermée dans les difficultés qui entourent l'entrée d'Aaron dans le lieu très-saint, et formellement exprimée dans l'*Épître aux Hébreux*, que, sous l'économie d'alors, le chemin du Sanctuaire n'était pas encore *ouvert. Il* est important d'examiner le chap. XVI

sous ces deux rapports; il est le seul qui traite ce sujet, et qui contienne la mention de ce qui se faisait dans le jour solennel des expiations.

Le sacrifice de Christ, considéré comme rachat, était typifié par la Pâque. Ici, il s'agissait de s'approcher de Dieu se révélant sur son trône, de nettoyer les souillures, d'ôter les péchés et de purifier la conscience de ceux qui voulaient, en effet, s'en approcher. Or, bien que cette figure présente les moyens de s'approcher de Dieu, ses détails montrent assez que le but n'était pas alors réellement atteint.

Voici l'idée générale de l'efficace de ce sacrifice. Le souverain sacrificateur s'approchait personnellement et remplissait le lieu très-saint de parfum; puis il prenait du sang qu'il mettait sur le propitiatoire et devant le propitiatoire. C'est-à-dire, Christ se présente dans sa grâce personnelle. Aussi la propitiation était faite selon l'exigence de la majesté du trône de Dieu lui-même, de sorte que la pleine satisfaction donnée à sa majesté rendait propice le trône de justice, et l'adorateur, lorsqu'il s'approchait, trouvait le sang sur le trône, et même il le trouvait en témoignage *devant* le trône.

Puis, le souverain sacrificateur nettoyait le Tabernacle, l'Autel et tous les objets qui en dépendaient. Ainsi, en vertu de l'aspersion de son sang, *Christ réconciliera* toutes choses, ayant fait

la paix par le sang de sa croix. Il ne pouvait pas y avoir de culpabilité, ni dans le Tabernacle, ni dans l'Autel; mais Dieu en nettoyait les souillures, pour ne pas avoir ces souillures sous les yeux.

En troisième lieu, le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur le bouc Hazazel, qui, envoyé dans une terre inhabitée, portait tous les péchés loin de Dieu, afin qu'ils ne se retrouvassent plus.

C'est dans ce dernier acte que l'idée de substitution est présentée de la manière la plus nette.

On voit, dans l'ensemble, trois vérités, savoir: le sang sur le propitiatoire, la réconciliation de toutes choses, et les péchés confessés et portés par un autre. Cet ordre se retrouve aux *Coloss.* 1 : « La paix faite; — réconcilier toutes choses par Christ; » — et, en parlant des croyants : « Il vous a maintenus réconciliés par le corps de sa chair, par sa mort. » Il est évident que, bien que le bouc Hazazel fût renvoyé vivant, il était identifié, quant à l'efficace de l'œuvre, avec la mort de l'autre bouc. Seulement, l'idée du renvoi éternel des péchés hors de mémoire est ajoutée à la pensée de la mort.

D'un côté, par la mort de la victime, la gloire de Dieu était établie et ses droits revendiqués; de l'autre, il y avait la substitution du bouc Hazazel, du Seigneur Jésus, dans sa précieuse grâce, *à la place* des pécheurs, et le substitut ayant

porté les péchés de ceux dont il avait embrassé la cause, leur délivrance était pleine, entière et finale.

Le premier bouc était le lot de l'Éternel ; il s'agissait de Son caractère et de Sa majesté ; le second était celui du peuple, il représentait définitivement le peuple dans ses péchés. Il est important de bien distinguer ces deux aspects de la mort de Jésus, du sacrifice expiatoire accompli par le Sauveur. Il a glorifié Dieu, et Dieu agit selon la valeur de ce sang envers tous ; il a porté les péchés de son peuple, et le salut de son peuple est accompli.

Dans un certain sens, c'est le premier de ces deux aspects qui est le plus important. Le péché étant intervenu, la justice de Dieu aurait pu, il est vrai, se défaire du pécheur. Mais alors, où auraient été son amour et ses conseils de grâce, le pardon et le maintien même de sa gloire ? Car il ne s'agit pas ici des personnes qui devaient être sauvées, mais de la propre gloire de Dieu. Mais la mort parfaite de Jésus, son sang placé sur le trône de Dieu ont établi et mis en évidence, comme nulle création n'aurait pu le faire, tout ce qu'est Dieu, toute sa gloire, sa vérité, sa majesté, sa justice contre le péché, son amour infini. Dans cette mort, Dieu a trouvé moyen d'accomplir ses conseils de grâce en maintenant entière la majesté de *sa justice et* de sa divine dignité. Car, qu'est-

ce qui aurait pu les glorifier comme l'a fait la mort de Jésus? Aussi ce dévouement de Jésus, du fils de Dieu, à la gloire de son Père, son consentement à être entièrement anéanti pour que Dieu fût maintenu à la pleine hauteur de ses droits, a fourni un objet à l'amour de Dieu qui n'a rien de pareil, et des titres sur cet amour, auxquels nous avons part par un effet de cette grâce : «C'est pourquoi mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie, afin que je la reprenne.»

On parle avec révérence de telles choses, mais il est bon d'en parler, car en elles se trouvent établies et manifestées la gloire de notre Dieu et celle de Jésus-Christ qu'il a envoyé.

Il n'y a pas un attribut, pas un trait du caractère de Dieu qui ne soit pleinement manifesté et pleinement glorifié dans toute sa perfection, par ce qui a été fait entre Dieu lui-même et Jésus. Que dans ce même sacrifice nous ayons été sauvés, rachetés, et que nos péchés aient été expiés selon les conseils de la grâce de Dieu, c'est, j'ose le dire, quelque précieux et important que cela soit pour nous, la partie inférieure de cette œuvre, si quelque chose peut être appelé inférieure, là où tout est parfait. L'œuvre est parfaite en elle-même, de quel côté que ce soit qu'on l'envisage, mais l'effet, puisque cet objet c'est nous pécheurs, est d'un ordre inférieur au maintien du caractère et de la gloire de Dieu lui-même.

Maintenant que nous avons considéré un peu les grands principes, nous pouvons examiner les circonstances particulières. On aura remarqué qu'il y avait deux sacrifices : l'un pour Aaron et sa famille, l'autre pour le peuple. Aaron et ses fils représentent toujours l'Église, non point dans le sens de corps, mais comme compagnie de sacrificateurs. Ainsi, nous avons dans le jour même des expiations, la distinction de ceux qui forment l'Église, d'avec le peuple terrestre qui forme le camp de Dieu sur la terre. Les fidèles ont leur place hors du camp, où leur chef a souffert comme victime pour le péché. Comme conséquence, leur place est dans la présence de Dieu, dans les cieux où leur chef est allé. Le dehors du camp ici-bas, correspond à une portion céleste là-haut[1]. Ce sont les deux portions du Christ toujours béni. Si l'Église profes-

[1] Pour celui qui comprend l'efficace du sacrifice de Christ pour le péché, il n'y a que ces deux points : être en dehors du camp, ou être dans le ciel. Les corps des bêtes dont le sang était porté dans le Sanctuaire pour le péché, étaient brûlés hors du camp. « Sortons donc, » dit l'apôtre. Il nous faut être ici-bas hors du camp, séparés de toute idée d'un peuple établi sur la terre ou pour la terre, ou dans le ciel où notre souverain Sacrificateur est « entré avec son propre sang. » Ceci se rattache à la personne du souverain sacrificateur. En tout cas, comme fondement du salut, le sang a dû être mis sur le propitiatoire ; mais le chrétien a sa part avec le souverain sacrificateur, et entre au dedans du voile dans le ciel où il est, ou s'identifie avec lui comme rejeté sur la terre, victime de propitiation.

sante prend la position du camp ici-bas, la
du fidèle est toujours en dehors; c'est b
reste ce que l'Église a fait; elle s'en va
judaïsant.

Il faudra bien qu'Israël finisse par se
naître dehors, pour être sauvé et rentrer
grâce, parce que le Sauveur, qu'il a mépris
son jour d'aveuglement, a porté en grâce tc
péchés. Nous anticipons cette position p
que Christ est dans le ciel. Mais, avant que
sidu d'Israël soit ainsi rétabli en grâce, les
de son cœur seront ramenés vers l'Éter
n'entrera dans la puissance du sacrifice qu
qu'il aura regardé au Christ qu'il a percé, e
en aura mené deuil. Aussi ce jour était-il
comme un jour où chacun devait affliger soı
sous peine d'être retranché.

De plus, ce jour suppose que l'état de
où se trouvait le peuple dans le désert, le ı
incapable d'être en relation avec Dieu pleir
manifesté. Dieu l'avait racheté; Il lui avait
mais le cœur d'Israël, c'est-à-dire de l'hon
plus favorisé, n'était pas capable, dans sı
naturel, de se tenir dans une pareille po
Israël avait fait le veau d'or, et Moïse ava
un voile sur sa face. Nadab et Abihu avaien
du feu étranger sur l'autel de Dieu, du f
n'avait point été pris sur l'autel des holoca
Le chemin du lieu saint était fermé; il ét

fendu à Aaron d'y entrer habituellement, et, lorsqu'il y entrait, ce n'était point pour entrer dans la communion de Dieu, mais bien afin d'accomplir la purification des souillures du peuple au milieu duquel Dieu avait fait sa demeure. Le jour des expiations n'est établi qu'avec la défense d'entrer à chaque instant dans le lieu saint.

L'Esprit nous fait remarquer que son institution a été postérieure à la mort des fils d'Aaron. C'était bien une provision de grâce pour que le peuple ne périt point à cause de ses souillures ; mais l'Esprit de Dieu signifiait que le chemin du lieu saint n'était pas encore manifesté. En quoi notre position actuelle est-elle différente ? Le voile est déchiré, et nous entrons dans le lieu saint comme sacrificateurs avec toute liberté, par le chemin nouveau et vivant, par le voile, c'est-à-dire, la chair de Christ. Nous y entrons sans conscience de péché, parce que le coup qui a déchiré le voile pour faire voir dans leur entier la gloire et la majesté du trône, de même que la sainteté de Celui qui y est assis, a simultanément ôté les péchés qui nous auraient rendus incapables d'y entrer ou d'y regarder. Bien plus, nous y sommes assis en Christ notre chef, tête du corps de l'Église. En attendant, Israël est dehors.

L'Église est vue dans la personne de Christ, souverain sacrificateur, et toute cette économie est pour *Israël le jour* des Expiations, pendant

lequel le souverain Sacrificateur est caché au dedans du voile; car le voile est sur leur cœur. Maintenant, à la vérité, il plaide leur cause au dedans du voile par le sang qu'il présente; mais ils n'en ont point encore reçu le témoignage en dehors, et leur conscience n'est point affranchie par la connaissance que leurs péchés ont été emportés pour toujours dans la terre inhabitée où ils ne seront jamais retrouvés.

Pour l'Église, sa position proprement dite est au dedans du voile, en la personne d'Aaron, le sang étant sur le propitiatoire. Nous ne sommes pas seulement justifiés comme étant au dehors par le bouc Hazazel. Cela a été fait, c'est clair, et une seule fois pour toujours; car le voile n'est que sur le cœur d'Israël; il n'est plus entre nous et Dieu. Mais nous sommes entrés au dedans du voile avec le souverain Sacrificateur, en tant que nous lui sommes unis. Nous n'attendons pas, pour jouir de l'efficace de cette œuvre, qu'il soit sorti du Tabernacle et qu'il revienne, tandis que ce ne sera qu'au retour du vrai Aaron, qu'Israël recevra les bénéfices du pardon, quoique ce pardon dont il est l'objet soit le même que celui qui nous est acquis. C'est pourquoi le sacrifice d'Aaron et de ses fils était caractérisé par l'entrée d'Aaron en personne au dedans du voile, et par le sang mis sur le propitiatoire. Mais l'Église est composée *de personnes* vivant ici-bas et ayant commis des

péchés. Ainsi, vues dans le monde, ces personnes entrent, quant à leur conscience, dans la catégorie du peuple du dehors, ainsi qu'Aaron lui-même, autant qu'individu non typique, et leur conscience est purifiée par la certitude que Christ a porté tous nos péchés en son corps sur le bois. Toutefois, en réalité, notre position est au dedans du voile, selon la valeur du sang de Christ et la parfaite acceptation de sa personne.

Il en est de même quant à l'attente de Christ. Si je me considère comme un homme responsable sur la terre, j'attends Jésus pour que toutes choses soient délivrées du joug qui pèse sur elles, pour qu'il soit mis fin à toute souffrance comme à toute puissance du mal. En outre, en tant que serviteur, je recevrai, lorsqu'il apparaîtra, le témoignage de son approbation comme maître, en présence de tout le monde. Mais si je regarde à mes priviléges, comme membre de son corps, je pense à ma réunion avec lui dans le ciel, et je sais que je l'accompagnerai lorsqu'il reviendra et qu'il apparaîtra dans sa gloire. Il est bon de savoir faire cette distinction. Il y aurait sans cela confusion dans nos pensées et dans l'emploi de bien des passages.

La même chose est vraie de la religion personnelle de chaque jour. Je puis me considérer comme uni à Christ et assis en lui dans les lieux célestes, jouissant de *tous les* priviléges dont il jouit lui-

même comme tête du corps devant Dieu son Père. Je puis également reconnaître que je suis une pauvre créature faible, marchant individuellement sur la terre, ayant des besoins, des tentations à surmonter, commettant des fautes, et voir Christ en haut pendant que je suis en bas, Christ qui comparaît tout seul devant le trône pour moi. Je suis heureux alors d'avoir auprès de Dieu celui qui est parfait, mais qui toutefois a fait l'expérience de mes maux, qui n'est plus dans les circonstances où je me trouve, mais auprès du Père pour moi qui y suis. C'est la doctrine de l'*Épître aux Hébreux*, tandis que l'union de l'Église avec Christ se trouve plus particulièrement enseignée dans celle aux *Éphésiens*.

Après cette instruction toute particulière relative au jour des expiations, viennent des directions qui ont pour objet, non d'opérer la purification de souillures déjà contractées, mais de préserver, soit le peuple, soit le service des sacrificateurs, des souillures auxquelles ils sont exposés. Le chap. XVII a pour but de placer Israël comme un peuple saint consacré à Dieu, et de le garantir de tout ce qui déshonorait ses relations avec lui. La vie lui appartient, il faut le reconnaître devant Dieu.

L'objet du chap. XVIII est d'empêcher que le peuple ne se déshonore dans les choses qui tiennent à la nature même, et de le maintenir tel qu'il *devrait être* dans cet ordre de relations. L'homme

ne devrait pas se déshonorer lui-même ; mais n'ayant pas honoré Dieu, il s'est laissé aller à se déshonorer lui-même. (Comp. *Rom.* I.) Le peuple de Dieu est enseigné en conséquence.

Le chap. XIX enseigne au peuple ce qui était convenable à l'égard de divers détails de sa conduite, soit dans les relations individuelles de ses membres les uns avec les autres, soit dans certains dangers auxquels l'exposait sa marche au milieu des circonstances de chaque jour, soit même dans sa joie d'homme devant Dieu, car il avait affaire à Dieu et l'Éternel était son Dieu. Le peuple de Dieu devait dans tous ses rapports avoir une conduite digne de la relation qu'il soutenait avec Lui, et comprendre même selon Dieu, ce qui convenait à l'homme, et cela dans toutes les positions où il pouvait se trouver placé.

Le chap. XX insiste sur la pureté, pour qu'elle soit observée sous tous les rapports.

Le chap. XXI présente spécialement la conduite et les conditions requises des sacrificateurs, en tant que mis à part pour l'Éternel. Cette relation plus intime supposait une conduite qui fût en harmonie avec elle. Il en est de même pour l'Église.

Le chap. XXII traite des effets de la faiblesse ou de la négligence, incompatibles avec la proximité de position des sacrificateurs avec Dieu. S'ils en *étaient souillés*, ils devaient s'abstenir de la

jouissance de ce qui appartenait à cette position. Il y est aussi question des choses dont pouvaient seuls manger, dans leur séparation sacerdotale, les sacrificateurs et ceux de leurs familles qui continuaient d'en faire partie. C'est ce qui a lieu également pour l'Église. Il est une portion de la nourriture spirituelle, de la connaissance du Christ offert à Dieu, dont on ne peut se nourrir qu'autant que par la puissance de l'Esprit le cœur est réellement mis à part pour Lui. Les offrandes elles-mêmes devaient être pures et dignes de Dieu à qui elles étaient présentées, et en rapport avec un sentiment vrai, tant de sa majesté, que de l'excellence de nos relations avec Lui. Ce sont bien là les caractères de Christ envisagé comme offrande.

Dans le chap. XX, où les pratiques brutales et infructueuses de l'idolâtrie sont défendues au peuple, avec ordre de se garder de l'impureté qui y était inévitablement attachée et pour laquelle l'influence du démon donnait licence, nous avons cette belle et simple exposition du principe qui devait les diriger à cet égard. « Sanctifiez-vous donc et soyez saints, car *je suis* l'Éternel votre Dieu ! Gardez aussi mes ordonnances et les faites : je suis l'Éternel qui vous sanctifie. »

Les Israélites sont tenus à la sainteté et à se sanctifier dans le sens pratique, parce qu'ils sont dans la maison de Celui qui est saint. La sanctification suppose qu'ils sont avec Dieu dans une

relation reconnue, et Dieu exige que les gens de sa maison soient purs, selon sa pureté. Ils doivent lui obéir dans *ses* directions, car c'est Lui qui les met à part pour Lui-même. C'est un enseignement très-instructif, qui nous donne la base de toutes nos pensées sur ce sujet. Si quelqu'un est dans ma maison, je veux qu'il observe la propreté, par cela seul qu'il y est; au dehors, je n'ai pas à m'en occuper.

Il y a, en outre, des instructions intéressantes au sujet de ce que les sacrificateurs devaient manger; mais nous les retrouverons dans le livre suivant, et c'est là que nous les considérerons.

Nous en sommes maintenant aux fêtes : c'est l'année révolue[1] des conseils de Dieu envers son peuple, et le repos qui était l'objet de ses conseils. Par conséquent il y en avait sept, nombre de perfection bien connu dans la Parole. Le Sabbat, la Pâque et les Pains sans levain, les Premiers fruits de la moisson, la Pentecôte, les Trompettes au septième mois, le jour des Expiations et la fête des Tabernacles. Si l'on veut séparer le Sabbat et ne pas le comprendre dans cette énumération, on distinguera la Pâque des Pains sans levain qui ferait la septième fête.

[1] J'ajoute, pour faire comprendre cette expression, que le mot hébreu traduit par celui de *Fête*, signifie une époque désignée, et qui revenait par conséquent lorsque l'année était révolue. La série des fêtes embrassait toute l'année, en tant qu'elles se succédaient régulièrement pendant son cours.

Je dis cela, non pour conserver le nombre sept, mais parce que c'est de cette manière que procède le chapitre. Après avoir compté le Sabbat parmi les autres fêtes, il reprend une seconde fois et donne à celles-ci, sans le Sabbat, le nom de *Fêtes solennelles*. En effet, le Sabbat était bien une fête dans un sens; mais, dans un autre, il était le repos préfiguré pour le temps où tout sera fini [1].

Les fêtes, donc, présentent en général l'ensemble des bases sur lesquelles Dieu a établi ses

[1] Dans ces fêtes, Dieu rassemblait le peuple autour de Lui en saintes convocations. Leur objet était donc le rassemblement de son peuple autour de Lui, et les détails dont elles se composaient, représentaient ses voies pour ce rassemblement.

De là, la distinction faite dans ce chapitre.

Le Sabbat, le repos de Dieu, sera évidemment le grand rassemblement de son peuple autour de Lui, centre de paix et de bénédiction. De sorte qu'il est à bon droit une fête solennelle, une sainte convocation. Mais, évidemment aussi, il est distinct des moyens et des opérations destinées à rassembler le peuple; c'est ce qui fait que nous le trouvons, au commencement, énuméré parmi les fêtes solennelles, et après, au verset 4, l'Esprit de Dieu commence de nouveau et donne les fêtes solennelles comme embrassant l'ensemble des voies de Dieu pour le rassemblement de son peuple, et il omet le Sabbat. Dans le dénombrement des fêtes, on peut considérer la Pâque et celle des Pains sans levain comme n'en faisant qu'une, car elles se célébraient à la même époque, ou bien les envisager comme deux fêtes distinctes, quand on met à part le Sabbat.

Ces deux manières se trouvent dans la Parole.

relations avec son peuple, les principes d'après lesquels Il l'a rassemblé autour de Lui, en accomplissant sur la terre ses voies à son égard.

Sous d'autres rapports, leur portée était plus grande que cela ; mais c'est sous ce point de vue qu'elles sont considérées ici. Les circonstances et les faits qu'elles représentent sont envisagés au point de vue de leur accomplissement sur la terre.

On peut les diviser d'une autre manière, en prenant ces mots : « Et l'Éternel parla à Moïse [1], » pour titre de chaque partie du sujet.

1° Sabbat, Pâque et Pains sans levain (v. 1-8);

[1] Il est bon de faire remarquer en passant que cette formule fournit dans tout le Pentateuque la vraie division des sujets. Quelquefois les directions sont adressées à Aaron, ce qui suppose des relations intérieures basées sur la sacrificature ; quelquefois elles sont adressées à Moïse et à Aaron collectivement, et, dans ce cas, elles n'ont pas pour objet d'établir des relations, mais bien de régler l'exercice des fonctions déjà établies. Ainsi, nous avons vu au *Lévitique* X, pour la première fois, je crois, cette expression : « L'Éternel parla à Aaron, » et au XI : « L'Éternel parla à Moïse et à Aaron, » parce que, bien que dans ce dernier chapitre soient contenus des commandements et des ordonnances donnés pour la première fois, il s'agit du discernement avec lequel devait s'exercer la sacrificature, en vue des relations déjà existantes entre Dieu et le peuple. Ces principes généraux aideront à saisir la suite des communications que Dieu a faites à son peuple. (Voy. les chap. XIII et XIV jusqu'au v. 32.) Ce sont des ordonnances qui règlent ce que la sacrificature doit faire simplement ; au v. 33, nous retrouvons l'exercice du *discernement* sacerdotal.

2° Premiers fruits et Pentecôte (9-22); 3° Trompettes (23-25); 4° jour des Expiations (26-32); 5° Tabernacle (33 jusqu'à la fin). Cette dernière division nous fournit la distinction morale des fêtes; savoir, des voies de Dieu telles qu'elles y sont renfermées.

Le Sabbat est présenté tout d'abord, parce qu'il est le but et le résultat auquel aboutiront toutes les voies de Dieu. La promesse nous est faite d'entrer dans son repos. Le Sabbat est bien une fête à l'Éternel; mais celles qui présentent les voies de Dieu qui ont pour objet de nous conduire au repos, recommencent au v. 4, comme nous l'avons fait remarquer. (Comp. les v. 37 et 38.)

Cette distinction une fois signalée, nous pouvons reprendre le sujet, en envisageant le Sabbat[1],

[1] J'ajouterai ici quelques mots au sujet du Sabbat, en les soumettant aux pensées spirituelles de mes frères. Il est bon d'être soumis à la Parole. Premièrement, le Sabbat renferme l'idée de participation au repos de Dieu. Cette participation est le privilége de son peuple. A ce privilége, le cœur du croyant tient de toute sa force, quel que soit le signe que Dieu y ait attaché. (*Héb.* IV.) Dieu l'avait établi dès le commencement, sans qu'il y ait apparence que l'homme y ait pris aucune part; il ne travaillait pas, il n'avait qu'à jouir sans interruption. Toutefois, le jour du repos a été sanctifié dès le commencement. Plus tard, le Sabbat fut donné comme mémorial de la délivrance d'Égypte. (*Deut.* V, 15.) Les Prophètes insistent spécialement sur ce point-ci, que le Sabbat était donné comme un signe de l'alliance de Dieu. (*Ézéchiel 20*; *Exode* XXXI, 13.) C'était tout simple : le Sabbat *n'était* que les arrhes de ce qui était renfermé dans cette

la Pâque et les Pains sans levain, comme faisant un ensemble (v. 1-8). De ces deux-ci, les Pains

parole : « Ma face ira, et je te donnerai du repos. » (*Exode* XXXIII, 14.)

Dans l'*Exode* XXXI, 13; *Lév.* XIX, 3, il était le signe par lequel Dieu donnait à connaître qu'Il s'était sanctifié ce peuple. *Ézéch.* XX, 12, 13-16, 20; *Néhém.* IX, 14. Comp. *Ésaïe* LVI, 2, 4, 6; LVIII, 13; *Jér.* XVII, 22; *Lam.* I, 7; II, 6; *Ézéch.* XXII, 8; XXIII, 38; XLIV, 24.) Nous voyons, en outre, que toutes les fois que Dieu donne quelque nouveau principe ou quelque nouvelle forme de relation, le Sabbat est ajouté. Ainsi, en grâce pour Israël (*Exod.* XVI, 23); comme loi (*Exod.* XX, 10). Voyez aussi *Exode* XXX, 1, 13, 14; XXXIV, 21, lorsque le peuple est de nouveau rétabli par la patience de Dieu, en vertu de la médiation; voyez de plus, XXX, 2, et dans la nouvelle alliance mentionnée au *Deutéronome*, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ces remarques nous font voir de quelle importance essentielle et radicale était le Sabbat, comme pensée de Dieu et signe de la relation qu'Il formait avec son peuple, quoique dans sa propre nature il ne fût pas d'une obligation morale, c'est-à-dire d'une obligation qui dépend d'une relation déjà existante et qui, par conséquent, a ses droits, sans qu'il y ait un commandement formel pour les soutenir.

Mais, si la considération du rapport du Sabbat avec l'alliance dont il est le signe est de toute importance, il est aussi important et même plus de se rappeler que l'alliance entre Dieu et le peuple juif est entièrement mise de côté pour nous, et que le signe de cette alliance ne nous appartient pas. Cela n'empêche pas que le repos de Dieu ne nous soit aussi précieux qu'aux Juifs, et même davantage. Mais notre repos n'est pas de cette création, comme le leur, dont le septième jour était le signe. En outre, et ceci est plus important encore, rappelons-nous que le Seigneur Jésus est le Seigneur du Sabbat; considération d'une très-haute portée quant à sa *personne, mais* qui cependant deviendrait insignifiante, s'il

sans levain étaient proprement dit *la Fête* ; la Pâque était le sacrifice sur lequel la fête était

était vrai qu'il n'a rien changé par rapport au jour. Remarquons enfin qu'il n'en est fait aucune mention dans le Sermon sur la montagne, où il a donné un si précieux résumé de la moralité de la Loi dans ses principes fondamentaux, auxquels il en a ajouté d'autres fournis par la lumière céleste qu'apportait ici-bas le nom du Père, la présence d'un Messie souffrant et la révélation de la récompense qui sera reçue dans le ciel. Cependant Jésus a présenté dans ce sermon un ensemble des principes de son royaume. Nous trouvons aussi qu'il froissait continuellement les pensées des Juifs à ce sujet, circonstance qui nous a été soigneusement rapportée par les Évangélistes, c'est-à-dire par le Saint-Esprit. Le Sabbat est le jour même que Jésus a passé dans la mort, signe terrible pour les Juifs, quant à leur alliance ; mais, pour nous, signe que de meilleures choses ont pris naissance en notre faveur.

On a essayé de démontrer, en se donnant beaucoup de peine, que le septième jour était de fait le premier. Une seule remarque démolit tout cet échafaudage : c'est que la Parole de Dieu appelle ce dernier jour le premier, en contraste avec le septième.

Quel est donc ce premier jour? C'est pour nous le jour de la résurrection de Jésus, par lequel nous sommes régénérés à une espérance vivante, qui est la source de toute notre joie, notre salut, et donne son caractère à notre vie tout entière. Aussi, trouverons-nous le repos de Dieu dans la résurrection. Moralement, dans ce monde, nous commençons notre vie spirituelle par le repos, au lieu de ne le goûter qu'à la fin de nos travaux.

Notre repos est dans la nouvelle création. Nous sommes, après Christ, le commencement de cette nouvelle semaine-là. Il est clair, par conséquent, que le repos de Dieu ne peut être associé pour nous au signe du repos de la création actuelle : il est exclusivement attaché à la résurrection de

fondée, comme le dit l'Apôtre : « Christ, notre Pâque, a été offert pour nous, c'est pourquoi fai-

Jésus, point de départ de la position qu'il a prise comme chef de la nouvelle création. — Avons-nous quelque autorité dans le Nouveau Testament pour distinguer le premier jour de la semaine des autres ? Pour ma part, je n'en doute pas. Il est certain que nous n'avons pas sur ce point des ordonnances semblables à celles de l'ancienne loi ; elles seraient tout à fait contraires à l'esprit de l'Évangile de grâce. Mais l'Esprit de Dieu a désigné de diverses manières le premier jour de la semaine, quoiqu'il n'ait pas imposé ce jour d'une manière contraire à l'esprit de l'économie Ce jour-là le Seigneur étant ressuscité selon sa promesse, il paraît au milieu de ses disciples rassemblés d'après sa parole. Le même fait se reproduit à pareil jour, la semaine suivante. Dans les *Actes*, ce même jour est signalé comme celui où l'on s'assemblait pour rompre le pain. Dans la première aux *Corinth.* XVI, les chrétiens sont exhortés à mettre à part chaque premier jour de la semaine, ce qu'ils pourront assembler suivant leur prospérité. Dans l'*Apocalypse*, ce jour est positivement appelé le jour du Seigneur, c'est-à-dire, que le Saint-Esprit le désigne d'une manière directe, en l'appelant d'un nom distinctif.

Je sais bien qu'on a voulu nous persuader que, dans ce passage, il s'agit d'être en esprit dans le millénium. Mais il y a deux objections péremptoires contre cette interprétation.

Premièrement, le texte grec ne dit rien de pareil, il exprime tout autre chose ; l'épithète qu'il emploie est celle employée pour la Cène, et elle peut être traduite par seigneurial ou dominical : la cène dominicale, le jour dominical. Qui peut douter du sens d'une telle expression, et se refuser à admettre que le premier jour de la semaine a été distingué des autres (de même que la Cène a été distinguée des autres repas), pour être, non point un Sabbat imposé, mais bien un jour privilégié ? En second lieu, le raisonnement dirigé contre cette opinion repose sur une idée totalement fausse, car il

sons la fête, non avec le levain. » En effet, ce qui est nécessaire pour le Sabbat, pour le repos de Dieu, c'est bien le sacrifice de Christ, de même que la pureté (l'absence de levain) parfaite en lui et accomplie en nous, en tant que nous possédons Christ comme notre vie. C'est ainsi qu'au XVIe de l'*Exode*, nous avons vu la manne mise en rapport avec le Sabbat.

n'y a qu'une portion minime de l'*Apocalypse* qui parle du millénium. Le livre presque tout entier s'occupe de ce qui précède cette époque. Il n'est nullement question de celle-ci dans l'endroit en particulier où se trouve l'expression dont on se prévaut, et qui se réfère aux Églises existantes, quel que fût d'ailleurs leur caractère prophétique.

Ainsi donc, si nous nous en tenons à la Parole de Dieu, nous sommes obligés de reconnaître que le premier jour de la semaine se distingue de ceux qui le suivent, comme étant le jour du Seigneur. Aussi, sommes-nous tenus de dire, si nous voulons maintenir l'autorité du Fils de l'Homme, qu'il est supérieur au Sabbat, Seigneur du Sabbat.

De sorte qu'en maintenant l'autorité du Sabbat juif comme tel, on risque de nier l'autorité, la dignité et les droits du Seigneur Jésus lui-même.

Plus on sent l'importance du Sabbat du septième jour, plus on sentira combien il est important de considérer que ce n'est plus le septième, mais le premier, qui a des priviléges pour nous. Prenons garde, d'un autre côté, de ne pas affaiblir la pensée du *repos de Dieu*, pas seulement de l'homme ; pensée qui plane sur toute la révélation des relations de Dieu avec l'homme, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. Le repos pour nous est le repos des travaux *spirituels* au milieu du mal ; ce n'est pas seulement se reposer du péché. Nous en jouissons avec celui dont nous sommes les collaborateurs, et qui a dit : « Mon père travaille jusqu'à maintenant, et je travaille aussi. »

L'absence de levain représentait la perfection de la personne de Christ vivant sur la terre, en même temps que la marche sur la terre de celui qui participe à sa vie. Le sacrifice de Christ et la pureté de Christ mettent en état de participer au repos de Dieu : après cela vient la puissance nécessaire pour le glorifier sur la terre.

Les prémices, c'est la résurrection de Christ le lendemain du Sabbat, le premier jour de la semaine. C'est le commencement de la moisson, recueillie par la puissance de Dieu en dehors de la vie naturelle du monde. Quoi que ce soit de la moisson ne pouvait être touché auparavant. C'était le commencement, le premier-né d'entre les morts. Avec ces prémices étaient offerts des sacrifices de bonne odeur, mais aucun pour le péché. Il est clair qu'il n'en était pas besoin. Les prémices, c'est Christ offert à Dieu, parfaitement pur, tournoyé en sa présence, placé pleinement devant ses yeux pour nous, comme ressuscité d'entre les morts.

En rapport avec les prémices vient l'offrande des gâteaux, à la fin des sept semaines. Ici, ce n'est plus Christ; ce sont les siens, les prémices de ses créatures, mais ils sont envisagés comme étant sur la terre. Le levain se trouve dans les pains qui sont présentés; c'est pourquoi, bien qu'ils fussent offerts à Dieu, ils n'étaient pas brûlés en bonne odeur. (*Lév.* II, 12.) Mais avec

eux était offert un sacrifice pour le péché, qui répondait par son efficace au levain contenu dans l'offrande. Cette fête était suivie d'un long espace de temps, qui n'était interrompu par aucune nouvelle manifestation des voies de Dieu. Seulement il était défendu de cueillir, à l'époque de la moisson, ce qui se trouvait aux coins des champs. Il devait en résulter qu'une partie du bon grain était laissée dans le champ, pendant que la moisson était dans le grenier; mais ce n'était point pour qu'elle fût perdue. Cela concernait ceux qui ne jouissaient pas des richesses du peuple de Dieu, mais qui étaient appelés à participer par une grâce exceptionnelle à la provision que Dieu avait faite pour ce peuple, à l'abondance qu'il lui avait annoncée. C'est ce qui arrivera à la fin de ce siècle.

L'œuvre de la Pentecôte une fois terminée, une autre série d'événements commence. La trompette sonne. (Comp. *Ps.* LXXXI et *Nomb.* X, 3-10.) C'est le renouvellement de la bénédiction et de la splendeur du peuple convoqué en assemblée devant l'Éternel. Ce n'est pas encore la joie rétablie; mais au moins un reflet de la gloire de Dieu est offert aux yeux d'Israël. Dieu convoque l'assemblée pour y rétablir sa gloire.

Mais Israël doit du moins sentir sa faute, et dans la fête solennelle qui suit, l'affliction du peuple se lie au sacrifice du jour des propitiations. *Israël* regardera à celui qu'il a percé et se lamen-

era. La nation (ou du moins le résidu épargné qui devient la nation), participera au bénéfice du sacrifice de Christ, et cela ici-bas, dans un état de repentance reconnu de Dieu, en sorte que les temps de rafraîchissements seront alors arrivés.

La fête du dixième jour, du septième mois nous présente donc la repentance du peuple, mais rattachée au sacrifice d'expiation. L'efficace est dans le sacrifice; la participation des Israélites à cette efficace est liée à l'affliction de leurs âmes. (Comp. *Zach.* XII.) Mais Israël, tout entier à sa douleur, s'abstenait de toute activité extérieure; c'était un Sabbat. Il se tenait recueilli et humilié dans la présence de Dieu.

Enfin, vient la fête des Tabernacles.

Dans cette fête, les Israélites offraient pendant sept jours des offrandes à l'Éternel, et le huitième il y avait encore une sainte convocation. Ce dernier était un jour extraordinaire, dépassant le terme d'une période complète et faisant partie d'une autre semaine; il contenait implicitement, je n'en doute pas, la résurrection, c'est-à-dire, la participation des ressuscités à la joie de ce jour. C'était une Assemblée solennelle. Ce fut le huitième jour, le principal de cette fête, que le Seigneur (ayant déclaré que du temps d'alors son heure n'était pas encore venue pour se manifester au monde, ses frères, les Juifs, ne croyant pas non plus en lui) annonça que pour celui qui

croyait en lui, il y aurait, en attendant la vraie fête des Tabernacles lors de sa manifestation au monde, des fleuves d'eau vive qui couleraient de son sein ; savoir, le Saint-Esprit qui déploierait sa puissance dans les affections intimes du cœur.

Israël avait bien bu de l'eau vive du rocher dans le désert, dont il était heureux de célébrer le séjour maintenant qu'il en était sorti, en se souvenant de ce qui avait pris fin pour rehausser la joie du repos. Mais les croyants ne sont pas seulement appelés à boire. Le fleuve doit couler de leur cœur même; savoir, le Saint-Esprit en puissance qu'ils recevront par Christ.

Ainsi donc, la fête des Tabernacles nous présente la joie milléniale que goûtera Israël, lorsqu'il sera sorti du désert où son péché l'a placé, et à laquelle se réuniront comme y ayant part, en commençant un nouvel ordre de choses, les ressuscités avec le Seigneur Jésus. C'est pourquoi la fête des Tabernacles avait lieu après la récolte des fruits de la terre ; et, comme nous le voyons ailleurs, non-seulement après la moisson, mais pareillement après la vendange, Israël se réjouissait sept jours devant l'Éternel. La Pâque a eu son antitype, la Pentecôte le sien ; mais ce jour de joie attend encore, pour son accomplissement, celui qui doit en être le centre et y donner l'impulsion ; savoir, le Seigneur Jésus qui se réjouira *dans la grande* assemblée en commençant par la

de l'Éternel. (*Ps.* XXII.) Il l'a fait déjà
ssemblée de ses frères; mais alors toute
de Jacob sera appelée à le glorifier, et les
la terre s'en souviendront.
pression d'Assemblée solennelle ne se
as appliquée à d'autres fêtes que celle-ci,
st au septième jour après la Pâque (Voy.
VI), où elle est prise, à ce qu'il me sem-
eu près dans le même sens.
te des Tabernacles ne pouvait pas se célé-
s le désert. Il fallait pour cela que le
possédât la terre. C'est ce qui est évident.
galement digne de remarque qu'elle ne fut
célébrée conformément aux prescriptions
, depuis Josué jusqu'à Néhémie. (*Néhém.*
7.) Israël avait oublié qu'il avait été
dans le désert. La joie dans l'absence
uvenir tend à la ruine; dans cette dispo-
norale, qui ne tient pas compte du désert
grâce, qui seule nous a donné une part
ce désert, la jouissance même de la béné-
conduit elle-même à la chute.
ui reste de ce livre me paraît avoir une
péciale. L'esprit de Dieu a présenté, dans
. XXIII, l'histoire des voies de Dieu en-
peuple sur la terre, depuis le commen-
jusqu'à la fin; le chap. XXIV contient
ement l'œuvre intérieure, pour ainsi dire,
artient à la sacrificature seule, et secon-

dement le péché public d'un apostat qui maudi l'Éternel, péché qui est le fruit de l'alliance ave un Égyptien.

Par les soins de la sacrificature (quelles que fu sent les voies publiques de Dieu et l'état d'Israël), la lumière de grâce de l'Esprit devait être maintenue, et cela particulièrement du soir jusqu'au matin, c'est-à-dire pendant le temps où les ténèbres pèseraient sur Israël ; de plus, l'encens qui était un mémorial pour les pains de proposition, image des douze tribus, était brûlé en bonne odeur à l'Éternel ; et enfin, les sacrificateurs s'identifiaient avec les tribus en mangeant ce pain. L'action de manger, quand il en est question dans de telles circonstances, représente constamment cette identification. Ainsi, la sacrificature maintenai la lumière en rapport avec Israël, quand tout e lui était ténèbres. Le mémorial d'Israël ne cessai point d'être en bonne odeur devant Dieu, et s sacrificature demeurait identifiée avec lui. Lor même que le peuple était aux yeux de l'homm comme perdu, il subsistait en mémorial devan Dieu; savoir, par la sacrificature de Jésus. Le Gentils, en tant que croyants, ont part aux bénéfices de cette position, en ce sens que le princip des voies et des promesses de Dieu dans la jouis sance desquelles ils se trouvent placés sur terre, est la continuation de ce qui était la sour de la bénédiction d'Israël. Les Gentils sont mai

tenant le vase de ces promesses ; c'est ce qui est enseigné doctrinalement, *Rom.* XI. Dans *Ésaïe* LIV, nous voyons que les croyants sont attribués à Jérusalem en grâce, lors même qu'elle était veuve.

Extérieurement, le jugement de retranchement et de mort sans miséricorde est exécuté contre celui qui avait maudit le nom de l'Éternel. C'est ce qui est arrivé à Israël selon le gouvernement public de Dieu.

Dans le chap. XXV, ce n'est pas le peuple seulement, mais la terre elle-même que le Seigneur tient pour sienne. Elle doit jouir du repos de Dieu, et, en outre, celui qui avait perdu son héritage sur cette terre, devait le retrouver dans le temps ordonné selon les conseils de Dieu. Au moment où la trompette du jubilé se ferait entendre, Dieu remettrait chacun dans sa possession, selon ses droits à Lui, l'Éternel, car le pays Lui appartenait. Les personnes aussi seront libres alors, puisque les enfants d'Israël sont les serviteurs de Dieu. Il n'en devait pas être ainsi de ceux qui ne faisaient point partie du peuple de Dieu ; mais, bien qu'Israël se soit vendu à l'étranger, celui qui s'est fait son proche parent l'a racheté d'entre ses mains. Et lors même qu'Israël n'en profite pas avant le jour du jubilé, ce jour-là l'affranchira, quelle que soit la puissance de ceux qui le retiennent captif.

Le chap. XXVI nous offre un touchant table des voies de Dieu agissant en patience et en ch timent. Que si Israël, après s'être écarté des co mandements de Dieu, venait à reconnaître sa faut Dieu se souviendrait de l'alliance avec les père Abraham, Isaac et Jacob, et de la terre dont allait mettre le peuple en possession; Il se so viendrait également de l'alliance faite avec leu ancêtres sous son nom de l'Éternel, au mome de leur sortie d'Égypte. En effet, lorsqu'Il acco plira la restauration d'Israël, Dieu prendra c deux noms, savoir : celui de Tout-Puissant e ployé dans ses relations avec les pères, et cel de l'Éternel dont Il s'est revêtu dans ses relatio avec le peuple, en tant qu'Il l'a mis à part po Lui appartenir en propre quand Il l'a fait sor d'Égypte.

Le dernier chapitre traite des droits et d ordonnances de Dieu, sur tout ce qui concer les choses qui Lui sont vouées par l'intermédiai de la sacrificature. Ceci se rapporte au sujet la sacrificature, mais renferme cependant un se plus étendu, je n'en doute point.

Il s'agit de celui qui s'est voué à Dieu et de terre qui appartient à Dieu; des droits d'Isra qui n'avait pas la propriété de la terre et du f qu'il l'a vendue à d'autres. Pour ce qui concer Christ, il s'est offert à Dieu sans tache; il a é estimé peu de chose. Israël appartenait de dr

à l'Éternel. Il jouissait du pays, envisagé comme terre d'Emmanuel (*Ésaïe* VIII), sans en être le vrai propriétaire, et ne pouvait l'engager que jusqu'au jubilé. Alors le pays de noblesse retournera à celui à qui il appartient de droit. Si l'on envisage Israël comme le possesseur qui l'a reçue en don de la part de Dieu, et ne l'a pas rachetée, après l'avoir vendue à l'étranger, quand le jubilé arrivera elle sera absolument à l'Éternel; le sacrificateur la possédera, elle sera entièrement au Seigneur dans la force de sa gloire. Dans le XIe de Zacharie, l'estime qu'Israël a faite de Jésus est exprimée par ces mots : « Jette-les pour un potier, ce prix honorable auquel j'ai été estimé par eux. »

Je me borne à indiquer le principe contenu dans ce chapitre, sans vouloir entrer dans les détails d'application dont il est susceptible. Le principe est ce qui est important pour comprendre le but de Dieu dans le cas où une personne se voue, et dans la question du retour de la terre à son possesseur primitif, au jour du jubilé, ce jour où Dieu rentrera enfin dans ses droits sur la terre d'Israël, et y introduira ceux auxquels Il a conféré des droits sur elle.

Aussi est-il à remarquer que le jugement est rendu par le sacrificateur; mais, bien que le jugement soit attribué au sacrificateur, l'appréciation est attribuée au roi en Jesçurun (le droiturier). Il

est donné de connaître par qui et en quel
tère cette appréciation doit être faite. Elle
selon le discernement, la grâce et les droits
dotaux, c'est-à-dire qu'elle est faite par
sacrificateur; mais c'est Christ roi en Isr
ordonnera tout cela.

Les Nombres.

Le *Lévitique* renferme la révélation de Dieu siégeant sur le trône, où Il se place pour que le peuple s'approche de Lui; celle de la sacrificature admise auprès du trône, autant que les hommes pouvaient y avoir accès, et enfin la promulgation des ordonnances relatives à ces deux grands faits, en ce qui concernait la généralité du peuple. Dans les *Nombres*, nous trouvons le service et la marche du peuple, et par conséquent ce qui se rapporte aux Lévites, et la traversée du désert. Or, comme le *Lévitique* finissait par des règlements et des avertissements relatifs à la possession de la terre, et cela eu égard aux droits de Dieu et conséquemment aux droits de son peuple, le livre des *Nombres* est amené à nous parler de l'entrée du peuple dans la terre à la fin de la traversée du désert, et de la grâce qui avait pour effet de *justifier le peuple* malgré ses infidélités.

La première chose que nous voyons, c'est que Dieu compte son peuple, en fait le dénombrement exact et le range, une fois qu'Il l'a reconnu, autour de son Tabernacle; douce pensée que d'être ainsi reconnus et placés autour de Dieu lui-même !

Trois tribus rangées de chaque côté du parvis, gardaient le Tabernacle de l'Éternel. Lévi seul était excepté, pour être consacré au service de Dieu. Aussi campait-il selon ses familles immédiatement autour du parvis. En face de l'entrée par où l'on s'approchait de Dieu, étaient placés Moïse, Aaron et les sacrificateurs. Les plus petites choses dans la Parole méritent attention. Le Ps. LXXX s'explique en entier par la position des tribus. L'esprit du Psalmiste demande, dans les derniers jours de la désolation d'Israël, que Dieu les mène et qu'Il manifeste sa puissance comme Il l'a manifestée dans la traversée du désert, la puissance de sa présence sur l'Arche du témoignage, ainsi qu'Il l'a fait éclater lorsqu'on disait, au moment où Israël se mettait en route : « Lève-toi, Éternel, et que tes ennemis soient dispersés. » Éphraïm, Benjamin et Manassé étaient les trois tribus les plus rapprochées de l'Arche dans le camp d'Israël ; c'est pourquoi il est dit au second verset du Psaume : « Devant Éphraïm, Benjamin et Manassé. »

Dans la marche, l'ordre donné était que le

Tabernacle, entouré des Lévites, fût au milieu des tribus comme il l'était lorsque le camp était au repos.

Au chap. II, on trouve qu'un autre arrangement avait lieu de fait.

Chap. III. Nous avons les Lévites mis à part, selon les pensées de Dieu pour le *service*. C'est une figure de l'Église, ou plutôt des membres de l'Église dans leur service, de même que les sacrificateurs sont la figure de l'Église s'approchant du trône de Dieu.

Les Lévites étaient des prémices offertes à Dieu, car il étaient à la place des premiers-nés, en qui Dieu avait pris à Lui Israël, lorsqu'Il frappa les premiers-nés des Égyptiens. C'est ainsi que l'Église est, comme les prémices du monde, sainte à l'Éternel. Le nombre des premiers-nés étant plus grand que celui des Lévites, le surplus fut racheté comme signe qu'ils appartenaient à Dieu, et les Lévites devinrent la possession de Dieu pour son service. (Vers. 12, 13.) Il en est de même de l'Église, elle est entièrement à Dieu pour le servir ici-bas. Mais, en outre, les Lévites étaient entièrement donnés à Aaron, le souverain sacrificateur ; car le service de l'Église ou de ses membres dépend entièrement de Christ dans la présence de Dieu, et n'a pour objet que ce qui le concerne et ce qui se rapporte au service qu'il rend lui-même à Dieu dans le vrai Tabernacle.

Le service de l'Église n'a aucune valeur (c'est un péché, au contraire) qu'autant qu'il est uni à la sacrificature. Aussi notre service ne vaut-il absolument rien, s'il ne se lie dans ses détails à notre communion avec le Seigneur et à la sacrificature de Christ. Christ est fils sur sa maison; il y a diversité d'administration, mais un seul Seigneur. Le Saint-Esprit donne la capacité et le don pour servir; mais, dans l'exercice de cette capacité et de ce don, nous sommes serviteurs de Christ.

Ainsi, pour ce qui concerne notre service, nous avons ces trois principes : 1° nous sommes rachetés, délivrés des jugements sous le coup desquels sont les ennemis de Dieu, étant pris du milieu de ces ennemis; 2° en conséquence de ce premier fait, nous appartenons absolument à Dieu; achetés à prix, nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, pour le glorifier dans nos esprits qui lui appartiennent; 3° nous sommes entièrement donnés à Christ, chef de la maison de Dieu, sacrificateur pour le service de son Tabernacle.

Esclavage béni, heureuse abnégation de soi, vrai affranchissement d'un monde de péché! Le service se fait sous la dépendance de Christ et dans la communion du Seigneur; il est attaché à la sacrificature.

Le service a l'air d'être limité au Tabernacle, c'est-à-dire figurément, de s'exercer au dedans de

l'Église. L'évangélisation ne faisait pas partie du système juif, qui était l'ombre, mais non la parfaite image de l'ordre de choses dans lequel nous nous trouvons. L'institution des Lévites nous est ici présentée en principe; nous trouverons plus tard leur purification et leur consécration à Dieu.

Nous pouvons remarquer à cette occasion que, par rapport à ce qu'il y a de plus élevé dans sa vocation, l'Église est une. Les sacrificateurs, le souverain sacrificateur excepté, accomplissaient tous également, ou ensemble, le service des offrandes à Dieu. Il en est de même de l'Église; tous ses membres s'approchent également de Dieu, et sont avec Lui dans la même relation. (Un sacrificateur agissant pour un autre Israélite qui offrait une offrande ou était pécheur, représentait plutôt Christ lui-même.)

Le service des Lévites était réglé par la souveraineté de Dieu, qui mettait chacun à sa place. Ainsi, dans le service de l'Église, on trouve les plus grandes différences, et chacun a la place qui lui est assignée. C'est ce qui, je le pense, aura lieu pareillement dans la gloire. (Comp. *Éph.* IV, et I *Corinth.* XII.) Nous sommes tous frères, n'ayant qu'un seul maître. Mais le maître départit ses grâces à chacun comme bon lui semble, selon les conseils de Dieu le Père. Celui qui nie l'unité fraternelle nie l'autorité unique du maître. Celui qui nie la diversité des services, nie également

l'autorité du maître, qui dispose de ses serviteurs comme il l'entend, et les choisit selon sa sagesse et ses droits divins.

Suivent les dispositions prescrites pour le transport des objets que le Tabernacle renfermait, de même que pour leurs couvertures, lorsque le camp était en marche dans le désert. J'indiquerai ce qui paraît être la signification typique de ces prescriptions. Ceci est de toute importance.

Après les instructions destinées à nous faire savoir comment il nous est donné de nous approcher de Dieu, les rapports entre les manifestations de Dieu en Christ et notre marche ici-bas sont pour nous ce qu'il y a de plus essentiel. Or, c'est ce dernier sujet qui est traité figurément dans les dispositions ordonnées pour le transport des principaux objets destinés au service de Dieu. Quand ils étaient à leur place, pendant que le camp était au repos, ils étaient découverts. Ceux qui étaient renfermés dans le Tabernacle se rapportaient au ciel; l'autel et la cuve étaient avant d'y entrer.

Dans le désert, ils revêtaient certains caractères, un surtout; mais d'autres aussi en de certains cas. Je les considère donc comme la manifestation de certains rapports qu'a la marche [1]

[1] Je dis la marche chrétienne en l'appliquant à nos consciences; mais l'expression est imparfaite, car le sujet me *semble embrasser* la vie de Christ lui-même sur la terre, et

chrétienne avec diverses manifestations de Dieu en Christ.

L'Arche de l'alliance représentait le trône de Dieu dans le ciel, la sainteté et la justice qui se manifestent en Dieu là. Elle était tout premièrement couverte du voile de l'humanité de Christ, tel qu'il était ici-bas dans sa personne; c'est-à-dire que la sainteté et la justice divine se sont revêtues de l'humanité. Par-dessus étaient les peaux de taissons. Nous avons vu dans ces peaux cette sainteté pratique et vigilante ici-bas, qui se garde du mal qu'on peut recevoir en traversant le désert. Toutefois, lorsqu'il existe des rapports immédiats avec ce que Dieu est dans le ciel même, et c'est ainsi qu'il s'est fait connaître en Christ, le caractère entièrement céleste qui en résulte se manifeste au dehors. Le drap de bleu (pourpre) était en dehors des peaux de taissons. C'est ce qui

même, à quelques égards, sa vie dans le temps à venir, mais toujours sur la terre. Ce sont les rapports entre la manifestation de la vie ici-bas, des formes et des caractères qu'elle revêt, et les sources de la vie dans la manifestation de Dieu en Christ; sujet du plus haut intérêt. Les peaux de taissons et les circonstances dont ce livre s'occupe, supposent toujours la marche dans le désert. Ce n'est que quand on fait abstraction de ces circonstances, qu'on voit la manifestation des choses à venir. Ainsi, la foi, celle du brigand sur la croix, par exemple, voyait en Christ souffrant, le roi, bien que toute la gloire royale fût cachée. Je n'ai donc pas craint d'y faire allusion. Je ne fais que présenter l'idée contenue dans le type, sans en dérouler toutes les conséquences.

avait lieu pour Christ : l'Arche en chemin dans le désert ne trouve pour antitype parfait que Lui envisagé dans sa marche personnelle ici-bas.

Néanmoins, la marche du chrétien, en tant qu'il atteint à cette hauteur, a aussi son expression dans ce type.

Après l'Arche, vient la Table des pains de proposition; elle était une figure de Christ, dans la perfection divine de justice et de sainteté, selon la puissance de l'Esprit éternel, en rapport avec la perfection de l'administration humaine, laquelle se révèle dans le nombre douze et dans les pains, ce dont les douze tribus et les douze apôtres étaient l'expression. Ici la couverture céleste était placée sur la table; la partie proprement divine revêtait le caractère céleste. Sur cette couverture étaient mis les ustensiles et les pains, que recouvrait une seconde couverture d'écarlate, c'est-à-dire, à ce qu'il me semble, la gloire et la splendeur humaines[1]. Cette gloire et cette splendeur étaient de Dieu, mais elles étaient humaines. Par-dessus étaient les peaux de taissons, pour que

[1] C'est l'idée qui m'a été suggérée par l'examen de tous les passages de la Parole où l'écarlate est mentionnée. Saül parait les filles d'Israël d'écarlate et d'autres délices. Babylonne est revêtue d'écarlate. La Bête est couleur d'écarlate. L'écarlate était jetée dans le feu lors de la purification du lépreux et du souillé par un mort. L'écarlate est une couleur qui a beaucoup d'éclat.

le tout fût garanti du mal. Cette protection extérieure est toujours nécessaire pour tout autre que pour la personne de Christ. Christ était assurément à l'abri du mal, mais c'était d'une manière intérieure et plus profonde. Ce qui était céleste paraissait en lui à vue d'œil, pour celui qui avait des yeux pour voir. Le second Adam était le Seigneur venant du Ciel. Pour nous, nous avons au dedans de nous ce qui est céleste; mais il nous faut le bien garder, par une vigilance qui ait plus de retenue, et qui soit en rapport avec le mal que nous traversons et dont il nous importe de nous garantir. Aussi Christ, dans ses rapports avec le gouvernement du monde en Israël, dans le siècle à venir, revêtira-t-il en principe ce qui est ici représenté par les peaux de taissons, qui dans le cas de l'Arche étaient en dedans. Il y aura en lui le caractère divin, puis le céleste, puis la perfection du gouvernement humain recouvert de l'éclat de la gloire.

Après la Table de proposition venait le Chandelier couvert d'un drap de bleu (pourpre) et de peaux de taissons. C'était la perfection spirituelle de la lumière de l'Esprit; ce qui l'enveloppait était simplement céleste avec la couverture de peaux de taissons. Tous ses ustensiles revêtaient le même caractère.

L'Autel des parfums, l'intercession spirituelle, était couvert de la même manière. Je laisse donc

aux réflexions spirituelles du lecteur l'intelligenc des choses qui ont été expliquées dans leurs prin cipes. Il en était de même de tous les objets con tenus dans le Sanctuaire, car le Sanctuaire re présentait les lieux célestes.

Pour l'Autel d'airain, c'était autre chose. S couverture était un drap écarlate, la couleur royale Si nous souffrons, nous régnerons. La croix et l couronne sont corrélatives sur la terre et dans l ciel. Ainsi en fut-il de Christ, le roi des Juifs comme le portait l'écriteau sur la croix, et le trôn même de Dieu répondait à ses souffrances, en tan qu'il était l'holocauste offert selon la puissance d l'Esprit éternel agissant dans l'homme selon l'exi gence de la majesté divine[1]. Mais ce qui étai ainsi couronné, c'était la perfection même; ce qu

[1] La comparaison des Ps. XIX, XX, XXI, XXII est sou ce rapport de tout intérêt. Le XIXe contient les témoignage de la création et de la loi; le XXe présente le Messie en souf france, mais extérieurement, en sorte que l'homme peu s'intéresser à lui; le XXIe, le Messie élevé, et par consé quent la vengeance frappant ses ennemis qui l'avaient rejeté le XXIIe, sa souffrance sous l'abandon de Dieu lui-même Christ seul peut l'exprimer, tandis que dans les Ps. XX e XXI, le résidu juif parlait de ses souffrances extérieures. E rapport avec la souffrance attachée à l'abandon de Dieu, i n'y a point de vengeance, car c'était l'expiation; mais seu lement de la bénédiction que la bouche du Sauveur annonce et à laquelle il répond lui-même en louange au milieu de siens. Cette bénédiction s'étend jusqu'aux bouts de la terr pendant le millénium.

s'accomplissait dans l'homme selon l'énergie de l'Esprit éternel, était aussi divin ; de sorte que le Seigneur a pu dire : « C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. » Toutefois, ce qui était divin dans l'acte, était divin dans le sens de l'Esprit éternel, agissant dans l'homme, mais ayant la Divinité même pour sa source, et, à ce titre, celui qui l'accomplissait pouvait réclamer la gloire divine. Les circonstances de la mort de Jésus tenaient à son humanité, vérité toute précieuse pour nous. Il a été crucifié en faiblesse; il a été livré aux mains des Gentils; son gosier était desséché pendant qu'il attendait son Dieu. Il a été parfait en toutes ces choses. Elles étaient manifestées au dehors, vues des hommes ; c'était l'homme. Celui qui savait regarder au dedans voyait celui qui, par l'Esprit éternel, s'est offert sans tache à Dieu.

Ainsi tout ce qui regardait le service était placé sur l'écarlate ; l'autel était au-dessous de cette couverture. Les peaux de taissons, ici comme toujours, s'étendaient par-dessus [1].

Poursuivons l'étude du livre. Le chap. V nous

[1] La cuve ne se trouve pas parmi les objets auxquels ces ordonnances se rapportent. La raison de cette omission est évidente, d'après l'explication que nous venons de donner de ces figures, et confirme cette explication. La cuve ne représentait pas une manifestation de Dieu, dont l'efficace se reproduit dans la vie chrétienne ou dans la gloire de Christ ; mais un *moyen pour la* purification de l'homme.

présente trois choses en rapport avec la pureté du camp, considéré comme la demeure de Dieu. Toute souillure devait être mise dehors. Dieu prenait connaissance des torts qu'on y commettait contre son frère. Si cela est toujours vrai, ce l'est d'autant plus quand il s'agit du tort fait à celui qui n'a pas pris à honte de nous appeler ses frères.

Le prix du dommage, quand il ne pouvait être remis à la personne qui l'avait souffert, ou à son proche parent, était dû à Dieu dans la personne du sacrificateur, outre l'offrande pour le péché. Dans le camp de Dieu, il ne pouvait pas se commettre des torts, sans qu'ils fussent réparés.

Puis vient la question de la jalousie. Si la fidélité d'Israël, de l'Église, d'un individu, à Dieu ou au Christ, est mise en question, l'épreuve en sera faite. La poussière du Tabernacle était, à ce qu'il me semble, la puissance de la mort dans la présence de Dieu, fatale à l'homme naturel, mais précieuse, comme la mort du péché, pour celui qui a la vie.

La puissance du Saint-Esprit jugeant ainsi, selon la sentence de mort contre la chair, l'état d'infidélité qu'on croyait caché au vrai mari du peuple manifeste le péché et fait venir le châtiment et l malédiction sur l'infidèle, et cela évidemment p le juste jugement de Dieu. Boire la mort selon puissance de l'Esprit, c'est la vie de l'âme. « J *toutes ces* choses, dit Ézéchias, l'homme vit

en toutes ces choses est la vie de l'Esprit; » même alors qu'elles sont l'effet d'un châtiment, ce qui n'est pas toujours nécessaire. Mais s'il y a de l'interdit caché, s'il y a de l'infidélité envers Jésus, inaperçue peut-être de l'homme, et que Dieu applique l'épreuve; si l'on s'est laissé aller aux appâts de celui qui a l'empire de la mort, et que la sainte puissance de Dieu s'occupe de la mort et vienne se mettre en rapport avec cette puissance de l'ennemi : le mal caché est mis à découvert, la chair est atteinte, sa pourriture et son impuissance sont manifestées, quelque belles que soient au reste ses apparences. Mais si elle est exempte d'infidélité, l'épreuve n'a qu'un résultat négatif; elle montre que l'Esprit de sainteté ne trouve rien à juger, lorsqu'il applique la mort, selon la sainteté de Dieu. Dans l'offrande sans huile ni encens, la femme se place devant Dieu selon le jugement que Dieu a porté sur le péché, dans sa sainteté et sa majesté, quand Christ a été fait péché pour nous. Le péché confessé n'a jamais cet effet, car la conscience en est purifiée par Christ. C'est l'infidélité du cœur d'Israël, de l'Église à Christ, dont il est ici question.

L'Église ferait bien d'apprécier jusqu'à quel point elle s'est donnée à un autre. Assurément, il en est parmi ses membres qui ne l'ont pas fait de cœur. Si Christ ne découvrait pas l'iniquité et ne la faisait pas juger, il s'identifierait, pour ainsi

dire, avec l'iniquité de l'épouse et en serait souillé (vers. 31). C'est pourquoi il le fera certainement. Ce qui se dit ici de l'Église peut être dit également de chacun de ses membres. Il est évident en outre qu'il est en ce moment question de la marche ici-bas, et non du salut. La marche dans le désert est au reste le sujet de ce livre. Mais remarquons aussi que l'âme ou l'Église peut, à d'autres égards, montrer un zèle, un dévouement extraordinaires, qui ne manquent pas de sincérité, tandis qu'elle tombe dans une faute qu'elle se cache jusqu'à un certain point à elle-même. Mais rien ne peut contre-balancer l'infidélité à son mari.

Le Nazarien nous présente un autre caractère qui se rattache à la marche de l'Esprit ici-bas, le dévouement spécial à Dieu. On se vouait à Lui. Christ en est l'exemple parfait. L'Église devrait marcher sur ses traces. Les cas d'appel spécial à se dévouer au Seigneur rentrent aussi dans cette catégorie.

Trois choses y étaient attachées. Le Nazarien ne devait pas boire de vin ; il devait laisser croître ses cheveux, et il ne devait pas se souiller pour les morts. Le vin désignait la joie attachée aux plaisirs de la société qui réjouissent le cœur qu s'y abandonne : « Le vin qui réjouit le cœur d Dieu et de l'homme. » Christ était séparé de cet joie par son vœu : « Je ne boirai plus, dit le Se gneur, de ce fruit de vigne, jusqu'au jour que

le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Il se séparait en effet de ces entretiens que, tout misérables qu'étaient les siens, son amour l'avait porté à désirer d'avoir avec eux. « J'ai ardemment désiré, avait dit Jésus, de manger cet agneau de Pâque avec vous. » Aussi devait-il renier les affections naturelles, parce que la consécration de Dieu était sur sa tête. « Qu'y a-t-il entre toi et moi, dit le Seigneur à sa mère. » Ce n'est pas qu'il n'eût pour elle la plus tendre affection ; mais maintenant il était séparé de tout pour être à Dieu.

En second lieu, le Nazarien laissait croître ses cheveux : c'était se négliger, en s'abandonnant à la volonté de Dieu, faire abnégation de sa dignité et de ses droits comme homme ; car la longue chevelure marquait, d'une part la négligence de sa propre personne, et de l'autre l'assujettissement, le pouvoir sur la tête [1]. C'était la consécration à Dieu dans l'abandon de la joie, de la dignité et des droits naturels de l'homme, l'homme étant considéré comme centre des affections qui lui sont propres, et cela pour être entièrement à Dieu. L'homme a sa place comme le représentant et la gloire de Dieu, et, dans cette place, il est entouré d'une foule d'affections, de joies et de droits qui ont en lui leur centre. Il peut abandonner cette

[1] I. *Cor.* XI, 10.

place pour le service spécial de Dieu, vu que le péché est entré en toutes ces choses, qui, bien loin d'être mauvaises en elles-mêmes, sont au contraire bonnes à leur place. C'est ce que Christ a fait. Devenu Nazarien, il n'a pas pris sa place d'homme, ses droits de fils d'homme; mais, pour la gloire de Dieu, il s'est assujetti à tout, soumis à tout ce que réclame cette gloire. Il s'est identifié avec le résidu du peuple pécheur qu'il aimait, et il est devenu étranger aux enfants de sa mère. Il ne faisait rien qui ne lui fût prescrit; il vivait de la parole qui sortait de la bouche de Dieu; il se séparait de tous les liens de la vie humaine pour se dévouer à la gloire, au service de Dieu et à son obéissance. Si, dans l'amour des siens, il a trouvé quelque consolation qui n'a pu être que bien petite et bien pauvre, il a dû y renoncer également, et à cet égard comme aux autres, devenir dans sa mort entièrement Nazarien, seul dans sa séparation à Dieu. L'Église aurait dû le suivre; mais, hélas! elle a bu de la cervoise; elle a mangé et bu avec les ivrognes; elle s'est mise à battre les domestiques de la maison!

Le fidèle peut être appelé à se renier lui-même, par le renoncement pour le service précieux de son Sauveur à des choses qui ne sont pas mauvaises en soi. Mais cet acte s'accomplit intérieurement: « Les Nazariens étaient plus blancs que la *neige,* » *dit* Jérémie. Le dévouement est intérieur.

Il convient ici de considérer ce à quoi l'on s'expose quand on manque à cette séparation.

S'est-on dévoué au Seigneur d'une manière qui lui soit agréable, la jouissance accompagne ce dévouement dans la mesure du témoignage qui lui est rendu. Dieu est avec son serviteur selon son appel ; mais c'est un secret entre son serviteur et lui, bien que les autres en voient les effets extérieurs. A-t-on manqué à cette séparation, tout est à recommencer. L'influence divine et la puissance dans l'œuvre sont perdues. On peut être bien à d'autres égards, se lever comme Samson pour se secouer ; mais on a perdu sa force, sans le savoir. Dieu n'est plus avec vous. Le cas de Samson est un cas extrême, mais solennel ; car il se peut que notre force nous ait placés en présence du mal, et alors, si Dieu est avec nous, sa gloire magnifique se manifeste ; mais s'il n'y est pas, l'ennemi a la triste occasion de se glorifier au sujet de celui qui fut longtemps connu comme un champion de Dieu, et en apparence au sujet de Dieu lui-même. Dans cette seconde alternative, le secret intérieur, la vraie force de la séparation à Dieu, sont perdus.

Prenons garde, dans les choses ordinaires, au premier pas qui nous séparerait de la sainteté intérieure. Si la grâce nous a appelés à une séparation pour un service extraordinaire en quoi que ce soit, préservons-nous de tout manque

quelconque d'obéissance à la parole de la croix, par laquelle nous sommes crucifiés au monde, au péché et à la loi [1].

Ordinairement, le Nazarien infidèle revient par le sacrifice de Christ à sa séparation; il est de nouveau consacré à Dieu. Mais tout ce qui nous met en rapport avec le péché produit son effet sur notre Nazaréat. Nous perdons la puissance attachée à la communion de Dieu et à la présence spéciale de l'Esprit avec nous, quelle que soit la mesure dans laquelle cette puissance nous ait été accordée. Hélas! le temps qui a précédé est perdu. Il nous faut recommencer. C'est encore une grande grâce, que tout privilége de servir Dieu ne soit pas ôté; aussi y a-t-il quelquefois des effets de notre infidélité qui subsistent, lorsque la puissance nous est rendue. Un Samson aveugle a dû se tuer en tuant ses ennemis. Il nous appartient, dans tous les cas, de reconnaître immédiatement notre souillure, d'aller à Christ, et de ne point prétendre être Nazarien extérieurement, lorsque nous ne le sommes pas aux yeux de Dieu. Rien de plus périlleux que le service de Dieu, quand la conscience n'est pas pure. Toutefois, souvenons-nous toujours que nous sommes sous la grâce.

Cette séparation et ce renoncement ne sont pas

[1] Ce sont les trois choses auxquelles la croix est appliquée *dans l'Épître aux Galates.*

pour toujours. Christ lui-même ne sera pas toujours Nazarien. Il jouira pleinement et abondamment de la joie avec Dieu et les siens. Il dira : Mangez, mes amis; oui, buvez, faites bonne chère, mes bien-aimés. C'est par la puissance du Saint-Esprit seule que nous sommes séparés de ce qui est mauvais, et souvent même de ce qui est naturel, pour être des vases de service et de jouissance, un témoignage à Dieu au milieu du mal. Le temps viendra où, le mal étant ôté, nous pourrons nous abandonner à notre nature, au sein de laquelle la puissance du Saint-Esprit, en se déployant, ne produira que joie, et où tout ce dont nous serons entourés sera en communion avec nous. Là, Christ prendra une place qu'il lui était autrefois impossible de prendre, tandis qu'il était l'homme parfaitement sociable, parfaitement abordable des pécheurs, parce qu'il en était parfaitement séparé et mis à part pour Dieu intérieurement, et qu'il avait renoncé à lui-même pour ne vivre que des paroles de Dieu.

Telle est la vie de Dieu ici-bas. Ce qu'Il a créé ne saurait être mauvais. Qu'Il nous garde de le penser. Une semblable assertion est à coup sûr un signe des derniers temps. Christ pouvait penser à sa mère avec tendresse, lorsque l'œuvre de son âme sur la croix était faite. Mais le Saint-Esprit entre comme une puissance étrangère à cette vie, et prend l'homme pour la lui faire traverser selon

cette puissance, de sorte que plus l'homme étranger lui-même, plus il est en état de moı et il montre en effet de la sympathie pour qui y sont selon Dieu. Le reste n'est que mon: Si l'on est vraiment libre au dedans, on sympathiser avec ce qui est au dehors. Si o l'est pas, on se fait moine, dans la vaine espér de l'être.

Enfin, lorsque le Nazaréat était terminé, les sacrifices étaient offerts, et la chevelure consécration était brûlée dans le feu qui co mait le sacrifice de prospérité, type de la pl communion, résultat du sacrifice de Christ. I que, au temps arrêté de Dieu, le sacrific Christ aura obtenu dans ses effets son effi pleine et entière, la puissance énergique de s ration se perdra dans la communion, qui l'heureuse conséquence de ce sacrifice. I sommes heureux de savoir que la force du S Esprit, employée actuellement en grande p à mettre un frein aux convoitises de la chair, alors tout entière une puissance de joie en : et de communion avec tout ce dont nous son entourés.

Parlons maintenant des voies de Dieu, qı le Nazaréat sera fini. Alors le résultat de l'œ de Christ sera produit; toute l'efficace varié son sacrifice sera reconnue; son peuple ent dans la communion de sa joie; le vin sera bu

l'allégresse. Jésus lui-même attend ce moment. Je crois que ceci s'applique particulièrement à son peuple ici-bas, au résidu juif dans les derniers jours. Sa participation au Saint-Esprit sera joie et délices. Toutefois, quelque chose de pareil nous attend, mais d'une manière encore meilleure. Aussi anticipons-nous jusqu'à un certain point cette joie, car le Saint-Esprit produit ces deux choses : la joie de la communion, et la séparation dans l'isolement pour le service de Dieu. C'est un peu ce que l'Apôtre veut dire dans ces paroles aux Corinthiens : « La mort agit en moi, et la vie en vous. » Toutefois, on peut toujours dire au sujet de tous les chrétiens : « Plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions aussi avec vous ! »

Après avoir placé le peuple autour de Lui, l'avoir compté nom par nom, avoir arrangé le service, purifié le camp (ce qui est autre chose que de purifier les souillés, sujet qui appartient au *Lévitique*), et montré la vraie position du serviteur dévoué, position qu'Israël aurait pu prendre, et qu'a prise Christ, vrai serviteur mis à part pour Dieu, Dieu met, en terminant, sa bénédiction et son nom sur le peuple. La bénédiction le place sous la garde, sous la grâce et dans la paix de l'Éternel ; et, en effet, l'Éternel le bénissait d'abord d'une manière générale ; puis, en faisant luire sur lui sa face, il le faisait jouir de sa grâce,

enfin, en faisant lever sa face sur lui, Il lui assurait la paix.

Ici se termine cette partie du livre. Le camp, arrangé selon l'ordre de Dieu, est placé sous sa bénédiction. Là-dessus, les principaux du peuple offrent une offrande de franche volonté à l'Éternel pour la dédicace de l'Autel, selon le nombre de tribus. Puis nous est indiquée la forme des communications de l'Éternel avec Moïse, pour l'instruire dans le chemin. Nous voyons que c'est dans le Tabernacle, d'entre les Chérubins.

Le chap. VIII parle du Chandelier[1]. Les lampes devaient l'éclairer et faire voir sa beauté, en même temps que répandre leur lumière autour de lui et devant lui. C'est ce qui a lieu quand ce qui est le vase du Saint-Esprit brille de la lumière de Dieu. Que ce soit Israël ou l'Église, il jette la lumière devant lui. « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » C'est parce que la profession du chrétien était claire et nette, que les hommes, en voyant ses bonnes œuvres, savaient à qui les attribuer.

Suit la purification des Lévites et leur consécration au service de l'Éternel. C'est ce qui pré-

[1] L'introduction de ce type à cette place fait voir combien l'ordre des types et leur introduction en tel ou tel endroit, se rapportent aux choses typifiées et à leur ordre moral.

ıre la consécration de l'Église à Dieu. Les vites étaient lavés, puis rasés comme les léeux. Après cela, tout le peuple imposait les ıins sur eux, et eux les imposaient sur les saífices. Dans les offrandes qui accompagnaient ır consécration, il n'y avait pas de sacrifice de ospérité, parce qu'il s'agissait de service et non ommunion; mais il y avait les sacrifices qui présentaient l'efficace de l'expiation et le dévoueent jusqu'à la mort du Seigneur Jésus. Les enıts de Lévi appartenaient à l'Éternel comme s rachetés, ayant été sauvés lorsqu'Il jugeait le ché, et offerts eux-mêmes en offrande à l'Éterl. L'imposition des mains identifiait celui qui ı imposait avec la victime : si c'était une offrande ur le péché, l'offrande était identifiée avec le cheur dans son péché; si c'était un holocauste, ui qui l'offrait était identifié avec la consécran de la victime à Dieu. L'*Épître aux Romains* /, 16, fait allusion à cette consécration des vites, et envisage l'Église comme offerte ainsi à eu d'entre les Gentils. Les Israélites aussi ayant posé leurs mains sur les Lévites, tout le peuple lentifiait, pour ainsi dire, dans cette consécran avec eux, en sorte qu'ils le représentaient vant l'Éternel. Nous retrouvons ici ce que nous ons déjà vu, que les Lévites étaient donnés à ron et à ses fils, comme l'Église est donnée à rist, vrai sacrificateur et fils sur la maison de

Dieu, pour être employée au service de la maison.

La Pâque, mémorial du rachat, et, en conséquence, symbole de l'unité du peuple de Dieu, comme assemblée rachetée par Lui, est obligatoire pendant la marche dans le désert. Seulement, Dieu fait provision en grâce et en support, pour ceux qui n'étaient pas en état de la célébrer selon sa volonté à Lui, à qui elle se rapportait. Mais ces provisions de support et de grâce maintenaient constamment l'idée d'un peuple racheté. En outre, nous avons la précieuse déclaration que Dieu lui-même conduisait son peuple par sa présence. A son commandement, il restait en repos ; à son commandement, il se mettait en marche. Il gardait la charge de l'Éternel, selon le commandement de l'Éternel. Dieu nous accorde, à nous qui avons son Esprit, d'être ainsi conduits en toutes choses, de rester et d'aller entièrement sous sa direction immédiate. On est conduit par l'œil de Dieu, si l'on est près de Lui dans sa communion; sinon, on sera conduit par sa providence extérieure, comme des chevaux et des mulets, avec mors et brides, afin qu'on ne bronche pas.

Dans le chap. X, il est question des trompettes d'argent qui servaient pour rassembler le peuple lors du départ du camp, mais qui avaient aussi d'autres usages. C'était le témoignage de Dieu rendu publiquement dans deux buts principaux : *rassembler* le peuple et le faire marcher. En

effet, en pratique, le témoignage de Dieu rassemble son peuple autour de Lui et le fait marcher en avant. Le témoignage de Dieu était le signe de son intervention, en même temps qu'il avait pour résultat de la produire. Ainsi, les sacrificateurs qui devaient en communion avec leur chef être dans l'intimité des pensées de Dieu, sonnaient quand le cas se présentait. Tout se faisait ainsi selon la communion avec Dieu dans son sanctuaire. Après l'introduction du peuple dans le pays, si la guerre survenait, on sonnait avec un retentissement bruyant; on proclamait le témoignage de Dieu, sans s'effrayer ; et Dieu se souvenait de son peuple, Il intervenait. De même, nous n'avons jamais à craindre l'attaque de l'ennemi ; au lieu de nous laisser effrayer, rendons un témoignage fidèle, auquel Dieu a promis de faire intervenir sa puissance. Ne craignons pas.

On se servait aussi des trompettes dans les fêtes solennelles, car le témoignage et le mémorial de Dieu font la joie de son peuple rassemblé.

Enfin, le peuple est appelé à faire sa première traite. L'ordre suivi dans la marche diffère de celui qui avait été prescrit, en ceci que le Tabernacle avec ses courtines allait après les trois premières tribus, pour qu'il pût être dressé pour recevoir l'Arche ; celle-ci suivait la seconde division. Aussi, Dieu se montre-t-Il en grâce en dehors de tout l'ordre qu'Il avait prescrit, car c'est

l'Arche elle-même qui précède tout le camp. Moïse avait demandé à un enfant du désert de leur servir d'yeux; mais ce que l'homme ne se soucie pas de faire, Dieu lui-même le prend à sa charge. Il sort de la place qu'Il avait prise au milieu des tribus pour y être gardé, et se fait en quelque sorte leur serviteur, cherchant un lieu où elles pussent se reposer dans ce chemin inconnu. Ce n'était point Canaan, mais un lieu dans le désert où l'Éternel faisait le chemin de trois jours. Beau tableau de la grâce tendre et précieuse de Celui qui ne manque pas, s'Il nous fait traverser le désert pour notre bien, de s'y trouver avec nous, et qui a soin, en mettant ses brebis dehors, de marcher devant elles et de les soulager par son amour. Puissant chef de son peuple dans le chemin, Il est sa joie et sa gloire, lorsqu'Il revient se reposer au milieu de lui.

Nous sommes amenés maintenant à diriger nos regards d'un autre côté et à voir la conduite du peuple dans le désert; et, hélas! qu'est-ce, sinon l'histoire de l'infidélité et de la rébellion? Ajoutons néanmoins que c'est aussi celle du support et de la grâce de Dieu. C'est un tableau infiniment humiliant et instructif. Nous repasserons brièvement les différentes formes d'incrédulité qui nous sont ici présentées.

La première chose que nous trouvons après la douce manifestation de l'amour de Dieu, ce

sont les murmures du peuple. Il se plaint de la fatigue, là où Dieu lui cherche un lieu de repos. Dieu les châtie; humiliés, ils crient à Moïse, et, sur son intercession, le châtiment est ôté; mais leur cœur demeure éloigné de l'Éternel, et séduits par le peuple mélangé qui les accompagnait et à qui Canaan n'offrait pas un lieu de promesse, ils sont ennuyés de la manne. Que de fois Christ, pain de vie, ne suffit pas à un cœur éloigné de la communion de Dieu! Le cœur cherche ailleurs sa nourriture; il a besoin d'autre chose; il se souvient de ce dont la chair jouissait dans le monde, en même temps qu'il oublie l'esclavage dans lequel il y était retenu. Dieu leur accorde l'objet de leurs désirs; au lieu d'être honteux, quand ils voient que Dieu a également le pouvoir de les satisfaire dans le désert, ils se jettent sur les cailles, et la colère de Dieu tombe sur ce méchant peuple.

Moïse, fatigué du peuple comme d'un lourd fardeau, se plaint à son tour de sa position glorieuse. Dieu allége le poids de sa charge, mais ce n'est pas sans le reprendre, et Il lui adjoint soixante-dix personnes pour l'aider à la porter. L'Esprit de Dieu agit chez deux d'entre eux, lors même qu'ils ne se présentent pas pour le recevoir là où est Moïse; ils prophétisent dans le camp. Josué, jaloux de la gloire de son maître, veut qu'on les en empêche. Mais si Moïse, incapable

de porter le poids de sa gloire, a dû la partager avec d'autres, et jusqu'à un certain point en perdre une partie, du moins laisse-t-il voir dans cette circonstance le fond de grâce qui se trouvait en lui. Il ne porte pas envie à ceux qui prophétisent dans le camp.

« Plût à Dieu, dit-il, que tous fussent prophètes ! »

Il y a quelque chose de bien beau dans l'esprit dont était animé ce serviteur de Dieu. Au reste, quelles que soient ses ordonnances, Dieu est souverain dans les dispensations de son Esprit.

Après cela, car quelle forme la rébellion ne doit-elle pas revêtir ! Marie et Aaron parlent contre Moïse. C'est la prophétesse et le sacrificateur, double caractère du peuple de Dieu, qui s'élèvent contre celui qui est roi en Jesçurun, avec qui Dieu parle en intime ami. En ceci, Moïse est à tous égards type de Christ, qui est personnellement en dehors des droits que la grâce a conférés au peuple. Fidèle et homme de confiance dans toute la maison de Dieu, il jouit de ses entretiens intimes. Marie et Aaron auraient dû avoir de la crainte. L'excuse des deux rebelles, c'est que Moïse avait une femme Éthiopienne, signe béni pour nous de la souveraineté de la grâce, qui a introduit dans la bénédiction de Christ ceux qui n'y avaient aucun droit. Le *peuple de Dieu*, quels que fussent ses priviléges,

aurait dû reconnaître cette souveraineté. Israël n'a pas voulu, et il a été frappé de lèpre. Toutefois, c'est dans son caractère de témoin ou prophète, qu'il subit ce châtiment. Aaron rentre dans sa position d'intercesseur, et parle humblement à Moïse : figure, je le pense, de l'humiliation d'Israël, qui aura pour le fond la valeur de l'intercession de Christ s'identifiant avec la position du peuple. La réponse de Dieu est que Marie soit humiliée et châtiée, mise pour un temps hors de relation avec Lui, après quoi elle y sera réintégrée. Le peuple attend sa réintégration. Souvenons-nous que l'Éternel rappelle ici ce fait, que la position la plus glorieuse pour Moïse se rapporte au temps où il était séparé du peuple. Le peuple ne l'avait que trop oublié. L'Église, de son côté, quand elle se prévaut, dans la pensée de se rendre spirituelle, de sa gloire et de sa position de prophète et de sacrificateur (caractères qui lui appartiennent effectivement), pour méconnaître les droits de Christ, roi en Jesçurun, ayant autorité sur la maison de Dieu, a lieu de considérer si elle ne se rend pas coupable de la rébellion dont nous parlons ici. Pour ma part, je le crois.

Vient ensuite le mépris du pays désirable. J'attirerai ici l'attention du lecteur sur quelques points mentionnés à ce sujet dans d'autres endroits de la Bible.

L'Éternel a amené le peuple jusqu'à la frontière ; Moïse lui dit de monter. Le peuple propose d'envoyer des espions ; Moïse y donne son consentement. Il paraît que Dieu l'a sanctionné ; ils y sont allés selon la parole de l'Éternel. Mais c'est la faiblesse et le manque de foi du peuple, qui en ont fait la demande. Il y a bien des choses que Dieu commande et que nous sommes tenus de faire, du moment qu'elles sont l'objet d'un commandement de sa part, et dans lesquelles ses voies finissent par se montrer, auxquelles toutefois notre manque de foi donne lieu. La conséquence en est que le résultat confirme abondamment la foi des fidèles, du résidu ; mais l'infidélité moissonne ce qu'elle a semé. C'est ce qui a lieu ici. En premier lieu, le rapport fait à Moïse est dans un bon esprit ; mais les difficultés se présentent sur-le-champ, et l'incrédulité les considère en rapport avec l'homme, au lieu de les mettre en rapport avec Dieu. Les témoins puisent leurs paroles dans l'incrédulité du peuple. Puis ils en viennent à déclarer que le pays même est mauvais, et finissent par se justifier en se plaignant de Dieu. Car maintenant ce n'est plus Moïse qui les a conduits ici, c'est Dieu lui-même ; ils l'en accusent. En outre, ils s'acharnent contre ceux dont le fidèle témoignage reprend leur incrédulité. Là-dessus, Dieu lui-même intervient. Ils vont enfin être traités selon leur foi ; ils périront

dans le désert selon leur souhait ; les fidèles et les enfants seront seuls introduits ; mais ce ne sera pas sans subir dans leurs marches les conséquences de l'infidélité de la masse. Toutefois, ils auront bien d'autres espérances et bien d'autres consolations. L'intercession de Moïse a pour effet d'obtenir que Dieu épargne le peuple ; mais voici sa déclaration : Il sera glorifié en jugement sur le peuple rebelle qui méprise les promesses, et *la terre sera ainsi remplie de sa gloire.* Moïse ici en appelle à la révélation du nom de l'Éternel, sur le pied duquel Il gouverne le peuple, et non aux promesses faites aux Pères, et la réponse qui lui est faite est en rapport avec ce nom. Caleb préfigure le résidu fidèle. Josué n'est pas nommé, car il représente Christ introduisant le peuple dans la terre de promesse.

Après les quarante ans passés dans le désert, Caleb a dû vaincre nom par nom les mêmes personnes qui avaient jeté l'effroi dans l'âme des espions. Le manque de foi ne fait pas éviter les difficultés au cas où l'on doit jouir des effets de la promesse. Enfin, quand on a jugé la folie de l'incrédulité et qu'on en voit les conséquences, il ne vaut rien de prendre conseil de celles-ci pour entreprendre une œuvre. Dieu n'est pas avec nous, et, si l'on veut monter, on trouve l'ennemi, tel que l'a fait notre incrédulité.

Il est parfaitement beau de voir au chap. XV,

qu'après toute cette incrédulité du peuple, quand Dieu avait déclaré que la terre serait remplie de sa gloire par le retranchement de l'assemblée rebelle, et qu'on aurait pu supposer que le pays était perdu pour toujours, l'Éternel rentre dans le calme parfait de ses conseils arrêtés d'avance et de son être immuable, et donne des instructions pour le temps où le peuple sera entré dans le pays qu'Il lui a donné. Il est question des offrandes de justice qu'il est invité à Lui offrir de franche volonté, et du vin de joie dont ces offrandes devaient être accompagnées; et comme c'est là la grâce, l'amour de Dieu se répand au-delà d'Israël, et rapprochant l'étranger de son peuple, Il fait pour l'un et l'autre une même loi. Les prémices Lui appartiennent. Les péchés d'ignorance sont pardonnés moyennant le sacrifice exigé par la perfection des voies de Dieu. Le péché commis par présomption amène seul la ruine. Dieu ordonne que les robes soient bordées d'une bande de pourpre, afin qu'on se souvienne de ses commandements, et qu'on soit innocent de ce qui rendrait profane. Le principe céleste doit pénétrer dans les plus petits détails de la vie, dans ceux qui sont même le plus près de la terre, si nous voulons éviter les choses graves qui attirent le jugement de Dieu.

Jusqu'à présent nous n'avons pas vu l'apostasie finale qui amène le jugement au moment même où *elle est accomplie*.

L'introduction de l'étranger, dans ce chapitre, est de tout intérêt comme témoignage de grâce.

Le chap. XVI contient la rébellion ouverte contre Moïse, et la prétention de se passer d'Aaron. Des chefs du peuple ont, à la vérité, pris part à cette rébellion; mais ils étaient entraînés par l'ambition d'un homme qui remplissait les fonctions du ministère. Le Nouveau Testament l'appelle la contradiction de Coré, et c'est à lui que Moïse s'adresse tout premièrement. Ce n'est pas toutefois la corruption du ministère même, comme nous le fait voir la distinction que fait Jude. La méchanceté naturelle est en Caïn; la corruption religieuse en Balaam, qui prêchait l'erreur pour une récompense; la contradiction qui fait périr, en Coré. Souvenons-nous que Jude traite des résultats et de la fin réservés à la corruption et aux corrupteurs du Christianisme. La contradiction de Coré, c'est un soulèvement contre l'autorité de Christ, et contre la nécessité [1] de sa sacrificature; soulèvement excité par un homme qui, occupant la position de ministre, prétend qu'on peut s'approcher de Dieu sans cette sacrificature.

Ruben était fils aîné d'Israël, et Coré était de la

[1] C'est le mal ecclésiastique, pour ainsi dire; mais, en fait de rébellion, le mal est allé plus loin. C'était la prétention d'un ministère à la sacrificature. C'est là le mal que signale Moïse, bien que Coré en ait fait approcher d'autres aussi. (Vers. 8-10.)

famille la plus favorisée des Lévites. La tribu de Ruben et la famille de Coré étaient voisines dans le camp. Mais rien de ceci ne paraît dans les motifs qui les ont fait agir.

C'était, enfin, la rébellion ouverte et l'audace se posant en face de Dieu lui-même ; Dieu en a bientôt fini avec leurs prétentions, car qui est-ce qui s'est endurci contre Lui et a prospéré? Moïse en appelle à Lui. Dathan et Abiram se prévalent de l'effet de l'incrédulité de l'assemblée qui aurait pu déjà être en Canaan, pour en jeter le blâme sur Moïse. Quant à Coré, Moïse annonce que Dieu fera connaître quel est celui qui est saint et quel est celui qu'Il a choisi. Coré et les deux cent cinquante principaux de l'assemblée sont consumés ; Dathan, Abiram et les leurs engloutis. Mais l'esprit de rébellion s'était emparé de l'assemblée. Maintenant la sacrificature et l'intercession d'Aaron sont mises en évidence. Aaron avec un encensoir se place entre les vivants et les morts, et la plaie est arrêtée. Nous verrons l'importance de cette dernière remarque dans ce qui suit, et quel est le principe sur lequel seul, vu les péchés et la chair, Dieu peut faire traverser le désert à son peuple. C'est la sacrificature que les chefs avaient été amenés par Coré à mépriser; mais c'est par la sacrificature que l'homme s'est le plus approché de Dieu. Moïse, en répondant à Coré, déclare que Dieu montrera qui Il avait choisi dans ce but;

c'est ce qu'Il va faire. Irrité du mépris et de l'injustice de Dathan et d'Abiram, Moïse en appelle à la justice et au jugement de Dieu. Dieu intervient par un jugement de simple destruction. Mais il y va de la gloire et de la maison de Dieu, lorsqu'il s'agit de savoir qui doit s'approcher de Lui. Or, l'autorité est impuissante pour conduire de tels que nous à travers le désert; la chair est rebelle et la dernière ressource de l'autorité est la destruction; mais cela ne conduit pas un peuple à bonne fin pour la gloire de Dieu, bien qu'Il y soit glorifié en justice. Moïse donc est impuissant, dans ce caractère d'autorité qui frappe en justice, à faire parvenir le peuple en Canaan. Dieu donne l'autorité sur son peuple rebelle à la sacrificature, que sa rébellion avait tant méprisée. C'est Christ, sacrificateur dans sa grâce et dans sa bonté, qui nous mène à travers le désert. Nous en avons besoin. Voilà la conclusion à laquelle nous arrivons à la fin du récit qui nous est fait de la marche du peuple de Dieu. Du XVIIe au XXe chap. ce sujet est exposé avec les circonstances qui s'y rapportent. Premièrement, l'autorité d'Aaron est établie par les signes que la puissance de Dieu a montrés dans sa verge placée avec les autres près de Dieu, source de toute autorité. La puissance de vie et de bénédiction se montre avec une rapidité qui manifeste la présence de Dieu. Les boutons, les fleurs et les fruits croissent sur un bois

sec : la sacrificature vivante et victorieuse de la mort par l'efficace divine doit conduire le peuple ; l'autorité de Dieu est placée entre ses mains. Le peuple charnel, qui se fourvoie toujours, hardi naguère en face de la majesté de Dieu, maintenant que sa grâce se manifeste, s'effraie de sa présence et dit qu'il ne peut s'approcher de Lui. Ceci donne occasion à des vues encore plus approfondies sur la position de la sacrificature en général.

Au chap. XVIII, la position de la sacrificature est nettement distinguée, aussi bien que celle des Lévites. Les sacrificateurs seuls s'approchent du sanctuaire ; eux seuls sont capables de cette intimité avec Dieu. Mais, en conséquence de leur position, il y a des péchés, de l'iniquité, qu'ils sont appelés à porter par l'effet de cette proximité, qui ne seraient pas remarqués chez ceux de dehors. Ce qui ne convient pas à la présence et au sanctuaire de Dieu, ne convient pas à son sacrificateur. Ils portent l'iniquité du sanctuaire. Si le peuple manquait à la loi, sans doute il était puni ; mais ce qui souillait le sanctuaire tombait sur Aaron et sur ses fils. Quelle mesure de sainteté donc est donnée aux enfants de Dieu, seuls vrais sacrificateurs ? Le service des Lévites et les Lévites eux-mêmes étaient donnés en pur don aux sacrificateurs. Aussi la sacrificature était un pur don à Aaron et à ses fils. A cause de l'onction, les

choses saintes leur étaient données à manger ; ce qui était un privilége spécial des sacrificateurs. Il en est de même pour nous : ce qu'il y a de précieux sous tous les rapports dans l'offrande de Christ, dans sa vie et dans sa mort, dans ce pain descendu du Ciel, contemplé dans sa vie de dévouement et de grâce ici-bas, et dans sa mort pour nous, tout cela est la viande et la nourriture de nos âmes, dans cette communion avec Dieu où nous nous tenons dans notre sacrificature. Il n'y a que les sacrificateurs qui mangent les choses saintes, et ils les mangent dans un lieu saint. Ce n'est que dans le sentiment de la présence de Dieu et sous l'efficace de cette huile qui ne se verse pas sur la chair, qu'on peut vraiment réaliser ce qui est précieux dans l'œuvre de Christ.

Le verset 10 du chap. XVIII présente quelque chose de très-remarquable, car ce qui est dit ici et nulle autre part, c'est qu'ils devaient les manger dans le lieu très-saint, le Saint des Saints. Il n'y a pas de difficulté dans les termes. J'ai quelquefois pensé que cela pourrait dire d'entre les choses très-saintes. Mais si ce n'est pas cela, le sens est bien dans le Saint des Saints, et ne se rapporte qu'à l'antitype, savoir, que c'est dans la pensée et devant le trône du Dieu souverain lui-même, que nous pouvons réellement nous nourrir de cette précieuse viande. Historiquement les sacrificateurs n'y étaient pas; ils étaient censés y être, étant *dans le sanctuaire* de Dieu.

Il y avait des choses qui appartenaient bien la famille sacerdotale, mais qui n'étaient pas proprement mangées dans le caractère du sacrificateur, telles que des offrandes élevées, des offrandes tournoyées; les filles en mangeaient comme les fils. Tout ce qui était net dans la maison pouvait y participer. Ainsi, dans les joies des enfants de Dieu, il y en a qui leur appartiennent en famille. On jouit des bénédictions qui nous sont accordées, et de tout ce qui est offert par l'homme à Dieu. C'est une joie pour l'âme. Tout ce que fait l'Esprit de Christ, même dans ses membres, à la gloire de Dieu, et encore plus ce qu'il fait en Christ lui-même, est la nourriture de l'âme des gens de la maison de Dieu et les fortifie. Ces prémices, tout le meilleur du moût et du froment, n'est-ce pas que nos âmes en jouissent — des premiers fruits de cette belle récolte de Dieu, du produit de sa semence sur le terrain de son élection? Oui, nous en jouissons en y pensant. Mais les sacrifices pour le péché, pour le délit, les gâteaux, tout ce en quoi nous prenons part en esprit à l'œuvre profonde de Christ, ne se mange que dans le caractère et dans l'esprit de sacrificateur. Il faut entrer, selon l'efficace de cette œuvre de Christ, et dans l'esprit dans lequel il se présente lui-même à la suite de son sacrifice, mû de son amour parfait, en la présence du Très-Saint; il faut participer aux affections d'amour, de dévouement,

lans la conscience de la sainteté de Dieu; en un not, il faut participer aux sentiments avec lesquels Christ se présente comme sacrificateur devant Lui, pour lier par l'amour et l'efficace de son offrande, la sainteté de Dieu à la bénédiction de celui qui a péché, pour réaliser ce qui est précieux en Christ dans cette œuvre, pour y prendre part (car il en est ainsi) en grâce. Et, en effet, cela ne se fait que dans le lieu très-saint, dans la présence de Dieu, où Christ comparaît pour nous. Enfin, soit les joies de famille, soit cette sainte participation en esprit à l'œuvre de Christ, tout ce dont nous venons de parler appartient à la sacrificature. Les Lévites mêmes devaient reconnaître tout ce que Dieu leur donnait comme étrangers sur la terre de promesse, les droits et l'autorité des sacrificateurs. Or, si l'on veut distinguer, tous les chrétiens sont sacrificateurs. Les ministres, en tant que ministres, ne sont que des Lévites.

On voit bien que participer en esprit (y participer réellement, on ne le peut pas) au sacrifice de Christ pour le péché, en en mangeant comme sacrificateur, est une chose très-sainte, un privilége dont on jouit dans un lieu très-saint : tout est spécialement sainteté ici. Mais si, d'un côté, la sacrificature doit conduire le peuple à travers le désert, et que la verge de l'autorité de Moïse ne puisse pas, qu'elle ne puisse que frapper; de l'autre, il faut faire provision d'un moyen d'ôter

les souillures qui auront lieu dans la traversé afin que la communion du peuple avec Dieu co tinue ; c'est pourquoi le sacrifice de la génis rousse est placé ici en dehors de tous les autres parce que c'était ordonné en vue des souillur du désert. Mais, si la considération de Christ, lo même que ce soit Christ offert pour le péché, la participation à son œuvre de sacrificateur, e rapport avec ce sacrifice, était une chose très sainte, réalisée dans la communion du lieu très saint, s'occuper de ce péché, même dans son frère quoique ce fût pour le purifier, souillait ceu mêmes qui n'en étaient pas coupables.

Voici enfin l'ordonnance donnée à cette occa sion : Toucher un mort, c'était bien se souille de péché, car le péché ici est considéré sous l point de vue de souillure qui empêchait l'entré du parvis du Tabernacle. Christ est présenté dan la génisse rousse comme n'étant pas entaché d péché et n'en ayant jamais non plus porté le joug mais il est mené hors du camp, comme entièr ment sacrifice pour le péché. Le sacrificateur q menait la génisse ne la tuait pas ; mais elle éta tuée en sa présence. Il était là pour prendre co naissance de l'opération. La mort de Christ n'e jamais l'acte de la sacrificature. La génisse éta entièrement brûlée hors du camp, même son san sauf ce dont on faisait aspersion sur le devant Tabernacle d'assignation, c'est-à-dire, là où

peuple devait se rencontrer avec Dieu. Là on faisait aspersion du sang par sept fois (parce que c'était là que Dieu se rencontrait avec son peuple), témoignage parfait aux yeux de Dieu de l'expiation faite pour le péché. En venant donc à la porte du Tabernacle, on trouvait toujours la vertu de ce sang, dont l'aspersion avait été faite.

Le sacrificateur jetait dans le feu, du cèdre, de l'hysope et du cramoisi, c'est-à-dire, tout ce qui était de l'homme, et sa gloire humaine dans le monde. Du cèdre jusqu'à l'hysope est l'expression de la nature depuis sa plus haute élévation jusqu'à son abaissement le plus profond. Le cramoisi est la gloire extérieure (le monde si l'on veut). Tout était brûlé dans le feu qui consumait Christ, sacrifice pour le péché. Puis, si quelqu'un se souillait, ne fût-ce que par sa négligence, Dieu tenait compte de la souillure, n'importe par quel moyen elle était contractée. Pour purifier celui qui s'était souillé, on prenait de l'eau vive, on y mettait les cendres de la génisse, et l'homme était aspergé le troisième et le septième jour; alors il était net. Cela signifie que l'Esprit de Dieu, sans appliquer de nouveau du sang à l'âme, prend les souffrances de Christ, preuve que le péché et tout ce qui est de l'homme naturel et du monde ont été consumés dans sa mort expiatoire, et lui en fait l'application. C'est la preuve, la conviction intime que rien n'est ni ne peut être imputé. Mais cela

donne au cœur la conviction profondément douloureuse de s'être souillé malgré la rédemption, et par les péchés pour lesquels Christ a souffert en l'accomplissant, et cela en présence, mais, hélas! dans l'oubli de ses souffrances pour ces péchés, même pour ce péché aux mouvements duquel on se laisse aller si légèrement maintenant; sentiment encore plus profond moralement que celui d'avoir les péchés imputés; car c'est dans le fond des meilleurs sentiments du nouvel homme qui juge par le Saint-Esprit et selon Dieu, et qui prend connaissance des souffrances de Christ et du péché, ainsi qu'il est vu en Lui sur la croix. Le premier sentiment, c'est de l'amertume, quoique sans la pensée d'imputation, de l'amertume, justement parce qu'il n'y a point d'imputation, que l'on a péché contre l'amour aussi bien que contre la sainteté, et qu'il faut se soumettre à cette conviction. Mais enfin (et c'est pourquoi il y avait la seconde aspersion, il me semble), c'est la conscience de cet amour et de la profonde grâce de Jésus et la joie de ce que nous sommes parfaitement nets, par l'œuvre de cet amour. Les détails montrent l'exactitude de Dieu quant à ces souillures, bien qu'Il nous en purifie. Ils montrent aussi que tous ceux qui s'occupent du péché d'autrui, même par devoir pour le purifier, sont souillés; non comme le coupable, il est vrai, mais on ne peut avoir affaire avec le péché sans

se souiller. Enfin, la valeur de la grâce et de la sacrificature est mise en évidence.

Marie la prophétesse meurt; Israël vieillit, pour ainsi dire, dans le désert; et la voix qui chantait des chants de triomphe en montant du sein de la mer Rouge, est muette dans le tombeau. Aussi n'y avait-il point d'eau. Le trajet se prolongeait, les ressources étaient loin d'augmenter; au contraire, on voyait disparaître ce qu'il y avait eu de joie et de témoignage. Le peuple s'attroupe contre Moïse et contre Aaron. Dieu le dirige vers la provision qu'il avait faite pour les murmures. Si nous avons vu sa sainteté, nous voyons maintenant ses ressources et sa bénédiction.

Prends *la verge*, dit Dieu; Il n'en connaît point d'autres maintenant, et *parle* au rocher, et il vous donnera son eau. On n'a qu'à montrer le signe de grâce de la sacrificature intervenant de la part de Dieu selon la grâce dont Il a revêtu son autorité, et dire le mot, et tout ce dont le peuple a besoin sera obtenu immédiatement. Ce n'était pas précisément cette grâce qui avait accompagné le peuple depuis la mer Rouge jusqu'à Sinaï. Ce n'était pas non plus l'autorité qui punissait le péché; mais c'était la grâce qui, prenant connaissance du péché et des besoins, restaurait des souillures de l'un et obtenait tout ce qui répondait aux autres. Mais Moïse, tout en prenant la verge selon le commandement de Dieu, aigri par la rébellion du

peuple, pense à son autorité et à leur rébellion il n'entre pas dans les conseils de la grâce et parle sans sagesse. La rébellion du peuple et le mépris de son autorité ont plus de prise sur son esprit que l'intelligence de la grâce de Dieu ; il frappe le rocher de sa verge. C'est ce qui a dû se faire la première fois. Christ a dû être frappé, pour que l'eau en sortît en faveur de son peuple ; mais il n'a pas dû être frappé plus d'une fois. Maintenant, sous la sacrificature, nous n'avons qu'à parler selon la puissance vivante de cette sacrificature que Dieu a établie, et il y a réponse en grâce à tous nos besoins. On en gâterait les fruits et les fleurs, si j'ose ainsi dire, en frappant avec ; ce n'est plus l'idée qui s'y trouve renfermée. Moïse n'a pas sanctifié Dieu, il n'a pas attaché l'importance qui était due au caractère que Dieu a pris : il n'a pas respecté Dieu dans la position qu'Il avait voulu prendre ; mais Dieu s'est sanctifié d'autant plus, car Il a agi en grâce et désaltéré le peuple, malgré cela. Moïse s'est glorifié lui-même, et devant Dieu il a été abaissé. Il n'a pas su sortir de la position où il avait été placé, pour entrer dans les pensées de la grâce abondante, souveraine et bonne de son Dieu, qui dépassait en compassion la justice et l'autorité sous lesquelles Il avait placé son peuple. Toutefois, Dieu n'abandonne pas son pauvre serviteur. Que nous sommes petits au prix de sa grâce !

La grâce de la sacrificature peut seule faire traverser le désert à un peuple qui serait tel que nous. Mais la traversée du désert tend à sa fin. Il s'agit maintenant des ennemis qui s'opposent à ce qu'elle finisse et à ce que le peuple entre dans le pays désiré, ce pays de la promesse si longtemps cherché. Édom, plein de jalousie, ne veut pas laisser raccourcir le chemin. Israël se détourne de lui. Il est des personnes qui s'opposent à nous, desquelles il convient de se détourner, à cause de quelque relation extérieure qui subsiste entre elles et nous-même, bien qu'elles soient animées d'une haine implacable ; il faut savoir les distinguer. Dieu les jugera dans son temps ; notre main ne doit pas être sur elles. De l'ennemi de Dieu, il faut être ennemi ; là où la puissance de l'ennemi est évidente, c'est la guerre de Dieu. Mais on rencontre dans le chemin ceux qui descendent des sources de la promesse, quoique selon la chair, et qui sont caractérisés par la chair. On les laisse à Dieu ; c'est à lui à en juger. La cause de guerre n'est pas apparente ; elle ne serait pas légitimée pour le peuple.

Maintenant Aaron s'en va aussi. Le service revêt à la fin un autre caractère : ce n'est pas précisément de conduire le peuple dans la patience du désert où la chair se manifeste, qu'il s'agit ; mais ce sont des combats et des difficultés qui se présentent, car il est des difficultés distinctes

de la conduite et de la patience de la vie. Les Israélites sont aux prises avec les Cananéens dans le Midi, quoiqu'ils ne soient pas entrés dans le pays. Mais le roi des Cananéens a été averti de leur arrivée par la présence des espions ; c'était peut-être encore un fruit du manque de hardiesse, de foi, qui les avait fait envoyer. Toutefois, quoique ces ennemis aient quelques avantages au commencement, lorsque Israël se laisse attaquer, quand Israël est prêt à les détruire à la façon de l'interdit, Dieu les livre entre ses mains. Faisons-y attention.

Mais le peuple, en proie à la fatigue, murmure encore, car en effet le chemin était long. Il se battait contre les Cananéens, sans posséder encore le pays ; il ne s'agissait que de les détruire. Dieu s'interpose et leur fait sentir toute la puissance de l'ennemi, de l'ancien serpent. Christ, fait péché pour nous, est le seul remède, le remède parfaitement efficace. La seule vue de cette merveille procure la guérison, car l'efficace est dans la chose même devant Dieu. Ici il ne s'agit pas de conduire le peuple, mais de répondre au jugement de Dieu, soit final, soit comme châtiment, et à la puissance de l'ennemi contre nous en présence de ce jugement, et même comme effet de ce jugement. Dans ce cas, la question est entre nos âmes et Dieu ; il s'agit de la mort, ou tout simplement de la mort de Jésus, et d'une victoire à remporter. Il faut

se soumettre à l'efficace de cette mort, comme étant dans une position sans remède, et regarder en se soumettant à la justice de Dieu, à ce que Dieu a ordonné.

Puis Israël passe en avant, mais il n'est pas encore dans le pays. Dieu le soulage et le rafraîchit de sa libre grâce, sans qu'il murmure. Il assemble le peuple. Israël chante de nouveau tout près du pays les puits qui se trouvent dans le désert. Ils peuvent dire maintenant eux-mêmes : Monte puits ; plus de rocher à frapper, plus de murmures près du pays. Il ne s'agit plus, dis-je, de la vie. A la fin de leur course, il s'agit de salut, de la blessure mortelle du serpent ; on est guéri, on marche et l'on boit avec joie et chants de louanges. Ils creusèrent, car leur activité se déployait en présence de la grâce de Dieu, et l'eau montait dans le désert.

On rencontre des personnes avec lesquelles on ne désire pas la guerre, mais qui ne veulent pas nous laisser passer en paix. Notre guerre est avec ce qui possède notre héritage au-delà du Jourdain. Si l'on nous veut faire la guerre, il nous faut la faire; on ne la cherche pas.

Israël veut passer en paix par le pays des Amorrhéens ; mais ceux-ci ne le veulent pas, et subissent le sort de la guerre qu'ils ont voulu avoir avec le peuple de Dieu. Israël prend leurs villes, et commence déjà de ce côté du Jourdain à réa-

liser, comme d'avance, la possession de la promesse.

Moab s'oppose aussi en vain.

Le voilà dans les plaines de Moab ; il n'y avait que le Jourdain entre lui et le pays de son repos. Mais avait-il le droit d'y entrer? Si l'ennemi ne peut s'opposer par la force, il essaiera un autre moyen, en plaçant sous la malédiction le peuple qui l'avait bien mérité.

Balac envoie chercher Balaam. La grande question de cette scène touchante, est celle-ci : Satan peut-il réussir à maudire le peuple de Dieu, de manière à empêcher son entrée dans le pays de promesse[1] ? Il ne s'agit pas simplement du rachat

[1] Il est de tout intérêt de voir le caractère spécial de cette prophétie.

C'est Dieu qui, de sa propre volonté, intervient contre l'ennemi pour prendre le parti de son peuple, et même à son insu, sans qu'il le lui demande. Ce n'est pas, comme le sont presque toutes les prophéties, un appel à la conscience du peuple, accompagné de promesses propres à soutenir la foi du résidu, au milieu des contredisants. Le peuple n'en sait rien; il murmure encore peut-être dans ses tentes (si belles aux yeux de celui qui avait la vision du Tout-Puissant), contre les voies de Dieu à son égard. C'est Dieu qui déclare ses propres pensées en confondant la malice de Satan, de l'ennemi à qui il a affaire. C'est pourquoi sa prophétie est si complète, qu'elle nous présente toute notre portion, la séparation, la justification, la beauté aux yeux de Dieu (tout ce qui répond à la présence de l'esprit de Dieu), et la couronne de gloire dans la venue de l'étoile de Jacob, de Christ lui-même en gloire.

et de la joie du rachat au commencement de sa course. Mais, à la fin, lorsque toutes les infidélités du peuple ont été manifestées après que le Seigneur l'a amené à Lui, Satan peut-il alors réussir? Non. Lorsque Moïse, dans ces mêmes plaines, a lieu de dire, eu égard à leur conduite envers Dieu : « Vous avez été un peuple pervers et rebelle depuis le jour que je vous ai connus » (et, en effet, ils avaient été excessivement revêches, un peuple de col on ne peut plus raide; ne le connaissons-nous pas?). Eh bien! Dieu dit, par la bouche de Balaam, témoin involontaire de la vérité : « Il n'a point vu d'iniquité en Jacob, ni de perversité en Israël. » Quelle merveilleuse grâce! Quelle perfection des voies de Dieu! Dieu voit bien; Il ne se trompe pas; Il dit la vérité selon la perfection de son intelligence infinie; et c'est parce qu'elle est infinie, qu'Il ne peut voir d'iniquité dans le peuple racheté. Comment en verrait-Il dans ceux qui sont lavés dans le sang de l'agneau? Aussi Dieu ne le veut-Il pas. Entre Lui et le peuple, Il verra tout, Il prendra connaissance de tout; mais lorsqu'il s'agit de l'accusateur, il s'agit de la justice. Dieu ne voit que ceci : que, selon les conseils de sa grâce, Il a donné une rançon; l'expiation des péchés de son peuple a été faite. Il ne pourrait voir ces péchés en justice. La bouche de l'accusateur doit donc confesser qu'il n'y en a pas, et qu'il n'y pas de puissance de l'ennemi contre Jacob.

Balaam était un triste personnage ; forcé de voir de loin la bénédiction de Dieu sur son peuple, de près il ne voit que le chemin de l'erreur dans lequel il veut l'entraîner, pour que cette bénédiction soit (si cela se pouvait) impossible. On ne peut s'imaginer une plus grande iniquité. Nous dirons quelques mots sur son caractère typique. Venons-en à l'histoire. Balac le cherche. Balaam veut interroger l'Éternel, soit par crainte instinctive, soit pour attacher l'importance du nom de l'Éternel à ce qu'il fait.

Effectivement, Dieu intervient et même le prévient; c'est lui qui va vers Balaam. Quoi qu'il en soit, Il prend la chose en main, et Il a de l'ascendant sur l'esprit inique de Balaam, malgré lui; car Balaam n'entre nullement dans la pensée de Dieu. Dieu avait dit : Tu n'iras pas, *il est béni*. Quelle est sa réponse? L'Éternel a refusé de me laisser aller. Il aurait bien voulu, son cœur était tourné vers la récompense de Balac; mais il craint devant Dieu. La bénédiction du peuple n'entre pas dans sa pensée; la générosité de la grâce lui est entièrement étrangère. Aussi, lorsque la tentation se renouvelle, il dit bien qu'il ne peut pas transgresser le commandement de l'Éternel son Dieu; il fait le pieux, et en réalité il n'était pas entièrement dépourvu de sincérité, car Dieu le tenait de près; aussi permettait-il tout ceci; mais, en même temps, Balaam engage les envoyés de Balac à rester

ir ce que Dieu lui dirait de plus. Qu'avait-
n d'en savoir davantage sur une invitation
lire ce peuple que Dieu lui avait dit être
l n'entre nullement dans les pensées du
ɜ Dieu ; il n'a pas une sympathie pour Lui.
ıent, heureux de la bénédiction du peuple,
t eu horreur de maudire ce que Dieu avait
ieu, pourtant, veut se servir de lui pour
un témoignage éclatant en faveur de son
tout en condamnant les voies perverses
ıhète ; et perverses elles étaient en effet. Il
voir sa perversité et sa folie plus stupide
nesse qui le portait. Mais en même temps
ıit continuer son chemin. Cette rencontre
nin sert bien à le forcer par la crainte à
cer fidèlement ce que Dieu mettrait dans sa
. Balaam va à la rencontre, il ne dit pas
.. Il est évident (XXIV, 1) qu'il avait mêlé
:hantements avec la profession du nom de
el, et qu'il avait été ainsi l'instrument de
ıi. Il allait donc rencontrer la puissance
ieuse qui venait là, et Élohim vint au de-
ı lui. Dieu prévient et empêche en faveur
peuple toute puissance de l'ennemi, et fait
Balaam ce qu'Il veut qu'il soit dit. Balaam
ɜ Israël d'en haut et prononce sa prophétie.
ıophétie se divise en quatre parties. Israël
l'objet ; mais en principe elle s'applique
l'Église. La première annonce la séparation

du peuple d'avec le monde : *C'est un peuple séparé*, sanctifié à Dieu; un peuple qui n'est pas compté parmi les nations. La deuxième prophétie déclare que Dieu ne se repent pas. Dieu l'a béni, ne ratifiera-t-il pas ce qu'il a dit? Le *peuple est justifié* et sans péchés aux yeux de Dieu. C'était Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte. Ce peuple avait la force de la licorne, et la puissance de l'ennemi était nulle contre lui.

Balaam voyant enfin que Dieu voulait bénir, se laisse aller à la puissance de Dieu ; il ne va plus à la rencontre des enchantements, et l'Esprit de Dieu vient sur lui. Le peuple étant maintenant déclaré justifié, l'Esprit de Dieu peut lui rendre témoignage, au lieu de se borner à rendre témoignage aux pensées et aux intentions de Dieu. L'Esprit de Dieu est sur Balaam. Balaam voit Israël d'en haut; voyant la vision du Tout-Puissant, il voit le peuple se présenter à lui selon les pensées de l'Esprit de Dieu, comme il subsiste dans les pensées de Dieu lui-même, en haut. Les yeux du prophète sont ouverts. Aussi, remarquez que ce n'est pas l'anticipation de Canaan, ni Israël dans ses habitations permanentes ; Balaam tourne sa face *vers le désert*, et voit Israël demeurant dans ses tentes. Là, l'Esprit les voit et déclare la beauté et l'ordre du peuple aux yeux de Dieu. L'eau du rafraîchissement de Dieu y était aussi *toujours* avec lui. Il était comme un jardin arrosé;

Dieu l'avait planté comme des arbres d'aloès; aussi sera-t-il grand parmi les nations, une source de puissance et de joie. Dieu l'avait tiré de l'Égypte, il était l'ouvrage de Dieu, et la puissance de Dieu devait aller avec lui contre ses ennemis. C'est la beauté, une fraîcheur dont les sources ne tarissent pas, et la puissance (ce que l'Esprit fait pour l'Église) que nous trouvons ici en troisième lieu.

Puis, en quatrième lieu, l'Esprit nous présente la venue du Christ, étoile de Jacob qui couronne la gloire du peuple. Seulement, comme elle vient au milieu d'Israël, c'est en jugement. Quant à nous, ce sera pour nous enlever d'ici, afin de nous faire participer à la joie de sa présence, aux noces de l'agneau.

En un mot, nous voyons la séparation du peuple d'avec le monde; sa justification, son ordre, sa beauté, comme planté de Dieu près des sources éternelles du fleuve de Dieu; et puis l'avènement du Christ. La prophétie est de toute beauté.

Il est très-important pour nous de voir quelquefois l'Église d'en haut, dans le désert, mais dans la beauté des pensées de Dieu, une perle sans prix. Au milieu du camp en bas dans le désert, que de murmures, que de plaintes, que d'indifférence, que de motifs charnels on aurait vus et entendus? D'en haut, pour celui qui a la vision de Dieu, qui a les yeux ouverts, tout est beau. « Je

suis en doute à votre égard, dit l'apôtre, et tout de suite après j'ai de la confiance quant à vous *par le Seigneur*.» Il faut monter jusqu'à lui, on aura ses pensées de grâce, lui qui voit la beauté de son peuple, de son Église, à travers tout le reste, car elle est belle; sans cela on serait, ou entièrement découragé, ou l'on se contenterait du mal. Cette vision de Dieu ôte ces deux pensées en même temps.

On voit le Jugement final des navires de Kittim soit de l'occident au nord de la Méditerranée, et celui de leur chef, lorsqu'il aura affligé Assur et Héber aussi. Ce sera le jugement terrible de Dieu à la fin de ce siècle.

Quelques mots encore sur la position de Balaam.

A la fin d'une économie basée sur une connaissance quelconque de Dieu, quand la foi se perd et que la profession en est retenue, cette dernière devient une renommée dont on se prévaut, comme maintenant du nom de Christianisme. Satan s'en sert. La puissance est cherchée auprès de lui; on va à la rencontre des enchantements, parce que tout en se prévalant du nom de Dieu révélé, on cherche à satisfaire ses propres convoitises, et l'importance du nom de Dieu est attachée à l'œuvre du diable. Toutefois, Dieu est reconnu jusqu'à un certain point. On le craint et il peut intervenir, *mais le système est diabolique; sous le nom de*

l'Éternel, avec une crainte partielle de l'Éternel, et une frayeur qui le reconnaît comme un objet de crainte. Le peuple de Dieu est garanti; mais c'est une pensée bien solennelle, et c'est bien ce qui est arrivé du système chrétien.

Enfin, le malheureux Balaam, dont le cœur était dans les liens de l'iniquité, voyant qu'il ne peut pas maudire par la puissance de Satan, cherche à rendre la bénédiction de Dieu impossible en entraînant le peuple dans le péché et dans l'idolâtrie. A l'égard du peuple, il ne réussit que trop bien. Dieu montre ses voies à l'égard des péchés d'un peuple justifié. Il envoie un châtiment, et le peuple s'humiliant, l'énormité du mal excite l'indignation de Phinées, lequel, agissant avec l'énergie qui convenait aux circonstances, arrête la plaie et s'acquiert une sacrificature permanente dans sa famille.

La traversée maintenant finie, Dieu dénombre son peuple de nouvéau et les compte nom par nom, comme héritiers prêts à entrer dans l'héritage. Il les a gardés à travers tout jusqu'à Canaan; leurs vêtements mêmes ne se sont pas usés. Il arrange les détails de l'héritage, et établit un chef à la place de Moïse, pour les introduire dans le pays de promesse. Le chap. XXVI nous présente le dénombrement.

Au commencement du chap. XXVII sont des détails sur l'ordre selon lequel on devait hériter.

Le pays de promesse est montré à Moïse, auquel le péché de Mériba ferme le chemin et qui ne fait que le voir s'étendre sous ses pieds de loin, et le peuple est placé sous la conduite de Josué pour y entrer. Moïse et Aaron l'avaient conduit par le désert ; mais ici c'est une scène nouvelle, et Josué (quant à l'Église, Christ dans la puissance de son Esprit) est établi pour la conquête du pays. Mais il dépend de la sacrificature dans sa marche, comme effectivement la présence et les opérations du Saint-Esprit dépendent de la présence de Christ dans le lieu saint.

Les chap. XXVIII et XXIX nous donnent le culte du peuple, les oblations qui sont la viande de Dieu. Nous nous arrêterons un moment sur ces deux chapitres. Ce ne sont pas les voies de Dieu, un rassemblement, comme au chap. XXXIII du *Levitique*, ce sont les offrandes elles-mêmes (et, en particulier, celles de bonne odeur, faites par feu), sauf ce qui est purement accessoire[1]. Premièrement, il y a des agneaux pour le service régulier ; savoir : celui de chaque matin et de chaque soir, et pour celui du sabbat, deux agneaux. Puis, des veaux et des béliers aussi pour les fêtes extraordinaires. Les agneaux donc ont la signification la plus simple, c'est la présentation constante de la valeur de Christ et des fidèles en lui, vrai

[1] Pour ce genre de sacrifice, voir les *Types du Lévitique*.

gneau de Dieu. La bonne odeur de son sacrifice monte continuellement, et de nuit et de jour ; et lorsque le vrai Sabbat arrivera, ce ne sera que plus abondamment que son efficace montera en haut en fait d'intelligence et d'application. On peut dire plus abondamment pour Dieu lui-même, quant au fruit du travail de l'âme du Sauveur. Les veaux me semblent représenter plutôt l'énergie du dévouement des âmes, dans leur estimation de ce sacrifice. C'est ce qu'il y avait de plus grand qu'on pût présenter. Comme toujours, ici aussi cela se apporte au sacrifice de Christ, et ainsi au prix qu'on y attachait.

Le bélier était toujours une victime de consécration ou de réparation pour quelque violation des droits de consécration. Il reste le nombre des victimes de ces deux dernières espèces. En général, deux veaux, un bélier et sept agneaux. Et puis, un veau et un bélier le premier jour du septième mois, et le nombre décroissant de la fête des Tabernacles.

Il me semble que tout ceci donne le témoignage rendu par le culte offert à Dieu sur la terre. Ainsi, lorsque ce témoignage est renouvelé, lorsque Dieu renouvelle la lumière qui le suscite, première fête signalée ici, la réponse de la part de l'homme est simple et parfaite, les deux veaux (comme il y avait deux agneaux le Sabbat), le plein et complet témoignage du dévouement de l'homme, car deux

rendaient un témoignage valable. Le bélier de consécration est l'estimation du sacrifice de Christ pleinement développé. L'homme étant toujours ici-bas, et le péché étant toujours en question, le bouc était ajouté en offrande pour le péché.

Si le culte du peuple se rattachait à la résurrection de Christ, c'était la même chose, ainsi qu'à l'occasion de l'œuvre du Saint-Esprit pour rassembler. C'était l'exercice de la puissance de la part de Dieu qui donnait occasion au culte ; la réponse de la part du peuple était la même. Or, le premier jour du septième mois se rapportait au rappel d'Israël, qui était une spécialité et non le témoignage général et complet; tandis que la résurrection de Christ, et la puissance du Saint-Esprit, qui laissaient entrer les Gentils aussi, et s'étendaient ainsi au témoignage parfait des relations de Dieu et de l'homme, produisaient une réponse d'en bas qui reconnaissait en plein le bien que Dieu avait fait et les relations établies là-dessus, soit en étant à Lui selon la bonne odeur de Christ, soit en consécration, soit dans l'estimation intelligente de l'offrande de Christ.

L'onction de l'Esprit et la joie l'accompagnaient. Dans le premier cas donc, savoir, lors de la fête du premier jour du septième mois, il n'y avait qu'un veau au lieu de deux qui étaient offerts le jour des premiers fruits. Au dixième jour du septième mois, il est évident que le même principe

'applique. C'est l'application sur la terre de l'expiation de Christ à Israël. Il n'y avait qu'un veau. Le principe de consécration et la valeur intrinsèque du sacrifice demeuraient les mêmes.

La fête des Tabernacles introduisait un autre ordre d'idées, au moins un nouveau développement de ces idées; c'est l'économie à venir. Il n'y a pas la perfection en ce qui est rendu avec joie volontairement à Dieu; mais cela se trouve réalisé à peu près : treize veaux sont offerts. Le millénium amènera sur la terre une joie de culte et d'actions de grâce qui, Satan étant lié, et la bénédiction du règne de Christ étant répandue partout, seront extérieurement au moins presque parfaites. Les deux béliers manifestent le témoignage de consécration abondante, et peut-être extérieurement l'introduction des Juifs et des Gentils, non consacrés en un seul corps, mais témoins sur la terre l'une manière distincte de cette consécration à Dieu. Puis le témoignage de la perfection de l'œuvre e Christ était plein sur la terre, soit pour Israël, oit pour la bénédiction des Gentils; toute son fficace était manifestée sur la terre; et c'est touours de cette manifestation sur la terre (comprise ar la foi pourtant) qu'il s'agit ici. Il y avait quaorze agneaux.

Le dévouement de joie et de témoignage envers Dieu décline pourtant; il ne cesse pas d'être complet, il est vrai; mais son abondance cesse graduel-

lement de se manifester, comme cela se faisait au commencement. La chose, comme établie de Dieu, reste dans sa perfection.

C'est ce qui se trouve au septième jour, qui complétait la partie purement terrestre. Au huitième jour, nous en revenons à un veau, un bélier et sept agneaux. C'était la contre-partie du jour d'expiation ; car, si le septième jour désignait Israël seul ramené à Dieu, le huitième jour désigne de son côté ce qui était en dehors de la perfection terrestre, et le peuple céleste à part. Voilà, il me semble, l'idée générale de ce que nous donne l'Esprit de Dieu dans ce passage.

Le chap. XXX est le cas des vœux des femmes, qui se rapporte aussi au sort d'Israël, qui a bien pris ces vœux sur lui, à l'ouïe de Dieu qui ne les a pas cassés dans son gouvernement ici-bas ; et Israël est resté responsable du vœu par lequel il s'est obligé, et dont le précieux Sauveur a dû prendre le fardeau sur lui.

La guerre se trouve dans le désert (car elle ne le caractérise pas), toutes les fois que nous tombons dans les piége de l'ennemi, qui nous les tend là. Il y a toujours des combats dans les lieux célestes, pour jouir des choses qui y sont promises. Mais dans le désert, c'est la patience qui est en exercice. Mais s'il y chute, si nous nous adonnons à l'idolâtrie, si nous paillardons avec le monde *en donnant* dans ses piéges, si dans le désert nous

nous unissons amicalement avec le monde, de quelque manière que ce soit, nous nous créons des guerres pour nous défaire du monde, sans même avoir l'avantage d'acquérir, dans ce genre de guerre, du territoire spirituel. Il faut que Dieu fasse changer totalement nos relations avec les gens du monde. Si nous ne nous étions pas liés avec eux, nous n'aurions pas eu cette peine; mais, puisqu'en amis ils nous trompent, il faut que nous devenions ennemis. Sans cela nous n'aurions pas eu de relations quelconques avec eux, position normale et paisible. Que de fois il nous faut agir comme en ennemi avec le monde, parce que nous avons voulu avoir affaire avec eux en amis, et qu'ils étaient en séduction pour nos âmes! Toutefois, Dieu donne une victoire complète aussitôt que nous les traitons en ennemis; seulement il faut la destruction totale et entière de tout ce qui séduisait: rien ne doit être épargné, point de concession.

L'Éternel arrange aussi la joie qui résulte des guerres de son peuple avec ses ennemis. Il choisit ceux qu'Il veut pour faire la guerre et les honore; mais aussi veut-Il honorer à leur place ceux qu'Il a laissés au camp selon sa volonté suprême, et qui ont été fidèles à la tâche, moins pénible peut-être, qu'Il leur a confiée et qui l'ont remplie toutefois selon sa volonté. Dieu lui-même aussi y est reconnu dans les *Lévites* et les Sacrificateurs. Une

autre chose s'y rattache : s'il y a des guerres par notre faute hors de Canaan, il y a aussi des guerres que le peuple de Dieu a faites par nécessité à ceux qui s'opposaient à sa marche à travers le désert, par lesquelles il s'est acquis un bon pays, et jusqu'à un certain point du repos, en deçà du Jourdain, de ce fleuve de la mort qui sert de frontières au vrai territoire de la promesse. Ayant des possessions ici-bas, auxquelles le cœur se rattache, ce cœur se rattache aussi aux bénédictions qui sont en deçà du Jourdain, à ce que le peuple de Dieu s'est acquis de repos hors de Canaan. « Ne nous fais point, disent-ils, passer ce Jourdain. » Moïse sentait la portée de ce souhait. Si lui ne pouvait pas y entrer, selon le gouvernement de Dieu, son cœur y était cependant. Il rappelle le mépris du pays désirable à Kadés Barné, et il blâme fortement Ruben et Gad. Toutefois, les tribus s'engageant à aller tout de même en avant jusqu'à ce que le pays soit conquis, il accède à leur requête et les établit dans le pays avec la demi-tribu de Manassé. Néanmoins l'histoire du Livre saint nous fait voir que ces tribus étaient les premières à souffrir et à tomber entre les mains des Gentils. Ne savez-vous pas, dit déjà Achab, que Ramotz de Galaad est à nous et que les Syriens la possèdent ? Heureux ceux qui attendent les bénédictions de Dieu avec patience, jusqu'à ce qu'ils aient passé le Jourdain, et qui, en atten-

nt, prennent la patience pour leur portion plutôt ne les bénédictions qui sont en deçà, lors même ue c'est la providence de Dieu qui les donne! Elles sont moins assurées. Il n'y a pas de frontières pareilles au Jourdain que Dieu ait posées pour telles dans ses conseils de grâce.

Si Dieu compte son peuple nom par nom, Il fait voir en même temps son gouvernement et sa fidélité; car, tout en le gardant, il n'en restait pas un du premier dénombrement, sauf Caleb et Josué. Aussi se souvient-Il de toute leur longue marche dans le désert; chaque traite est devant ses yeux et dans sa mémoire; et maintenant Il pose en principe la possession du pays par le peuple, et la destruction totale des habitants, qui devaient être entièrement chassés et ne point demeurer au milieu d'Israël; sans quoi ceux qui resteraient seraient un tourment pour le peuple, et Dieu aussi ferait à Israël comme Il avait fait à ces nations. Dangereuse charité que celle qui épargne les ennemis de Dieu, ou plutôt qui s'épargne par incrédulité dans ses combats avec eux, et qui bientôt est entraînée à former avec eux des liaisons qui amènent le jugement que ces ennemis ont hérité et aussi eux-mêmes mérité.

Enfin, Dieu prend soin de son peuple à tous égards; Il pose les limites du pays dont ils devaient jouir; Il arrange la prise en possession, la part de ses serviteurs les Lévites qui ne de-

vaient pas avoir d'héritage. Six de leurs villes devaient être des asiles pour les meurtriers involontaires, type précieux pour Israël lui-même, qui, dans son ignorance, a tué le Christ. Dieu le juge dans ce sens innocent, coupable du sang qu'il ne saurait porter; mais coupable dans son ignorance comme Saul lui-même, figure frappante, comme avorton, de cette même position. Un tel meurtrier pourtant reste hors de sa possession, tout le temps que vit le sacrificateur de ces jours. C'est ce qui arrivera à Israël. Aussi longtemps que Christ garde sa sacrificature actuelle en haut, Israël reste hors de sa possession, mais sous la sauve-garde de Dieu. Les serviteurs de Dieu, au moins, qui n'ont point d'héritage ici-bas, lui servent de refuge, et comprennent sa position et l'accueillent comme étant sous la garde de Dieu. Lorsque cette sacrificature en haut, telle qu'elle est, sera terminée, Israël rentrera dans sa possession. S'il le faisait avant, ce serait passer pardessus le sang de Christ et la terre en serait souillée. Or, la position actuelle de Christ est toujours un témoignage de son rejet et de sa mort au milieu du peuple. Aussi Dieu garde-t-il l'héritage tel qu'il l'a ordonné (XXXVI). Tout ceci donc présente, non le trajet même du désert, mais les rapports entre cette position-là et la possession des promesses et du repos qui vient à la suite. Ce sont *les plaines* de Moab, où Moïse a rendu témoignage,

témoignage vrai, à la perversité du peuple; où Dieu l'a justifié, montrant ses conseils ice en prenant leur parti contre l'ennemi, à insu même, et a poursuivi tous les desseins grâce et de son propos arrêté pour l'établis-nt complet de son peuple dans le pays qu'Il vait promis. Que son nom soit béni; heureux nes-nous qu'il nous soit permis d'étudier ses !

Le Deutéronome.

Nous sommes arrivé au Livre du *Deutéronome,*
vre tout plein d'intérêt dans ses avertissements
raux comme prédication, mais offrant moins de
jets d'explication et d'exégèse que ceux dont
us avons essayé de donner un résumé. Ce Livre
uve Israël déjà sur le bord de Canaan et insiste
r le maintien de ses relations avec Dieu et sur
béissance à ses Commandements, seul pied sur
uel Israël peut y entrer et s'y maintenir, en
utant des avertissements sur la conséquence de
nquer à cette obéissance. Le Livre peut être
isé en trois parties. Les onze premiers cha-
res insistent sur l'obéissance, en donnant divers
tifs pour y engager le peuple. Suivent jusqu'à
fin du XXIX, des Commandements divers aux-
els sont ajoutées comme sanction, les consé-
ences de l'obéissance et la malédiction sur ceux
n'obéissent pas. Du XXX jusqu'à la fin, nous

avons les choses à venir, la bénédiction du peuple et la mort de Moïse. Des onze premiers chapitres, les quatre premiers forment une partie assez distincte. Ce qui frappe dans ces premiers chapitres, c'est la peine que l'Éternel se donne pour présenter tous les motifs possibles à ce pauvre peuple, pour l'engager à l'obéissance, afin qu'il soit béni. Ces choses, qui auraient dû au moins toucher le cœur, ne servaient, hélas! qu'à démontrer sa dureté, et que, si l'homme doit être béni, Dieu doit lui donner un nouveau cœur, ainsi qu'il est écrit dans le chapitre qui termine la seconde partie de ces exhortations à l'obéissance : « Mais l'Éternel » ne vous a pas donné un cœur pour entendre, ni » des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre jusques à aujourd'hui. » (XXIX, 4.)

Le *Deutéronome* est donc la partie la plus essentiellement conditionnelle des livres de Moïse, pour ce qui concerne les deux premières divisions que j'ai indiquées. Le chap. XXIX, qui est le dernier de la seconde division, termine par conséquent en disant : «Les choses cachées sont pour » notre Dieu; mais les choses révélées sont pour » l'Éternel nous et pour nos enfants à jamais, afin » que nous fassions toutes les paroles de cette loi. »

Les chapitres suivants mettent ceci plus en relief, en développant les choses cachées qui devaient arriver lorsque le peuple aurait complètement manqué à l'accomplissement de la loi. Ceci

se voit au chap. XXX (et d'une manière encore plus remarquable au XXXII), en parlant de la justice par la foi. Car la discussion de la justice par la loi était terminée au chap. XXIX, et le chap. XXX suppose le peuple dans une position où l'accomplissement de la justice par la loi était impossible et où il ne s'agissait que de l'esprit et du but de la loi dans les conseils de Dieu. Or, c'était Christ qui en était le but, et c'est à quoi l'Apôtre applique le passage. (*Rom.* X.) Il est intéressant aussi de voir que le Seigneur cite toujours le *Deutéronome,* en répondant à Satan. Il se place sur le vrai terrain où était Israël, pour posséder et garder le pays. N'étant pas seulement l'homme fidèle, mais le Juif, vrai Fils appelé d'Égypte, mis à l'épreuve, quant à sa fidélité, dans les conditions où le *Deutéronome* avait placé le peuple.

Examinons d'un peu plus près les premiers chapitres, qui montrent la peine que l'Esprit s'est donnée pour mettre devant les yeux du peuple tous les motifs qui pouvaient l'engager à marcher fidèlement dans la carrière qui lui était maintenant ouverte.

Le Livre commence par le récit de ce qui s'était passé depuis le séjour des enfants d'Israël à Sinaï, et Moïse leur rappelle le commandement qui leur avait été donné de quitter ce lieu, et de se rendre à la montagne des Amorrhéens, d'entrer et de

posséder le pays[1]. Ils y arrivent et, découragés par les espions, ne veulent pas monter; puis, essayant de le faire sans Dieu, ils sont battus. Passant à côté d'Ésaü et de Moab, Dieu leur donne le pays de Sihon et de Hog. En un mot, Moïse leur raconte, en général, ce qui est arrivé à l'égard de leur entrée dans le pays dont ils doivent prendre possession, la patience et la bonté de Dieu. En leur rappelant Horeb, il insiste (chap. IV) sur le privilége dont ils avaient joui dans la proximité de Dieu, qui leur avait parlé Lui-même du milieu du feu, lorsqu'ils ne voyaient aucune ressemblance; sur l'autorité de sa parole, et sur sa majesté, excluant ainsi toute pensée d'idolâtrie. Il leur fait voir que tous les hommes faits avaient péri à la suite de leur incrédulité; que lui-même ne pourrait entrer dans le pays désirable; que Dieu est un Dieu jaloux, un feu consumant, et que, s'ils faisaient quelque image taillée, ils périraient de dessus la terre où ils allaient entrer, et seraient dispersés parmi les nations, asservis aux dieux qu'ils auraient aimés; toutefois qu'ils trouveraient Dieu s'ils le cherchaient de tout leur cœur, car c'était un Dieu miséricordieux qui ne les abandonnerait pas; que si Sinaï avait été l'éclat de sa majesté, aussi était-il vrai que jamais

[1] Il est intéressant de rapprocher les versets 2 et 3. Il y *a onze journées* de chemin. Israël y a mis quarante ans. Hélas! *que de fois c'est* notre cas par notre infidélité!

un tel Dieu de majesté n'avait voulu être ainsi si près d'un peuple élu et choisi pour l'amour des pères. Voilà les fondements du gouvernement de ce peuple. Moïse sépare trois villes de refuge comme une espèce de prise de possession, de la part de Dieu, du pays qu'Israël avait conquis en deçà du Jourdain.

Au chap. V, Moïse rappelle les dix Commandements donnés en Horeb, et l'on peut remarquer que la délivrance d'Égypte est le motif qu'il donne pour le Sabbat et non le repos de Dieu après l'œuvre de la création. Il leur rappelle leur frayeur devant l'Éternel.

Il les engage, au chap. VI, à aimer Dieu de tout leur cœur, et les exhorte à se souvenir de toutes manières de ces paroles lorsqu'ils jouiraient du pays, et de les garder, n'ayant rien à faire à d'autres dieux. Lorsqu'ils chasseraient leurs ennemis, comme l'Éternel leur avait dit, et lorsque leurs enfants demanderaient ce que veulent dire les ordonnances, ils devaient leur rappeler les délivrances et les signes en Égypte.

Ils devaient détruire tout vestige de faux dieux, étant un peuple saint à l'Éternel, et cela, non à cause de leur importance, mais par l'élection et l'amour de Dieu. Il assure que leur fidélité serait aussi le moyen de la bénédiction, car Dieu rendrait la pareille. Ils ne devraient pas craindre non plus, après tous les signes qu'ils avaient vus.

Au chap. VIII, chapitre plein d'un touchant intérêt sous ce rapport, le fidèle conducteur du peuple leur rappelle aussi comme motif, les voies de Dieu dans le chemin, et comment Dieu les avait humiliés et exercés, de peur que la jouissance des biens du pays ne les enflât (car c'était Dieu qui leur donnait la force nécessaire). Autrement Dieu les détruirait comme il avait détruit les nations (chap. IX). Il leur rappelle leur perversité continuelle, pour leur faire voir que ce n'était pas à cause de leur justice, mais à cause de la méchanceté des nations, que Dieu chassait ces nations de devant eux. Il leur applique (chap. X) l'élection et la grâce de Dieu, pour les engager à l'obéissance et à montrer un esprit de grâce envers l'étranger, en leur rappelant que Dieu avait renouvelé la loi.

Ensuite, chap. XI, il leur rappelle les jugements sur les Égyptiens et les jugements sur Dathan et Abiram, et leur déclare la beauté et l'excellence du pays dans lequel ils allaient entrer, pays toujours [1] sous le regard de l'Éternel; et enfin, il place devant leurs yeux la bénédiction ou la malédiction qui les y attendait selon leur conduite, lorsqu'ils y seraient, en les engageant à garder soigneusement les Commandements de l'É-

[1] Les termes dans lesquels ceci est exprimé présentent un contraste de toute beauté entre les soucis de l'homme en *cherchant la* bénédiction et la grâce d'en haut.

ternel et à les enseigner à leurs enfants. Aussi est-il ajouté qu'en gardant les Commandements de Dieu, ils parviendraient à entrer en possession, du pays de la promesse dans toute son étendue.

Au chap. XII commence la seconde division qui contient les statuts et les ordonnances qu'ils étaient tenus d'observer. Ce ne sont pas les anciennes ordonnances répétées, mais ce qui tenait spécialement à leur conduite dans le pays, pour qu'ils le gardassent et qu'ils y fussent bénis. C'est une alliance, ou des conditions de relation avec Dieu et de jouissance de ses promesses, ajoutée à ce qui avait été dit auparavant. (Voy. chap. XXIX, 1.) Les ordonnances se rapportent en général à ceci, qu'ils étaient un peuple appartenant à l'Éternel, et qu'ils devaient se séparer de toute autre relation pour être à lui, et se garder de tout ce qui pourrait les entraîner en de telles relations ou les souiller dans celles qu'ils avaient avec l'Éternel. En même temps, des directions sont données pour les détails du maintien de ces relations. Mais il s'agissait plutôt des relations directes du peuple avec Dieu. Les sacrificateurs y entrent pour peu de chose, et en général comme objets des soins du peuple étant dans le pays, selon des ordonnances déjà données. Le peuple doit se conduire de telle et telle manière à leur égard; mais les relations sont immédiates entre le peuple et Dieu.

Le premier principe posé pour assurer ces relations, c'est le choix d'un lieu pour être le centre de ces relations. Ils iraient là avec toutes leurs offrandes ; ils pouvaient manger de la chair ailleurs — sans le sang —; mais les choses consacrées ne pouvaient se manger qu'au lieu choisi de Dieu. Ils ne devaient pas même s'enquérir des voies de ceux qui avaient été chassés du pays. Si les signes d'un prophète qui les engageait à servir d'autres dieux s'accomplissaient, ou si le parent ou le chéri de leur âme les y engageait, on les mettrait à mort ; si quelqu'un d'une ville, toute la ville serait réduite en un monceau de pierres. Aucun rapport avec autre chose que Dieu ; aucun support pour ce qui donnait dans le piége.

Le chap. XIV défend au peuple, comme étant enfants du Dieu vivant, d'imiter les habitudes profanes, signes du dévouement des idolâtres aux êtres impurs qu'ils adoraient. Dieu avait choisi Israël pour Lui. Il ne devait pas se souiller non plus en mangeant des choses abominables. Il était un peuple saint.

Les dîmes et toutes les prémices devaient être offertes à Dieu. Ainsi consacrées, chacun les mangerait là où Dieu aurait placé son nom.

Le même commandement avait été donné (chap. XII) au sujet de l'endroit où cela devait *se manger* (en ajoutant que les enfants, les servi-

teurs et les servantes y participeraient), en l'appliquant aux vœux, aux offrandes volontaires et à l'oblation élevée. Ces ordonnances sont très-remarquables. On peut en ajouter ici une autre qui se trouve à la fin du chap. XIV. Les dîmes de la troisième année devaient être gardées à la maison, et le Lévite, l'orphelin et l'étranger devaient venir pour en manger; et l'Éternel bénirait celui qui ferait ainsi, dans tout l'ouvrage de ses mains.

Ici tout était sanctifié comme ayant été présenté à l'Éternel. On reconnaissait ainsi que le peuple était à Lui et que tout ce dont le peuple jouissait était de Lui; mais, en lui rendant ce qu'Il avait donné, on jouissait, dans la communion avec Lui, et toute sa famille, des choses communes entre Dieu et le peuple, données par Lui, offertes à Lui, et dont on jouissait dans sa présence, en communion les uns avec les autres, Dieu lui-même y participant, car tout Lui était offert. Ce n'étaient pas ici les sacrificateurs qui frayaient un chemin pour que le peuple pût s'approcher de Dieu. Dieu était honoré par l'offrande, Dieu jouissait de la piété du peuple, et le peuple offrait lui-même avec joie; assis devant Dieu lui-même, dans la joie de sa communion, comme à la même table, c'était le peuple qui jouissait. Dans le cas des dîmes de la troisième année, ce n'est pas la joie du peuple en famille

avec Dieu, c'est plutôt la grâce qui fait jouir ceux qui étaient étrangers ou dans la privation, et le serviteur de Dieu qui n'avait point d'héritage. C'était dans leurs portes mêmes que cela se faisait; ils avaient le privilége d'agir en grâce de la part du Seigneur, en communiquant à ses pauvres ce qu'Il avait donné. Ils n'allaient pas à la maison de l'Éternel, mais ils invitaient la veuve, l'orphelin et le Lévite dans leur maison pour se réjouir, et l'Éternel les bénissait. Les rapports immédiats du peuple avec Dieu en communion de famille et en grâce, sont ici très-remarquables. Les sacrificateurs ne paraissent pas; les Lévites sont les objets de la libéralité du peuple, comme étant sans héritage. (Comp. XV, 19.)

Le chap. XV enseigne à chacun d'entre le peuple la considération, en libéralité et en grâce, de ses frères pauvres, assurée d'ailleurs à ceux-ci par l'année de relâche qui s'appliquait aux dettes et aux esclaves hébreux. La dépendance de celui qui respectait ainsi l'Éternel dans ses pauvres, devait être de Dieu qui bénirait celui qui agirait ainsi, selon son commandement; car ces pauvres étaient ses pauvres.

Le chap. XVI lie le peuple au trône de l'Éternel à Jérusalem, par des solennités dans lesquelles Il s'entoure de son peuple béni et heureux dans la délivrance qu'Il lui a accordée sous son gouvernement. Ce sont les trois fêtes solennelles, la

Pâque, la Pentecôte et les Tabernacles. L'esprit de chacune de ces fêtes suggère quelques remarques. La Pâque rappelait la délivrance, mais la délivrance de l'esclavage en Égypte, soit du péché ou de Satan. Le pain sans levain est ici le pain d'affliction ; la connaissance de Christ, ou l'application de Christ au cœur, tout en étant accompagnée de la délivrance et du salut, lorsqu'elle a la forme de la repentance (et c'est ce qui est le cas, lorsqu'il s'agit de se rappeler sa délivrance), a toujours quelque chose d'amer. Il n'est pas question ici de joie. On est sorti à la hâte, par le bras puissant de Dieu, et si l'on est heureux, c'est seulement d'échapper en sentant que c'est par la puissance de Dieu seule, et on est sensible à son état qui avait donné lieu à tout cela. On mangeait la Pâque le soir, et le matin chacun s'en retournait dans sa tente. On rentrait chez soi avec le sentiment de la bonté de Dieu, avec le sentiment que c'était une délivrance du mal sous lequel on était par sa faute et pour sa ruine. La sainteté se présente sous la forme de la repentance et de la délivrance du mal, de la conscience et du jugement du péché : elle est obligatoire ; on n'ose plus rester dans le mal; on était retranché si le levain se trouvait dans la maison, bien que cette sainteté en elle-même soit la joie des rachetés. Aussi, on était tenu de célébrer la fête là où Dieu mettrait son nom. Dieu rassemblait le peuple autour

de sa demeure, et le rattachait à son nom et à lui-même. Leur nationalité et tous leurs souvenirs se liaient avec le culte de l'Éternel. C'était encore une sauvegarde contre l'idolâtrie. (Vers. 5, 6, 7.)

Sept semaines écoulées, le peuple devait se réunir de nouveau autour de l'Éternel. On comptait sept semaines depuis le jour qu'on mettait la faucille au blé, depuis le jour qu'on commençait à récolter les fruits de la terre de promesse. On attendait le temps parfait de l'œuvre de Dieu. Ce qui, premièrement, caractérisait cette fête, c'était que chacun offrait une offrande de franche volonté, selon la bénédiction dont l'Éternel son Dieu l'avait béni. C'est le Saint-Esprit et la bénédiction qui en découle, que ce type nous présente. Ce n'est pas seulement le rachat, mais la puissance des bénédictions qui en sont le résultat, toutefois pas en plein : c'étaient seulement des prémices offertes à Dieu. C'est l'effet de la puissance du Saint-Esprit, que de présenter ces prémices à Dieu, savoir : Israël historiquement au commencement (sur le principe du rachat et de la nouvelle alliance); mais, en effet, l'Église elle-même devient les prémices de la création de Dieu.

Mais l'effet produit par le Saint-Esprit, l'effet de sa présence en général, est ce qui caractérise cette fête. Il ne s'agissait pas d'offrande volontaire lors de la fête de Pâque ; on mangeait à la

hâte, et l'on s'en retournait. Mais le Saint-Esprit a donné la bonne volonté au cœur renouvelé, et selon la jouissance des fruits de la promesse, selon la mesure de la bénédiction de l'Esprit de Dieu, on peut et on veut rendre à Dieu les prémices du cœur, de tout ce qu'Il nous a donné. Aussi, et c'est ce qui accompagne toujours cette franche volonté, fruit du Saint-Esprit, on devait se réjouir, se réjouir dans la présence de l'Éternel son Dieu. Les fruits de la grâce, les fruits de l'Esprit se manifestent en joie et en grâce. La bénédiction se manifeste dans l'esprit de bénédiction, dans la joie et la bonne volonté de la grâce. Heureux et précieux effets; la joie et le désir de la joie d'autrui découlent toujours de la grâce connue selon la puissance de l'Esprit de Dieu. Ainsi devaient se réjouir l'adorateur, son fils, sa fille, son serviteur et sa servante, le Lévite dans ses portes, l'étranger, l'orphelin, la veuve, là où l'Éternel avait placé son nom. Il s'entourait de la joie, fruit de la grâce et de sa bénédiction. Le souvenir d'avoir été serviteur lui-même, devait toucher le cœur et influer sur la conduite d'Israël, et, en comprenant la grâce qui l'avait délivré lorsqu'il était tel, le faire agir en grâce envers ceux qui lui étaient esclaves. En même temps, il est averti d'observer les statuts de l'Éternel. Car la présence du Saint-Esprit, tout en donnant de la joie, nous porte à la vigilance et à l'obéis-

sance. Nous jouissons des arrhes et des prémices devant Dieu, mais encore ici-bas, où cette vigilance et cette retenue sont nécessaires.

Lorsque la récolte, la moisson et la vendange étaient terminées (c'est-à-dire, lorsque Dieu aura ramassé les siens, les ayant cachés dans son grenier, et foulé au pressoir ses ennemis), alors venait la fête des Tabernacles, fête dont il est sûr que nous n'avons pas l'antitype. La Pâque et la Pentecôte, bien que tous leurs effets ne soient pas encore accomplis, ont eu leur accomplissement, quant à l'événement qui y est signalé. Mais les Tabernacles n'ont point eu encore d'accomplissement. Ils l'auront lorsqu'Israël, rétabli dans sa terre après la fin de cette économie, jouira pleinement de l'effet de la promesse de Dieu. La joie, par conséquent, est tout d'abord mise en avant, tandis que l'offrande de franche volonté se trouvait la première chose en ce qui préfigurait la présence du Saint-Esprit sur la terre. Tous les sept jours de suite, ils devaient observer la fête. C'est la joie continuelle et complète, non selon la mesure de la bénédiction, mais parce que Dieu les avait bénis dans tous les travaux de leurs mains. C'est pourquoi certainement ils devaient se réjouir. L'esprit de ce jour nous appartient, quoique l'accomplissement n'ait pas encore eu lieu. Il y a une joie qui se manifeste en nous, qui se rapporte à *la mesure de* l'effet actuel de la présence du Saint-

Esprit; joie qui exige de la vigilance et une marche dans le chemin étroit, et où le souvenir de notre état précédent fortifie en nous l'esprit de grâce envers les autres et où la présence de l'Éternel est spécialement signalée. Il y a une joie connue dans le cœur, quoique les choses qui nous réjouissent ne soient pas encore accomplies ; joie qui se rapporte au moment du repos où les travaux seront terminés, où il ne sera plus nécessaire de veiller, et où il n'y aura pas besoin du souvenir de notre misère pour nous pousser à partager nos bénédictions avec les autres. La fête même suffira pour la joie de tous. « Tu te réjouiras dans la fête. » Finalement, l'Éternel rappelle le grand principe des trois fêtes, savoir : de comparaître devant l'Éternel trois fois par an, en faisant des offrandes à l'Éternel.

Le verset 18 commence un sujet nouveau : les soins donnés et les instruments employés pour conserver la bénédiction et exécuter les jugements qui étaient nécessaires dans ce but. La pensée est toujours de garder le peuple en relation avec l'Éternel seul. Ils devaient établir des juges et des prévôts dans leurs portes. Ce qui attirait à l'idolâtrie est défendu ; celui qui les y attirait devait être lapidé. (chapitre XVII). Si la cause était trop difficile, les sacrificateurs et les juges devaient en prendre connaissance et le peuple était tenu de leur obéir.

Le cas où le peuple désirerait un roi est prévu. Il devait être du peuple, ne pas agir de manière à entraîner des relations avec l'Égypte, ni à attirer le peuple à l'idôlatrie; mais il devait écrire de sa main et lire tous les jours le Livre de la loi, y étant soumis de manière à ne pas mépriser ses frères.

Chapitre XVIII. La part des sacrificateurs et de toute la tribu de Lévi leur est assignée. Il est défendu de suivre les abominations à cause desquelles les nations qui habitaient la terre seraient dépossédées de devant Israël, en consultant ceux qui pratiquaient la divination. L'Éternel susciterait un prophète semblable à Moïse, que le peuple devrait écouter. Ces ordonnances prévoient dans le peuple le manque de foi nécessaire pour marcher simplement avec l'Éternel. Christ seul est la vraie et unique réponse. Le peuple ne devait pas craindre un prophète qui donnerait un signe qui ne s'accomplissait pas, l'Éternel n'avait pas parlé.

Un mot ici sur la part des sacrificateurs.

Premièrement l'état normal du peuple était d'être conduit par les sacrificateurs et, en cas de besoin, par des juges extraordinairement suscités, et de demeurer sous la garde de Dieu dans la terre, jouissant de sa bénédiction. C'était la théocratie proprement dite. Les lois de Dieu dirigeaient le *peuple, et le* peuple jouissait de la bénédiction de

Dieu. Les sacrificateurs décidaient les questions qui surgissaient. Un juge était suscité dans des cas exceptionnels.

Les sacrificateurs ici sont introduits en rapport avec ce qui était nécessaire pour la jouissance de la terre, non comme moyen de s'approcher de Dieu. Aussi ils étaient là pour accomplir leur ministère devant Dieu, et une telle portion leur appartenait.

Le roi n'était supposé que dans le cas où le peuple le demanderait pour être semblable aux nations, et dans ce cas il devait rester, autant que possible, simple au milieu d'Israël, afin que la loi de Dieu eût toute son autorité. Le peuple est toujours censé être lui-même responsable devant Dieu et jouir de la terre sous cette responsabilité, quoique dans ce but soumis aux décisions des sacrificateurs. Il tenait la terre de Dieu. Il ne s'agit pas ici de s'approcher de Lui, mais de reconnaître sa délivrance et sa bonté, comme dans les fêtes que nous avons considérées. Ainsi celui qui montait au lieu que l'Éternel avait choisi, mangeait avec sa famille et quelquefois aussi avec le Lévite, l'étranger, etc., les dîmes de chaque année (la troisième année il y en avait pour le Lévite et le pauvre), les premiers-nés du bétail et du troupeau, les vœux, les offrandes volontaires et offrandes élevées, le tout devant l'Éternel. Mais, tout en faisant l'offrande à l'Éternel, celui qui offrait en

jouissait. (Voy. chap. XIV, v. 23, 28, 29; XII, v. 7, 11, 12, 17), tandis qu'au chap. XVIII, le sacrificateur avait une certaine partie d'un sacrifice, les prémices du froment, du vin et de l'huile, et la première toison des brebis.

La première partie de ces ordonnances est d'autant plus remarquable, que, dans le livre des *Nombres*, chap. XVIII, les premiers-nés, les offrandes élevées, aussi bien que toutes sortes d'offrandes pour le péché et les gâteaux, sont donnés aux sacrificateurs, et les dîmes aux Lévites.

On peut remarquer ici la différence de ce qui était dans le cas des prémices, appropriées aux sacrificateurs, d'avec ce qui, dans le *Deutéronome*, est donné au peuple, et dans les autres livres aux sacrificateurs. La différence de position a déjà été signalée.

Dans les trois livres précédents, il s'agit de s'approcher de Dieu, et les sacrificateurs seuls sont censés pouvoir le faire; et ainsi, dans la relation de sacrificateurs, ils mangeaient dans un lieu saint tout ce qui était offert. Eux seuls étaient près de Dieu, et ce qui était apporté à Dieu (selon la force du mot[1], ce qu'on approchait de Dieu), était à eux qui étaient près. Ainsi tous les arrangements du Tabernacle étaient faits pour un peuple

[1] Le mot traduit offrande, soit corban, vient d'un mot *qui signifie s'approcher*, en approcher.

qui se trouvait dans le désert, étranger là ; et il est à remarquer que dans l'*Épître aux Hébreux* saint Paul ne parle jamais d'autre chose que du Tabernacle, jamais du temple. Les relations dont il parle sont des relations de pèlerins avec Dieu.

Dans le *Deutéronome*, il n'en est plus ainsi. La demeure du peuple dans la terre promise y est considérée, et par conséquent le peuple est censé, non pas d'être dans le cas d'apprendre comment il doit s'approcher de Dieu, mais de jouir, de par Dieu, de l'effet de sa promesse dans sa présence et devant Lui, de sorte que les sacrifices regardent le peuple immédiatement. — Ils sont dans la jouissance des promesses, dans la présence de Dieu, et ils réalisent dans la communion du Seigneur tous les moyens par lesquels ils en jouissent, et participent en communion à tout ce qui est consacré à Lui comme signe de la rédemption qui leur a acquis cette jouissance.

Les prémices de la terre (ce qu'elle produit) sont autre chose. Jouissant de ces fruits de la bonté de Dieu, le peuple lui en rendait les prémices, en témoignage que cela venait de Lui et que tout était à Lui, et que sa grâce leur en avait fait part. (Voir chap. XXVI.) Ainsi, ce n'était pas au peuple à manger les prémices : ils les offraient à Dieu, ils mangeaient tout ce qui restait. C'était reconnaître Dieu en participant à ses bénédictions. Les prémices donc étaient offertes à Dieu,

et elles tombaient ainsi dans les mains des sacrificateurs comme leur portion.

Au chap. XIX commencent des ordonnances qui supposent que le peuple a pris possession de la terre et en jouit, afin qu'en les suivant la terre ne soit pas souillée et que le peuple marche avec la force de l'Éternel.

Trois villes de refuge sont ordonnées, et celui qui tue son prochain, sans le haïr, est distingué du meurtrier : principe important, quant au sort de la nation juive, pour distinguer, entre ceux qui ont pris part volontairement à la mort du Seigneur ou qui s'y joignent de cœur à la fin, et ceux qui l'ont fait par ignorance. Les ordonnances de justice aussi contre les faux témoins sont données. Au chap. XX, les ordonnances pour la guerre. Au chap. XXI, nous trouvons trois cas intéressants, comme étant des principes qui s'appliquent aux voies de Dieu avec Israël : le cas de celui qui est trouvé mort ; celui de l'enfant de la femme qui n'est pas aimée, et celui de l'enfant rebelle. Il faut que la terre de l'Éternel soit gardée dans la pureté. Israël devra faire cette confession et se décharger du sang du Messie aux derniers jours. Si le cas des deux femmes s'applique à Israël sur la terre, il s'applique encore plus à Christ, chef des Gentils et de l'Église, avec laquelle il héritera toutes choses, bien que sur la terre Israël soit la femme bien-aimée. Toutefois, Israël en tant qu'en-

fant rebelle sous l'ancienne alliance, est condamné et retranché. La malédiction de la loi est pourtant tombée sur un autre pour les rachetés. L'application de la fin de ce chapitre est trop connue des lecteurs de la Bible, pour que j'insiste là-dessus. Ici, cette question est traitée au point de vue de la souillure de la terre que l'Éternel avait donnée en héritage au peuple. Je résumerai rapidement les sujets que nous avons parcourus depuis le v. 18 du chap. XVI. Nous avons les moyens, en fait d'autorité, employés de Dieu pour maintenir le peuple dans ses voies et dans la connaissance de sa volonté, pour qu'il jouisse en paix de la terre. Des juges et des prévôts devaient être établis et juger avec droiture. Le sacrificateur et le juge extraordinairement suscité, devaient leur communiquer, en cas de besoin, quelle était la sentence, la volonté de Dieu; et le peuple devait lui obéir. Si le peuple voulait avoir un roi, les directions sont données pour sa conduite.

Des directions sont données pour les Lévites qui se voueraient au service de l'Éternel, au lieu choisi de Lui pour sa demeure, et le peuple cherchant à connaître la volonté de Dieu, ne devait pas la chercher auprès des devins : l'Éternel susciterait un prophète. Ensuite il est fait provision pour que la terre ne fût pas souillée par le sang, les anciens des villes prenant connaissance du fait, si le meurtrier avait tué sans dessein pré-

médité. Les villes de refuge présentent un beau type de l'état d'Israël sous le point de vue de son péché, comme ayant tué le Seigneur Jésus, soit par ignorance (ainsi que la grâce de Dieu l'envisage par rapport à ceux qui se repentent), soit sciemment; car la persévérance dans son rejet serait la preuve qu'ils l'auraient fait ainsi; Dieu les jugera d'après ce principe. Aussi le peuple était placé, sous ce dernier point de vue, sous l'exigeante rigueur de la loi.

Au chap. XX, les provisions sont faites pour concilier la guerre qui surviendrait, avec la jouissance du pays et la bénédiction de Dieu, soit individuellement, soit en cas de conquête, et des directions sont données pour que la puissance de Dieu y soit, et comment, d'après la volonté de Dieu, il faut traiter les ennemis, toute miséricorde envers les nations de Canaan étant défendue, afin qu'Israël n'apprenne pas les abominations dont elles étaient coupables.

Chapitre XXI. Autre provision pour que la terre ne soit pas souillée par le sang. On ne peut manquer de voir que, tout en déclarant comme ailleurs, que la vie appartient à Dieu, qu'Il ne passera pas par-dessus, lorsqu'on attente à ses droits; on ne peut, dis-je, manquer de voir que le sang de Christ est, par-dessus tout, le sang dont Israël est coupable. (Voy. *Ps.* LI.) Ici (chapitre *XXI*), — et le sang de Jésus est la seule expiation

du péché qui l'a versé, — les anciens s'excusent en plaidant l'ignorance de ce qui avait été fait. Il en sera de même quant à Israël; toutefois il n'y a que le sang de la génisse qui n'a jamais porté de joug, qui puisse effacer le péché. Ainsi, la culpabilité du sang innocent sera ôtée de dessus le peuple. Les directions qui suivent sont bien des directions pratiques pour Israël; mais il m'a semblé aussi y voir des principes de Dieu envers son peuple. Ainsi, Israël sur la terre et l'Église dans le ciel, ont été l'un et l'autre le vrai premier-né que Dieu ne veut pas déshériter. Et le fils rebelle présente aussi Israël dans sa désobéissance finale à Dieu.

Le chap. XXII renferme des ordonnances établies pour empêcher le peuple de manquer à la bienveillance et à la miséricorde, et le garder de ce qui nuirait aux sensibilités de la nature, en tendresse ou en pureté. De même aussi, tout mélange est défendu dans le labourage et dans les semailles. Les mêmes égards sont exigés en faveur des femmes, qui sont protégées contre le déshonneur que pourrait leur faire un mari brutal et sans procédés, tandis que l'impureté est punie de mort. Ainsi (chap. XXIII), le peuple est instruit dans les sentiments qui lui convenaient selon Dieu, par rapport aux nations (eu égard à la manière de faire de ces nations) en cas de guerre. Il est instruit aussi dans les convenances, quant à la pureté

du camp, puisque Dieu y était; il est instruit dans la volonté de Dieu à l'égard de toutes sortes de choses, telles que le cas de l'esclave qui se serait sauvé de chez son maître, des choses moralement impures, de la vigne même d'un voisin, et, chap. XXIV, chose plus sérieuse, du divorce et de tout ce qui le regardait, de la délicatesse envers les pauvres, des gages des ouvriers, de ce qui restait à glaner pour les pauvres. L'esprit de toutes ces ordonnances est très-instructif, et la bonté et la tendresse de Dieu, qui daigne prendre connaissance de toutes ces choses et qui enseigne à son peuple la délicatesse, les convenances, cette considération d'autrui, ces sensibilités, ces égards qui, en ôtant la brutalité et en amollissant la dureté du cœur de l'homme, forment ses voies d'après cette charité dont l'Esprit de Dieu se revêt lorsqu'il agit dans le cœur de l'homme. Ici, il est vrai, tout est imparfait. Il y a des choses qui sont supposées ici, et qui servent de base à ces ordonnances, que la pleine opération de l'Esprit de Christ ôterait entièrement: le divorce, par exemple, et d'autres choses supportées comme existant à cause de la dureté de leur cœur. Mais les limitations et les conditions que la loi de Dieu y apporte, mettent un frein à la méchanceté de cette volonté, qui en opprimant les autres s'endurcit elle-même. Le chap. XXV *ajoute* des ordonnances qui font suite à ce que

nous avons déjà lu, en prenant garde qu'un de leurs frères ne soit pas déshonoré à leurs yeux, qu'aucune famille ne périsse du milieu de son peuple, en maintenant la pureté et la droiture. Quant aux ennemis acharnés de Dieu et de son peuple, Israël ne chercherait jamais leur paix. L'amabilité humaine est souvent inimitié contre Dieu. Cette ordonnance est d'autant plus remarquable, que nous l'avons à la suite de tant d'autres qui veillaient à ce qu'on eût des égards même pour un oiseau. L'Éternel avait pris soin qu'un Égyptien pût trouver l'entrée de l'assemblée de Dieu; mais ces affections devaient être en exercice envers les Égyptiens pour le bien de l'âme même des Israélites. Ils ne devaient pas s'endurcir contre ceux au milieu desquels ils avaient été. Mais, épargner les Amalécites qui venaient à la rencontre d'Israël pour lui barrer le chemin et détruire les faibles d'entre ce peuple, c'était oublier ce qui était dû à Dieu qui le ramenait; et, quant au peuple, cela aurait été l'indifférence du cœur au mal, et non l'épanchement d'une affection naturelle; ce n'était pas non plus se rendre à ses souvenirs dont la charité pouvait se mêler en bien, en devenant l'oubli des maux faits autrefois. Là où il y a quelque noblesse de sentiments, des hommes qui se connaissent, tout en s'étant fait du mal, se connaissent toujours lorsque le mal est passé. Mais il y a un

esprit qui ne réclame rien sinon le dégoût : on ne fait que s'épargner soi-même et admettre cet esprit même dans le cœur, pour y participer, lorsqu'on le tolère. Il ne s'agit pas de juger, il s'agit de l'état de son propre cœur. L'éloignement de Dieu d'un Égyptien était reconnu; mais s'il était rapproché de lui pendant trois générations, pourquoi serait-il tenu dans l'éloignement, pourquoi demeurerait-il étranger? Mais Amalec ne craignait pas Dieu; il n'y avait rien qui le reconnût. Que pouvait-on y reconnaître donc? Il faut introduire Dieu dans nos affaires, dans nos relations, et la charité, la fermeté, la justesse dans nos jugements se retrouveront toutes à leur place et se reproduiront dans toutes nos voies.

Pour clore cette suite d'ordonnances, nous avons (chap. XXVI) un tableau de toute beauté, du culte qui est à la suite de la jouissance de la terre, selon les promesses de Dieu, tableau rempli d'instruction pour nous aussi.

Premièrement, le grand sujet de ce livre y reparaît comme partout; Israël se trouve dans la terre que Dieu lui avait donnée pour héritage.

Mais, pour le culte, il ne s'agit pas ici de s'approcher de Dieu dans le sanctuaire, par des sacrifices qui, supposant le péché, ouvraient le chemin pour que le peuple se trouvât dans la présence de l'Éternel. Il jouit de la promesse et *se présente* en adorateur, rendant des actions de

grâce comme en jouissant. En présentant les prémices des fruits de la promesse, on devait se rendre dans le lieu où l'Éternel avait placé son nom. Quel était donc l'esprit de ce culte ? Premièrement, il était basé sur la confession ouverte qu'on était en pleine jouissance de l'effet de la promesse de Dieu. « Je déclare aujourd'hui à l'Éternel que je suis venu au pays que l'Éternel avait juré à nos pères de nous donner.» C'est là le premier trait de ce culte, la haute profession d'être dans la jouissance de l'effet de la promesse. C'était reconnaître la fidélité de Dieu dans la communion actuelle de sa bonté. *Là-dessus*, l'offrande était présentée. Puis, dans la présence de l'Éternel, l'adorateur faisait confession de la rédemption et de la délivrance du peuple. Un Syrien qui allait périr avait été son père, et après, ses enfants opprimés par les Égyptiens avaient crié à l'Éternel, et l'Éternel les avait exaucés et les avait délivrés à bras étendus, et les avait fait monter, en déployant sa puissance, dans le pays dont ils jouissaient. Le second trait donc, c'est la confession de ce que sa misère avait été et de son impuissance dans le passé, et que sa rédemption avait été accomplie par l'Éternel seul, à qui il était redevable de toutes ces bénédictions. Là-dessus, l'adorateur s'adresse directement à l'Éternel en lui offrant les prémices de ces bénédictions. *C'était* reconnaître Dieu dans les béné-

dictions, effet immanquable de l'œuvre de Dieu dans le cœur, et seul moyen d'en jouir vraiment, car les bénédictions de Dieu détournent le cœur de Lui, si leur premier effet n'est pas de le tourner vers Lui. C'est là l'histoire d'Israël, et mille fois, hélas! celle de nos propres cœurs dans les détails de la vie. Avant de jouir de la bénédiction, le cœur pieux y reconnaît Dieu lui-même. Voyez un bel exemple dans la conduite d'Éliézer, serviteur d'Abraham, envoyé pour chercher une femme pour Isaac.

Ensuite il est ajouté : «Et tu te réjouiras de tout le bien que l'Éternel ton Dieu t'aura donné.» On en jouit avec Dieu. Et remarquez ici que, dans cette joie, par conséquent, l'esprit de grâce se manifeste tout de suite : « Toi, le Lévite et l'étranger qui se trouve au milieu de vous. » On ne peut se réjouir vraiment de la bénédiction de Dieu devant Lui, sans que l'esprit de grâce s'y trouve; sans rendre la bénédiction pour la malédiction, sachant que nous sommes appelés à hériter de sa bénédiction. On retrouve la même vérité encore dans les dîmes de la troisième année, rendues aux pauvres, au Lévite, etc., selon l'esprit dont nous venons de parler. Il y avait encore un trait de l'état du cœur du vrai adorateur,—la sainteté, en consacrant avec droiture de cœur à l'Éternel, *ce qui* lui était dû selon la grâce. On ne lui dérobait rien en se l'appropriant; on ne le profanait

pas en l'appliquant à soi, à des usages souillés ou intéressés. En un mot, la conscience par rapport à la consécration à l'Éternel était bonne, à l'égard des choses par lesquelles l'adorateur le reconnaissait vrai et seul auteur de toutes les bénédictions du peuple. Et si l'Éternel en était l'auteur, la communion avec Lui, en le reconnaissant, était dans l'esprit de sainteté, de consécration à Lui, et dans l'esprit de bonté et de grâce qui était en Lui, envers ses pauvres et délaissés. Le caractère de Dieu se retrouve, et se retrouve en ce qui est reconnu par son peuple dans sa communion avec Lui, sans cela le peuple était coupable et souillé, en ce qu'il avait profané le nom de l'Éternel. Cette consécration en pureté à Dieu et cette expression de sa bonté est de toute beauté. Ensuite on demandait la bénédiction, non sur soi-même, près de Dieu qui s'intéressait à tout son peuple, mais sur tout Israël, sur la terre preuve de la fidélité de Dieu et des richesses de sa bonté. Ce culte était donc un lien entre le peuple et Dieu dans la communion de ce qu'Il était, savoir, un lien dans le culte en reconnaissant ce qu'Il était et en y rendant témoignage. Ainsi, selon les Commandements de l'Éternel, comme conditions de ce lien, Dieu avait ce jour-là reconnu le peuple, et le peuple avait reconnu l'Éternel pour son Dieu. Maintenant vient la sanction, c'est-à-dire, ce qui donne vigueur à sa

loi dans les conséquences en malédiction et en bénédiction, qui devaient correspondre à l'obéissance ou à la désobéissance.

Cela se voit au chap. XXVII et dans les deux suivants; le XXVII toutefois est à part, et il est d'une assez grande portée dans l'intelligence de la parole de Dieu. Si la piété individuelle s'exprimait ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, les relations publiques du peuple avec Dieu se basaient sur les menaces de la loi. Lorsque le peuple serait au-delà du Jourdain pour prendre possession de la terre de promesse (idée que nous retrouvons toujours), on devait, ayant enduit avec du plâtre un édifice de pierres, y écrire la loi. Cette loi renfermait les conditions de la jouissance de la terre. Or, le peuple devait se séparer en deux compagnies de tribus, une partie étant placée sur Guérizim pour bénir, l'autre sur Ebal pour maudire. Sur ce dernier, on élèverait un autel à l'Éternel. Là, on offrirait, non des sacrifices pour le péché, mais des holocaustes et des sacrifices de prospérité, culte qui supposait un peuple juste, en communion avec l'Éternel, mais placé sous la malédiction s'il violait la loi. Là-dessus, les malédictions sont annoncées, en terminant avec celle qui venait peser sur quiconque ne persévérerait pas en tout ce qui était écrit dans la loi. Or, les bénédictions de Guérizim manquent entièrement. *Il n'est pas* nécessaire d'insister sur l'importance

de cette lacune. Tous ceux qui sont des œuvres de la loi [1] sont sous la malédiction, dit l'Apôtre; car il est écrit : Maudit est quiconque ne persévérera pas en toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi. Impossible d'y échapper. Personne, sinon le Seigneur Jésus, ne l'a accomplie; et lui, si l'on ose parler ainsi, n'a pas élevé un autel d'holocauste, d'adoration d'homme juste qui avait accompli la loi à lui tout seul; mais il s'est offert pour nous sur cette montagne de malédiction, en sacrifice pour le péché, et a fait taire pour l'éternité toutes ces menaces et ces malédictions, bien que Guérizim par conséquent ne suffise pas non plus. Le ciel, et de plus pour lui le trône du Père, sont la seule réponse et récompense digne de ce qu'il a accompli en souffrant pour nos péchés. Le rapport entre les principes du chap. XXVI et ceux du chap. XXVII est d'un intérêt profond : l'accomplissement de la promesse dans la jouissance de la terre, base d'actions de grâces et du culte qui tire sa source de la rédemption; ensuite l'autel, le service à rendre à Dieu, service attaché à sa loi dont la violation dans un seul point

[1] Il ne s'agit pas dans cette expression de la conduite, sauf qu'il est supposé que tout homme y a manqué, mais du principe sur lequel on se place devant Dieu. Ceux qui sont *de la foi* sont bénis avec le croyant Abraham; ceux qui sont des œuvres de la loi sont sous la malédiction, car la loi dit : Maudit, etc.

amenait la malédiction. C'est de ce côté, seul côté qui touchait au fond de la question, que l'Apôtre l'envisage. C'est sur le pied de cette alliance du *Deutéronome,* que le peuple devenait le peuple de l'Éternel en entrant dans la terre. (Comparez v. 9, 10 et chap. XXIX, 1.)

Dans le chap. XXVIII, nous avons les principes du gouvernement de Dieu au milieu de ce peuple, et les conséquences immédiates de l'obéissance et de la désobéissance; conséquences si solennellement accomplies dans le sort de ce pauvre peuple, encore bien-aimé à cause des Pères. Les conséquences de la violation de la loi comme principe de relation avec Dieu, en fait de justice éternelle, ne doivent pas être confondues avec les conséquences temporelles de la désobéissance sous le gouvernement de Dieu. C'est à ces dernières que se rapporte le chap. XXVIII. On peut y remarquer pour soi l'instruction profonde des versets 47 et 48.

Le chap. XXIX est l'application personnelle de tout ce qui précède, à la conscience du peuple collectivement et individuellement, afin qu'il n'y ait aucune racine amère du péché (Comp. *Héb.* XII, 15), application de cette exhortation à la discipline et aux soins charitables de l'Église. Le v. 29 exige une remarque : nous y trouvons le contraste entre les conséquences ainsi *révélées de l'obéis*sance et de la désobéissance, et les des-

seins de Dieu en faveur du peuple *malgré leur désobéissance*, desseins qui évidemment ne pourraient être règle de conduite : cette règle se trouvait dans les ordonnances de la loi. Le sens de ce verset a été tellement tordu, qu'il vaut la peine de faire remarquer sa force. Les choses secrètes sont les desseins de Dieu à l'égard du peuple, lors même qu'il aurait été désobéissant et chassé de la terre ; mais quoiqu'elles ne soient pas la règle de conduite, elles sont révélées et sont d'un haut intérêt. Déjà, en ce qui suit, Dieu commence à les présenter à notre attention ; je pense bien qu'il convient que nous les considérions.

Ainsi nous avons, dans ces chapitres, les relations du Juif pieux avec Dieu, fondées sur l'accomplissement des promesses faites aux Pères dans la jouissance présente de la terre ; les relations du peuple avec Dieu en vue de la malédiction prononcée sur la violation de la loi ; les relations du peuple avec Dieu selon les principes de son gouvernement, et les conséquences qu'apportaient, soit leur obéissance, soit leur désobéissance ; et finalement, après la désobéissance et lorsque la désobéissance aurait porté son fruit, les desseins de Dieu selon son propos arrêté que rien ne changerait.

Sur ce dernier point, il faut maintenant s'arrêter un moment. Le chap. XXX nous fournit un principe important. En supposant que les consé-

quences de l'obéissance et de la désobéissance ont été déjà essuyées par le peuple, ce dernier est vu comme chassé du pays et étranger au milieu d'un peuple éloigné. La loi ne saurait s'exécuter dans un tel cas, et même la violation de cette loi avait déjà porté ses fruits. Mais alors un principe tout nouveau est mis en avant : le retour du cœur du peuple à l'Éternel et l'obéissance, il faut dire, spirituelle. Là-dessus l'Éternel les ferait rentrer dans leur terre, et les y bénirait. La malédiction serait sur leurs ennemis, et ils garderaient dans la terre les ordonnances de l'Éternel, en jouissant de nouveau de sa pleine bénédiction ; car le commandement n'était pas dans le ciel, ni au-delà de la mer, mais dans le cœur et dans la bouche. Ce n'était pas la nouvelle alliance, mais la foi qui saisissait l'esprit de la loi dans le fond et tournait le cœur vers le Seigneur lorsque la loi était extérieurement impraticable. L'établissement de la nouvelle alliance, basé sur ce retour du cœur, dans une époque ordonnée de Dieu, sera quelque chose de bien dessiné. Ici, c'est le principe du retour du cœur, lorsque Israël serait sous la malédiction de la loi qu'il avait violée. Ainsi, l'Apôtre cite ce passage pour le fond du principe, comme témoignage rendu à ce que c'était que la justice par la foi, en l'appliquant à Christ lui-même. — A la fin du chapitre, Moïse déclare qu'il *a maintenant* mis devant eux le bien et le mal, et *qu'ils en* subiraient les conséquences.

Dans le chap. XXXI, il exhorte le peuple à être de bon courage, car l'Éternel marcherait devant lui, et ensuite devant Josué, sous la conduite duquel le peuple devait entrer en possession de la terre promise. Il ordonne que chaque septième année la loi soit lue à tous, afin que chacun en prenne connaissance dans ce moment solennel, où, jouissant comme de nouveau de la bénédiction qu'elle leur assurait, ils se soumettaient à elle comme témoignage que la terre, ainsi que tout, appartient à l'Éternel. Ensuite, lorsque Josué est établi dans sa charge, il est commandé à Moïse de communiquer au peuple un cantique inspiré de Dieu, qui, basé sur la certitude de l'iniquité du peuple, annonce les voies de l'Éternel à son égard, en ordonnant aux Lévites de mettre la loi écrite à côté de l'Arche, comme témoignage contre le peuple.

Chap. XXXII, nous avons le cantique prophétique qui a pour base la chute préconnue du peuple. Premièrement il déclare, quoi qu'il arrive, la perfection de l'Éternel; c'est Israël qui s'est corrompu. (Comp. *Ps.* XXII, 3. Christ peut dire «pourquoi.») En même temps (vers. 8) nous avons une déclaration de toute importance, savoir: que, dans son gouvernement du monde, Dieu avait fait d'Israël le centre des arrangements terrestres, et avait arrangé les peuplades de la terre dans leurs diverses localités, en ayant égard à l'empla-

ement d'Israël comme du premier objet de ces voies, car son peuple terrestre est le lot de l'Éternel, son héritage sur la terre. Mais le droiturier (Israël) s'est engraissé et a regimbé et a oublié le rocher de sa force. Là-dessus Dieu les provoque à la jalousie par ceux qui n'étaient pas un peuple. C'est l'appel des Gentils, selon *Rom.* X, 19. Le jugement tombe néanmoins sur Israël, de sorte que Dieu l'aurait détruit, si la gloire de son nom ne l'avait pas empêché, car les Gentils se manifestaient parfaitement méchants. Là-dessus, son peuple étant en misère, sans force et sans espérance, Il s'en souvient et se venge à la fin de ses ennemis, de ces Gentils idolâtres Mais, tout en se vengeant, c'est alors qu'ayant rétabli son peuple Israël, Il fera que les Gentils se réjouiront avec lui. — Principe qui a déjà eu une certaine application, mais dont le témoignage sera pleinement accompli lorsque Israël sera de nouveau rétabli dans la jouissance des promesses, lorsque Dieu manifestera sa miséricorde envers *sa* terre comme envers son peuple. Ensuite Moïse leur rappelle (grand but de ce livre) l'obéissance, et qu'en agissant ainsi, ils prolongeraient leurs jours sur la terre qu'ils allaient posséder. Enfin, le pauvre Moïse doit monter sur la montagne de Nébo pour voir la terre où il ne peut pas entrer, n'ayant pas répondu à l'exigence de la gloire de Dieu dans le *désert, ni* sanctifié son nom par la foi. C'est la

conséquence inévitable du juste gouvernement de Dieu, d'un serviteur, c'est-à-dire sous la loi. Il n'entre pas dans la jouissance de la promesse. Une seule faute l'en prive. Restent les bénédictions prononcées sur le peuple par cet homme de Dieu avant sa mort. Les bénédictions de Jacob étaient plutôt historiques pour l'avenir. Ici c'est plutôt la relation du peuple avec Dieu selon son gouvernement; ce sont toujours douze tribus. Siméon est omis, pour faire place à deux tribus de la postérité de Joseph, premier-né en fait d'héritage à la place de Ruben. Et, en effet, Siméon a été perdu comme tribu en Israël, envisagé comme établi en Canaan sous la direction de Moïse. Ici, c'est selon la bénédiction de Dieu, et pas selon les droits de la nature. Sur ce dernier principe, Israël, représenté par Ruben, sera diminué, mais ne mourra pas.

L'Éternel (Jéhovah) est là en majesté avec le feu de la loi dans sa droite; mais il aime le peuple qui l'entoure là pour recevoir ses enseignements, c'est-à-dire ses saints. Par l'intervention de Moïse, le peuple reçoit une loi qui est l'héritage de la congrégation de Jacob. Il est là, ce Moïse, comme roi. Ce sont donc là les relations sur lesquelles ces bénédictions sont basées.

Les bénédictions ne sont pas ici historiquement présentées comme celles des enfants des pères, et par conséquent en rapport avec le Scilo,

la pierre d'Israël, mais il est fait mention des relations de l'*Éternel* avec le peuple mis en possession de la terre et placé sous le gouvernement de Dieu. L'Éternel bénissant, mais bénissant selon la majesté de Sinaï et de sa révélation de Lui-même dans le buisson; Moïse, le roi, étant le canal de ces bénédictions qui se rapportaient ainsi à la nation et se basaient sur ses relations avec Dieu. — Ainsi, Lévi est béni ayant été fidèle à l'Éternel; Joseph a la bénédiction et la faveur de Celui qui était dans le buisson, ayant été séparé de ses frères, craignant Dieu et vase de ses desseins. Aussi faut-il remarquer ici, que les bénédictions principales sont sur celui qui ne connaissait ni son père ni sa mère pour l'amour de Dieu, et sur Joseph qui était séparé des siens pour la gloire de Dieu. Les deux étaient à lui. Lévi a la place la plus excellente; sa séparation qui subsisterait de fait, était fruit de la fidélité. Joseph jouit plus sensiblement peut-être. Il était fidèle à Dieu dans sa séparation involontaire. Les deux sont complètement réalisés en Christ.

Si la bénédiction de Dieu conserve la vie à Ruben avec peu de monde, Juda est présenté à l'Éternel pour être exaucé et afin que le secours de l'Éternel soit avec lui. L'expression de « Ramène-le à son peuple, » est digne de toute attention dans les relations qui ont subsisté entre ce peuple et Dieu, vu la position de Juda dans l'histoire du

euple sous le gouvernement de Dieu et même ce ui aura lieu encore. Lévi tient la troisième place, iméon étant omis. La demande que fait le prohète-roi pour lui, est celle de la sacrificature ternelle du peuple de Dieu (sur la terre, bien ntendu). « Son saint » s'emploie dans le sens e la piété envers Dieu, la grâce dans le cœur.

Il demande que les perfections et les lumières ans l'intelligence des relations qui subsisteraient e fait en tout temps entre le peuple et Dieu, et e Dieu avec le peuple en réponse, fussent avec homme de grâce et de piété, officiellement la ibu sacerdotale.

Mais les bases de cette demande sont remarıables, quant au gouvernement de Dieu. Dieu ıvait éprouvé en Massa et avait contesté avec lui Mériba. Or, c'est précisément ce qui est attribué Israël dans l'histoire. Il a tenté ou éprouvé Dieu Massa, et contesté avec Lui à Mériba. Mais là où chair s'est montrée en Israël, Dieu a mis son crificateur à l'épreuve, et aux eaux de Mériba, ı Moïse ne l'a pas sanctifié, il a été en lutte avec oïse[1]. Les circonstances pénibles, être privé du

[1] Sans doute, cette chute de cet homme de Dieu était fet de son état précédent, car il était homme. L'épreuve, squ'on ne va pas bien, est un châtiment, mais un châtiıt nécessaire et une bénédiction en résultat. C'est pourıi, tout en étant bénédiction, il est dit : « Ne nous induis en tentation. »

fleuve des bénédictions évidentes et sensibles au milieu du peuple de Dieu, état qui prête l'occasion à la manifestation de la chair rebelle et aux murmures contre Dieu dans le désert, en tentant Dieu, en disant : « Est-il avec nous ? » ces circonstances sont des épreuves auxquelles Dieu met ses sacrificateurs. L'Église, dans sa position de sacrificateur, et spécialement ceux qui ont à cœur le bien de l'Église, sont aussi mis à l'épreuve, pour voir s'ils savent compter sur la bénédiction de Dieu, quoi qu'il en soit. Or, quoique Lévi fût mis à l'épreuve dans sa sacrificature, il avait été mis à l'épreuve pour l'obtenir ; et entre l'homme et Dieu, l'homme même le plus près selon la chair, Lévi n'avait pas hésité un moment. C'est la seule base de toute sacrificature. On ne saurait se tenir pour l'homme devant Dieu, qu'autant qu'on s'est tenu parfait pour Dieu avec les hommes. Car avec quel Dieu serait-on médiateur ? Ce ne serait pas là le Dieu de sainteté, ayant droit sur tout notre être. Ce ne serait que la chair qui se lie avec le péché, qui serait là pour les pécheurs ayant de la sympathie avec eux. On doit être agréé dans la présence de Dieu selon sa sainteté, pour pouvoir plaider pour l'homme dans sa faiblesse. C'est ce qui est vrai absolument de Jésus et de nous tous, dans un sens pratique. Mais, pour l'être, il faut un témoignage de fidélité là où la *question est* suscitée, et il faut que cela coûte

devant les hommes. Il faut être pour Dieu en ne s'épargnant pas soi-même, en haïssant son père et sa mère. C'est une instruction importante. Aussi faut-il distinguer entre l'épreuve de notre sacrificature, et l'épreuve pour y entrer. Ici, il s'agit de la pratique, car nous sommes sacrificateurs par grâce.

Il paraîtrait que Benjamin a eu sa place en relation avec l'Éternel dans sa faveur, étant gardé près de Lui, ainsi que cela a eu lieu pour cette tribu. Joseph a eu sa bénédiction temporelle à titre de premier-né ; quant à l'héritage, sa terre est bénie, la double position lui est échue. Je n'ai rien à offrir sur les autres bénédictions, sinon que les bénédictions de Zabulon et d'Issacar semblent être encore à venir, et celles de Gad, constater les rapports déjà existants.

Mais, enfin, si les voies de Dieu envers les siens étaient en rapport avec leur fidélité et la manifestation de la sienne, si Dieu adaptait ses voies à leur conduite pour manifester son gouvernement et Lui-même, aussi s'élevait-Il Lui-même au-dessus de tous, pour bénir et pour garder. Il rentrait dans les droits de sa gloire, pour leur être une source infaillible de bénédiction et de sûreté ; Il faisait valoir sa gloire en faveur d'Israël ; Il montait sur les cieux en s'y manifestant leur secours. Là où était sa majesté, là était le secours de ce peuple. Il les soutiendrait

aussi. Il détruirait ses ennemis ; alors Isı
rait en sûreté seul. Sa race serait sur une te
tile que les cieux arroseraient de bénédictio
reux peuple, objet de la délivrance de Dieu
était comme bouclier et comme épée ! Ses
mis lui seraient soumis. Ainsi, quelles que
les relations de détail du peuple avec Die
son gouvernement, Il les bénirait à la fin
peuple, selon sa souveraine gloire et sa n

Nous avons maintenant à considérer
la défense faite à Moïse d'entrer dans la t
promesse. Les bénédictions d'Israël entré
terre pouvaient bien être prononcées par
homme de Dieu ; mais lui-même, servit
Dieu, appartenait au désert. Il y a plus
chose à peser ici. Quant à la position de
elle était celle de gouverner un peuple plac
les principes de Sinaï, c'est-à-dire quoique l
vernement fût le gouvernement de Dieu,
ce fût son peuple qui était soumis à ce gou
ment, c'était dans la chair. (Comp. *Rom*
5, où la chose est discutée au point de v
fonds de la vérité.)

Or, la chair ne saurait entrer dans la
sance de la promesse, c'est ce qui est vrai
d'un chrétien. En Jésus mort et ressuscité,
assis dans les lieux célestes, il jouit de la
messe dans la présence de Dieu ; mais, h
sur la terre, il est sous le gouvernement de

qui agit envers lui selon la manifestation de la vie spirituelle qui a lieu en lui ici-bas, et le Christ est entre lui et Dieu, exerçant une sacrificature qui n'établit pas la justice (ce qui est déjà fait une fois pour toutes), mais qui maintient en vertu de cette justice les relations des hommes faibles, quoique renouvelés, sur la terre, avec Dieu dans la lumière. Car le chrétien est appelé, en Christ qui y est à la comunion de Dieu dans la lumière.

Traverser le Jourdain était, en figure, mourir et être ressuscité. Josué représente toujours Christ, chef de son peuple *selon la puissance de l'Esprit*. Mais le désert est ce monde. Moïse y dirige et gouverne le peuple selon Dieu ; mais, par conséquent, il n'entre pas en Canaan. La différence (nous nous étendrons plus là-dessus en étudiant le livre de Josué) entre la mer Rouge et le Jourdain, c'est que la mer Rouge signifie l'efficace de la rédemption par la mort et la résurrection en Christ lui-même. Le Jourdain en est l'application à l'âme, pour entrer dans la jouissance des promesses. Le rajet de la mer amenait des cantiques de joie ; celui du Jourdain, des combats et la réalisation des promesses. Or, quant à Moïse lui-même, la faute qui lui a fermé individuellement l'entrée de la terre, est connue. Provoqué par la rébellion d'Israël, et fatigué par les soins qu'il devait prodiguer sans cesse au peuple, au lieu d'élever Dieu aux yeux d'Israël, il s'est élevé lui-même. Il s'est

servi du don de Dieu pour s'élever ; il n'a pas sanctifié l'Éternel aux yeux du peuple ; il ne lui a pas donné sa place. Dieu ne se fatigue pas, et ainsi, agissant en discipline pour le bien de son peuple, selon sa majesté, il peut toujours rentrer dans les voies de la bénédiction directe qui découle de sa grâce immanquable. L'homme fatigué du mal qui le contrarie, veut s'élever pour se mettre au-dessus et à l'abri de ce mal, parce qu'il ne l'est pas. Il ne glorifie plus Dieu, en s'élevant il est abaissé.

Si Moïse, au lieu d'agir selon la chair, s'était souvenu qu'il ne s'agissait pas de lui (et que de fois il le leur avait dit!) mais de Dieu, il aurait senti que le peuple ne pouvait toucher à la gloire de Dieu, et cette gloire infaillible l'aurait soutenu. Si l'on n'a égard qu'à cette gloire, de sorte qu'on ne cherche qu'à la maintenir, on peut se reposer sur la certitude de son accomplissement de la part de Dieu et en notre faveur.

Mais la foi lui a manqué, et l'entrée de ce dont la perfection de cette gloire seule pouvait donner cette entrée à des hommes, lui a été interdite. En effet, qu'est-ce qui pouvait assurer le trajet du désert et l'entrée de Canaan à Israël? La grâce toute pure. C'est à la hauteur de cette grâce qui surmonte tout, que Moïse n'a pas pu monter. C'est selon cette grâce, ainsi que nous l'avons vu, que Dieu agissait en Mériba. Or, la loi ne

pouvait faire entrer dans la vie ; et ainsi la chair, le monde et la loi, corrélatifs toujours dans les voies de Dieu, se trouvaient dans le trajet du désert, et Moïse y reste. Il pouvait annoncer (ch. XXXIII) la grâce comme homme de Dieu et prophète, comme assurant la bénédiction d'Israël (v. 26-29). Fidèle dans toute sa maison, comme serviteur, il reste en deçà du Jourdain, preuve, dans ces circonstances touchantes, qu'il faut une création absolument nouvelle pour jouir des promesses de Dieu selon cette grâce, qui seule, après tout, peut faire faire le trajet même du désert en sûreté, la grâce infaillible de notre Dieu.

Moïse meurt, et enseveli par l'Éternel, ne se prête pas, lorsque son nom les honorerait selon la chair, comme objet d'une vénération charnelle, à un peuple toujours prêt à s'y abandonner, comme ce même peuple s'opposait à lui constamment lorsque sa présence selon Dieu contrariait cette chair ; homme honoré de Dieu, qui n'a guère eu son semblable (en exceptant toujours celui qui n'en a point), mais qui toutefois était homme, et l'homme n'est que vanité.

FIN.

Nous avons parcouru par la bonté de Dieu, les cinq livres de Moïse, qui nous ont présenté, d'un côté, les grands principes sur lesquels reposent les relations de l'homme avec Dieu et de Dieu avec l'homme, et de l'autre, la délivrance d'un peuple mis à part pour Lui, et toutes les conditions sous lesquelles il se trouve placé, soit sous la grâce, soit sous la loi, soit sous le gouvernement de Dieu établi sur lui par la médiation spéciale de Moïse.

Nous avons pu y examiner son histoire dans le désert, et le modèle présenté dans le Tabernacle des choses qui devaient être dites plus tard, les sacrifices et la sacrificature, moyens de relation avec Dieu accordés aux pécheurs, où manque, il est vrai, l'image de la parfaite liberté que nous avons de nous approcher de Dieu, le voile n'étant pas encore déchiré, mais où l'ombre des choses célestes se trouve placée

Nous avons parcouru par la bonté de Dieu, es cinq livres de Moïse, qui nous ont présenté, l'un côté, les grands principes sur lesquels repo- ent les relations de l'homme avec Dieu et de Dieu avec l'homme, et de l'autre, la délivrance l'un peuple mis à part pour Lui, et toutes les conditions sous lesquelles il se trouve placé, soit sous la grâce, soit sous la loi, soit sous le gouvernement de Dieu établi sur lui par la médiation spéciale de Moïse.

Nous avons pu y examiner son histoire dans e désert, et le modèle présenté dans le Taber- nacle des choses qui devaient être dites plus ard, les sacrifices et la sacrificature, moyens le relation avec Dieu accordés aux pécheurs, où manque, il est vrai, l'image de la parfaite iberté que nous avons de nous approcher de Dieu, le voile n'étant pas encore déchiré, mais où l'ombre des choses célestes se trouve placée

devant nos yeux avec un détail infiniment intéressant. — Enfin, nous avons vu que Dieu ayant, à la fin du trajet, dans le désert, prononcé la justification définitive de son peuple, et fait reposer sur lui sa bénédiction malgré les efforts de ses ennemis, déclare sous quelles conditions le peuple retiendrait la possession de la terre et y jouirait de sa bénédiction ; enfin, quelles seraient les conséquences de la désobéissance, révélant en même temps ses conseils à l'égard de ce peuple, conseils qu'Il accomplirait pour sa gloire. Ceci nous amène à la prise en possession de la terre de la promesse par le peuple sous la conduite de Josué.

Ce Livre est plein d'intérêt et d'enseignement, comme nous présentant en type les combats des héritiers des cieux avec les malices spirituelles dans les lieux célestes. Si l'Église est bénie de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, c'était de bénédictions temporelles dans les lieux terrestres qu'Israël allait jouir. Il est facile de comprendre que si l'on peut avec raison employer le nom de Canaan comme expression figurée du repos du peuple de Dieu, il s'agit ici, non du repos même, mais des combats spirituels qui assurent aux vrais croyants la jouissance des promesses de Dieu. L'Épître aux Éphésiens nous présente ce qui répond précisément à la position d'Israël dans ce Livre.

L'Église ayant été vivifiée et ressuscitée avec Jésus, c'est dans les lieux célestes qu'elle a ses combats; c'est là qu'elle rend témoignage, le témoignage de la sagesse infiniment diverse de Dieu. Josué représente donc Christ, non pas venant d'en haut en personne pour prendre possession de la terre, mais conduisant son peuple par la puissance de l'Esprit qui agit et demeure au milieu de ce peuple. Toutefois en Josué, ainsi que dans toutes les autres personnes typiques, on retrouve les fautes et les péchés qui trahissent la faiblesse de l'instrument et la fragilité du vase où, pour le moment, Dieu avait daigné mettre sa gloire.

Appliquons-nous maintenant à l'étude de ce Livre. Le Chapitre I nous montre Josué mis à l'œuvre par l'Éternel, qui lui ordonne de passer le Jourdain pour entrer au pays qu'Il a donné aux enfants d'Israël.

Arrêtons-nous un instant sur cette commission directe de l'Éternel. Moïse tient ici la place, non du médiateur vivant, mais de la parole écrite. Tout ce qu'il a commandé, l'ayant été de la part de Dieu, était, il est évident, la parole de Dieu pour Israël. Josué est l'énergie qui lui fait posséder les promesses.

Premièrement, nous avons le principe de la prise de possession. La connaissance des limites assignées de Dieu, ne suffisait pas, Dieu les avait

tracées très-exactement, mais la possession était attachée à une condition. « Je vous ai donné tout lieu où vous aurez *mis la plante de vos pieds.* » Il fallait *y aller*, surmonter les obstacles avec le secours et par la puissance de Dieu, et en prendre possession de fait. Sans cela, ils ne posséderaient pas ; et, en effet, c'est ce qui est arrivé. Ils n'ont jamais pris possession de tout le pays donné de Dieu. Cependant pour la foi, la promesse était sûre. *Nul ne pourra subsister devant toi tous les jours de ta vie.* La puissance de l'Esprit de Dieu, de Christ par son Esprit, vraie énergie du croyant, suffit à tout. Car elle est, en effet, la puissance de Christ lui-même, qui a toute puissance. Aussi, la promesse de n'être jamais délaissé ni abandonné, conservait toute sa force. Voilà, dans le service du Seigneur, sur quoi l'on peut compter : — sur une telle puissance de sa présence que nul ne subsistera devant son serviteur, puissance qui ne l'abandonne jamais.

Vient ensuite au verset 7 l'exhortation de l'Éternel. « Seulement fortifie-toi et te renforce de plus en plus, afin que tu prennes garde de faire selon la loi que Moïse, serviteur de Dieu (titre qui lui est toujours donné ici), t'a ordonnée. » La force et l'énergie spirituelle, le courage de la foi sont nécessaires, pour que le cœur *soit libre* des influences, des craintes et des mo-

tifs qui agissent sur l'homme naturel, et qu'il puisse *faire attention à la parole de Dieu.*

Rien de si déraisonnable dans le monde que la marche présentée dans la Parole, rien qui nous expose comme elle à la haine de son prince. Si donc Dieu n'est pas avec nous, rien de si insensé ; s'il y est, rien de si sage. Si l'on n'a pas la force de sa présence, on n'ose pas prendre garde à sa Parole, et dans ce cas il faut bien se garder de commencer la guerre. Mais ayant le courage qu'inspire la toute-puissance de Dieu par sa promesse, on peut prendre la bonne et précieuse parole de notre Dieu ; ses préceptes les plus sévères ne sont que la sagesse pour discerner la chair et une direction pour la mortifier; de sorte que la chair ne nous aveugle ni ne nous entrave. Le chemin le plus difficile, celui qui nous mène aux plus rudes combats, n'est que le chemin de la victoire et du repos, nous faisant avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel on est en communion avec Dieu, Lui qui est la source de toute joie; ce sont les arrhes et l'avant-goût du bonheur éternel et infini.

Si seulement cette parole du Dieu souverain se fait entendre, «ne t'en détourne, ni à droite, ni à gauche, afin que tu prospères *partout où tu iras*», quelle joie pour celui qui, par la grâce, se met en avant pour faire l'œuvre de Dieu !

Puis l'Éternel l'exhorte à l'étude assidue de ce Livre de la loi, «alors son serviteur rendrait heureuses ses entreprises.» Voilà donc les deux grands principes de la vie et de l'activité spirituelles. 1° La présence assurée de la toute-puissance de Dieu, de sorte que rien ne pourra subsister devant son serviteur. 2° La réception de sa Parole, la soumission à sa Parole, l'étude assidue de sa Parole, la prenant pour guide absolu du chemin, ayant le courage de le faire à cause de la promesse et de l'exhortation de Dieu. En un mot, l'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Munie de cette force, la foi va en avant, fortifiée par la parole encourageante de notre Dieu. On ne saurait séparer l'Esprit et la Parole, sans tomber dans le fanatisme d'un côté, ou dans le rationalisme de l'autre, sans se mettre hors de la dépendance et de la direction de Dieu. La raison s'emparerait des uns, l'imagination des autres.

Au reste, rien de plus imaginatif que la raison dépourvue d'un guide! Enfin, l'ennemi des âmes s'emparerait des uns et des autres. On aurait l'*homme* sous son influence, à la place de Dieu. Triste échange dont l'incrédule se console en se flattant qu'il n'y a rien au-delà de sa portée, parce qu'il réduit tout aux limites de sa propre intelligence. J'avoue que rien ne me paraît plus mesquin que cette incrédulité

qui prétend qu'il n'y a rien dans la sphère morale et intellectuelle au-delà des pensées de l'homme, et qui refuse à l'homme la capacité de recevoir des lumières d'une intelligence plus excellente, seule chose qui élève l'homme au-dessus de lui-même tout en le rendant moralement excellent, en lui donnant de l'humilité par le sentiment de la supériorité d'un autre.

Béni soit Dieu de ce qu'il s'en est trouvé qui ont profité de la grâce qui a communiqué à l'homme de sa sagesse parfaite! Lors même que le vase imparfait qui l'a reçue en a altéré un peu les traits et la perfection, néanmoins ils en ont profité pour se mettre à leur place. Heureuse place devant la présence de Celui dont la connaissance est la joie infinie et éternelle!

Il y a encore une règle pratique importante à reconnaître dans ces paroles, I. 9 : *Ne t'ai-je pas commandé* ? Si l'on n'a pas la conscience de faire la volonté de Dieu, si, avant de commencer d'agir, on ne s'en est pas assuré auprès de Lui, jamais on n'aura de courage dans l'exécution. Peut-être bien que ce qu'on fait est la volonté de Dieu, mais n'en ayant pas la conscience, on agira avec hésitation, sans courage et sans joie ; on reculera devant la moindre objection. Tandis que lorsqu'on est assuré d'être dans la volonté de Dieu, et qu'Il a dit : *Ne t'ai-je pas commandé?* rien par la grâce ne saurait nous

effrayer. J'ajoute cependant un mot, ou plutôt j'attire l'attention du lecteur sur ce que Dieu dit. Car bien que le commandement de Dieu inspire un courage qu'on n'aurait pas eu sans cela, aucune révélation n'est par elle-même la force pour agir; mais Dieu ajoute : «Ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien, car l'Éternel ton Dieu *est avec toi* partout où tu iras.» Nous avons dans le Nouveau Testament un exemple frappant du principe dont je viens de parler. Saint Paul monte dans le troisième ciel, où il entend des choses dont il n'est pas permis à l'homme de parler. Est-ce que cela a été sa force dans le combat? Sans doute cela donnait à ses vues une portée intérieure qui réagissait sur toute son œuvre, mais ce n'était pas sa force dans l'œuvre. Au contraire, cela tendait à alimenter la fausse confiance de la chair. Au moins la chair en aurait profité pour s'enorgueillir. De telles révélations rendaient l'humiliation nécessaire, et amenait de la part de Dieu, non de nouvelles grâces (quoique tout fût grâce), mais ce qui humiliait et rendait l'Apôtre infirme et méprisable (1) selon la chair. Alors

(1) Une vaine curiosité cherche quelle pouvait être cette écharde. Peu nous importe ce que c'était. Il y aurait une écharde différente pour chaque cas où Dieu trouve bon d'en envoyer. Ce sera toujours quelque *chose de* propre à humilier celui qui en a besoin. Il suffit

étant faible, la force lui est donnée autrement : non dans l'emploi, ni dans la conscience des révélations, cela l'aurait rendu faible en prêtant à l'élévation de la chair ; mais dans la grâce et la force de Christ qui agissait *dans cette infirmité*. Là était sa seule force, et il se glorifie de cette infirmité dans laquelle la puissance de Christ s'accomplissait en lui, qui était l'occasion de la manifestation de cette puissance et qui, en démontrant que Paul était faible, démontrait que Christ lui-même était dans l'œuvre avec Paul. Il nous faut toujours une force immédiate de Christ, agissant de sa part, force qui s'accomplit dans l'infirmité, pour faire son œuvre, force constante ; hors de lui nous ne pouvons rien. Souvenons-nous de cette vérité.

Je n'ajoute qu'un mot sur la fin du Chapitre. Il est des chrétiens (je ne puis dire approuvés de Dieu) qui s'arrangent en deçà du Jourdain, c'est-à-dire, de la puissance de la mort et de la résurrection appliquées à l'âme par l'Esprit de Dieu. Le territoire où ils s'établissent n'est pas l'Égypte ; il est après la mer Rouge ; il est

pour notre instruction spirituelle de savoir par la Parole, que c'était, quant à Paul, une infirmité qui tendait à le faire mépriser dans sa prédication. (Voy. *Gal.* IV, 14.) Le but de Dieu dans une telle épreuve est trop évident à toute âme spirituelle, pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

dans les limites du pays d'Israël ; hors d'Egypte et en deçà de l'Euphrate, fleuve babylonien. Mais ce n'est pas Canaan. C'est un pays qu'ils ont choisi pour leur bétail et pour leurs possessions ; ils y établissent leurs enfants et leurs femmes. Ce n'est pas Josué qui a conquis ce pays-là; ce n'est pas le lieu du témoignage de la puissance de l'Esprit de Dieu, ce Canaan qui est au-delà du Jourdain. Cependant, lors même qu'on peut y placer ses enfants et les siens, il faut, bon gré, mal gré, que les hommes de guerre prennent part aux combats des enfants de Dieu, qui ne veulent du repos que là où se trouve la puissance de Dieu, c'est-à-dire en Canaan, dans les lieux célestes, tous les ennemis en ayant été chassés. Aussi lorsque le péché d'Israël, et la faiblesse qui en était la suite, ont exposé le peuple aux attaques triomphantes de leurs ennemis, des ennemis de Dieu, ce pays est tombé le premier en leur pouvoir. «Ne savez-vous pas que Ramoth de Galaad est à nous,» n'a pas porté bonheur au peuple mécontent de sa perte. Pour le moment tout allait bien, c'est-à-dire, aussi longtemps que Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé demeuraient sous l'autorité de Josué, et que, par lui, la puissance de Dieu conduisait le peuple. Eux aussi disent à Josué, ce que Dieu lui avait dit : Fortifie-toi et te renforce.

Que de fois au milieu des enfants de Dieu il s'introduit une marche ou un principe inférieur à l'excellence de l'œuvre qui se fait dans l'intention de Dieu, qui aussi longtemps que la puissance de Dieu agit selon cette intention, ne se dégage pas, pour ainsi dire, de l'œuvre, pour se mettre en relief et y produire de l'affliction et du malaise! Mais, lorsque le fleuve divin baisse à la suite de l'infidélité de l'homme, alors paraissent des fruits amers, des pertes spirituelles, de la faiblesse, de l'amertume de cœur, de ces divisions qui résultent de l'impossibilité de concilier ce qui est spirituel avec ce qui est charnel, et de conserver un témoignage spirituel en se conformant à la marche du monde. Or, ce témoignage est au-delà du Jourdain. Que les deux tribus et demie suivent ce chemin, à la bonne heure; mais on ne peut sortir de Canaan pour prendre place avec elles. Hélas! ces belles prairies propres à nourrir le bétail, n'ont trouvé que trop de Lot et de tribus d'Israël pour s'y arrêter en pure perte. Les bas-fonds qui se rencontrent dans notre voyage chrétien se traversent sans danger peut-être à la marée haute, mais lorsque la marée est basse, il faut des pilotes habiles pour les éviter et flotter toujours dans le plein courant de la grâce de Dieu, dans le lit qu'elle s'est creusé elle-même, et pour elle-même, mais il en est un sûr et constant, et nous y

sommes en sûreté si nous sommes contents de le suivre. Dieu nous a donné ce qu'il faut pour cela. Peut-être faudra-t-il se contenter d'une petite barque ; le pilote infaillible y sera.

Au premier moment Moïse n'avait pas été satisfait de la proposition des deux tribus et demie. La chose était permise sans doute. Mais en général les premières pensées de la foi sont les meilleures ; elles n'envisagent que les promesses, le plein effet des promesses et des pensées de Dieu. Les considérations qui viennent après, ne se rapportent pas à cela.

Le Chapitre second contient l'histoire intéressante de Rahab.

Qu'il est beau de voir la grâce de Dieu plaçant, dès le commencement, ses jalons pour que les yeux de la foi aient une direction sûre à mesure que Dieu est obligé de rétrécir ses voies à l'égard de l'homme, et de se limiter dans ses relations avec lui, jusqu'à ce que le précieux sang de Christ ait donné à cette grâce tout son essor et sa liberté. Semence de la femme, semence d'Abraham, semence de David, cela se limite toujours plus. Les promesses même, quant au gouvernement de Dieu, font place à la loi, jusqu'à ce qu'un petit résidu d'Israël devienne le vase, orgueilleux en proportion de sa misère, d'un encore plus petit résidu de fidèles qui attendaient la rédemption d'Israël. Et que

de pensées bornées, quoique vraies, se trouvèrent dans le cœur de ces précieux fidèles, au prix de l'attente d'un Abraham et des déclarations solennelles d'un Enoch! Le Seigneur, toujours parfait, toujours précieux, a bien pu dire (on le comprend, quoique les profondeurs de son cœur aient été infiniment au-delà de notre courte sonde) : « J'ai un baptême dont il faut que je sois baptisé, et combien je suis pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli! » Mais il y a toujours eu de ces jalons pour la foi. Si Dieu agit, il va au-delà des bornes qui limitent ses voies gouvernementales du moment, et dépasse ses relations établies avec les hommes. C'est ainsi que la nature divine de Jésus et les droits divins de sa personne se manifestent. Il n'est envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Voilà les limites de ses relations formelles avec les hommes. Mais si la foi saisit la bonté de Dieu, est-ce que cette bonté peut se nier, ou se borner à ceux qui pour le moment servent de cadre à ses voies de gouvernement? Non, Christ ne saurait dire : Dieu n'est pas *bon*; je ne suis pas *bon* comme vous le supposez. Comment Dieu se renierait-Il? La syrophénicienne obtient ce qu'elle demande. Précieuse prérogative de la foi qui sait connaître et reconnaître Dieu à travers tout, qui l'honore tel qu'Il est et le trouve toujours ce qu'Il est.

En quoi se manifeste la foi de Rahab que l'Apôtre cite comme exemple? démonstration admirable que la manière dont Dieu agit en grâce est avant et au-dessus de la loi, que la grâce franchit la limite imposée aux hommes par la loi, tout en maintenant son autorité ; autorité toutefois qui ne se fait jour qu'en condamnation. Quelle est, dis-je, cette foi de Rahab? C'est la foi qui reconnaît que Dieu est avec son peuple, tout faible et tout petit qu'il soit, ne jouissant pas de son héritage, errant sans patrie sur la terre, mais *aimé de Dieu*. Si Abraham a cru Dieu lorsqu'il n'y avait point de peuple, Rahab s'est identifiée avec ce peuple, lorsqu'il n'avait autre chose que Dieu. Elle savait bien que l'héritage était à ce peuple ; elle comprenait, quelle que fût la puissance de ses ennemis, malgré leurs villes mûrées et leurs chariots de fer, que leur cœur s'était fondu. C'est toujours le cas des instruments de l'ennemi, quelles que soient, du reste, les apparences, lorsque le peuple de Dieu est sous la conduite de l'Esprit de Dieu dans le chemin de l'obéissance que Dieu lui a tracé.

Ainsi, au milieu des gentils, cette pauvre pécheresse, membre méchant et méprisé d'une race maudite et vouée à la destruction, est sauvée, et son nom est un témoignage à la gloire de Dieu. Sa maison reconnue à cette marque

assurée, le cordon de fil écarlate, devient la retraite et la sauvegarde de tout ceux qui s'y retirent ayant foi à la parole donnée.

Maintenant le peuple va entrer dans la terre de la promesse. Mais comment y entrer? Voilà le Jourdain au plus fort de la crûe de ses eaux, qui se présente comme une barrière devant le peuple de Dieu, gardant les domaines de ceux qui s'opposent à ses espérances. Or, le Jourdain représente la mort, mais la mort envisagée plutôt comme terme de la vie humaine et signe de la puissance de l'ennemi, que comme fruit et témoin du juste jugement de Dieu. Le trajet de la mer Rouge était bien aussi la mort, mais le peuple était là comme participant à la mort et à la résurrection de Jésus (en figure) comme accomplissant son rachat et le libérant pour toujours de l'Égypte, lieu de son esclavage, c'est-à-dire, de tout droit de Satan sur lui. C'est alors que le peuple entrait dans le pélerinage du désert.

Le rachat, le salut parfait qui a été acquis par le précieux sang de Jésus, introduit le chrétien dans ce pélerinage. Avec Dieu, il ne fait que traverser le monde comme une terre déserte, altérée et sans eau. Cependant ce pélerinage, tout en étant la vie d'un racheté, n'est que la vie ici-bas. Mais, ainsi que nous avons vu, il y a la vie céleste, les combats dans les

lieux célestes qui se livrent en même temps. Quand je dis en même temps, je ne veux pas dire dans le même moment, mais dans la même période de notre vie naturelle en ce monde. Autre chose sont les moments où nous traversons ce monde fidèlement ou infidèlement dans les circonstances de chaque jour, sous l'influence de l'espérance d'une meilleure patrie ; autre chose est de livrer des combats spirituels pour la possession des promesses et des priviléges célestes, comme des hommes déjà morts et ressuscités, comme n'étant absolument plus de ce monde. Ces deux choses se réalisent dans la vie chrétienne. Or, c'est comme mort et ressuscité en Christ qu'on est dans le combat spirituel. Pour faire la guerre en Canaan, il faut avoir passé le Jourdain. C'est donc la mort et la résurrection en Christ, considérées dans leur puissance spirituelle, non dans leur efficace pour la justification du pécheur, mais dans leur réalisation pour sa vie dans les lieux célestes où Christ est entré. La comparaison de Phil. III et Col. II et III montre la liaison de la mort et de la résurrection avec le vrai caractère de la circoncision de Christ. Dans Phil. III, le retour de Christ est introduit comme devant mettre la dernière main à l'œuvre par la résurrection du corps. Dans l'un et l'autre passage, il y a une application du moment actuel à la vie

céleste. Or, il y a séparation complète, même ici-bas, entre le pélerinage et cette vie céleste. Cette dernière influe puissamment sur le caractère de notre vie de pélerinage. Cette influence était absolue et parfaite dans le cas du Seigneur Jésus. Mais sa vie en relation avec les hommes, bien qu'expression toujours parfaite de l'effet de sa vie de communion céleste, était évidemment tout autre chose. La joie de la vie céleste détruisait absolument tous les motifs de la vie d'homme ici-bas, et amenant les souffrances de sa vie terrestre en relation avec l'homme, produisait la vie de patience parfaite devant Dieu. En lui tout était sans péché, mais sa joie elle-même était ailleurs. Dans le chrétien aussi, rien n'est commun entre ces deux vies. La nature n'entre nullement dans celle d'en haut. Dans celle d'ici-bas, il est des choses qui tiennent à la nature et au monde, non dans le mauvais sens du mot monde, mais en tant que création. Rien de cela n'entre dans la vie de Canaan. Christ seul a pu traverser la mort, épuisant sa force en se tenant là selon le sang de l'alliance éternelle, et a pu en ressortir selon la puissance de la vie qui était en lui, « car en lui était la vie. » Il a frayé ce chemin. Il a fait de la mort une puissance qui détruit cette chair qui nous entrave, et une délivrance de ce qui en nous donne prise à l'en-

nemi avec lequel nous avons à combattre étant dès-lors introduits en Canaan. C'est pour cela que l'Apôtre dit : « Toutes choses sont à vous, soit la mort, soit la vie. » Or, tout vrai chrétien est mort et ressuscité en Jésus; le savoir et le réaliser, c'est autre chose. Mais la parole de Dieu nous présente les priviléges du Chrétien selon leur vraie force en Christ.

L'Arche de l'Éternel passait devant le peuple qui devait laisser la distance de deux mille coudées entre elle et lui, afin qu'il connût le chemin où il devait marcher, car il n'avait pas ci-devant passé par ce chemin-là. Qui, en effet, a traversé la mort avant que Christ, vraie arche de l'alliance, ait frayé ce chemin?L'homme innocent et l'homme pécheur n'y pouvaient rien. Ce chemin leur était également inconnu, ainsi que la vie céleste qui en est la suite. Celle-ci est tout entière au-delà du Jourdain; les scènes des combats spirituels n'appartiennent pas à l'homme dans la vie d'ici-bas. Toute l'expérience du désert, quelque fidèle qu'il soit, n'y entre pour rien, bien que les grappes de Canaan puissent encourager sa marche. Mais Christ a détruit pour les siens toute puissance de mort, en tant que puissance de l'ennemi et symbole de son empire; elle n'est que le témoin de la puissance de Jésus. C'est bien la mort, mais comme nous l'avons dit, c'est la mort de ce qui nous entrave.

J'ajouterai quelques courtes remarques. C'est 'e titre de Dominateur de toute la terre, que 'osué répète comme étant celui que Dieu prend ci ; car c'est en témoignage de cette puissante 'érité que Dieu avait planté Israël en Canaan. ıussi Il établira en puissance selon ses conseils e qui avait été placé entre les mains d'Israël, ›our qu'il le gardât selon sa responsabilité. Ce lernier principe est la clef de toute l'histoire de a Bible, quant à l'homme, Israël, la loi et tout :e dont elle s'occupe.

Ainsi ce Chapitre nous fournit des indices :rès-clairs de ce dont Dieu assure l'accomplis-ɜement dans les derniers jours, lorsqu'Il se montrera en effet dominateur de toute la terre, en Israël ramené en grâce par sa puissante efficace. Et il faut être attentif à ce témoignage rendu au but de Dieu en établissant Israël dans sa terre. Le temps de la moisson viendra et la force de l'ennemi débordera. Mais comme Chrétien on est déjà au-delà. La force de l'ennemi a franchi toute limite dans la mort de Jésus, et l'on ne dit pas maintenant : « Dominateur de toute la terre, » mais « Il a toute puissance *dans les cieux et sur la terre.*

Remarquons encore comment Dieu encourage son peuple. Il faut combattre, il faut que la plante des pieds soit posée en chaque lieu de la terre de promesse pour la posséder, et que dans les

combats on sente et la force de l'ennemi et l'entière dépendance de Dieu. Mais en combattant franchement pour lui, Il veut aussi qu'on sache que la victoire est assurée. Les espions disent à Josué: « Certainement l'Éternel a livré tout le pays entre nos mains, et même tous les habitants du pays ont perdu courage à notre vue. » Voilà ce qu'on sait et ce qu'on éprouve par le témoignage du St-Esprit, si différent de celui de la chair, apporté par les dix qui étaient revenus avec Caleb et Josué.

Mais si l'on est introduit dans une vie qui est *au-delà* de la mort par la puissance de l'Esprit de Dieu, en tant que morts et ressuscités en Christ, il faut se souvenir de cette mort par laquelle on a été délivré de ce qui était en deçà d'elle, de la ruine de l'homme tel qu'il est et de la création déchue à laquelle il appartient. Douze hommes, un de chaque tribu, devaient apporter des pierres du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs s'arrêtaient de pied ferme avec l'Arche, pendant que tout Israël passait à sec. Le St-Esprit apporte avec lui, pour ainsi dire, le mémorial émouvant de la mort de Jésus, par la puissante efficace de laquelle il a fait tourner en vie et en délivrance tout l'effet de la force de l'ennemi de nos âmes. La mort monte avec nous du fond de la tombe de Jésus, non plus maintenant comme mort; elle est devenue vie pour

nous. Ce mémorial devait être placé à Guilgal, circonstance dont la force sera considérée dans le chapitre suivant; nous ne nous arrêtons ici que sur le mémorial même. Les douze pierres pour les douze tribus présentaient l'ensemble des tribus de Dieu. Ce nombre est le signe de la perfection dans les instruments humains, en rapport ici comme ailleurs avec le Christ, comme dans le cas des Pains de proposition.

Ici encore l'Esprit nous assigne une place plus avancée, à nous Chrétiens. Il y avait douze Pains de proposition, et nous n'en formons qu'un seul dans notre vie d'union par le St-Esprit avec Christ notre chef, vie qui est celle dont nous parlons ici. Or, c'est sa mort qui nous est rappelée par le mémorial que nous a laissé la tendre bonté du Seigneur, qui daigne attacher du prix à notre souvenir de son amour. Je ne parle ici de ce mémorial que comme étant le signe de ce qui devrait toujours être une réalité. Nous mangeons sa chair, nous nous abreuvons de sa vie donnée pour nous. Étant un maintenant dans la puissance de notre union avec Christ ressuscité, morts au monde et au péché, c'est du fond du fleuve où Il est entré pour en faire le chemin de la vie pour nous, de la vie céleste, que nous rapportons le précieux mémorial de son amour et du lieu où il a accompli son œuvre. C'est un corps *rompu* que

nous mangeons, un sang *versé* que nous buvons; et c'est pourquoi le sang était absolument interdit à l'Israël selon la chair; car, comment boire la mort quand on est mortel? Mais nous nous en abreuvons, parce que la mort de Christ est notre vie, et c'est en réalisant la mort de ce qui est mortel que nous vivons avec lui. Le souvenir du Jourdain, de la mort lorsque Christ y était, est celui de la puissance qui a assuré notre délivrance dans la dernière forteresse de celui qui avait l'empire de la mort. C'est le souvenir de l'amour qui y est descendu, afin que, quant à nous, elle perdît toute sa puissance, sauf pour nous faire du bien et nous être témoin d'un amour infini et immuable.

La puissance de la vie en résurrection ôte toute force à Satan. « Celui qui est né de Dieu se garde soi-même, et le Malin ne le touche pas. Dans notre vie terrestre, ayant la chair en nous, nous sommes exposés à la puissance de l'ennemi, et la créature n'a pas de force contre lui, lors même qu'elle ne serait pas entraînée dans un mal positif. Mais si la mort est devenue notre abri, nous faisant mourir à tout ce qui donne prise à Satan, que pourrait-il faire? Peut-il tenter un mort ou vaincre celui qui vit après la mort? Or, si cela est vrai, le réaliser en pratique est nécessaire aussi. Vous êtes morts, c'est pourquoi *mortifiez.* » (*Col.*,

III. C'est là ce que veut dire Guilgal. Il ne s'agit pas encore de prendre des villes, de réaliser les magnifiques promesses de Dieu.

Il faut auparavant la mortification de soi-même. Avant de vaincre Madian, Gédéon a dû renverser l'autel qui était chez lui. Le désert n'est pas le lieu où s'accomplit la circoncision, lors même qu'on y a été fidèle. La circoncision est l'application de la puissance de l'Esprit à la mortification de la chair chez celui qui a part à la mort et à la résurrection de Jésus. Ainsi, Paul dit (*Phil.* III) : « Nous sommes la circoncision. » Quant à la vie extérieurement morale, il l'avait déjà. Avait-il ajouté la vraie piété à sa religion de forme, la vraie crainte de Dieu à ses bonnes œuvres? C'était bien plus que cela. Christ avait tout remplacé en lui : premièrement, en fait de justice, ce qui est le fondement; mais, de plus, l'Apôtre dit : « c'est afin que nous le connaissions, et la puissance de sa résurrection, étant rendus conformes à sa mort, pour avoir part à la résurrection des morts. » Aussi, est-ce en courant vers le but qu'il attend la venue de Jésus, pour accomplir cette résurrection, quant à son corps. Dans l'Épître aux Colossiens, chap. II, il nous parle de la circoncision de Christ. Est-ce seulement qu'il a cessé de pécher (effet certain, au reste, de cette œuvre

de Dieu) ? Non ; car pour décrire cette œuvre de Dieu, il ajoute : « Étant ensevelis avec Lui par le baptême, en qui aussi vous êtes ensemble ressuscités avec Lui par la foi de l'efficace de Dieu, qui l'a ressuscité des morts. » Les conséquences de la vie céleste se trouvent au Ch. III, v. 1, qui est en rapport immédiat avec le verset que nous venons de citer. Aussi, l'œuvre est-elle ici couronnée par la manifestation des Saints avec Jésus lorsqu'Il paraîtra.

Notre Guilgal est au 5e v. « Mortifiez donc. » —On voit que c'est fondé sur la grâce. Vous êtes morts, mortifiez donc. — Étant dans cette position, on la réalise. « Faites votre compte que vous êtes morts'», dit l'Apôtre (*Rom.*, VI), en parlant du même sujet. C'est la force en pratique de la figure des pierres tirées du Jourdain. Elles étaient un signe de notre union avec Christ qui a été mort. Ressuscités avec Lui, nous pouvons nous dire déjà morts avec Lui : Lui, mort pour le péché, nous, morts dans le péché; Dieu nous a vivifiés avec Lui. Tout ce qu'Il a fait était pour nous. Associé avec Lui vivant, uni à Lui par l'Esprit, je m'approprie, ou plutôt, Dieu m'attribue tout ce qu'Il a fait, comme si cela me fût arrivé à moi-même ; Il est mort au péché, en Lui je suis mort au péché. Alors, je « mortifie » ; ce qu'on ne saurait faire comme étant encore vivant. Or, la

irconcision étant l'application pratique de ce
[ui précède, on se souvient de la mort de Jésus,
:t la mortification s'accomplit par la grâce,
lans la conscience de la grâce. Autrement, ce ne
erait que l'effort d'une âme sous la loi, et dans
e cas on aurait une mauvaise conscience et
oint de force. C'est ce qu'ont essayé des moines
incères ; mais la grâce, Christ et sa force
n'étaient pas dans leur tentative. S'il y avait de
a sincérité ; il y avait aussi la misère spiri-
uelle la plus profonde. Pour mourir, il faut la
vie, et si nous avons la vie, nous sommes déjà
morts en Celui qui est mort pour nous. C'étaient
les pierres prises au fond du Jourdain qui
étaient posées en Guilgal, et le Jourdain était
déjà passé avant qu'Israël fut circoncis. Le sou-
venir de la grâce et de la mort comme témoi-
gnage d'un amour qui a accompli notre salut,
en s'occupant en grâce de notre péché, se trou-
vait là où la mortification devait avoir lieu.
Christ mort pour le péché, en amour parfait, en
efficace immanquable, est notre force pour
mourir au péché. En chaque détail, il faut donc
se souvenir qu'on est mort et se dire : Si je
suis mort par la grâce, qu'ai-je à faire du pé-
ché, qui suppose que je vis encore ? C'est dans
cette mort qu'est Christ dans la beauté et dans
la puissance de sa grâce ; c'est la délivrance
même. Quant au progrès, l'Apôtre dit : « Je

m'efforce de prendre, ce pour quoi j'ai été pris par Jésus-Christ.»

Ainsi, en étant mort et seulement ainsi, l'opprobre d'Égypte sera ôté. Tout signe du monde est un opprobre pour celui qui est céleste, L'homme céleste seul, qui est mort avec Christ, se débarrasse de ce qui tient à l'Égypte. Or, la vie de la chair y tient toujours; mais pour celui qui est mort et ressuscité avec Christ, et vivant d'une vie céleste, le principe de la mondanité est déraciné. Il y a dans la vie de l'homme un lien nécessaire avec le monde tel que Dieu le voit; il n'y en a plus chez un mort. La vie d'un ressuscité n'est pas de ce monde, elle n'a pas de lien avec lui. Celui qui la possède peut le traverser et faire bien des choses que d'autres font. Il mange, travaille, souffre; mais, quant à sa vie et à son but, il n'est pas du monde, comme Christ n'était pas du monde. C'est Christ ressuscité et monté en haut, qui est sa vie. Il mâte sa chair, il la mortifie; car elle est de fait ici-bas; mais lui ne vit pas en elle. Le camp était *toujours* à Guilgal. C'est là qu'après ses victoires et ses conquêtes, se rendait le peuple, — armée de l'Éternel. Si nous ne le faisons pas, nous serons faibles, la chair nous trahira et nous serons livrés à l'ennemi au moment du combat, et même du combat sincèrement en-

gagé dans l'œuvre de Dieu. C'est à Guilgal qu'est élevé le monument des pierres du Jourdain ; car, si la conscience d'être mort avec Jésus est nécessaire pour pouvoir mortifier la chair, c'est dans cette mortification qu'on parvient à connaître ce que c'est qu'être ainsi mort. On ne réalise pas la communion intérieure (je ne parle pas maintenant de la justification), la douce et divine jouissance de la mort de Jésus pour nous, avec une chair non mortifiée. Cela ne se peut pas. Mais, si l'on revient à Guilgal, à la mortification bénie de notre propre chair, on y trouve toute la douceur (et elle est infinie), toute la puissante efficace de cette communion avec la mort de Jésus, avec l'amour qui s'y est manifesté. Ainsi nous ne restons pas dans le Jourdain ; mais il reste dans le cœur tout ce qu'il y a de précieux dans cette œuvre magnifique, œuvre que les Anges désirent sonder, qui est pour nous, et que Christ nous approprie dans son amour. Il se trouve avec nous à Guilgal, endroit sans apparence ni victoire qui ait de l'éclat devant les hommes, mais où Celui qui est la source de toute victoire, se trouve dans la force et la communion qui nous rendent capables de vaincre.

Mais il y avait encore douze pierres posées au milieu du Jourdain ; et, en effet, si nous au-

Nous en mangeons, comme étant son peuple racheté, dans la jouissance de cette position dans le pays de promesse et de Dieu, pays qui nous appartient à la suite de ce rachat et de notre résurrection avec Christ. On ne jouit ainsi de la mort de Jésus qu'au-delà du Jourdain, étant ressuscité avec Lui. Alors, en paix, dans sa communion et avec un sentiment ineffable d'action de grâces, on revient à la mort de l'Agneau, on le contemple, on s'en nourrit; le bonheur et l'intelligence célestes ne font qu'ajouter à son prix.

Dès le lendemain de la Pâque, le peuple mangea du crû du pays. Ainsi ressuscités et assis dans les lieux célestes, ce sont les choses d'en haut qui nourrissent et entretiennent l'âme dans la vigueur et dans la joie (1). Dès-lors aussi, la manne cesse. Ceci est d'autant plus remarquable, que Christ, nous le savons, est la vraie manne; mais Christ ici-bas, Christ selon la chair. Je contemple avec adoration Jésus (Dieu manifesté en chair), je nourris mon âme

(1) Remarquons aussi que la simplicité et la sincérité chrétiennes, la sainteté pratique de la vie chrétienne, le pain sans levain (qui se mangeait le lendemain de Pâque) est une chose céleste. Rien en deçà du Jourdain ne peut l'être. C'est du crû de ce pays-là; aussi se lie-t-il à Jésus et à la paix de sa mort, comme à *une* chose qui précède.

des attraits puissants de sa grâce dans son humiliation, mais dans cet état, il restait seul. Le grain de froment doit tomber dans la terre et y mourir, sinon il reste seul. Mais, tout en connaissant ce qu'il a été, c'est un Christ assis là-haut, qui est mort et ressuscité, que je connais maintenant. C'est à ceci que Paul fait allusion, lorsqu'il dit : « Si nous avons connu Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant. » Le mémorial de sa mort dont nous avons parlé, est bien sans doute la base de tout. Rien de plus précieux. Mais c'est maintenant à un Christ céleste que nous avons affaire. Nous contemplons, en cherchant à l'imiter, ce précieux modèle qu'Il nous a donné comme homme céleste sur la terre. Nous trouvons nos délices dans la contemplation de toute sa grâce ici-bas ; mais notre communion est avec un Christ dans le ciel. Et le Christ que nous connaissons sur la terre est un Christ céleste, et non un Christ terrestre, comme les Juifs le connaîtront plus tard. En traversant le désert (et nous le traversons), Christ, comme manne, nous est infiniment précieux. Son humiliation, sa grâce nous consolent, nous soulagent et nous soutiennent. Nous sentons qu'Il a passé par les mêmes épreuves, et le cœur est soutenu par cette pensée, que ce même Christ est avec nous. C'est le Christ dont nous

sainteté est compromise par les souillures, la négligence et l'insouciante légèreté des siens, par le manque du sentiment qui convient *à la présence de Dieu lui-même;* car c'est Dieu lui-même qui est là.

Dans le Chap. VI, nous trouvons les principes sur lesquels sont basées les conquêtes des Israélites. L'œuvre est tout entière de Dieu. Il peut bien exercer son peuple dans le combat, mais c'est Lui qui fait tout. Chacun monte devant soi. Il y a là soumission à l'emploi des moyens, consentement à suivre une marche ridicule et sans but aux yeux du monde, mais qui proclame hautement la présence de l'Éternel au milieu de son peuple, une entière dépendance de Dieu, une parfaite confiance en Lui, qui déclare en face de tous qu'on n'a à faire que ce qu'Il dit.

La promesse est sûre, on agit en obéissance. Voilà le principe. Josué, type de l'énergie et de l'intelligence du St-Esprit dans un homme qui jouit de la communion du Seigneur, est assuré de la réussite, et dans cette conviction de foi il agit sans hésitation. Effectivement toute la puissance de l'ennemi tombe sans l'emploi d'aucun moyen dont il puisse se rendre compte. Un autre principe, c'est qu'il ne peut y avoir aucune communion quelconque avec ce qui fait *la puissance* de l'ennemi de Dieu, avec le monde

et ce qui en fait la force. Tout est interdit. Il en est de même avec nous dans ce monde. Si le monde de Sodome enrichit Abraham, il est dépendant de ce monde; il lui doit quelque chose; il n'en est pas libre pour être entièrement à Dieu. Si l'on prend de l'interdit, on devient interdit. Dieu peut employer ces choses en se les consacrant, s'il le veut. Mais si l'homme, si le chrétien s'en mêle, il est en interdit. Les murs qui montent jusqu'au ciel, les plus grandes difficultés ne sont rien; mais la sainteté, la séparation complète du monde, parce que la puissance est de Dieu, voilà ce qui est la condition de la force. Jéricho, expression de la force et des armes de l'ennemi, en tant que première ville placée comme barrière pour arrêter la marche du peuple de Dieu, est mise pour toujours en interdit, et un jugement est prononcé contre celui qui la relèverait. (Voyez 1 *Rois*, XVI, 34.) Les principes abstraits de la force de Dieu et de la puissance de l'ennemi, sont présentés par cette ville dans leur évidence et leur contraste. Or, si Dieu est là, et le monde entièrement condamné, sa grâce retire de ce monde un peuple qui par la foi est sauvé de ses abominations.

Le Chap. VII expose les principes du gouvernement de Dieu ou ses voies au milieu de son peuple engagé dans le combat. La victoire

fort simple. « Israël a péché. » L'homme, même celui qui est spirituel, regarde aux effets, parce qu'ils le touchent de près, tout en reconnaissant la puissance de Dieu et le lien entre Lui et son peuple. Mais Dieu regarde à la cause et en même temps à ce qu'Il est. Il est amour, il est vrai ; mais Il ne veut pas sacrifier les principes de son Être même, ni se renier lui-même dans les relations qui sont fondées sur ce qu'Il est. Sa gloire est certainement liée par la grâce au bien-être de son peuple. Mais Il saura la revendiquer et même bénir son peuple à la fin, sans compromettre ces principes. Ce ne serait pas maintenir sa gloire au milieu de son peuple, s'Il permettait en lui des choses contraires à son caractère essentiel et usait de sa puissance pour les maintenir dans un état qui renierait sa nature. La relation serait faussée et Dieu lui-même compromis ; chose absolument impossible. Il y a du péché, et la force de Dieu ne s'y trouve plus ; car Dieu ne veut pas s'identifier avec le péché. Et souvenons-nous ici, qu'il y avait aussi du péché dans la négligence qui allait en avant sans consulter Dieu. Le cri de Josué n'amène pas de suite la délivrance ; mais premièrement la découverte du péché, à l'égard duquel Dieu est très-précis et très-exact. Remarquez qu'il sonde tout et prend connaissance des plus petits détails,

quand il s'agit du gouvernement de son peuple. (Voyez le verset 11 de ce Ch. VII.) Aussi, Dieu ne dit pas : « Ils n'ont pas pu ; » mais « Ils ne pourront subsister. » Triste changement. Auparavant c'était : « Nul ne pourra subsister devant toi. » Maintenaint ils ne pourront subsister eux-mêmes. Quand il n'y a pas sainteté, Dieu laisse voir en pratique la faiblesse de son peuple ; car il n'y a de force qu'en Lui, et Lui ne veut pas sortir avec eux, ni donner ainsi sanction et encouragement au péché. Cependant remarquons ici, que souvent Dieu ne retire pas tout de suite sa bénédiction de ceux qui ne sont pas fidèles. Il les châtiera d'un côté, et les bénira de l'autre. Il agit avec patience, Il les instruit dans sa grâce, Il ne les bénit pas là où le mal se trouve ; mais Il agit avec une tendresse admirable et une parfaite connaissance de cause, se donnant la peine, pour ainsi dire, de suivre l'âme en détail, selon son état et pour son bien ; car Il est plein de grâce. Que de fois il attend ainsi la repentance de son peuple ! Hélas ! que de fois Il l'attend en vain !

Mais ici, nous avons le grand principe sur lequel Il agit, comme en Jéricho sa puissance exercée en faveur de son peuple, manifestant que tout est entièrement de Lui. Un autre principe important nous est présenté ici. Le peuple

l'histoire de ce rétablissement du peuple dans la faveur de Dieu. Hélas ! Sinhar (Babylone) et l'argent commencent bientôt leur influence dans les voies du peuple de Dieu. Il les trouve chez ses ennemis, et le cœur charnel les convoite. Remarquez aussi que, s'il y a fidélité et obéissance, Dieu ne manque jamais de montrer et d'ôter ce qui empêche la bénédiction de son peuple.

Le Chapitre VIII nous montre le retour d'Israël à sa force en Dieu.

Si tout le peuple a été compromis dans le péché, il faut qu'il soit rétabli dans la confiance d'une manière sensible, qu'il soit affermi, et que par conséquent il subisse ce qui est nécessaire pour son rétablissement. Il doit faire des expériences. On en éviterait beaucoup en marchant dans la simplicité et l'intégrité de la foi. Jacob en fit plus qu'Abraham, et c'est lors de ses infidélités qu'Abraham en a fait le plus, qu'il a fait au moins celles qui se présentent comme exercices sentis du cœur. Toutefois, Dieu s'en sert pour que nous apprenions ce que nous sommes et ce qu'Il est; deux choses, si nous les ignorons, qui rendent les expériences nécessaires.

Le succès est maintenant certain; mais il faut que tout le peuple monte à l'attaque de cette petite ville qui, à en juger selon la force hu-

maine, pouvait être prise par deux ou trois mille hommes. L'orgueil et la fausse confiance reçoivent ici une sévère leçon. Que de peine Josué doit se donner! Dresser une embuscade, feindre de fuir, tout cela pour prendre une petite ville, et pas beaucoup de gloire après tout. Il faut plus de peine pour revenir dans le chemin de la bénédiction, que pour se tenir loin du mal. Mais la simplicité de la confiance et sa vigueur naturelle ne se retrouvent qu'après toute cette peine.

Cependant la puissance de Dieu l'accompagne et tout réussit, quoique la manifestation de cette puissance ne soit pas telle qu'à Jéricho. Enfin, par la direction de Dieu, Josué étend l'étendard. Il ne paraît pas que l'embuscade l'ait vu, ni que ce fût un signal convenu (1). Mais aussitôt qu'il est étendu, l'embuscade se lève, entre dans la ville et y met le feu. C'est ainsi que le Seigneur, agissant par son Esprit au moment opportun, produit de l'activité en ceux même qui ne savent peut-être pas pourquoi, à un moment donné, ils sont poussés en avant, et croient agir par des motifs qui leur sont propres, tandis

(1) Il paraît d'autant plus que ce n'était pas un signal convenu et que cet acte a le sens que je lui donne ici, que Josué ne retira pas l'étendard, jusqu'à ce qu'on eût entièrement défait les habitants de Haï, à la façon de l'interdit; ce qui ne s'accorde pas avec l'idée d'un simple signal.

»sevelir le même jour. Car celui qui est pendu »est malédiction de Dieu. C'est pourquoi tu ne »souilleras point la terre que l'Éternel ton Dieu »te donnera en héritage.»—La victoire d'Israël était complète. La malédiction pesait sur ses ennemis qui étaient les ennemis de Dieu. Ils étaient faits malédiction et signalés comme tels. Or, selon la foi de Josué, la terre était déjà tellement donnée à Israël de par l'Éternel, qu'elle ne devait point être souillée, de sorte qu'il fit descendre le corps mort de la potence pour qu'elle ne le fût pas en effet.

Le second fait, c'est que Josué bâtit l'autel sur la montagne de Hébal. Ayant pris possession de la terre comme terre consacrée, ils reconnaissent l'Éternel comme le *Dieu d'Israël*, en l'adorant sur cette terre. L'Autel était là, comme témoignage et comme lien entre le peuple et l'Éternel qui lui avait donné le pays. En étudiant le Deutéronome, il a déjà été fait mention de l'emplacement de cet autel; je n'y reviens pas. (*Deut.*, XXVII. 4—8.) Je laisse au lecteur à juger si Josué eût mieux fait de dresser cet autel, *aussitôt* après avoir passé le Jourdain. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas toujours à Dieu que nous pensons premièrement, lorsque nous jouissons des effets de sa puissance. C'est bien notre folie, soit pour ce qui concerne la joie, soit pour ce qui tient à la sûreté,

Josué fait lire ici non-seulement les malédictions attachées comme menaces aux violations de la loi, mais aussi tout ce qui parlait des voies de Dieu dans son gouvernement du peuple.

Mais si une telle position proclame les droits de Dieu et déclare la confiance du peuple, elle amène bientôt les combats. L'ennemi ne consent pas à ce qu'on s'empare du territoire qu'il a usurpé, et à ce que tout soit envahi. Mais les ruses de l'ennemi sont plus à craindre que sa force, et même elles sont seules à craindre; car dans sa force il rencontre le Seigneur. Dans ses ruses il trompe ou cherche à tromper les fils des hommes. Si l'on résiste à l'adversaire, il s'enfuit; mais, pour parer à ses ruses, il faut toutes les armes de Dieu. Christ répond à ses ruses par la Parole, et lorsque l'ennemi se déclare, Il lui dit : « Va-t'en, Satan. »

Les habitants de Gabaon feignent d'être venus de loin. Les principaux d'Israël usent de la sagesse humaine, au lieu de consulter Dieu. Cette fois ce n'est pas confiance dans la force, mais dans la sagesse de l'homme. Les principaux, accoutumés à réfléchir et à diriger, sont plus portés à donner dans ce piége. Tout méchant qu'il soit, dans son incrédulité, le peuple, désireux du résultat, est souvent plus près de la pensée de Dieu, pour qui le résultat est sûr. Le doute s'est présenté à l'esprit des princi-

contient la leçon instructive, que, quelles que soient nos victoires et nos conquêtes, il nous faut toujours revenir à la place qui nous convient devant Dieu, dans l'anéantissement de nous-mêmes; à l'application de la connaissance que nous avons de Dieu, la résurrection de Christ nous ayant introduits dans le pays céleste; au jugement et à la mortification de la chair; à la circoncision spirituelle, qui est la mort de la chair par la puissance de la résurrection. Il y a un temps pour agir et un temps pour l'inaction en se tenant devant Dieu pour que nous soyons propres à agir. L'activité, la puissance qui nous accompagne, le succès, tout tend à nous éloigner de Dieu, ou du moins à distraire nos cœurs légers.

Mais le camp, le point de départ pour la victoire, est toujours à Guilgal. Ce n'est pas là que l'ennemi nous attaque si nous sommes fidèles. Les attaques partent de notre côté, quels que soient les mouvements de nos adversaires.

Remarquons aussi que, malgré tous les manquements du peuple et de Josué, en résultat tout a bien tourné. Il y a eu des fautes, et ces fautes ont reçu leur châtiment, comme dans le cas de Gabaon et celui de Haï. Mais la marche du peuple étant fidèle au fond, Dieu fait tout concourir au bien. Ainsi, la paix avec Gabaon amène la victoire sur les rois qui l'attaquent,

Dans les détails, il y a sujet d'humiliation et de châtiments; dans l'ensemble, la main de Dieu paraît avec la dernière évidence. Il est rare que chaque pas de notre course soit un pas que la foi et la dépendance de Dieu aient dirigé. On s'en humilie justement; mais lorsque le but est celui du Seigneur, Il va en avant et conduit tout pour faire triompher son peuple dans cette sainte guerre, qui est la sienne.

Les victoires d'Israël appellent de nouveau la guerre sur lui; mais la confédération de ses ennemis ne sert qu'à les livrer tous ensemble entre ses mains. Si Dieu ne permet pas la paix, c'est qu'il veut la victoire. Ici un nouveau principe nous est présenté. Dieu ne veut absolument pas que le siége d'influence pour le monde le devienne pour son peuple, car son peuple ne relève que de Lui. La conséquence naturelle de la prise de Hatsor eût été d'en faire le siége du gouvernement, et un centre d'influence dans le gouvernement de Dieu, en sorte que cette ville fût pour Dieu ce qu'elle avait été auparavant pour le monde, car Hatsor avait été la capitale de tous ces royaumes. Mais c'est tout le contraire; Hatsor est détruite totalement. Dieu ne veut pas laisser une trace de l'influence qui auparavant gouvernait; Il veut faire toutes choses entièrement nouvelles. La capitale et l'influence seront siennes, entièrement et exclusivement

cues chez les chrétiens! Mais le Saint-Esprit prend connaissance de cet état, en vue et par rapport à ce qui leur appartient de droit; c'est ce que fait comprendre la seconde partie de ce livre.

Quoiqu'il restât à posséder une assez grande partie du pays, Josué partage le tout entre les tribus selon le commandement de l'Éternel, qui déclare que Lui-même chassera les habitants devant Israël. Mais le peuple n'a guère répondu à cette promesse. Les villes des Philistins ont bien été prises, mais leurs habitants n'ont pas été exterminés; ils sont restés et ont bientôt retrouvé leurs forces. Ici, on peut remarquer que, là où il y a de la fidélité, il y a du repos. L'œuvre de Josué eut pour effet que le pays fut tranquille sans avoir la guerre. Même résultat pour celle de Caleb (XIV, 15). Dans la distribution des villes aux Lévites, on retrouve cette même vérité (XXI, 43-44). Dans les détails, il n'en est pas ainsi; toute l'étendue du pays est donnée à Israël, et chaque tribu a sa part; aussi ce qui est échu à chaque tribu lui est donné en plein droit par l'Éternel lui-même. Les limites en sont marquées, car l'Esprit de Dieu prend connaissance de tout pour distribuer tout l'héritage spirituel, et à chacun selon les pensées de Dieu. Rien n'est incertain dans les arrangements de Dieu. Mais on trouve que

pas une tribu n'a chassé de son domaine tous les ennemis de Dieu, pas une seule n'a réalisé la possession de tout ce que Dieu lui avait donné.

Juda et Joseph prennent possession de leurs portions; nous savons qu'ils sont toujours restés à la tête d'Israël, accomplissant ainsi les conseils de Dieu, quant à la royauté pour Juda et au droit d'aînesse échu en grâce à Joseph (Chap. XV, XVI, XVII); le Tabernacle de Dieu est aussi posé en paix (Chap. XVIII); mais une fois en repos, les tribus sont bien lentes à prendre possession de ce qui leur appartient; histoire trop constamment réalisée du peuple de Dieu. Ayant trouvé du repos, il laisse ce que Dieu a promis. Cependant, comme nous l'avons vu, l'Esprit de Dieu n'a pas manqué de désigner au peuple, en détail, tout ce qui lui appartient.

Les villes de refuge sont établies (Ch. XX), c'est-à-dire, la terre étant à l'Éternel, il est pourvu à ce qu'elle ne soit pas souillée, et à ce que chacun puisse retrouver son héritage, lorsqu'il en aura été éloigné pour un temps par sa faute.

L'établissement des deux tribus et demie de l'autre côté du Jourdain, donne lieu à des difficultés et à des soupçons; toutefois ces tribus étaient fidèles au fond. Elles ont souffert de leur position, l'égoïsme ayant tant soit peu gâté

LES JUGES.

ple, maintenir son unité extérieure jusqu'à ce que Dieu le jugeât dans ses chefs. Dieu était encore seul chef reconnu en Israël; en sorte que le peuple portait constamment lui-même la peine de son péché.

La misère où son infidélité le jetait, excitant les compassions de Dieu, sa puissante grâce suscitait par son Esprit des libérateurs au milieu du peuple déchu et malheureux. « Car il fut » touché en son cœur de l'affliction d'Israël. » « Et l'Éternel leur suscitait des Juges qui les » délivraient de la main de ceux qui les pil- » laient. » «Or, quand l'Éternel leur suscitait des » Juges, l'Éternel était aussi avec le Juge, et il » les délivrait de la main de leurs ennemis, pen- » dant tout le temps du Juge, car l'Éternel se re- » pentait pour les sanglots qu'ils jetaient à cause » de ceux qui les opprimaient et qui les acca- » blaient.» Mais Israël n'était pas changé. « Ils » ne voulaient pas même écouter leurs Juges. » « Puis il arrivait que, quand le Juge mourait, » ils se corrompaient de nouveau plus que leurs » pères, allant après d'autres dieux pour les ser- » vir et se prosterner devant eux; ils ne dimi- » nuaient rien de leur mauvaise conduite ni de » leur train obstiné.» Voilà la triste histoire du peuple de Dieu; mais c'est aussi celle de la grâce de Dieu et de ses compassions envers son peuple.

Ainsi, au commencement du livre, nous

voyons du mal et des chutes, et aussi des délivrances simples et bénies. Mais, hélas! le tableau s'assombrit de plus en plus. Les Juges eux-mêmes nous présentent des traits affligeants dans leur conduite, et l'état d'Israël va toujours en empirant, jusqu'à ce que, fatigué de l'effet de sa propre incrédulité, malgré la présence du Prophète et la parole expresse de Dieu, il abandonne la royauté du Tout-Puissant, pour entrer dans les formes du gouvernement humain et s'établir régulièrement sur le même pied que le monde, lorsqu'il avait Dieu pour son Roi! — C'est pourquoi, aussi, Dieu a laissé des nations au milieu de son peuple, pour l'éprouver. La présence de ces nations était déjà une preuve du manque d'énergie et de confiance du peuple dans la puissance de Dieu, qui cependant l'aurait garanti des désastres qui lui sont arrivés plus tard. Mais, dans ses sages conseils, Dieu, qui connaissait son peuple, a laissé ces nations au milieu de lui, comme moyen de l'éprouver. Il sera béni pleinement dans le Messie, qui introduira sa bénédiction par sa puissance, et par sa puissance la lui conservera.

Hélas! cette histoire d'Israël en Canaan, est aussi celle de l'Église; plantée en bénédiction céleste sur la terre, elle a, dès le commencement, manqué à la réalisation de ce qui lui était donné, et le mal s'est développé en elle lors du départ

rituelle du cœur qui précède les victoires et retrempe l'âme, pour qu'on soit victorieux dans les combats), et vient s'établir dans la place des pleurs, au milieu du peuple, en déclarant qu'il ne chasserait plus les ennemis qu'Israël avait laissés là.

Dieu avait donc été à Guilgal ! Quelle grâce dans ces exercices et ces combats intérieurs du cœur, où s'accomplit la vraie circoncision pratique, où la source et l'influence du péché se font sentir pour être jugés devant Dieu, afin que le péché étant mortifié, on puisse dans les combats (et aussi dans la communion), jouir de la force de Dieu, qui ne saurait l'accorder à la chair et au péché. Cette mortification intérieure est une œuvre sans éclat et sans apparence, petite et mesquine aux yeux des hommes; historiquement il ne paraissait pas que la force de Dieu y fût; lorsqu'on l'a abandonnée, on trouve que l'Ange de l'Éternel y avait été. On l'échange contre des pleurs. — En Bokim, on peut adorer Dieu. Sa relation avec le peuple n'est pas changée. Il accepte ces pleurs. Mais, quelle différence! la force et la clarté de la face de l'Éternel n'y sont pas. Triste position, bien qu'adoucie par la grâce. Ce changement de Guilgal à Bokim, est la clef du livre; ce n'est que trop souvent, hélas! celle de l'état des enfants de Dieu.

Le Saint-Esprit ayant posé ces bases générales, en vient au développement historique de cette position d'Israël.

Pendant la durée de Josué et des anciens qui lui ont survécu, Israël a marché devant l'Éternel. C'est l'histoire de l'Église : tant que les Apôtres ont été là, elle était gardée ; mais saint Paul (*Actes*, XX, 29) et saint Pierre (2 Pierre, II) ont également averti les fidèles, que leur départ amènerait les fâcheuses conséquences de l'infidélité et de la révolte. Déjà, les principes en étaient là. Le mélange avec des personnes infidèles, œuvre de l'ennemi, deviendrait le moyen par lequel le mal se développerait et les envahirait.

Le Seigneur l'avait dit (Matth., XIII), et Jude en développe la marche et les conséquences avec une clarté et une précision solennelles.

Mais, lorsqu'il s'élève en Israël une génération qui n'a pas connu l'Éternel, qui n'a pas été témoin oculaire des œuvres de sa puissance, et qu'elle sert les dieux des nations qu'elle avait laissé subsister, Dieu ne veut plus la protéger. Infidèles au dedans, les Israélites tombent entre les mains des ennemis du dehors. Puis, comme nous avons dit, dans leur affliction, l'Éternel, touché de compassion, suscite des Juges, qui, reconnaissant son nom, ramènent la manifestation de sa puissance au milieu du peuple.

médiate de l'ennemi, mais l'exercice du peuple à la guerre, pour le faire sortir de l'état d'abattement moral dans lequel il était. Le commencement était petit. Une femme en était l'instrument, car la crainte n'honore pas Dieu, et Dieu ne peut pas faire reposer sa gloire sur un tel état; mais peu à peu « la puissance des enfants d'Israël s'avançait contre Jabin, jusqu'à ce qu'ils l'eussent exterminé. »

En général, l'effet d'une œuvre pareille du Saint-Esprit est de présenter le peuple comme étant de bonne volonté. (Chap. V, 2.) Toutefois, l'Esprit de Dieu nous a fait voir que l'effet de l'incrédulité dans le peuple a été que plusieurs se soient tenus en arrière; ce qui les a fait manquer à la manifestation et à l'expérience de la puissance de Dieu. Le jugement de Dieu va jusqu'à la malédiction, là où il y avait une réserve complète, un refus de s'associer au peuple dans sa faiblesse.

Mais de nouveau les Israélites firent ce qui déplaît à l'Éternel, et Il les livra entre les mains des Madianites. Et les enfants d'Israël crièrent de nouveau à l'Éternel. Dieu révèle à la conscience du peuple la cause de sa détresse. C'était déjà une réponse; mais, pour le moment, Il les laissa dans leur état. Il n'agit pas au milieu d'eux en les délivrant aussitôt; mais il agit pour eux dans l'instrument qu'Il a choisi pour opérer

leur délivrance. Dieu se glorifie en lui ; mais cette action, concentrée en Gédéon, montre dans le peuple un état plus bas qu'auparavant. Toutefois, dans ces circonstances humiliantes, Dieu choisit les moyens qui déploient sa gloire de toutes manières. Là où Il agit, là est la force, et la foi qui agit selon cette force dans la sphère qui lui est propre.

Nous examinerons un peu l'histoire de Gédéon et les traits de l'œuvre de l'Esprit dans cette délivrance, ainsi que dans la foi de celui qu'il a suscité. Il est évident que bien des pensées et de sérieuses réflexions s'étaient présentées à Gédéon, avant que l'ange lui eût parlé. Mais la visite de l'ange a été l'occasion qui lui a fait formuler et exprimer les pensées dont son cœur était occupé. Gédéon souffrait avec les autres de l'oppression des ennemis de Dieu, mais cela l'a porté à penser à Dieu, au lieu de prendre son parti de subir le mal comme un esclavage nécessaire. L'ange lui dit : « Fort et vaillant homme, l'Éternel est avec toi. »

C'est ici que nous voyons ce qui préoccupait le cœur de Gédéon : ce n'était pas sa position à lui, mais la relation entre l'Éternel et Israël. « Si l'Éternel, dit-il, est avec nous, pourquoi toutes ces choses nous sont-elles arrivées? Où sont toutes ces merveilles que nos pères nous ont récitées, en disant : L'Éternel ne nous a-t-il

pas fait monter d'Égypte? Et maintenant l'Éternel nous a livrés entre les mains des Madianites.» C'était en effet la foi qui faisait jaillir tous ces raisonnements, ces exercices du cœur. L'Éternel avait fait toutes ces merveilles. Il avait fait monter le peuple du pays d'Égypte. Si l'Éternel était avec Israël, si telle était la relation de l'Éternel avec son peuple, comment le peuple pouvait-il être dans ce triste état? (O comme un semblable raisonnement peut s'appliquer à l'Église!) Aussi Gédeon reconnaît-il que c'est l'Éternel qui a livré le peuple entre les mains des Madianites. Comme la pensée de Dieu élève l'âme au-dessus des misères où l'on est; en pensant à Lui on reconnaît dans ces misères mêmes, la main et tout le caractère de Celui qui les a envoyées. C'est là ce qui relève ce pauvre Israélite travaillant sous le poids de l'oppression. « L'Éternel le regardant lui dit: Va avec cette *force que tu as* et tu délivreras Israël. » La visite et le commandement de l'Éternel prêtaient leur forme et leur force, à ce qui auparavant n'était qu'un exercice de cœur. Néanmoins, c'était cet exercice de cœur qui était sa force; car c'était un lien intérieur de foi avec tout ce que l'Éternel était pour son peuple opprimé, dans la conscience de la relation qui subsistait entre eux. Voyons maintenant le développement et la mise à exécution de

cette foi, pour la délivrance du peuple de Dieu. Gédéon éprouve d'abord le sentiment de sa propre petitesse, quelle qu'ait été la relation entre l'Éternel et le peuple (v. 15). La réponse de l'Éternel lui montre le seul moyen, si simple, — « Parce que je serai avec toi. » Précieuse condescendance, doux et puissant encouragement pour l'âme! La foi de Gédéon était faible. L'état présent du peuple tendait par sa durée à effacer le souvenir des merveilles opérées par l'Éternel à la sortie d'Égypte, et à affaiblir la conscience de sa présence. Maintenant l'ange de l'Éternel daigne s'arrêter auprès de lui pour l'affermir. Gédéon qui s'était adressé à lui, dans la conscience secrète que c'était le Seigneur, sait actuellement qu'il a vu l'ange de l'Éternel face à face. C'était une révélation positive, propre à l'anéantir en lui-même, ainsi que cela eut lieu, mais aussi à le fortifier d'une manière puissante, dans sa marche au milieu des autres, qui n'avaient pas connu de la même manière l'Éternel. Quoique ce ne soit pas avec de telles visions, il en est toujours ainsi lorsque Dieu suscite un instrument spécial, pour la délivrance des siens.

L'Éternel s'était manifesté et maintenant il rassure Gédéon. « Paix te soit, dit-il, ne crains point, tu ne mourras point. »

L'homme anéanti par la présence de Dieu,

jouit de sa force si cette présence est en bénédiction. C'est ce que Gédéon saisit et reconnaît pour lui-même, l'Éternel est avec lui en paix et en bénédiction. Le mot (Shalom) que Martin traduit par « Il va bien pour toi », est le même que celui qui est traduit « paix » dans le nom de l'autel.

Lorsque Dieu agit puissamment sur le cœur, le premier effet se montre toujours dans les relations avec lui. Gédéon est préoccupé de l'Éternel, il l'était avant cette manifestation. Mais étant rempli de l'Éternel, c'est par l'adoration (1) qu'il exprime les sentiments de son cœur, lorsqu'il reçoit de lui la réponse (2) à tout ce

(1) On voit un sentiment analogue chez Éliézer. (*Gen.* XXIV, 27.) Il est très-intéressant d'étudier les diverses circonstances dans lesquelles on a bâti des autels à l'Éternel. Je cite ici quelques passages. (*Gen.* VIII, 20. et XII, 7 ; comp. XIII, 4 ; voyez XXI, 33 ; XXII, 9 ; XXVI, 25 ; XXXIII, 20 ; XXXV, 7. — On peut remarquer encore, *Exod.* XXIV, 4 ; *Jos.* VIII, 30. Ici, *Juges* VI.) Il paraît même que Gédéon en a bâti deux : l'un pour lui-même en adoration, et l'autre par commandement en témoignage. (1. *Sam.* VII, 17 ; 1. *Sam.* XIV, 35 ; 1. *Rois* XVIII, 32. — On peut ajouter 2 *Sam.* XXIV, 25 ; *Esd.* III, 2.)

(2) Il est instructif de remarquer ici la différence entre les exercices de cœur qui résultent de la foi, et la réponse de Dieu aux besoins et aux difficultés que produisent ces exercices. Au verset 12, nous avons l'ex-

qui s'y passait. Il élève un autel à l'Éternel de paix. Ainsi, les relations de paix sont établies entre Dieu et son serviteur; mais tout ceci est entre Gédéon et l'Éternel. Maintenant vient son service public, qui aussi s'accomplit en rétablissant premièrement au sein de sa famille et

pression de ces exercices dans une âme sous le poids de la même oppression que ses frères, mais qui la sent, parce que sa foi en l'Éternel était réelle. Ici, nous avons la réponse qui produit la paix, et, avec la paix, l'adoration. Il en est de même, lorsque, après avoir subi la mort, Jésus, ressuscité, se révèle à ses disciples avec les mêmes mots dont Dieu se sert ici, et pose les bases de l'Église réunie en culte. En Luc VII, nous retrouvons les mêmes expériences dans la femme de mauvaise vie. Elle croyait en la personne de Jésus. Il était son tout par sa grâce ; mais elle ne savait pas encore qu'une femme comme elle était pardonnée et sauvée, et pouvait aller en paix. Cette assurance fut la réponse donnée à sa foi. Or, cette réponse est ce qu'annonce l'Évangile à tout croyant. Le Saint-Esprit annonce Jésus. Cela produit des convictions de péché. La connaissance de Dieu en Christ et de soi-même atterre (car le péché est là, et l'on est esclave vendu au péché) ; mais elle produit des combats, peut-être des angoisses. Souvent l'âme se débat avec le péché et ne peut se tirer d'affaire ; elle demeure au même point, ainsi que la plupart des discours dans lesquels elle cherche la lumière. Mais l'Évangile annonce les ressources de Dieu lui-même pour sortir de cet état. — Paix vous soit, vos péchés vous sont pardonnés. — Ta foi (elle existait) t'a sauvée. Voilà ce qu'elle ne savait pas encore. (Comp., *Actes* II, 37, 38.)

de sa ville, les relations entre Dieu et son peuple. Il faut que Bahal soit ôté d'Israël avant que Dieu chasse les Madianites. Pourquoi le ferait-il, si la bénédiction pouvait être attribuée à Bahal ?

Il est donc commandé à Gédéon de rendre un témoignage éclatant, qui attire l'attention de tout le peuple sur la nécessité de rejeter Bahal, afin que Dieu puisse intervenir.

La fidélité au dedans précède la force au dehors : le mal doit être ôté d'Israël, avant que les ennemis soient chassés. L'obéissance, puis la force : voilà l'ordre de Dieu.

Lorsque la puissance de Satan en superstition, manifestée extérieurement de quelque manière que ce soit, est méprisée, elle est détruite ; en supposant toujours que Dieu est avec celui qui la méprise, et qu'il est dans le chemin de l'obéissance.

Gédéon renverse Bahal ; et que peut faire ce Dieu ? dit celui-là même à qui l'autel appartenait. La puissance de Dieu agissait sur les esprits, car il y avait la foi. Mais l'opposition de l'ennemi ne cesse pas pour cela : rien de plus méprisable qu'un Dieu méprisé. Si Satan ne peut pas être Dieu parmi les hommes, il suscitera les hommes en hostilité ouverte contre ceux qui renversent ses autels ; mais lorsqu'on agit de la part de Dieu, cette guerre de l'en-

nemi n'aura d'autre effet que de faire remporter la victoire et obtenir la délivrance et la paix.

Les Madianites montent contre Israël. Tout est préparé pour que l'Éternel intervienne. L'esprit de Dieu revêt Gédéon. Nouvelle phase dans cette histoire ; ce n'est pas seulement la fidélité, c'est la puissance. Gédéon sonne de la trompette, et ceux qui naguère avaient voulu le tuer, marchent maintenant à sa suite. Il envoie des messages à toute sa tribu. Ceux de Zabulon, d'Aser et de Nephtali viennent aussi. La puissance de l'Esprit qui mène les esprits des hommes, est avec la foi qui reconnaît Dieu, qui le reconnaît dans sa relation avec son peuple, et rejette fidèlement le mal incompatible avec cette relation.

Dieu donne encore une preuve de sa grande condescendance en accordant un signe pour fortifier la foi, faible, mais réelle et sincère de Gédéon, qui sent, lorsqu'il répète sa demande (v. 39), que Dieu pourrait bien le châtier pour son manque de foi. Cependant l'Éternel lui accorde ce qu'il demande.

Trente-deux mille hommes suivaient Gédéon. Mais l'Éternel ne veut pas un si grand nombre. Lui seul doit être glorifié dans cette délivrance. En effet, la foi était si faible, lors même que l'Esprit de Dieu agissait, qu'une fois en présence de l'ennemi vingt-deux mille hommes

sont contents de se retirer, sur l'invitation de Gédéon. Le mouvement produit par la foi d'autrui est loin d'être une foi propre. — Mais dix mille hommes sont encore trop. Le nom de l'Éternel doit seul paraître. Ceux-là seuls doivent rester, qui ne s'arrêtent pas pour se désaltérer à leur aise, mais se rafraîchissent à la hâte, comme l'occasion se présente, plus occupés du combat que de leurs aises pendant le chemin.

Ici, Gédéon déploie une entière confiance en Dieu. Précédemment, la faiblesse de sa foi faisait que son cœur se reportait trop sur lui-même, au lieu de regarder simplement à Dieu. Le profond sentiment qu'il avait de l'état d'Israël l'empêchait d'hésiter un instant, parce que le peuple n'était pas avec lui ; que faire de ce peuple ? Dans une défiance qui venait d'une disposition à se reporter trop sur lui-même, ce dont il avait besoin, c'était de s'assurer que l'Éternel fût avec lui. Mais maintenant qu'il a la certitude que l'Éternel veut délivrer Israël par son moyen, il s'en rapporte entièrement à lui.

L'Éternel jette l'effroi et l'épouvante au milieu des ennemis, et en donne la conscience à Gédéon. Il est touchant de voir les soins que Dieu prend pour inspirer de la confiance à son serviteur, selon les besoins que l'état de choses

avait créés. Aussi, le nom de Gédéon retentissait-il déjà avec effroi dans la nombreuse armée des Madianites. Saisis de terreur, ils se détruisent les uns les autres. La confiance des Madianites, basée seulement sur l'incapacité d'Israël, se fondait devant l'énergie que donnait la foi ; car les instruments de l'œuvre de l'ennemi ont toujours une mauvaise conscience.

C'est l'Éternel qui fait tout. Les trompettes et les flambeaux seuls annonçaient sa présence et celle de son serviteur Gédéon. La foule du peuple poursuit les ennemis, profitant de l'œuvre de la foi sans en avoir : résultat ordinaire d'un pareil mouvement. Tous cependant ne se joignirent pas à Gédéon pour la poursuite de l'ennemi. Mais, pour le moment, Gédéon méprise la lâcheté qui le méconnaît, craignant encore la force de l'oppresseur. En revenant, il châtie selon la juste indignation de sa foi, ceux qui s'étaient montrés favorables à l'ennemi dans un tel moment, lorsque les serviteurs de Dieu étaient fatigués dans cette poursuite.

Tandis que l'œuvre était à faire, ils s'occupaient de l'œuvre et passaient outre ; on a tout le temps de se venger lorsqu'elle est achevée. Gédéon a aussi la prudence de s'effacer pour calmer la susceptibilité de ceux qui se sentaient blessés dans leur importance, parce que Gédéon avait eu plus de foi qu'eux. Ils ne se van-

taient pas de leur importance, et ne demandaient pas d'être appelés lorsque Madian était en force sur le territoire d'Israël. On aurait tort de contester avec de telles gens. Si l'on est content d'avoir fait l'œuvre de Dieu, ils seront contents des dépouilles qu'ils trouveront à la poursuite de l'ennemi : ils s'en feront une victoire. Il faut la leur laisser ; car, en effet, ils ont été utiles à la cause de l'Éternel, quoique tardifs à y entrer. Ils sont venus lorsqu'ils ont été appelés, et à ce qu'il paraît de bon cœur ; ils ont suivi la direction de Gédéon et lui ont rapporté les têtes des chefs. Le secret de la foi et de l'Éternel était avec Gédéon. C'était inutile de leur en parler. Israël ne comprenait pas sa faiblesse. Il fallait être fort de la part de l'Éternel pour Israël, puisque Israël ne pouvait être avec lui. Or, par cette même raison, ils ne pouvaient comprendre pourquoi ils n'avaient pas été appelés auparavant. La chose a dû être laissée sans explication ; preuve du triste état d'Israël. Mais le danger a été écarté et la difficulté résolue en ce que Gédéon était sagement content de les tranquilliser, en n'insistant pas sur son importance qui tenait à une foi dont ils ne se sentaient pas incapables et dont ils ne sentaient pas les difficultés, parce qu'ils ne l'avaient pas. Il faut être près de Dieu pour sentir ce qui manque dans les relations de son peuple avec

lui; car c'est en lui qu'on trouve ce qui fait comprendre et sa force et les exigences de ces relations.

Pendant les jours de Gédéon, Israël fut en paix.

Bien que les détails de cette délivrance soient d'un intérêt particulier, il me paraît que l'état du peuple s'y montre plus bas qu'à l'époque des précédentes. Alors on trouvait tout simple que quelque serviteur de l'Éternel, comptant sur son bras, délivrât le peuple du joug qui pesait sur lui. Ou bien, le peuple réveillé par les paroles d'une prophétesse, se délivrait et remportait lui-même, par le secours de Dieu, la victoire sur ses ennemis. Ici, il faut rétablir la conscience des relations de l'Éternel avec son peuple. C'est ce que Dieu fait avec Gédéon comme nous l'avons vu, et cela avec une tendresse et une condescendance touchantes. Mais il a fallu le faire. Aussi Dieu accomplit-il seul la délivrance de son peuple. Il ne faut pas y employer le peuple, de peur que le peuple ne se l'attribue; car plus on est éloigné de Dieu, plus on est disposé à se faire une grande part dans ses œuvres.

Après la mort de Gédéon, nous voyons les suites de cet éloignement de Dieu, dans les luttes intestines qui eurent lieu entre les enfants d'Israël. Ils sont ingrats envers la postérité de Gédéon, et la guerre éclate entre eux par le chef

qu'ils s'établissent, et qui, au lieu de combattre les ennemis de Dieu, ne cherche qu'à dominer sur le peuple actuellement en repos.

La chute des seigneurs de Sichem et d'Abimelech est suivie d'une paix momentanée, après laquelle Israël recommence son iniquité idolâtre, et l'Éternel les livre entre les mains des peuples dont il sert les dieux. Serré de près par les ennemis, Israël crie à l'Éternel, qui lui reproche son passé et le renvoie aux dieux qu'il servait. Alors le peuple ôte du milieu de lui ses faux dieux. L'Éternel est touché de compassion. Israël, sans conducteur, s'adresse au capitaine d'une bande de gens sans aveu, et lui promet de le reconnaître pour son chef s'il veut se mettre à leur tête.

Jephté y consent. Mais, quoique ce fût une délivrance, on voit en tout ceci, combien Israël est tombé. Jephté lui-même souffre cruellement de son vœu téméraire, et de plus l'orgueil d'Éphaïm l'ayant poussé à se plaindre de ce qu'on ne tenait pas assez compte de lui, on ne trouve pas chez lui le calme et la sagesse d'un homme aussi près de Dieu que l'était Gédéon. Quelle différence entre cette époque et celle de Josué! Dieu multiplie ses délivrances; mais ces délivrances n'arrêtent point l'incrédulité du peuple, et son état ne cesse d'aller en empirant.

Après Jephté, Israël jouit encore d'un temps

de calme, sous la direction des Juges que Dieu lui suscite. Mais il ne tarde pas de retourner à son ancien train de péché, et d'être livré par l'Éternel entre les mains des Philistins. L'histoire de Samson nous raconte le commencement des rapports d'Israël avec ces ennemis acharnés, et qui ne cessèrent que lorsque David les eût subjugués. Les Philistins étaient à cette époque au faîte de leur puissance. Mais ici l'histoire importante est celle de Samson.

Samson, comme figure, nous présente le principe du Nazaréat, la séparation entière à Dieu, source de force dans les combats contre nos ennemis, envisagés comme des ennemis qui cherchent à prendre le dessus au milieu du peuple de Dieu, dans leur territoire même et dans leur propre cœur.

Les Philistins n'étaient pas des fléaux, des chatiments envoyés du dehors; ils habitaient dans le territoire même d'Israël, au pays de promesse. Auparavant, sans doute, d'autres nations laissées dans l'intérieur de Canaan par l'infidélité du peuple, lui avaient été en piége, l'entraînant à des mariages avec des idolâtres et au culte des faux dieux, et l'Éternel les avait livrés entre les mains de leurs ennemis. Mais actuellement ceux qui avaient été laissés dans le pays conquis, prétendent dominer sur Israël.

Ici donc, ce qui peut rendre la victoire et la

paix aux héritiers de la promesse, c'est la force que donne la séparation de tout ce qui tient à l'homme naturel, et la consécration complète à Dieu, autant qu'elle est réalisée. Ce Nazaréat est la puissance spirituelle, ou plutôt ce qui la caractérise lorsque les ennemis sont au dedans du pays. Car Samson a jugé Israël pendant la domination des Philistins. (XV. 27.) Dans la suite, Samuel, Saül et surtout David ont entièrement changé l'état de choses.

Quand les Cananéens, quand la puissance de l'ennemi domine dans le pays, il n'y a que le Nazaréat qui puisse donner la supériorité à celui qui est fidèle. C'est un secret inconnu des mondains. Christ en était le parfait exemple. Le mal dominait dans le peuple. La marche de Christ était une marche à part, séparée du mal. Il était du peuple, mais comme Lévi (*Deut.*, XXXIII, 9), il n'en était pas. Il était Nazaréen. Or, il y a une distinction à faire à cet égard. Moralement, Christ était aussi séparé des pécheurs pendant sa vie sur la terre, qu'Il l'est maintenant. Mais extérieurement Il était au milieu d'eux; et, comme témoin et expression de la grâce, Il était spirituellement aussi au milieu d'eux.

Depuis sa résurrection, Il est complétement séparé des pécheurs. Le monde ne le voit et ne le verra plus, sinon au jugement. C'est dans

cette dernière position et comme ayant revêtu ce caractère de séparation entière du monde, que l'Église, que les chrétiens sont en rapport avec Lui. Un tel souverain Sacrificateur nous convenait. L'Église garde sa force, les vrais chrétiens gardent leur force, en tant qu'ils se tiennent dans cet état de séparation complète dont le monde ne se rend pas compte et auquel il lui est impossible de participer. La joie, la sociabilité humaines n'y entrent pas; la joie divine, la puissance du St-Esprit s'y trouvent. La vie de notre adorable Sauveur était une vie sérieuse, toujours sérieuse et en général à l'étroit, pas au dedans de lui, car son cœur était une source jaillissante d'amour, mais à cause du mal qui le serrait de tous côtés. Je parle de sa vie et de son cœur à Lui. Pour ce qui concerne les autres, sa mort levait les écluses, pour que cet amour débordât en plein sur les pauvres pécheurs. Cependant, quel que fût le recueillement continuel du Sauveur, il pouvait dire à l'égard de ses disciples : Je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient *ma joie* accomplie en eux. C'était le meilleur des souhaits, c'était la joie divine au lieu de la joie humaine. Le temps viendra où ces deux joies seront réunies lorsqu'Il boira du vin, de nouveau avec les siens dans le royaume de son Père ; et tous seront siens. Mais, pour le moment, cela ne se peut

pas; le mal domine dans le monde, il dominait en Israël, où la justice aurait dû être. Il domine dans la chrétienté, où la sainteté et la grâce devraient être manifestées dans toute leur beauté. Cette mise à part pour Dieu est, dans ce cas, le seul moyen de jouir de la force de Dieu; c'est la position essentielle de l'Église. Si elle y a manqué, elle a cessé de manifester le caractère essentiel de son chef, en rapport avec elle, « séparé des pécheurs, élevé au-dessus des Cieux. » Elle n'est qu'un faux témoin, une preuve au milieu des Philistins que Dagon est plus fort que Dieu, une aveugle prisonnière.

Toutefois, il est remarquable que toujours, lorsque le monde, par ses séductions, entraîne ce que Dieu en a séparé pour être à lui, cela provoque le jugement de Dieu sur le monde et l'entraîne à sa ruine. (Voyez Sarah dans la maison de Pharaon, et dans ce cas-ci, Samson, aveugle et prisonnier dans les mains des Philistins ; et même aussi Sarah dans la maison d'Abimelec, quoique Dieu, par égard pour l'intégrité du cœur de ce dernier, n'eût fait que le châtier.)

Le Nazaréen représente donc Christ, tel qu'il était ici-bas de fait et par nécessité, et aussi tel qu'il est maintenant complétement et de plein droit, assis dans le Ciel à la droite de Dieu, caché en Dieu, où notre vie est cachée avec lui. Le Nazaréen représente l'Église ou un chré-

tien pris individuellement, en tant que l'un et l'autre sont séparés du monde et consacrés à Dieu, et qu'ils gardent le secret de cette séparation.

C'est la position de l'Église, la seule qui soit reconnue de Dieu, l'Église étant unie à Christ séparé des pécheurs et élevé aux Cieux, ne peut être à lui d'une autre manière. Elle peut être infidèle à cette relation, mais c'est dans cette relation qu'elle a été placée avec Christ. Elle ne peut pas être reconnue dans une autre.

Samson nous représente aussi la tendance de l'Église et du chrétien à sortir de cette position, tendance qui ne produit pas toujours ses mauvais fruits au même degré, mais qui entraîne la négligence pratique et intérieure du Nazaréat, et amène bientôt la perte de toute force, jusqu'à ce que l'Église se livre au monde. Dieu peut encore se servir d'elle, se glorifier par les dégâts qu'elle fait sur le territoire de l'ennemi (qui devrait être sien), et même la garantir du péché auquel conduit la pente glissante où elle se trouve. Mais la disposition qui l'a amenée là, tend à l'entraîner plus loin.

Dieu se sert du mariage de Samson avec une femme d'entre les Philistins, pour punir ce peuple. Encore dans la fraîcheur de sa force, le cœur près du Seigneur, et mû par le St-Esprit, Samson agit dans la puissance de cette force au

milieu des ennemis qu'il s'est suscité, et, de fait, il n'épouse jamais la femme de leur nation. J'ai dit : Dieu s'en sert. C'est ainsi que Dieu peut employer la force spirituelle de l'Église, aussi longtemps que pour le fond; elle lui demeure attachée, quoique sa marche ne soit pas fidèle et qu'il ne puisse l'approuver. Car il est clair que le mariage de Samson avec la fille de Timnah, était un péché positif, une contravention flagrante aux ordonnances de l'Éternel, que ne justifie nullement la bénédiction que Dieu lui accorde lorsque les Philistins lui faisaient tort. (Car ce n'est pas dans son mariage qu'il a trouvé de la bénédiction, mais bien le contraire.) Aussi, Samson n'a pas Israël avec lui dans les combats que lui suscite son mariage; l'esprit de Dieu n'agit pas sur le peuple comme il l'a fait dans le cas de Gédéon, de Jephté ou Barac. Du reste, quand il s'agit du Nazaréat, il faut s'attendre à l'opposition du peuple de Dieu. On est Nazaréen au milieu du peuple, parce que le peuple ne l'est plus. Or, s'il ne l'est plus, il n'a plus de force et s'accommode de la domination du monde, pourvu qu'on lui laisse sa paix terrestre, et ne veut pas qu'on agisse par la foi, parce que cela inquiète le monde et l'excite contre lui. « Ne savez-vous pas, » dit Israël, « que les Philistins dominent sur nous? » Tout en reconnaissant Samson pour un des leurs, les Israéli-

tes veulent le livrer aux Philistins, afin de conserver leur tranquillité.

Mais dans cette première phase de la vie de Samson, il y a quelques détails qu i exigent plus d'attention.

Son mariage était un péché. Mais la séparation du peuple de Dieu avait cessé de recevoir son application pratique dans la mesure que lui assignent les pensées de Dieu. Le fait était inexcusable, parce qu'il avait pour motif la volonté de Samson et que Dieu n'avait pas été consulté. Mais, par l'effet des circonstances, Samson n'avait pas, en ce moment, la conscience du mal qu'il commettait, et Dieu permit qu'au lieu de la guerre avec le monde cananéen (c'est-à-dire le monde dans l'enceinte du peuple de Dieu), il cherchât la paix et l'amitié avec lui ; de sorte que, quant aux Philistins, Samson était dans son droit à l'égard des combats qui ont suivi.

Avant son mariage, Samson avait tué le lion et il y avait trouvé du miel. C'était la force de la part de Dieu pendant qu'il marchait dans son intégrité. C'est l'énigme du peuple de Dieu, son secret. Le lion est privé de force contre celui qui est à Christ. Christ a détruit la force de celui qui avait l'empire de la mort. Par la puissance de l'Esprit de Christ notre combat est victoire, et le miel en découle. Mais ceci s'effectue dans le secret de la communion de l'Éternel. David a

mieux gardé cette position dans la simplicité du devoir.

Samson ne s'est pas préservé avec le monde, des liaisons auxquelles prêtait l'état du peuple. C'est toujours le danger pour le chrétien. Mais quelle que soit leur ignorance, quand les enfants de Dieu s'allient au monde et poursuivent ainsi un chemin opposé à leur vrai caractère, ils y trouveront infailliblement des mécomptes. Ils ne se gardent pas pour Dieu; ils ne gardent pas leur secret avec Lui, secret qui ne se trouve que dans sa communion et seulement en elle. Leur sagesse s'en va, le monde les séduit, leurs relations avec le monde deviennent plus mauvaises qu'auparavant, et le monde les méprise et fait ses affaires, sans égard pour eux quand ils s'indignent des choses qu'il leur fait éprouver.

Qu'est-ce que Samson avait à faire là? Sa volonté s'ingère, et se mêle dans l'emploi de la force que Dieu lui avait donnée, de même que Moïse lorsqu'il tua l'égyptien. On porte toujours un peu du monde avec soi, lorsqu'on y a été mêlé étant enfant de Dieu. Mais Dieu se sert de cela pour nous en séparer forcément et tout de bon, et rendre nos rapports impossibles, en nous mettant en conflit direct avec le monde, là même où nous étions liés avec lui. On eût mieux fait de ne pas l'être. Mais ces voies de Dieu sont nécessaires, lorsque l'union de l'Église

avec le monde est une chose habituelle et reconnue d'elle (1). On ne s'aperçoit pas des circonstances les plus flagrantes. Pensez à un Nazaréen marié avec une Philistine ! Dieu doit rompre cette union en faisant naître des inimitiés et des hostilités, puisqu'il n'y a pas l'intelligence de la proximité morale de Dieu, qui sépare du monde et place dans cette tranquillité qui, puisant sa force en Dieu, sait vaincre et chasser l'ennemi, lorsque Dieu mène au combat par la révélation claire de sa volonté. Mais lié avec le monde, le monde a toujours de l'empire sur nous ; nous n'avons pas le droit de nous refuser à des relations que nous avons nous-mêmes formées. Nous pouvons nous approcher du monde, car la chair est en nous. Le monde ne saurait s'approcher réellement des enfants de Dieu, car il n'a que sa nature déchue et pécheresse. Le rapprochement est tout d'un côté, et toujours en mal, quelles que soient les apparences. Porter un témoignage au milieu du monde, c'est autre chose.

(1) Dans cette union, lorsqu'elle a lieu entre le monde et les vrais chrétiens, ou du moins là où la vérité est professée, le monde domine toujours ; lorsque c'est au contraire avec la hiérarchie que le monde a affaire, c'est la hiérarchie superstitieuse qui domine, parce qu'elle est nécessaire pour restreindre la volonté de l'homme, par des liens religieux qui s'adaptent à la chair.

Aussi, l'on ne saurait plaider le secret de l'Éternel, les relations intimes du peuple de Dieu avec Lui et les sentiments qui en découlent; car le secret et la force de l'Éternel sont exclusivement le droit et la force de son peuple racheté. Comment le dire à sa femme philistine? Quelle influence auraient les priviléges exclusifs du peuple de Dieu, sur elle qui n'en fait pas partie? Comment en parler, quand on les renie par la relation même dans laquelle on se trouve? On les renie en communiquant ce secret; car on cesse d'être séparé et consacré à Dieu, dans une confiance qui ne peut reposer sur d'autre que Lui. Cette expérience aurait dû, pour l'avenir, préserver Samson d'une marche pareille. Mais, sous bien des rapports, dans les choses de Dieu, l'expérience est inutile, parce qu'il faut la foi au moment même, car il faut Dieu lui-même. Cependant ici la force de Samson demeure. Les conseils souverains de Dieu s'accomplissaient dans cette affaire, quoique à travers des défauts assez graves, suite de l'état général des choses auxquelles Samson participait. Une fois dans le combat, il manifeste la force de l'Éternel qui était avec lui, et, en réponse à ses plaintes, l'Éternel lui fournit le rafraîchissement dont il avait besoin.

C'est là que se termine l'histoire générale de Samson. Nous avons vu que le peuple de Dieu,

ses frères étaient contre lui : règle générale en pareil cas. C'est l'histoire de la puissance de l'Esprit de Christ agissant dans le Nazaréat, dans la séparation d'avec le monde, pour Dieu ; mais au milieu d'un état de choses entièrement contraire à cette séparation, et dans lequel celui qui est soutenu par la force de cet Esprit se retrouvant placé dans la sphère de ses habitudes, est toujours en danger d'être infidèle, et cela d'autant plus (s'il ne se tient pas près de Dieu dans le calme de l'obéissance) qu'il sent que la force est avec lui. C'est la puissance de l'Esprit agissant dans les circonstances, où pour ainsi dire l'infidélité du peuple l'a placé. Christ était la perfection de la marche divine en pareil cas. On voit que personne n'a compris quelle était la source de sa puissance et ce qui lui donnait le droit d'agir. Il a dû renoncer à tout espoir de satisfaire les hommes sur les principes d'après lesquels Il marchait. On aurait dû être comme Lui pour le comprendre, et, dans ce cas, on n'aurait plus eu besoin d'être convaincu. Agir devant Dieu et lui laisser sa justification, voilà tout ce qu'il y avait à faire. Il réduisait ses adversaires au silence sur des principes reconnus de Dieu et de toute bonne conscience ; mais il ne pouvait point révéler le secret entre lui et le Père, le principe de sa vie et le ressort de toute sa conduite. Si la vérité a percé quand

Satan a poussé les choses au point qu'il n'y avait que cela à dire, ses adversaires l'ont traité de blasphémateur, et Lui les a dénoncés ouvertement comme enfants de Satan. C'est ce qui se trouve en saint Jean. Mais alors Jésus n'a plus sa même relation avec le peuple, qui, dès le commencement de cet Évangile, est traité en réprouvé, et la personne du Fils de Dieu mise en évidence. Dès le début de son ministère, il a conservé la place d'un serviteur obéissant, ne commençant à agir en public que lorsqu'il y fut appelé de Dieu, après s'être placé au plus bas, par le baptême de Jean. Ce fut la question débattue lors de la tentation dans le désert. Le tentateur a voulu le faire sortir de sa position d'homme obéissant, parce qu'il était Fils de Dieu. Mais l'homme fort fut lié là : demeurer dans l'obéissance est le seul moyen pour lier l'adversaire. Christ a toujours marché dans cette séparation parfaite de l'homme intérieur, dans la communion de son Père et dans une entière dépendance de lui ; dans l'obéissance, sans avoir un seul instant de volonté propre. C'est pourquoi on le voit le plus débonnaire et le plus accessible des hommes ; on remarque dans ses démarches une tendresse et une bonté qui ne se voient en aucun homme, mais on sent toujours un étranger. Ce n'est pas qu'il soit venu pour être étranger dans ses relations avec les hom-

mes ; mais ce qu'il y avait de plus profond en lui, ce qui constituait sa nature même, et, par conséquent, déterminait sa marche en vertu de sa communion avec le Père, était entièrement étranger aux mobiles qui agissent sur les hommes. Cet esprit d'abnégation, de renoncement à toute sa volonté propre, d'obéissance et de dépendance de son Père, perce constamment dans la vie de Jésus. Après le baptême de Jean, il priait lorsqu'il reçoit le St-Esprit. Avant de nommer les Apôtres, il passe toute la nuit en prières. Après le miracle des cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, il passe aussi la nuit sur la montagne, en prières. Si l'on demande de s'asseoir à sa droite et à sa gauche dans son royaume, ce n'est pas à lui de le donner, sinon à ceux pour lesquels il est préparé de son Père. Dans l'agonie de Gethsémané, son attente et frayeur de la mort est toute présentée à son Père, et la coupe que son Père lui a donné à boire, ne la boirait-il pas? Aussi, tout est calme en présence des hommes. Il est le Nazaréen, séparé des hommes par sa parfaite communion avec son Père, et l'obéissance d'un fils qui n'avait d'autre volonté que d'accomplir le bon plaisir de son Père. C'était sa nourriture de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'achever son œuvre.

Mais c'est lorsque l'homme n'a pas voulu le recevoir, et qu'il n'y eût plus de relation quel-

conque entre l'homme et Dieu, que Jésus a pris pleinement le caractère de Nazaréen, de séparé des pécheurs, élevé plus haut que les cieux. C'est Christ dans les cieux qui est le vrai Nazaréen, et qui, ayant reçu du Père la promesse du Saint-Esprit, l'a répandu sur ses disciples, afin que par la puissance du Saint-Esprit ils fussent dans la même position sur la terre, par la communion avec Lui et avec son Père, marchant dans le recueillement de cette communion, et capables ainsi de se servir de cette puissance avec une intelligence divine, propre à éclairer et soutenir l'obéissance pour laquelle ils sont mis à part pour la gloire de Jésus et pour son service. « Si vous demeurez en moi, dit-Il à ses disciples, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que voudrez, et cela vous sera accordé. » Ils n'étaient pas du monde, comme Lui n'était pas du monde. L'Église, qui a été formée de ses disciples, doit marcher comme séparée du monde et consacrée à Lui dans une vie céleste.

Christ est donc l'anti-type de cette histoire de Samson, pour le fond du principe qui s'y trouve. Mais les faits nous montrent ce principe de puissance confié à ceux qui n'étaient, hélas! que trop capables de manquer dans la communion et l'obéissance, et ainsi d'en perdre la jouissance.

Samson péche encore par ses liens avec la

fille d'un faux dieu, avec des femmes d'entre les Philistins, là où étaient la maison de son père et la tribu de Dan. Mais il retient sa force jusqu'à ce que l'influence de ses liaisons soit telle, qu'il révèle le secret de sa force en Dieu. Son cœur, séparé de Dieu, place dans une Philistine la confiance qui ne devait exister qu'entre son âme et Dieu. Posséder et garder un secret, c'est ce qui témoigne de l'intimité avec un ami. Mais le secret de Dieu, jouir de sa confiance, c'est le plus haut des priviléges. Le trahir auprès d'un étranger, de qui que ce soit, c'est mépriser la précieuse position que sa grâce nous a faite ; c'est la perdre. Qu'est-ce que les ennemis de Dieu ont affaire avec ses confidences? C'est ainsi que Samson se livre à ses ennemis. Tous les moyens étaient sans force contre lui, aussi longtemps qu'il garde son Nazaréat. Cette séparation une fois perdue, quoique en apparence Samson fût aussi robuste, son extérieur aussi beau qu'auparavant, l'Éternel n'était plus avec lui. « Je me lèverai et je me secouerai ainsi que je l'ai fait d'autres fois ; et il ne savait pas que l'Éternel l'avait abandonné. » On ne peut guère supposer une folie plus grande que celle de confier son secret à Délilah, après avoir tant de fois été saisi par les Philistins, au moment où elle le réveillait.— De même, une fois que l'Église s'est laissée aller

au monde, elle perd toute intelligence, même humaine. Pauvre Samson! le voilà aveugle pour toujours, lors même que sa force lui reviendra.

Mais qui est-ce qui s'enorgueillit contre Dieu et qui prospère ?

Les Philistins veulent attribuer leur succès à eur faux dieu. Dieu se souvient de sa gloire et de son pauvre serviteur humilié et châtié de sa faute. Les Philistins veulent jouir de leur victoire et glorifier leurs faux dieux. Mais l'Éternel avait l'œil sur tout cela. Dans l'humiliation, la pensée de l'Éternel était plus puissante chez Samson ; son Nazaréat reprenait de la force. Il fait à Dieu son touchant appel. — Qui craindrait un aveugle déjà prisonnier et abattu ? Mais qui, du monde, connaît le secret de l'Éternel? Esclave et aveugle pour toujours, son état amène une occasion que sa force n'avait pas su obtenir avant que son infidélité l'en eût privé. Mais il est aveugle et esclave, et il faut qu'il périsse lui-même dans le jugement qu'il attire sur l'impiété de ses ennemis. Il s'était identifié avec le monde en l'écoutant, il faut qu'il le soit dans le jugement qui tombe sur le monde.

Si l'infidélité de l'Église donne lieu à la puissance du monde sur elle, d'un autre côté, le monde, lorsqu'il corrompt l'Église, porte atteinte aux droits de Dieu, et s'attire ainsi, au moment même de son plus grand triomphe, un

jugement qui, s'il met fin à l'existence comme à la misère du Nazaréen, détruit en même temps, dans une ruine commune, toute la gloire du monde.

Dans les détails de la prophétie, ceci s'applique à la fin de l'histoire du peuple juif.

Les chapitres qui suivent ne sont pas compris dans l'ordre historique de ce livre. Ils soulèvent le voile pour nous montrer quelques détails de la vie intérieure de ce peuple que la patience de Dieu a supporté si longtemps, touché de l'affliction de son peuple dans les maux qui lui arrivaient à cause de son péché. Si le peuple avait été obéissant quand l'Éternel était son Roi, son bonheur eût été assuré. Avec l'esprit de propre volonté qui agissait en lui, l'absence de frein, lorsqu'il n'y avait point de roi, lâchait la bride à tous les écarts. Le dernier événement raconté dans ce livre, montre jusqu'à quel point le désordre était allé en Israël; mais il en ressort une leçon très-importante. Si l'état de l'ensemble du peuple de Dieu donne occasion à des iniquités qui exigent la discipline, le peuple entier est entraîné dans les châtiments qui en résultent, et dont l'effet est de lui faire prendre à cœur l'état qui les lui a attirés. Cet état a empêché que l'iniquité fut réprimée ou punie, au moment où elle a été commise. Mais le peuple est placé en présence de Dieu, qui juge toute l'af-

faire, et tout le peuple doit s'en mêler. Israël, au commencement, n'a pas même consulté l'Éternel, pour savoir ce qu'il y avait à faire contre le péché. Il a agi dans l'indignation naturelle (qui du reste était bien juste). L'Éternel a permis tout cela, pour que le peuple apprît où il en était. Le mal, qui exigeait le châtiment, le rendait incapable de consulter l'Éternel; il était éloigné de Lui. Battus quand ils comptaient sur un succès facile, ils consultent l'Éternel pour savoir ceux qui doivent monter au combat. L'Éternel désigne Juda. Mais encore, Juda est battu. Le peuple, humilié et en pleurs, a de nouveau recours à l'Éternel pour demander s'il fallait sortir. Alors l'Éternel leur donne la victoire. Guibah avait mérité cette discipline; mais pour en être exécuteur, Israël avait besoin d'être discipliné lui-même, et Dieu a permis que tous y prissent part, afin de la faire porter sur tous.

Mais dans quel état étaient-ils tous, pour que la tribu entière de Benjamin se joignît aux seigneurs de Guibah, coupables d'une telle énormité? Et remarquez que Phinée était encore souverain sacrificateur, lui qui était déjà homme fait dans le désert. Quelle patience de Dieu avec le peuple, en le délivrant lorsqu'il s'était si vite jeté dans le péché, et dans un pareil état de péché!

—

RUTH.

Le livre de Ruth nous parle aussi de l'époque des Juges, quand il n'y avait pas de rois en Israël; mais il nous en montre le beau côté dans l'opération de la grâce de Dieu, qui n'a jamais manqué d'agir au milieu du mal, son nom en soit béni! comme aussi dans le progrès assuré des événements vers l'accomplissement de ses promesses dans le Messie, quel qu'ait été d'ailleurs en même temps le progrès du mal en général.

Ruth, étrangère, venant se placer par la foi sous les ailes du Dieu d'Israël, est reçue en grâce, et la généalogie de David, roi sur Israël selon la grâce, lui est rattachée. C'est la généalogie du Seigneur Jésus lui-même, selon la chair.

Comme type, ce livre nous présente, il me semble, l'histoire de la réception en grâce du résidu d'Israël aux derniers jours, son Rédemp-

teur (celui qui a droit de retrait lignager) ayant pris en main sa cause.

Eli-Melec (Dieu le Roi) étant mort, Nahomi (mon agrément, mes délices) devient veuve, et par la suite perd aussi ses enfants. Elle est le type de la nation juive, qui, ayant perdu son Dieu, est comme veuve et sans héritier. Mais il y aura un résidu, dépourvu de tout droit aux promesses (c'est pourquoi il est préfiguré historiquement par une femme étrangère), et qui sera reçu en grâce, comme les Gentils et l'Église ; qui s'attachera fidèlement et de tout son cœur, au sort d'Israël désolé. Dieu reconnaîtra ce résidu, qui, pauvre et désolé lui-même, suivra de cœur ce qui est ordonné au peuple.

Nahomi, figure du peuple en général, dans sa position de délaissement, reconnaît être dans cet état ; elle s'appelle Mara (amertume).

Celui qui était le plus proche parent, qui aurait bien voulu prendre l'héritage, ne le veut plus, s'il s'agit de le prendre avec Ruth. La loi (ni l'Église) n'a jamais pu rétablir Israël dans son héritage, et n'a jamais pu relever en grâce le nom du défunt.

Baoz (en lui est la force), sur lequel le résidu n'avait pas de droit immédiat, (et qui typifie Christ ressuscité, en qui sont les saintetés assurées de David), entreprend de relever sa *famille* et de rétablir l'héritage d'Israël. Agis-

sant en grâce et en bonté, et encourageant la douce et humble piété du résidu, de ces débonnaires de la terre, il montre sa fidélité pour accomplir les desseins et la volonté de Dieu à l'égard de cette pauvre famille abandonnée. Rien de plus touchant et de plus exquis que les détails donnés ici. Le caractère de Ruth, cette pauvre femme d'entre les Gentils, est d'une grande beauté. Nahomi reçoit dans ses bras le fils qui lui est né; « et l'on disait : Un fils est né à Nahomi. » En effet, l'héritier des promesses naîtra à Israël, comme nation, quoique de fait cette promesse concerne le résidu seul, qui, s'identifiant pleinement avec les intérêts du peuple de Dieu, n'a cherché ni riche, ni pauvre, mais a suivi, par la foi et l'obéissance, le témoignage de Dieu au milieu de ce peuple, dans le chemin qu'Il lui traçait.

Ainsi, d'un côté, si les Juges nous montrent la décadence du peuple d'Israël, et la manière dont il a manqué à sa responsabilité, lors même que le secours de Dieu fût avec lui ; d'un autre côté, ce touchant et précieux livre nous présente, comme l'aurore de meilleures choses, la grâce agissant à travers toutes les difficultés, assurant l'accomplissement des promesses, et embellissant cette scène de misère et de péché par les doux et beaux traits de la foi, fruits précieux de la grâce, soit en faiblesse et dévoue-

ment, soit en force et en bonté, et toujours selon la volonté parfaite de Dieu.

Dans les livres qui suivent, nous verrons la prophétie et l'histoire des voies de Dieu développant l'ensemble des faits qui tendaient à l'accomplissement de ses desseins, dont les premiers principes, les éléments sont posés en ce qui nous sera montré en Lui. Car Ruth fournit une espèce de lien intermédiaire entre la chute d'Israël sous le gouvernement direct de Dieu, et l'accomplissement de ses conseils dans l'avenir.

La prophétie qui déroule ces derniers et constate moralement cette chute, commence avec Samuel ; c'est ce que nous savons de la bouche du Sauveur qui en est lui-même l'objet.

Héli, dernier juge et sacrificateur, s'en va; sa famille doit être retranchée, l'Arche de l'alliance est prise par les Philistins, et Samuel, consacré extraordinairement à Dieu, intervient avec le témoignage spécial de l'Éternel.

—

SAMUEL.

Nous avons vu que le livre de Ruth occupe une place intermédiaire entre la fin de l'époque où Israël était placé sous le gouvernement immédiat de Dieu, qui intervenait de temps en temps par le moyen des juges, et l'établissement du Roi qu'il lui choisit. Cette fin, hélas! était amenée par la chute du peuple, et son incapacité à profiter par la foi, de ses priviléges.

Les livres de Samuel contiennent la cessation des relations originelles d'Israël avec Dieu, l'établissement du Roi que Dieu lui-même avait préparé, et les circonstances qui précédèrent cet établissement. Ce n'est pas seulement qu'Israël ait manqué sous le gouvernement de Dieu ; il n'a pas même voulu ce gouvernement.

Placé sous la sacrificature, il s'approchait de Dieu, dans la jouissance des priviléges qui lui

étaient accordés, comme peuple reconnu de l'Éternel. Nous verrons l'Arche qui, comme premier, était le plus précieux chaînon du lien entre le Dieu souverain et le peuple, tomber entre les mains de l'ennemi. Que pouvait un sacrificateur quand ce qui donnait à sa sacrificature toute son importance, était dans les mains de l'ennemi, et quand le lieu où il s'approchait du Très-Haut, le trône de Dieu au milieu d'Israël, n'y était plus? Ce n'était plus là simplement l'infidélité d'Israël dans les circonstances où Dieu l'avait placé. Ces circonstances même étaient complétement changées par suite du jugement de Dieu. Le lien extérieur des relations de Dieu avec le peuple était rompu, l'Arche de l'alliance, centre et base de ces relations, avait été livrée par la colère de Dieu aux mains de ses ennemis. La sacrificature était le moyen naturel et normal de maintenir ces relations entre Dieu et le peuple. Qu'en faire à cette fin maintenant?

Toutefois, Dieu, agissant en souverain, pouvait se mettre en communication avec son peuple, en vertu de sa grâce et de sa fidélité immuable, d'après lesquelles ses liens avec les siens subsistaient de son côté, lors même que toute relation reconnue entre lui et le peuple fût interrompue par l'infidélité de ce dernier. C'est ce qu'il a fait en suscistant un prophète. Par son moyen, Dieu communiquait encore

directement avec son peuple, lors même que le peuple n'avait pas maintenu ses relations avec lui dans leur état normal. La fonction du sacrificateur était en rapport avec l'intégrité de ces relations; le peuple avait besoin de lui dans ses infirmités. Toutefois, sous la sacrificature, le peuple lui-même s'approchait de Dieu par l'intermédiaire du sacrificateur, selon les relations que Dieu avait établies et qu'il reconnaissait. Mais le prophète agissait de la part de Dieu, en dehors de ces relations, ou plutôt au-dessus, lorsque le peuple n'était plus fidèle.

L'établissement du Roi avait une plus grande portée. C'était un nouvel ordre de relation qui impliquait des principes de toute importance; Dieu n'était plus en relation immédiate avec le peuple. Il y avait une puissance établie sur Israël. Dieu attendait la fidélité de la part du Roi. Le sort du peuple dépendait de la conduite de celui qui était responsable devant l'Éternel, pour l'observation de cette fidélité.

Dieu avait l'intention d'établir ce principe pour la gloire de Christ. Je parle de sa royauté sur les Juifs et sur les nations, sur le monde entier. Cette royauté a été préfigurée en David et en Salomon. Demander l'établissement d'un Roi en rejetant le gouvernement immédiat de Dieu lui-même, c'était folie et rébellion de la part du peuple. Combien de fois nos folies et

nos fautes sont-elles l'occasion du déploiement de la grâce et de la sagesse de Dieu, et de l'accomplissement de ses conseils jusqu'alors cachés au monde ! Nos péchés et nos fautes ont seuls pris part à leur accomplissement glorieux en Christ.

Voilà les sujets importants qui sont traités dans les livres de Samuel, au moins jusqu'à l'établissement de la royauté. L'état glorieux de cette royauté et sa chute sont racontés dans les deux livres des Rois.

C'est la chute d'Israël qui met fin à ses premières relations avec Dieu. L'Arche est prise; le sacrificateur meurt. La prophétie introduit le roi, un roi méprisé et rejeté, l'homme en ayant établi un autre, mais un roi que Dieu établit selon l'efficace de sa puissance ; tels sont les grands principes développés dans les livres de Samuel.

L'histoire nous fait voir, ici comme partout, qu'il n'y en a qu'un seul qui ait gardé sa fidélité ; résultat humiliant pour nous, de l'épreuve à laquelle Dieu nous a soumis, mais bien propre à nous garder dans l'humilité.

Si nous avons parlé de la chute de la sacrifiture, il ne faut pas en induire que la sacrificature eût cessé d'exister. Elle était toujours nécessaire à un peuple rempli d'infirmités (ainsi qu'à nous-mêmes sur la terre); elle intervenait

dans les choses de Dieu, pour y maintenir les relations individuelles avec lui. Mais elle cessa d'être la base des relations du peuple tout entier avec Dieu. Le peuple n'était plus capable de jouir de ces relations par ce moyen seul, et la sacrificature elle-même avait trop manqué à sa position pour pouvoir y suffire. Nous ferons bien de nous arrêter un peu sur ce point, qui est le pivot des vérités qui nous occupent en ce moment.

Dans l'état primitif d'Israël établi dans la terre qui lui avait été donnée, et en général dans sa constitution, la sacrificature était la base de ses relations avec Dieu, c'est ce qui les caractérisait et les maintenait. (Voir *Héb.* VII, 11.) Le souverain sacrificateur était leur chef et représentant devant Dieu, comme peuple d'adorateurs et dans cette relation (je ne parle ici ni de la délivrance d'Égypte, ni des conquêtes, mais d'un peuple devant Dieu et en relation avec lui). Le grand jour d'expiation, il confessait ses péchés sur Hazazel. Ce n'était pas seulement l'intercession, il se trouvait là comme chef et représentant du peuple qui se résumait en lui devant l'Éternel. Le peuple était reconnu, quoique fautif. Il se présentait dans la personne du souverain sacrificateur pour pouvoir être en relation avec un Dieu, qui après tout se voilait à ses yeux. Le peuple présentait tout au sacrifi-

cateur; le souverain sacrificateur se tenait devant Dieu : cette relation ne supposait pas l'innocence. L'homme innocent aurait dû se tenir lui-même devant Dieu. « Adam où es-tu? » Cette question décèle sa chute. Mais le peuple n'était pas chassé non plus, le voile était entre lui et Dieu; et le souverain sacrificateur qui sympathisait avec les infirmités du peuple, comme en faisant partie, maintenait la relation avec Dieu. C'était un peuple bien imparfait, il est vrai, mais qui, par ce moyen, entrait lui-même en rapport avec le Saint. Le peuple n'a pas su se maintenir dans cette position; non-seulement il y avait du péché (le souverain sacrificateur aurait pu y porter remède), mais il péchait *contre l'Éternel*, se détournait de lui et cela dans ses chefs mêmes. Le sacerdoce qui aurait dû maintenir la relation, travaillait lui-même à la détruire, en déshonorant Dieu et repoussant de son culte, le peuple qu'il aurait dû y attirer.

Je passe par-dessus les circonstances préparatoires. Dieu établit donc un roi chargé de maintenir l'ordre et d'assurer les relations de Dieu avec ce peuple, par sa fidélité à Dieu et son gouvernement du peuple. C'est ce que Christ accomplira dans le siècle à venir; c'est l'Oint. Lorsqu'il est établi, le sacrificateur marche devant lui. C'est une institution nouvelle, seule

capable de maintenir les rapports du peuple avec Dieu. La sacrificature n'est plus ici, une relation immédiate. Elle pourvoit aux besoins du peuple, il est vrai, dans ses fonctions à elle. Le roi y veille et assure l'ordre et la bénédiction.

Or, l'Eglise est dans une position tout autre. Ainsi que la sacrificature qui s'exerce à son égard, elle est *unie* à l'Oint; il n'y a plus de voile. Nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ, rendus agréables dans le Bien-Aimé. La faveur de Dieu est sur nous membres du corps de Christ, comme sur Christ lui-même. Ce qui a dévoilé la sainteté de Dieu, a découvert tout le péché de l'homme et l'*a ôté* (1).

Ainsi en Christ, membres de son corps, nous sommes devant Dieu parfaits et parfaitement agréables. Le sacrificateur ne cherche pas à nous *faire* une telle position, ni à maintenir avec Dieu les relations de ceux qui ne sont pas dans cette position. L'œuvre de Christ nous y a placés. Comment intercéder pour la perfection? L'intercession rend-elle la personne et l'œuvre de Christ plus parfaites aux yeux de Dieu? Certainement non. Or, nous sommes en lui de sa chair et de ses os. A quoi cette sacrificature sert-elle donc pour nous? A maintenir des êtres faibles et trop souvent souillés, dans

(1) Bien entendu à l'égard de son peuple croyant.

la réalisation de telles relations avec Dieu, dans son sanctuaire où rien de souillé ne peut entrer, selon la position qui leur a été acquise d'être dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. *Nous sommes assis dans les lieux célestes, rendus agréables dans le Bien-Aimé, aimés comme Il est aimé, la justice de Dieu en Lui. Il est notre vie, Il nous a donné la gloire qui lui a été donnée.* Or, le Saint-Esprit qui est descendu d'en haut après la glorification du Seigneur Jésus, nous a introduits en union avec Lui, dans la présence de Dieu sans voile. Cependant nous sommes dans l'infirmité ici-bas. La sacrificature de celui qui est dans la présence de Dieu pour nous, nous lave les pieds par l'Esprit et la Parole, et nous rend capables de maintenir avec cette lumière la communion à laquelle les ténèbres sont étrangères. Plus tard, dans la présence de Jésus Roi, la sacrificature sans doute maintiendra les relations du peuple avec lui, tandis que Lui soutiendra le fardeau du gouvernement et de la bénédiction du peuple, sous tous les rapports.

Nous trouvons donc au commencement du livre, la sacrificature subsistant devant Dieu dans la position dont nous avons parlé. Héli, pieux lui-même et craignant Dieu, ne maintenait pas l'ordre dans la famille sacerdotale elle-même. La sacrificature, au lieu de lier le peuple

à Dieu, rompait moralement ce lien. Hophni et Phinée étaient là à Scilo. Dans la famille d'Elkana, Anne élue de l'Éternel pour la bénédiction, était dans l'épreuve; les souhaits de son cœur naturel, n'étaient pas satisfaits, et l'adversaire la tourmentait par le moyen de celle qui prospérait à son gré. Or, celui dont la force s'accomplit dans la faiblesse ayant démontré, (comme toujours en pareil cas), l'impuissance de la chair, bénit selon sa volonté contre toute espérance, afin que ce qui était de Lui fût évidemment accompli par sa puissance à Lui. Anne a un fils selon sa requête, un fils consacré à l'Éternel. Sa famille était de la tribu de Lévi. (1 *Chron.* VI.)

Anne reconnaît dans le beau cantique du Chapitre II ce grand principe de la grâce souveraine et de la puissance de Dieu, qu'Il abaisse l'orgueilleux, et celui qui se fie à la chair, et relève le faible et l'impuissant. Parce que les colonnes de la terre appartiennent à l'Éternel, Il a bâti le monde là-dessus; c'était ce qu'Israël misérable et déchu et un faible résidu qui s'attendait à l'Éternel, avait besoin de savoir, c'est-à-dire, que tout dépendait de Dieu et de Dieu seul, qui ne cherchait pas la puissance dans l'homme, mais la démontrait dans ses voies en détruisant tous ses adversaires, et qui enfin donnerait la force à son Roi, et élèverait la

corne de son Oint. C'est l'histoire de l'intervention de Dieu en faveur d'Israël déchu et misérable, et cela par la manifestation de sa puissance en donnant force à son Roi, son Christ. C'est une prophétie des voies de Dieu, des grands principes de son gouvernement qui se rapportaient à la position d'Israël, depuis le moment où elle a été prononcée, jusqu'à l'établissement de la royauté milléniale, dans la personne du Seigneur Jésus.

Après que Dieu a donné ce témoignage auquel la foi pouvait se fier, nous trouvons tout de suite la révélation de l'état intérieur du peuple et de l'iniquité de la sacrificature qui aurait dû être l'instrument pour purifier l'iniquité du peuple, et qui, au contraire, amenait le jugement sur lui. « Vous faites, dit Héli, pécher le peuple de l'Éternel. Si un homme a péché contre un autre homme, le Juge en jugera; mais si quelqu'un pèche contre l'Éternel, qui est-ce qui priera pour lui ?» Voilà où en étaient les choses d'après Héli lui-même. « Mais ils n'obéi-»rent point à la voix de leur Père, parce que »l'Éternel voulait les faire mourir. Cependant »le jeune garçon Samuel croissait et il était »agréable à l'Éternel et aux hommes, » heureux de partager, quelque faible que fût la copie, le témoignage rendu à Jésus lui-même.

Quant aux fils d'Héli, ils sont un exemple de

ce qui n'arrive que trop souvent. Que de fois, hélas! voyons-nous qu'au moment où le jugement de Dieu va éclater, on ne s'en aperçoit pas! parce que le mal qui va l'amener obscurcit la vue morale, de telle sorte qu'on ne le reconnaît pas! Les yeux de Dieu sont ailleurs, de même que l'intelligence spirituelle qu'il donne aux siens, comme cela avait lieu ici pour Samuel. Cependant, Dieu avertit Héli, par le moyen d'un homme de Dieu. Son jugement sur la famille sacerdotale et sur la sacrificature, est prononcé avant que l'Éternel se révèle à Samuel.

Ce jugement annonce le changement dans l'ordre du gouvernement divin, qui devait avoir lieu par l'établissement d'un Roi, d'un Oint (d'un Christ), et par la position qui en résulterait pour la sacrificature, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer (v. 35). « Et je m'établirai un sacrificateur assuré; il sera selon ce qui est en mon cœur et selon mon âme, et je lui édifierai une maison assurée et il marchera toujours *devant mon Oint.* »

Au Chap. III, Dieu se révèle à Samuel, et il est reconnu prophète de l'Éternel, depuis Dan jusqu'à Beerseeba.

Héli, jugé pour avoir aimé ses fils plus que l'Éternel, console néanmoins nos cœurs par sa soumission. S'il lui manque l'énergie de la fidé-

lité, on trouve cependant en lui un cœur droit devant l'Éternel, et sa piété personnelle ressort d'autant plus dans le dévouement à la gloire de Dieu, qu'il manifeste en ces circonstances qu'il trouvait sa mort dans l'I. Cabod de son peuple.

Triste et touchante histoire de l'effet du juste jugement de Dieu sur une âme attachée à sa gloire dans son peuple, mais qui n'avait pas eu la fermeté nécessaire pour empêcher que ce peuple, et même ses propres fils, ne déshonorassent l'Éternel lui-même dans le service sacerdotal.

Ici commence le moyen que Dieu, dans sa souveraineté, emploie pour maintenir ses relations avec son peuple, lorsque les relations ordinaires qu'il avait établies sont interrompues.

Au Chap. IV, les ennemis de Dieu et de son peuple paraissent en force; les Philistins se rangent contre Israël.

Nous ferons bien de nous arrêter ici un instant; car les Philistins sont d'une assez grande importance, par le rôle qu'ils jouent dans cette histoire, comme puissance de l'ennemi. Ils représentent, il me semble, la puissance de l'ennemi agissant dans l'enceinte du peuple de Dieu. Ils étaient dans le territoire d'Israël, au dedans du pays et même en deçà du Jourdain. Ce n'étaient pas, comme les Égyptiens ou les Assyriens, des ennemis de dehors. Habituellement

hostiles à Israël, à ceux qui, de la part de Dieu, auraient dû posséder le pays de promesse ; d'autant plus dangereux, qu'ils étaient constamment à côté d'eux et s'arrogeaient la possession du pays, les Philistins nous présentent en figure la puissance de l'ennemi agissant au dedans. Je ne dis pas la chair, mais l'ennemi dans le giron de l'Église professante, oppresseur du vrai peuple de Dieu, auquel les promesses appartiennent.

Israël, corrompu dans toutes ses voies et hardi dans ses relations avec Dieu, parce qu'il avait oublié sa majesté et sa sainteté, veut, dans son état d'infidélité, identifier (1) l'Éternel avec lui, tel qu'il était dans son état primitif, au lieu de se présenter devant son trône, afin de savoir pourquoi il abandonnait son peuple. Dieu ne veut ni le reconnaître, ni le secourir. Au contraire, l'Arche de l'alliance, signe et lieu de ses relations avec le peuple, est prise. Son trône n'est plus au milieu de son peuple, son Tabernacle est vide, toute relation établie est interrompue. Où offrir des sacrifices? Où s'approcher de l'Éternel leur Dieu? Héli, le sacrificateur,

(1) Remarquez le contraste de ce cas-ci avec celui de Hacan, bien qu'il y eût du péché dans ce dernier. Le péché est reconnu, jugé en détail, quoique le peuple soit châtié.

meurt, et sa pieuse belle-fille, succombant elle-même sous le coup de ces tristes nouvelles, prononce l'oraison funèbre du malheureux peuple, dans le nom de ce qui ne pouvait plus être sa joie. Le fruit de son ventre ne porte que l'empreinte du malheur de son peuple, et n'est à ses yeux qu'I. Cabod !

Quel bonheur d'avoir eu par la grâce le cantique d'Anne déjà chanté de la part de l'Esprit, pour soutenir la foi et l'espérance du peuple ! Tout lien extérieur est rompu ; mais Dieu soutient lui-même sa Majesté, et si Israël infidèle n'avait pu se soutenir contre les adorateurs des idoles, le Dieu qu'il avait abandonné revendique sa gloire, et démontre, au sein même de leur temple, que ces idoles ne sont que vanité.

Les Philistins sont forcés de reconnaître la puissance du Dieu d'Israël, qu'Israël n'avait pas su glorifier. Les jugements suggèrent à leur conscience naturelle un moyen qui, en démontrant que l'influence de la toute-puissance de Dieu domine même les créatures dénuées d'intelligence, en les faisant agir contre leurs instincts les plus puissants, fait voir que c'était bien le Dieu fort, le Souverain, qui avait infligé le châtiment dont ils souffraient.

Dieu maintient sa Majesté au milieu même d'Israël. Il n'est plus au milieu d'eux, leur assurant les bénédictions promises. Son Arche,

exposée par leur infidélité à des indignités de la part des Philistins et des curieux, devient l'occasion (comme signe de la présence de Dieu), des jugements infligés à la témérité de ceux qui osent regarder au dedans d'elle, en oubliant la majesté divine de Celui qui en faisait son trône et y gardait son témoignage.

Mais, que de fois l'absence de Dieu fait sentir le prix de Celui dont on n'a pas su apprécier la présence !

Israël, toujours privé de la présence de l'Éternel et de sa gloire, soupire après Lui. Remarquons ici que Dieu n'a pas pu rester au milieu des Philistins. L'infidélité pouvait assujétir son peuple à ses ennemis, quoique Dieu fût là. Mais, laissé, pour ainsi dire, à lui-même, sa présence jugeait les faux dieux. L'association était impossible ; les Philistins n'ont aucun désir de Lui. On ne peut se glorifier d'une victoire sur Celui qui vous tue lorsqu'Il est là. Les Philistins s'en débarrassent. Jamais les enfants de Satan ne supportent la présence du vrai Dieu. La chose se déclare. De plus, le cœur de Dieu ne se sépare pas de son peuple ; Dieu retrouve d'une manière souveraine, et qui le déclare Dieu de toute la création, son chemin vers le peuple de son choix. Mais Il garde, ainsi que nous l'avons vu, sa majesté. Plus de cinquante mille hommes paient l'amende de leur impie té-

mérité. Dieu revient ; mais encore faut-il qu'Il se fraie un chemin selon ses conseils, selon ses voies, d'après lesquelles Il rétablit ses relations avec son peuple. Ainsi, l'Arche (ch. VII) étant restée vingt ans à Kirjath-Jéharim, lorsque Israël soupire après l'Éternel, Samuel reparaît sur la scène. L'Arche n'est pas remise à sa place, ni l'ancien ordre rétabli.

Samuel commence à agir par son témoignage, sur la conscience du peuple, et à le purifier de ce qui l'affaiblissait en déshonorant Dieu. Il lui dit que s'il voulait se tourner de tout son cœur à l'Éternel, il fallait ôter les faux dieux et servir l'Éternel *seul*. C'est le mélange qui était insupportable. Alors, l'Éternel le délivrerait. Samuel le prophète est maintenant le point de rapprochement entre le peuple et Dieu. Dieu ne reconnaît que lui maintenant.

L'Arche ne se retrouve à sa place que lorsque le roi élu de Dieu est établi sur le trône ; elle n'est placée complétement selon l'ordre de Dieu, que lorsque le fils de David domine en paix et en force à Jérusalem (1). Une fois on la consulte (1 *Sam.*, XIV, 18, 19), mais sa pré-

(1) Comparez le Ps. LXXVIII, 60, 61, et CXXXII. L'Arche est en rapport avec Sion, siége de la grâce royale. Salomon seul a pu bâtir la maison, comme homme de paix.

sence est sans effet et sans puissance. Elle existe, mais en rapport avec ceux en qui la foi et l'intégrité ne se trouvaient plus, de sorte qu'il n'y avait rien qui en résultât. C'était plutôt pour montrer que Dieu était ailleurs, ou du moins qu'Il agissait ailleurs.

Mais suivons l'histoire. Israël abandonne les faux dieux sur l'appel de Samuel. Le peuple se rassemble auprès de lui, afin qu'il intercède. Le peuple n'offre aucun sacrifice ; il puise de l'eau et la verse par terre (1), signe de la repentance ; il jeûne et confesse qu'il a péché. Samuel le juge là.

Or, si Israël se rassemble, même pour s'humilier, l'ennemi se met en mouvement pour lui résister ; il ne souffre aucun acte qui place le peuple de Dieu dans une position qui le reconnaît tel.

Israël a peur et se rapporte à l'intercession de Samuel. Samuel offre des sacrifices (2), signes du dévouement entier à l'Éternel et de la communion du peuple avec Lui ; mais ce n'est

(1) Voyez 2 *Samuel*, XIV, 14.

(2) C'est-à-dire des holocaustes et des sacrifices dits de prospérité. Ceci est remarquable. Ce n'étaient pas des sacrifices pour le péché, mais des sacrifices qui reconnaissaient la relation existant entre le peuple et Dieu. — Christ seul, nous l'avons vu ailleurs, est le vrai holocauste.

pas devant l'Arche. Il supplie l'Eternel, qui l'exauce, et les Philistins sont mis en déroute devant Israël. Et ce n'était pas un cas exceptionnel, quoiqu'ils ne perdissent rien de leur caractère formidable ni de leur haine contre Israël. Samuel fait descendre la bénédiction de Dieu sur le peuple, et la main de l'Éternel tient ses ennemis en échec durant la vie du prophète.

Les villes d'Israël étaient reprises. Israël était en paix avec les Amorrhéens. Samuel juge le peuple et bâtit un autel chez lui. Tout ceci est une position exceptionnelle et extraordinaire pour Israël, dans laquelle il dépendait entièrement de Samuel, qui, tout en vivant lui-même en patriarche, comme s'il n'y avait pas de Tabernacle, devient par sa propre relation avec Dieu, par la foi, l'appui et le soutien du peuple, qui effectivement n'en avait point d'autre.

Mais, la foi ne se transmet pas par succession. Samuel ne pouvait pas faire des prophètes de ses fils. Ils n'étaient guère meilleurs comme Juges que ceux d'Héli comme Sacrificateurs, et le peuple n'avait aucune foi lui-même pour s'appuyer directement sur Dieu. Il demande d'être assimilé aux nations, car il ne s'agissait pas de promesses.

« Faites-nous un Roi », dit-il à Samuel. Où était l'Éternel? pour Israël, nulle part. Samuel sent l'iniquité de la demande et il s'adresse à

l'Éternel. Tout en reconnaissant que le peuple l'a rejeté comme de coutume, Dieu ordonne à Samuel d'écouter leur voix. Samuel avertit le peuple selon le témoignage de Dieu, et lui montre tous les inconvénients et les conséquences d'un tel parti; mais le peuple ne veut pas l'écouter. Dieu amène auprès du prophète, par des circonstances providentielles, celui qu'il avait choisi pour satisfaire aux vœux charnels du peuple. En tout ceci Il juge le peuple et leur Roi. (Il leur donne un Roi dans sa colère; il l'ôte dans sa fureur.) Mais Il se souvient de son peuple; Il ne l'abandonne pas. Il agit par Saül en faveur du peuple tout en lui faisant voir son infidélité, et plus tard en retranchant le Roi désobéissant. La beauté, une haute stature distinguaient le fils de Kis. Mais dans les signes que Samuel lui donne quand il l'a oint, il y avait une signification qui aurait dû porter ses pensées ailleurs que sur lui-même. Que de fois il y a un sens, un langage parfaitement simple pour celui qui a des oreilles pour entendre, et qui nous échappe, parce que notre cœur engraissé et endurci n'a pas d'intelligence ni de discernement spirituels! Néanmoins tout notre avenir dépend de ce qui se disait là. Dieu a fait voir notre incapacité pour la bénédiction qui tenait à ce qui était dit. Toutefois, les moyens n'ont pas manqué.

Quoique la signification de cette circonstance fût moins évidente que celle des autres signes, le sépulcre de Rachel aurait dû rappeler à Saül, fils et héritier selon la chair de celui qui y était né, que l'enfant de l'affliction de la Mère, était fils de la droite du Père (*Gen.*, XXXV, 12.)

Or, Dieu n'avait pas abandonné Israël, la foi y était encore; des hommes montent vers Dieu. Il y avait en Israël, ceux qui se souvenaient du *Dieu de Bethel*, qui s'était montré à Jacob lorsqu'il s'enfuyait (1) et qui l'avait ramené en paix selon sa fidélité, et Dieu donne à Saül de trouver faveur à leurs yeux. Les serviteurs du Dieu de Bethel, le reconnaissaient et le fortifiaient dans sa marche. Mais le coteau de Dieu était dans les mains de la garnison des Philistins : autre circonstance qui avait un sens qui aurait dû aller au cœur d'un Israélite fidèle, ayant à cœur la gloire de Dieu et le bien de son peuple; mais le signe qui l'accompagnait lui donnait une force beaucoup plus grande, car l'esprit de l'Éternel vint sur Saül, là, et il devint un autre homme, appelé en conséquence à faire ce qui devait se présenter, car Dieu était avec lui. (X, 7.) (2).

(1) Le Dieu qui lui avait dit au jour de sa détresse, lorsqu'il était chassé de devant celui qui le haïssait, qu'Il ne l'abandonnerait pas.

(2) Aussi était-ce l'esprit de prophétie, l'esprit qui

Il arrive souvent que a foi présente clairement les choses à faire, tandis que le cœur infidèle et engraissé ne le voit pas du tout.

Et que veulent dire ses signes? Il y en a en Israël qui se souviennent du Dieu de Bethel et qui le cherchent, les cœurs droits et préparés qui le connaissent comme ressource de leur foi. Mais le coteau de Dieu, la montagne de sa force est dans les mains de ses ennemis. Toutefois, s'il en est ainsi, l'esprit de Dieu est sur celui qui en prend connaissance, et c'est à ce coteau même que l'Esprit est sur lui. Le nom de Dieu est aussi significatif ici. C'est *Dieu* d'une manière abstraite. Celui qui est Dieu le créateur, Dieu lui-même est en question. L'Esprit de l'Éternel vint sur Saül, parce qu'Il reprend là, le cours de sa relation avec Israël.

Mais encore Samuel est toujours le seul que Dieu reconnaisse comme lien entre lui et le peuple. C'est lorsque Saül a eu affaire avec Samuel, qu'il est un autre homme. Il faut qu'il attende Samuel pour qu'il sache ce qu'il faut faire et que la bénédiction s'établisse sur lui. Il doit reconnaître de cette manière que la bénédiction est attachée au prophète, et ne point agir sans lui; il doit l'attendre avec une patience parfaite (sept jours), patience qui, en se sou-

agissait en bénédiction, et signalait comment Dieu était présent et à quoi Saül devait se rapporter.

mettant au témoignage de Dieu, ne chercherait pas la bénédiction hors de ses voies. Ici aussi nous voyons dans les Philistins les ennemis qui mettaient la foi à l'épreuve. Souvent nous avons des ennemis sur lesquels nous remportons facilement la victoire, des ennemis au sujet desquels nous gagnons une réputation de spiritualité, mais qui ne sont pas ceux qui mettent la foi à l'épreuve de la part de Dieu, et on peut aussi le dire de la part de l'ennemi. Ici il faut que la patience ait son œuvre parfaite. Et les Philistins tenaient cette place à l'égard de Saül. C'était très-bien que le peuple fût délivré d'autres ennemis ; mais ces autres n'étaient pas ceux qui étaient en piége, et témoignaient de la puissance de l'ennemi, dans l'enceinte même d'Israël et des promesses.

Les puissances spirituelles dominent-elles sur nous dans l'Église, là où les promesses de Dieu devraient s'accomplir ?

Voyez IX, 16. C'était des Philistins que Saül devrait délivrer le peuple de Dieu. Le coteau de Dieu était entre leurs mains. (Voyez aussi XIV, 52.) Si Saül eût attendu Samuel, il lui aurait déclaré tout ce qu'il devait faire. Or, nous allons voir que, deux ans plus tard, Saül est mis à l'épreuve à cet égard en présence des Philistins, et quel qu'ait été le délai, la chose n'avait pas été changée; tout ce qui avait réussi

dans l'intervalle aurait dû augmenter sa foi et l'affermir dans l'obéissance.

Samuel rassemble le peuple à Mitspa. Là, il met devant leurs yeux leur folie, en rejetant le Dieu de leur délivrance. Mais il procède au choix du Roi, selon le commandement de Dieu. Dieu agit selon le cœur du peuple. Si la chair avait pu glorifier Dieu, rien ne manquait pour l'engager à la confiance en Dieu. Dieu s'adapte à elle extérieurement; et, comme nous le savons encore, si le peuple avait suivi l'Éternel, l'Éternel ne l'aurait pas abandonné. (XII, 20-25.) Et maintenant que Dieu a établi ce Roi, ce sont les méchants qui ne le reconnaissent pas. Le peuple, néanmoins, n'y voit guère Dieu; on ne le reconnaît que dans les choses dont la chair peut prendre connaissance, telles que la beauté du Roi et le succès de ses armes, c'est-à-dire là où Dieu s'adapte à la chair et où Il accorde sa bénédiction pour qu'Il soit reconnu et qu'on se confie en Lui. On se réjouit en cela, mais on s'arrête là. La foi n'est pas de la chair.

Tout va bien encore avec Saül; il ne se venge pas de ceux qui s'opposent à lui. Avant l'épreuve de sa foi, son caractère naturel brille assez aux yeux des hommes. Et maintenant, dans les choses qui avaient donné lieu à ce mouvement charnel qui poussait le peuple à demander un Roi, tout paraît réussir selon leur

souhait. Les Hammonites sont tellement battus, qu'il n'en reste pas deux ensemble. Ici aussi, Saül agit avec prudence et générosité. Il ne permet pas que les désirs de vengeance du peuple se réalisent. Il reconnaît l'Éternel dans la bénédiction qui avait été accordée au peuple. Effectivement, Dieu était là, accordant à la chair tous les moyens et les appuis nécessaires pour marcher avec Lui, si la chose était possible. Samuel s'y rend de la part de Dieu, et appuie de son autorité le Roi que Dieu a établi. Le peuple, sur l'invitation de Samuel, se rassemble à Guilgal (lieu mémorable pour la bénédiction du peuple entré dans le pays) pour y renouveler l'établissement du Roi et reconnaître comme tout de nouveau, un trône dont l'autorité venait d'être affermie par le succès qui couronnait ses efforts pour la délivrance du peuple de Dieu. Des sacrifices de prospérité et une grande joie ajoutent à l'éclat de cette cérémonie.

Samuel (Chap. XII) reçoit le témoignage de sa fidélité. Il fait voir au peuple les voies de Dieu à leur égard; leur ingratitude et leur folie, en ce qu'ils avaient demandé un Roi et rejeté Dieu. Toutefois, en donnant un signe de la part de Dieu, qui ajoutait à ses paroles le poids du témoignage de Dieu lui-même, il déclare au peuple que s'il obéisssait désormais à l'Éternel, le Roi et le peuple lui-même iraient après l'É-

ternel; sinon, l'Éternel serait contre eux. Car, malgré son péché, l'Éternel ne l'abandonnerait pas, et lui-même, Samuel, ne cesserait certainement pas de prier pour le peuple, et lui montrerait le bon chemin. C'est-à-dire, il place la conduite publique du peuple, là où le peuple l'avait voulue, et le met sous sa propre responsabilité devant l'Éternel; mais en même temps, rempli d'amour pour le peuple, en tant que peuple de Dieu, le rejet qu'on fait de lui-même ne lui suggère pas un moment la pensée d'abandonner son intercession ni son témoignage pour le bien de ce peuple. Beau tableau d'un cœur près de Dieu, qui, dans l'oubli de soi, sait aimer son peuple comme sien. Y manquer eût été un péché contre l'Éternel. (Comparez 2 *Cor.*, XII, 15.)

Voilà donc Saül établi à sa place, et son autorité confirmée par la bénédiction de Dieu. Samuel se retire en se bornant à sa fonction prophétique, et Saül est appelé maintenant à se montrer fidèle et obéissant dans la position où il se trouve établi, avec tous les avantages que la bénédiction de Dieu et l'acte solennel de son prophète peuvent lui conférer.

Faisons ici le résumé de l'histoire que nous venons d'étudier.

Israël, infidèle, ne se soutient plus dans ses relations avec Dieu sous la sacrificature. L'Arche est prise, le sacrificateur meurt, et I. Cabod

est écrit sur l'état du peuple. Dieu suscite un prophète qui devient le moyen des communications entre Lui et le peuple ; mais le peuple, menacé par les Amalécites, demande enfin un Roi. Dieu le lui accorde, en lui témoignant son déplaisir, puisque Lui était son Roi. L'Esprit de prophétie continue cependant toujours d'être le canal des communications divines pour le peuple. Des signes qui indiquent l'état du peuple, sont donnés à Saül, Roi élu et oint : d'abord, quelques fidèles, qui reconnaissent le Dieu de Bethel, c'est-à-dire, Celui qui avait promis à Saül de ne pas l'abandonner jusqu'à ce qu'Il eût fait ce qu'il lui avait promis, le Dieu fidèle de Jacob ; puis le coteau de Dieu, le siége d'autorité au milieu du peuple en possession des Philistins, la puissance de l'ennemi dans la terre de promesse.

L'Esprit de prophétie vient sur Saül, lui montrant où Dieu se trouvait en présence de ces circonstances, et Samuel lui dit de l'attendre à Guilgal. En attendant, ainsi que nous l'avons vu, il est affermi par la bénédiction de Dieu sur ses entreprises.

Saül règne deux ans; puis il choisit trois mille hommes : deux mille sont avec lui, et mille avec Jonathan. Jonathan, homme de foi, agit avec énergie sur les ennemis du peuple de Dieu, et il frappe les Philistins ; mais l'énergie

de la foi agissant (ainsi qu'elle le fait toujours) là où l'ennemi maintient sa puissance, provoque naturellement son hostilité. Les Philistins en entendent parler; Saül est poussé à l'activité et rassemble, non pas Israël, mais les *Hébreux*. Remarquons ici que la foi est en Jonathan. La chair établie dans la position de conducteur du peuple de Dieu, suit, il est vrai, l'impulsion qu'a donnée la foi, mais elle ne la possède pas; et ce mot *Hébreux*, nom qu'un Philistin aurait donné au peuple, indique que Saül compte sur le rassemblement de la nation comme corps constitué, et ne reconnaît pas mieux la relation du peuple élu avec Dieu, qu'un Philistin ne l'aurait fait. Et c'est là la position qui nous est présentée dans l'histoire de Saül. Ce n'est pas une opposition préméditée contre Dieu, mais la chair placée dans une position de témoignage et employée à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. On y voit quelqu'un lié aux intérêts du vrai peuple de Dieu, faisant l'œuvre de Dieu, selon ce que les exigences de ce peuple demandent d'après leur pensée, pensée vraie quant à leurs besoins actuels; mais qui cherche ses ressources dans l'énergie de l'homme, énergie à laquelle Dieu ne refuse pas son secours lorsqu'on suit sa volonté, car Il aime son peuple, mais qui, d'elle-même, ne dépasse jamais en principe, en motif moral et intérieur, la chair qui en est la

source. Au milieu de tout cela, la foi peut agir et agir sincèrement, et c'est le cas de Jonathan. Dieu la bénira, et c'est ce qu'Il fait toujours, parce qu'elle le reconnaît, et dans ce cas (et c'est son don), parce qu'elle cherche sincèrement le bien du peuple de Dieu.

Tout ceci est une espèce de tableau en principe de l'Eglise professante, qui anticipe sous ce point de vue le vrai règne de Christ et dans cette position manque à sa fidélité à Dieu même. La vraie foi, au milieu d'un pareil système, ne monte jamais à la hauteur de la gloire de celui qui est à venir, mais elle l'aime et s'attache à lui. Si l'Église est seulement professante elle persécute Christ, mais ce qui en elle agit par la foi l'aime et le reconnaît, lors même qu'Il est chassé comme une perdrix sur les montagnes.

Maintenant donc la foi de Jonathan ayant attaqué les Philistins, Saül, qui ostensiblement conduit le peuple devant Dieu, est mis à l'épreuve. Suffira-t-il à l'occasion qui se présente? Se souviendra-t-il du vrai principe sur lequel la bénédiction du peuple repose? Agira-t-il en Roi sacrificateur, ou reconnaîtra-t-il dans le prophète le vrai lien de foi entre le peuple et Dieu; lien dont il aurait dû reconnaître l'importance et la nécessité, car c'était ce qui seul l'avait placé et autorisé dans la position où il se trouvait, et lui avait donné les preuves de sa mission

et de son autorité prophétique, en établissant la sienne? Lorsque le moment critique est venu, Saül manque.

Il vaut la peine de retracer ici les marques d'incrédulité de la chair.

Les Philistins sont frappés. La nation active et énergique en entend parler; rien de plus naturel. Saül n'a que la même ressource; point d'appel à Dieu, point de cri à l'Éternel, le Dieu d'Israël; Samuel ne se présente pas à sa foi, bien qu'il se souvienne de ce qu'il lui avait dit. Si les Philistins ont entendu, il faut que les *Hébreux* entendent aussi. Israël a peur; Dieu ne répond pas à l'incrédulité, dans le moment où Il met la foi à l'épreuve. Saül appelle tout le peuple à le suivre à Guilgal, mais le peuple se disperse bientôt sur le bruit du rassemblement des Philistins. Saül est à Guilgal, alors la pensée de Samuel lui revient. Ce n'était plus comme lorsque la royauté avait été renouvelée. Les circonstances mêmes étaient propres à lui suggérer la ressource de Samuel. Il l'attend les sept jours, selon ses paroles. Il l'attend assez longtemps pour satisfaire l'exigence de la conscience; puis comme Israël avait fait venir l'Arche dans le camp, il se met à faire des sacrifices. Mais, s'il avait eu de la confiance en Dieu, il aurait compris que, quoiqu'il en fût, il devait l'attendre, que c'était inutile de faire quelque chose sans Lui et

qu'il ne risquait rien à l'attendre. Un Dieu fidèle ne pourrait lui manquer. Il avait pensé à Samuel, de sorte qu'il était sans excuse ; il se souvenait que la direction et la bénédiction de Dieu se trouvaient avec le prophète. Mais il regarde aux circonstances ; le peuple se disperse et Saül cherche à faire intervenir Dieu par un acte de dévotion sans foi. C'était le moment décisif ; Dieu aurait affermi son règne sur Israël, établi sa dynastie. Mais maintenant Il en avait choisi un autre. Remarquez ici que ce n'est pas une défaite par les Philistins qui a ôté le royaume à Saül. La faute n'était qu'entre lui et Dieu. Les Philistins ne l'attaquent pas. Il suffit à Satan s'il a réussi, à effrayer assez pour faire abandonner le chemin pur et simple de la foi. Samuel s'en va après avoir annoncé à Saül les pensées de Dieu. Les Philistins pillent le pays qui est sans défense. Les armes aussi manquent au peuple.

Quel tableau de l'état du peuple de Dieu! Que de fois nous trouvons que ceux qui font profession d'être du peuple de Dieu, d'être de la vérité et héritiers des promesses, sont sans armes contre les ennemis qui les butinent!

Mais la foi en Dieu est toujours bénie, et si Dieu a montré l'effet de l'incrédulité, il en montre la folie, en ce que, là où il y a la foi, toute sa force se manifeste, et alors ce sont les enne-

mis qui sont sans armes. Jonathan se dispose selon l'énergie que la foi en Dieu lui donne, à attaquer les Philistins ; et si nous voyons l'incrédulité manifeste en Saül, son fils nous montre la beauté de la foi.

Les difficultés ne sont pas diminuées; les Philistins sont en garnison et leur camp placé dans une position dont les abords sont d'une difficulté extraordinaire, accessible seulement par un chemin étroit par lequel il fallait gravir des rochers à pic. Là, les Philistins se trouvaient en grand nombre et bien armés. Mais la foi supporte difficilement l'oppression du peuple de Dieu par ses ennemis, et le déshonneur fait ainsi à Dieu lui-même. Jonathan ne le supporte pas. Où cherche-t-il sa force? Sa pensée est simple. Les Philistins sont incirconcis ; ils n'ont pas le secours du Dieu d'Israël. Peu importe à l'Éternel s'il y a peu ou beaucoup lorsqu'il délivre son peuple, et c'est là la pensée de la foi de Jonathan, cette belle fleur que la main de Dieu fait épanouir en ce triste moment dans le désert d'Israël. Il ne pense pas à lui-même. L'Éternel dit qu'il les a livrés entre les mains d'*Israël*. Il compte sur Dieu et sur sa fidélité immanquable envers son peuple ; son cœur est là (1) et il n'a pas un seul instant l'idée que Dieu

(1) Voyez les mêmes preuves de foi dans le cas de David en présence de Goliath.

ne soit pas avec son peuple, quel que soit son état; c'est ce qui caractérise la foi. Non-seulement elle reconnaît que Dieu est grand, mais elle reconnaît encore le lien indissoluble (parce qu'il est de Dieu) entre Dieu et son peuple. La conséquence en est que la foi oublie les circonstances, ou plutôt elle les annulle. Dieu est avec son peuple. Il n'est pas avec ses ennemis; tout le reste n'est qu'une occasion de mettre à l'épreuve la vraie dépendance de la foi. Ainsi, il n'y a pas de vanterie en Jonathan; il *s'attend* à Dieu, Il sort et il se rencontre avec les Philistins. Le témoin de Dieu est là. Si la hardiesse des ennemis les pousse à descendre, il les attendra sans se créer des difficultés, mais il ne reculera pas devant celles qui se trouvent sur son chemin. La confiance paresseuse, en même temps folle et imprudente de l'ennemi, n'est, pour Jonathan, qu'un signe de la délivrance de l'Éternel. Descendus, ils auraient abandonné leur avantage; en lui disant de monter, ils rendaient nulle la difficulté insurmontable des approches du camp. Heureux d'avoir un fidèle compagnon dans son œuvre de foi, Jonathan ne cherche pas d'autre appui. Il ne parle pas des *Hébreux;* mais il dit: « L'Éternel les a livrés entre les mains d'Israël. » Il gravit le rocher avec celui qui portait ses armes. Et effectivement l'Éternel était avec lui; les Philistins tombent devant

Jonathan, et « celui qui portait ses armes les tuait après lui. » Mais, tout en honorant le bras que la foi avait fortifié, c'est Dieu lui-même qui se manifeste. La frayeur de Dieu s'empare des Philistins, et tout tremble devant la présence de celui que la foi, précieux don de Dieu, avait fait intervenir.

La foi agit d'elle-même. Il faut que Saül dénombre le peuple pour savoir qui est absent. Hélas ! nous entrons dans la triste histoire de l'incrédulité. Saül cherche quelques directions auprès de l'Arche, pendant que, ailleurs, Dieu triomphe sur ses ennemis sans Israël. Le tumulte de leur déroute va en augmentant, et l'incrédulité, qui ne sait jamais que faire, dit au sacrificateur de retirer sa main. Le Roi et le sacrificateur n'étaient pas le lien entre Dieu et Israël. Ce n'était ni la foi du peuple en Dieu sans Roi, ni le Roi que Dieu avait lui-même donné.

Ici encore, au lieu d'Israël (que Jonathan connaissait seul), nous retrouvons ceux que l'Esprit de Dieu lui-même appelle des *Hébreux* (1), qui, tout en étant « de la fontaine de

(1) Ceci est d'autant plus remarquable, que l'Esprit appelle ceux qui étaient avec Saül et Jonathan, les Israélites. C'est ce qui donne une force spéciale au mot : *Hébreux*, partout où il se trouve. Dieu ne refuse pas le nom d'Israélites aux plus timides d'entre le peuple

Jacob, » sont parmi les Philistins, et sont contents de trouver leur bien au milieu des ennemis de Dieu.

Maintenant que la victoire est remportée, tous sont contents de participer au triomphe et poursuivent les Philistins.

Et ce pauvre Saül, que fait-il? Jamais l'incrédulité, quelque bonnes que soient ses intentions en s'unissant à l'œuvre de la foi, ne fait autre chose que la gâter. Saül parle de se venger de *ses* ennemis. L'Éternel n'est pas dans ses pensées; il pense à lui-même, et il entrave la poursuite par son zèle charnel et égoïste. Que Dieu nous garde de la direction et du secours de l'incrédulité dans le travail de la foi. Dieu lui-même peut nous secourir par tous les moyens; mais lorsque l'homme se mêle de l'œuvre même, il ne fait que la gâter, lors même qu'il cherche à y apporter de la force.

Saül, au moment d'une telle bénédiction, est zélé pour maintenir l'idée d'honorer les ordonnances de l'Éternel, comme il l'a voulu faire en le consultant auprès de son Arche, faisant beaucoup valoir son nom, comme si la victoire lui était due, et qu'il n'y eût que quelque péché caché qui empêchât Dieu de lui répondre. Il a

(XIII, 6), mais il le refuse à ceux qui se joignent aux Philistins. *L'idée du lien entre le peuple et Dieu était perdue*. C'était une nation comme une autre.

failli faire mourir Jonathan, par lequel Dieu avait agi. Il veut découvrir le péché en faisant intervenir Dieu, qui agit en effet, mais pour montrer la folie du pauvre Roi.

Remarquez que la foi en pleine énergie peut se servir avec reconnaissance des soulagements que Dieu offre dans la marche pénible où elle conduit, tandis que le zèle charnel de ce qui n'est qu'une imitation de la foi, ne sait qu'en imposer la privation : il n'agit jamais avec Dieu. Dès que l'affaire est tombée entre les mains de Saül, il ne fait qu'empêcher de recueillir tous les fruits du triomphe. Son intervention n'a pu que gâter l'œuvre d'autrui ; il n'a pas la foi, pour en faire une lui-même.

Cependant, Dieu a pitié d'Israël, et Il tient ses ennemis en échec, par le moyen de Saül ; car, tout en étant incrédule, il n'avait pas encore tourné sa haine contre l'élu de Dieu. Il n'était pas encore abandonné de l'Éternel.

Mais ce moment pénible et solennel va bientôt arriver. En attendant, il se fortifie. La guerre avec les Philistins était continuelle ; mais Saül, tout aguerri qu'il fût, était incapable de les abattre, comme David, ou même comme Samuel. Il cherche dans ses semblables des moyens charnels pour atteindre son but.

Remarquez ici avec quelle rapidité effrayante, et même sur-le-champ, l'ennemi prend le des-

sus, lorsqu'on n'est pas dans les voies de Dieu. (Comp. VII, 12-14, et XIII, 16-23.)

Remarquez aussi que toutes les formes de la piété et de la religion judaïque sont avec Saül: le sacrificateur de l'Éternel en Scilo (XIV , 3) portant un éphod ; l'Arche (verset 13). Il consulte avec le sacrificateur. Il empêche le peuple de manger la chair avec le sang. Il bâtit un autel. Le sacrificateur veut consulter Dieu , et puisque Dieu ne répond pas, il veut tuer Jonathan comme coupable , parce qu'il a mangé malgré la malédiction.

Mais remarquez que c'est le premier autel qu'il ait bâti ; son sacrificateur est de la race jugée de Dieu. Il bâtit son autel lorsqu'il est rejeté , et après la bénédiction extérieure que Dieu lui a accordée et qu'il s'attribue lui-même, quoiqu'il n'ait rien fait que la gâter. De l'autre côté, la foi de Jonathan agit sans prendre conseil du sang et de la chair; il agit, comme dit le peuple, *avec Dieu* (XIV , 45). Le peuple ne savait pas qu'il fût absent. Heureux Jonathan! la foi l'avait fait aller assez en avant pour qu'il n'entendît pas seulement la malédiction insensée que son père invoquait sur celui qui prendrait quelque nourriture. La folie de l'incrédulité d'autrui ne l'atteignait pas. Il était libre de profiter en chemin de la bonté de son Dieu , avec allégresse et actions de grâces , et poursuivait sa route rafraî-

chi et encouragé ; heureuse marche de la simplicité qui agit avec Dieu !

L'étude de ces deux Chapitres est très-instructive, comme nous présentant le contraste entre la marche de la foi et celle de la chair, dans la position où sa profession place celle-ci dans l'œuvre de Dieu. C'était la première fois que Saül se trouvait en face des ennemis, en vue desquels Dieu l'avait suscité.

Toutefois, Saül est mis à une épreuve finale. L'Éternel, par la bouche de Samuel, l'envoie pour détruire Amalec, à la façon de l'interdit. C'étaient les ennemis sans pitié et acharnés du peuple de Dieu. (*Deut.* XXV, 17, 19.) Ils avaient été la première des nations; leur renommée et leur fierté (*Nomb.* XXIV, 7, 20) étaient connues partout, mais c'était une nation jugée de Dieu.

Dieu confie maintenant à Saül l'accomplissement de *Deut.* XXV, 15. Ici tout Israël l'accompagne sans crainte. Ce n'étaient plus ces ennemis du dedans, qui rongeaient habituellement ses forces et abattaient son courage : la victoire est complète. Il ne s'agit que de la fidélité à Dieu, et de préférer la gloire de Dieu à soi. Mais Saül craint le peuple. L'Esprit de Dieu dit : « *Saül et le peuple*; » Saül dit : « *le peuple* » et que c'est *pour Dieu* qu'on a épargné. Mais nos excuses ne sont que notre condamnation, lors

même qu'elles sont vraies. Saül, n'ayant pas la foi, ne regardant pas à Dieu, craint le peuple plus que Dieu. Quel esclave que l'incrédule? S'il ne l'est pas des ennemis, il l'est bien du peuple qu'il semble gouverner. Saül, infidèle à Dieu au milieu du peuple et en présence des bénédictions que l'Éternel lui accorde, est enfin privé du royaume.

Point d'humiliation, point de cœur brisé; il confesse son péché, espérant d'éviter la punition; mais ne pouvant y échapper, il désire que Samuel l'honore quand même. Samuel le fait et puis l'abandonne. Tout change ici, et David apparaît sur la scène.

Il est bien de remarquer que l'histoire suivie du règne de Saül, finit avec la fin du Chapitre XIV.

Le Chapitre XV est une histoire donnée à part, à cause de l'importance de ce qui y est contenu : la rejection définitive de Saül, rejection qui introduit David.

Chap. XVI. Samuel est envoyé pour oindre cet élu de l'Éternel. Ici tout l'éclat de la chair et ses droits d'aînesse sont mis de côté, et le cadet, méprisé et oublié de tous, qui soigne les brebis, est choisi de Dieu, « car Il n'a pas égard à ce à quoi l'homme a égard. » Samuel, instruit de l'Éternel, ne chancèle pas dans son jugement, et ne peut accepter aucun des sept qui sont à la

maison. « Sont-ce là tous tes enfants ? » Enfin, il oint David rappelé des champs. Mais Dieu ne place pas David au faîte du pouvoir tout de suite, comme Il l'avait fait dans le cas de Saül. Il faut que, par la grâce et par la foi, il se fraie un chemin à travers toutes sortes de difficultés, et que tout en étant rempli du Saint-Esprit, il agisse en présence d'une puissance qui ne le possède pas, et que Dieu ne met pas encore de côté. Il faut qu'il soit soumis et humilié, qu'il sente sa dépendance entière de Dieu, que Dieu suffit dans toutes les circonstances, et que sa foi soit développée par l'épreuve dans laquelle on trouve que Dieu est tout. Beau type de celui qui a traversé sans péché un chemin bien autrement pénible, et non-seulement type, mais en même temps vase préparé de Dieu pour le St-Esprit qui a su le remplir de sentiments qui, en décrivant d'une manière si touchante les douleurs de Christ lui-même et ses sympathies avec les siens, montrent leur ressource en Dieu à ceux qui devaient, dans la faiblesse, poursuivre la même carrière que lui ; car, on ne saurait douter que les épreuves de David n'aient donné lieu à la plupart de ces beaux cantiques, qui, dépeignant les circonstances, les épreuves et les cris du résidu d'Israël dans les derniers jours, ainsi que de Christ lui-même (qui, en Esprit, s'est identifié avec eux et a entrepris leur cause),

ont ainsi fourni à tant d'autres âmes chargées l'expression et le soulagement de leurs griefs; et si l'interprétation qu'elles ont faite de ces cantiques manquait de justesse, le cœur néanmoins ne s'y trompait pas.

Revenons à notre histoire.

Le Saint-Esprit vient sur David et abandonne Saül, qui en même temps est troublé par un mauvais esprit. La providence de Dieu fait intervenir David par le moyen d'un des serviteurs de Saül qui le connaissait et le place devant Saül. Saül l'aime et veut qu'il soit avec lui; il sert à porter ses armes et il joue des instruments lorsque le mauvais esprit trouble Saül. David est aux yeux de Dieu le Roi oint; mais il doit souffrir avant de régner, quelle que soit son énergie.

Les Philistins, ce type de la puissance de l'ennemi, se présentent de nouveau avec leur champion à leur tête, auquel personne n'ose livrer le combat. David était retourné chez lui, et vivait dans la simplicité de sa vie habituelle.

Bien que ce qui précède donne l'idée générale de la position dans laquelle il avait été placé, il paraît qu'il n'est resté que très-peu de temps auprès du Roi (XVII, 15). Son Père l'envoie pour visiter ses frères qui se trouvent à l'armée de Saül. Là, il voit le Philistin qui effrayait les armées d'Israël. Jonathan ne paraît pas ici; il n'y en a qu'un seul qui puisse détruire celui qui

réunit dans sa personne toute l'énergie du mal. La foi de David n'y voit aucune difficulté, parce qu'il voit Dieu et dans l'ennemi un ennemi de Dieu, sans force. « Ce n'était qu'un *incirconcis*, » peu importe le reste. Dans l'accomplissement de ses devoirs ordinaires, il avait déjà rencontré des difficultés trop fortes pour un homme fait, mais encore enfant il les avait vaincues par une raison toute simple : « l'Éternel l'avait délivré. » Il ne s'en était pas vanté, c'était l'accomplissement de son devoir ; mais il y avait appris la force et la fidélité de l'Éternel. Et maintenant il en fait encore l'expérience ; les armes de l'homme sont rejetées, la foi ne les connaît pas : Dieu devait accomplir l'œuvre par les moyens les plus simples. David déclare qu'elle est sa force. « Je viens contre toi au nom de l'Éternel des armées. » Il s'identifie ainsi avec le peuple de Dieu. « Toute la terre saura qu'*Israël* a un Dieu. » Le caillou qui s'enfonce dans le front de Goliath, lui ôte sa force et sa vie. David tranche la tête de Goliath avec sa propre épée, comme Celui qui par la mort a rendu nulle la puissance de celui qui avait l'empire de la mort.

Toute l'armée d'Israël profite du triomphe remporté par David. Saül qui l'avait oublié, veut qu'il reste avec lui. Hélas ! la chair et même la chair en rébellion peut aimer l'élu de l'Éter-

nel, à cause de sa bonté et du soulagement qu'il donne, mais elle ne le connaît pas. Il lui est aussi étranger lorsqu'il agit dans l'œuvre de Dieu, que si elle ne l'avait jamais vu. Mais lorsque Christ se déclare, le résidu (car c'est bien ce que représentait Jonathan) l'aime comme son âme, et ce bien-aimé devient l'objet de toute son affection. Ceci ne va pas plus loin que le règne personnel de Christ. Jonathan nous présente le résidu qui l'a aimé pendant son humiliation. Quant à ce monde, il en est toujours ainsi; il y a un résidu qui aime Christ et qui désire son règne, bien que cela mette fin à l'économie dans laquelle il se trouve. De l'Église proprement dite il n'y a rien ici. C'est un résidu qui désire l'avénement de Christ. Saül qui se glorifiait et voulait maintenir sa maison charnellement, cherche la mort de celui qui doit venir pour établir le royaume.

La foi de David, vainqueur des Philistins aussi bien que Jonathan, avait un caractère un peu différent de celle de ce dernier. Jonathan ne recule pas devant les difficultés; il voit le Dieu d'Israël et fait l'œuvre de Dieu que Saül ne fait pas. C'est la foi vraie et énergique du peuple de Dieu. Mais David, roi, caché il est vrai, mais élu et oint, rencontre face à face le grand ennemi de son peuple dans toute sa force, dont la seule vue effraie le peuple qui s'enfuit.

Ce qui signale la foi de Jonathan de la manière la plus touchante, est son attachement à celui qui efface sa gloire, s'il avait considéré les choses selon les hommes, ainsi que faisait Saül. Mais Jonathan est absorbé par son affection pour celui que Dieu a choisi. Il voit en lui le vrai chef d'Israël, qui est digne de l'être, qui doit, quelque méprisé qu'il soit actuellement, prospérer et régner de la part de Dieu. Ce sont aussi les qualités de David qui l'attachent à lui. C'était une affection personnelle. Il a la capacité d'apprécier ce qu'était David, et il oublie ses propres intérêts en pensant à lui. La voix et les paroles de David pénètrent dans son âme et le lient au roi que Dieu a choisi lorsqu'il est méconnu, et à travers tout. Saül, chef du peuple professant, et jaloux de qui que ce soit qui pourrait mettre hors de sa position lui ou ceux qui descendraient de lui, se trouve en inimitié contre David et abandonné de Dieu; il est l'instrument de l'ennemi contre l'oint de l'Éternel. Il tombe enfin par la puissance plus directe et ouverte de l'ennemi du peuple de Dieu. Triste fin de ce qui avait été un vase de bénédiction et un instrument de l'œuvre de Dieu, quoique ce fût d'une manière charnelle.

Dieu fait percer la gloire de David, à travers l'importance officielle de Saül. On chante les victoires du premier, de manière à exciter la jalousie du Roi.

Nous tracerons maintenant brièvement les traits de la foi de David dans ces nouvelles circonstances. Jamais sa main ne s'élève contre Saül ; il le sert comme Saül le veut ; il fait son devoir et suppporte la jalousie et la malice qui le poursuivent.

Pauvre Saül ! troublé par le malin esprit, pour le calmer, David joue des instruments et Saül veut le tuer. David échappe. Saül le craint, car le Dieu duquel il est lui-même abandonné est avec David. Il le place bien loin de sa présence, mais encore plus qu'auparavant devant les yeux du peuple. Dieu agit toujours pour accomplir ses desseins à travers toutes les précautions charnelles de l'homme. David est prudent ; il a la sagesse de Dieu qui est avec lui dans toutes ses voies. Énergique et sans prétention, toujours béni, il est aimé de tout Israël et de tout Juda, devant lesquels il agit avec la force et la supériorité de la foi.

Saül veut se parer de tout cela ; en apparence il honore David, mais c'est afin qu'il soit mis en avant devant l'ennemi pour se débarrasser de lui. David se maintient dans sa petitesse et Mérab est donnée à un autre. Mical offre à Saül une occasion plus spécieuse. David, puisqu'il ne s'agit que de détruire la puissance des ennemis du peuple de Dieu, accepte ce que Saül propose et réussit. Saül voit toujours mieux que l'Éternel

est avec David, et le redoute d'autant plus; triste développement d'un triste état d'âme. Le caractère de Saül ne manquait pas cependant de beaux traits naturels, dans les moments où de meilleurs sentiments se manifestaient. Mais Dieu n'y était pas. (Chap. XIX.) L'intercession de Jonathan agit sur son Père, et pour le moment tout va bien. Mais Saül, abandonné de Dieu, ne peut supporter qu'Il soit avec David. La guerre éclate, et David, vrai instrument de Dieu en ce qu'il fait pour son peuple, bat les Philistins et les chasse.

On remarquera ici que c'est des Philistins qu'il est question. C'est là que se livre le combat de Dieu et de la foi; c'est là que David réussit toujours et que Saül a manqué.

De nouveau Saül est troublé, et David qui cherche à le soulager, faillit d'être tué. Il s'évade et va vers Samuel.

Remarquez ici comment le chagrin produit par l'égoïsme et par l'amour propre, donne lieu à l'action du malin esprit sur l'âme. Ici reparaît la puissance qui, toute cachée qu'elle fût, régissait encore le sort d'Israël. David la reconnaît, et lorsqu'il ne peut plus se tenir auprès de Saül, il ne prétend nullement se glorifier en s'élevant contre la forme extérieure que Dieu avait jugée intérieurement, mais non détruite. Au lieu de s'y opposer, il se borne à re-

connaître cette manifestation de la puissance de Dieu qui avait placé Saül dans sa position royale, et de laquelle il avait reçu lui-même le témoignage et la communication de la force et de la volonté de Dieu; il se réfugie auprès de Samuel. Là, il est suivi de Saül et de ses messagers, qui subissent aussi bien que lui-même une puissance qui n'agit pas sur leurs cœurs et ne les dirige pas; cette puissance dont Saül avait perdu la bénédiction. Quel tableau d'un vase inutile et perdu, tantôt prophétisant par l'énergie de Satan, tantôt par celle de Dieu, dont son cœur est loin, dont il est abandonné; sa conduite n'est pas déréglée extérieurement; il ne fait pas du mal, si ce n'est lorsque l'oint de l'Éternel excite sa jalousie et sa haine. David maintenant est chassé de la présence de Saül, et devient vagabond sur la terre. Ce n'est plus la soumission à Saül en tout, pendant qu'il est lui-même le vase de l'énergie de Dieu. Chassé par Saül, David est retourné vers la source du témoignage de Dieu, et Saül a eu encore la hardiesse de chercher sa vie, auprès de Samuël lui-même. Il a complétement secoué le dernier frein, et oublié tout ce qui aurait dû lui rappeler Dieu et arrêter sa main. Se glorifiant lui-même et se prévalant de sa position acquise, la présence de Samuel n'a plus aucune prise sur sa conscience. Ce n'est

plus même « honore-moi devant les anciens de mon peuple ; » il ne tient aucun compte du prophète, il subit malgré lui l'influence qu'il méprise : David est ainsi garanti de sa malice. Que faire maintenant auprès de lui? Ç'aurait été se joindre au mépris du témoignage de Dieu. Car, que faire lorsqu'un homme prophétise et agit néanmoins contre la puissance qu'il ne saurait nier? David s'enfuit. Mais l'état de Saül est encore mis à l'épreuve sous ce rapport. Jonathan ne peut guère croire à la mauvaise volonté de son Père. Mais, avant de la mettre à l'épreuve, son dévouement à David se manifeste d'une manière positive. Sa foi et son cœur reconnaissent bien ce que Saül aveuglé ne veut pas accepter. (XX, 13, 17.)

Lors même que David est chassé, la foi de Jonathan n'est pas ébranlée ; son cœur n'est pas détaché de celui qui était le bien-aimé de son âme, lorsque David, rayonnant de sa jeunesse et de sa victoire sur Goliath, répondait à Saül avec une modestie qui en relevait encore l'éclat. Son cœur l'aime lorsqu'il est déshonoré et en fuite. Il le reconnaît l'élu de Dieu, et rattache l'espoir des siens à la gloire de celui qu'il aime.

Jonathan ne suit pas David et il tombe avec Saül. Quel que soit le jugement que nous portions sur cette portion de son histoire, comme

type, nous voyons en lui que tout ce qui est allié à ce système charnel, extérieurement rattaché aux intérêts du peuple et du nom de Dieu, tombe avec le système qui périt tout entier.

David, instruit par Jonathan de l'esprit dont Saül est animé, s'en va, et Jonathan rentre dans la ville.

Le roi élu est maintenant rejeté. Il se rend auprès du sacrificateur et selon la souveraine grâce de Dieu, qui s'élève au-dessus des ordonnances qui se rattachent à la bénédiction, lorsque la bénédiction elle-même est rejetée, quand Il a été rejeté lui-même en celui qu'Il a choisi et dans la puissance de son témoignage ; alors, dis-je, la grâce souveraine de Dieu place la foi au-dessus des ordonnances. Il fait participer David aux pains de proposition. Puisque Dieu lui-même et son témoignage étaient méconnus, ce pain était tenu pour commun. Dieu, en effet, faisait tout à neuf. C'était précisément le cas du Seigneur Jésus. Il se soumettait, il est vrai, à toutes les ordonnances et aux autorités ; mais le rejet du témoignage de Dieu en lui, faisait percer peu à peu qu'en effet il était quelqu'un de plus grand que les ordonnances, qui les déplaçait et les remplaçait par la manifestation de la grâce efficace et éternelle de Dieu. C'était bien plus important de nourrir David, que de garder ce qui était vieilli. Dieu

tenait plus à lui qu'au pain du Tabernacle. Puis, David prend l'épée de Goliath. C'est par la puissance de la mort, que le Seigneur a détruit toute la force de celui qui en avait l'empire. Il n'y a pas d'armes comme la mort dans l'arsenal de Dieu, lorsqu'elle est dans les mains de la puissance de vie.

David, préoccupé de l'inimitié de Saül, cherche à se réfugier chez les Philistins. Qu'avait-il affaire là? Et cette fois Dieu le chasse de là sans châtiment, mais en lui montrant assez que ce n'était pas là sa place. On échappe à la sagesse qui nous conduit au milieu des ennemis de Dieu, par le déshonneur de la folie qui nous en fera chasser. David prend donc pleinement son parti avec les excellents de la terre. (*Héb.*, XI, 38.) Là, le prophète se joint directement à lui; il est directement conduit par le témoignage clair de Dieu, et bientôt après le sacrificateur le rejoint aussi, de sorte que tout rejeté qu'il soit, tout ce qui appartenait au témoignage et aux voies de Dieu se concentrait autour de lui. Il était Roi, le prophète y était, le sacrificateur s'y trouvait aussi; les formes en était ailleurs. Saül, au contraire, ainsi qu'il avait méprisé Samuel lui-même en poursuivant David auprès de lui, sans pitié comme sans crainte de Dieu et sans remords, se débarrasse des sacrificateurs par la main d'un étranger, d'un Iduméen, ennemi

sans miséricorde du peuple, lorsque la conscience de ce dernier lui retient la main. C'est alors que le sacrificateur est amené de Dieu auprès de David, ainsi que nous trouvons le prophète après le mépris qu'en avait témoigné Saül. Quelle triste histoire de la chute graduelle, mais continuelle, de celui qui, ayant la forme du bien, n'a pas la foi en Dieu et que Dieu a abandonné ! Comme les voies de Dieu sont sûres, quelle que soit l'apparence des choses !

David tout méprisé qu'il soit est le Roi sauveur du peuple; il chasse les Philistins et en fait grand carnage. Il ne rencontre que trahison *en Israël;* Saül s'en sert dans l'intention de s'emparer de lui. Mais comme avec David se trouve l'intelligence du prophète, il a aussi la réponse de Dieu par l'éphod du sacrificateur qui se trouve avec lui. Remarquons en passant que Saül en apparence et extérieurement s'est beaucoup agrandi. Il n'est plus avec ses six cents hommes qui le suivaient en tremblant; il peut nommer ses capitaines de milliers et de centaines; il peut donner des vignes et des champs; il a son Doeg, le chef de ceux qui gardent ses troupeaux. Devant Dieu, intérieurement, il fait dans le mal un progrès effrayant; il n'est pas seulement abandonné de Dieu, mais il franchit toutes les barrières que lui oppose sa conscience, et que les témoignages et les ordonnances de

Dieu élevaient devant lui. Car Samuelle prophète et les sacrificateurs auraient dû être un frein pour celui qui faisait profession d'être identifié avec les intérêts du peuple de Dieu.

Le progrès extérieur en prospérité, joint au progrès réel dans le mal intérieurement, est quelque chose de très-solennel. En même temps que c'est un piége pour la chair, c'est une épreuve pour la foi. David, au contraire, en apparence et de fait quant aux circonstances, est tout-à-fait chassé d'entre le peuple. Il n'a ni place, ni refuge. Mais le témoignage de Dieu dans la personne de Gad et la communion avec Dieu par l'éphod du sacrificateur, lui échoient dans son exil. Chassé par l'homme, il est là où toutes les ressources de Dieu se réalisent selon les besoins des siens. Faites attention aussi que c'est David lui-même qui agit en sacrificateur, pour avoir l'expression des pensées de Dieu. C'est lui qui prend l'éphod pour consulter Dieu ; c'est lui qui mange les pains de proposition ; type remarquable de Christ, et qui nous enseigne que lorsque tout est ruiné, les bénédictions sont transportées à ceux qui marchent par la foi dans l'obéissance et dans l'intelligence du devoir du fidèle, qui discerne quelle est moralement la place de la foi, ce qu'elle doit à Dieu, et comment elle peut compter sur lui. Remarquez aussi que ce qui distingue David ici, ce

ne sont pas des actions d'éclat, fruit de l'énergie de la foi, mais l'instinct et l'intelligence de ce qui convient à sa position, un discernement moral de ce qui est agréable à Dieu et de la conduite que devait avoir son serviteur comme vase de son énergie spirituelle, tandis qu'un autre est revêtu de l'autorité qui lui appartient. C'est la marche de quelqu'un qui a saisi ce qui convient à cette relation difficile, dans toutes les circonstances où elle le place, qui respecte ce que Dieu respecte et fait l'œuvre de Dieu sans crainte lorsque Dieu l'appelle; type remarquable de Jésus, en tout ceci.

Sauf ce tact spirituel, ces convenances morales, la plus grande partie de cette histoire nous présente la manière dont Dieu fait tout marcher vers l'accomplissement de ses desseins, à travers tous les motifs et les intentions des hommes, pour placer David par la patience et par l'énergie de la foi dans la position qu'Il lui avait préparée. Toutefois David a besoin de l'intervention et de la sauvegarde de Dieu. Ayant quitté Keïla (XXIV) selon l'avertissement de Dieu, il va dans le désert. Là, il est cerné par les troupes de Saül. Mais, au moment où Saül va le prendre, les Philistins se jettent sur le pays et Saül doit s'en aller.

David se rend dans les lieux forts de Hen Guédi. Là, de retour des Philistins, Saül le

poursuit étant plus occupé de sa jalousie du roi élu de Dieu, que des ennemis de son peuple. Mais cette marche n'est pas à son honneur. L'occasion se présente à David de tuer son persécuteur; mais la crainte de Dieu le gouverne, et le cœur de Saül lui-même est touché dans ce moment d'une délivrance provenant d'un respect en David si différent de ce qu'il jugeait. Il voit clairement ce qui en sera, et engage David à protéger sa postérité; mais David ne retourne pas auprès de Saül. La relation était rompue.

Enfin Samuel meurt. Ceci fait époque, parce que celui qui formait le vrai lien du peuple avec Dieu n'y était plus. Israël reconnaît mort, celui qu'il avait méprisé de son vivant. Maintenant aussi la position de David change, et Abigail est introduite. Jonathan ne s'est jamais séparé du système dans lequel il se trouvait, ne s'est jamais joint à David tout en l'aimant, et n'a jamais partagé ses souffrances. Mais Abigail s'identifie avec lui; les liens qui subsistent, ne l'empêchent pas de reconnaître David, et après la mort de son mari elle est unie à David. Jonathan nous présente le résidu dans le caractère du résidu d'Israël qui reconnaît le roi futur et s'attache à lui, mais qui ne va pas plus loin; c'est le royaume. Jonathan ne souffre pas avec David, et ne règne pas avec lui. Il reste avec

Saül, et par rapport à cette position-là, sa carrière se termine avec lui. Abigail, et même les mécontents qui s'unissent à David, partagent ses souffrances. Abigail se sépare complétement de l'esprit de son mari; aussi c'est à cause de sa foi et de sa sagesse que David épargne la vie de Nabal. Dieu juge ce dernier, et alors Abigail devient la femme de David. Historiquement, David a failli manquer à la hauteur de sa position. De fait, c'est à cause du résidu fidèle, l'Abigail d'Israël insensé, que celui-ci a été épargné, et la liaison du Seigneur avec l'Église lui imprime le caractère, non de celui qui se vengera (comme plus tard il le fera d'Israël), mais de pure grâce. Maintenant c'est David qui, pendant sa rejection, s'entoure de ceux qui seront plus tard les compagnons et le cortége de sa gloire dans le royaume, mais il prend sa femme aussi.

Abigail appelle Saül *un homme*. L'Éternel, dit-elle, fera à David une maison assurée; c'est l'intelligence de la foi (1). C'est la vérité des

(1) Effectivement, lorsque la sacrificature avait été jugée, il ne restait pour la foi qui saisissait la pensée de Dieu, que Samuel le prophète, et le Roi donné de Dieu, David; c'est ce que Abigail comprend. L'Église doit penser selon la pensée même de Dieu, à travers et malgré ce qui existe. Elle ne tient pas compte de Saül. Samuel est mort; c'est David qui maintenant est tout à

conseils de Dieu (2. *Samuel* VII, 11), et dans sa plénitude, quant à cela. Elle se faisait, sans le savoir, la position de l'Église dans l'avenir qu'elle se préparait (1).

ses yeux. *La loi et les prophètes* ont duré jusqu'à Jean. Dès-lors, le règne des cieux est évangélisé, et chacun le ravit. Où étaient les souverains sacrificateurs et tout leur train? Toutefois, le Seigneur s'y soumettait comme à une ordonnance, ainsi que David à Saül.

(1) Elle prend une position beaucoup plus humble, qui reconnaît beaucoup plus David dans le moment même. Ce n'est pas un ami comme Jonathan, c'est une âme soumise qui, en esprit, met David à sa place selon Dieu, en se mettant elle-même à la sienne devant lui. C'est là parfaitement ce qui signale l'esprit de l'Église, du vrai chrétien.

Jonathan présente le résidu sous le point de vue judaïque, tel qu'il était. Mais Abigail entre dans l'esprit des conseils de Dieu à l'égard de David en souffrance, et David qui, en se soumettant à tout, peut agir selon la foi qui le reconnaît, entend sa voix, accepte sa personne.

Signalons les traits de la foi d'Abigail. Tout dépend de ce qu'elle apprécie David (c'est ce qui forme le jugement du chrétien ; à tous égards il apprécie Christ) : son titre comme reconnu de Dieu; sa perfection personnelle, et ce qui lui appartenait selon les conseils de Dieu. Elle pense à lui selon tout le bien que Dieu a dit de lui ; elle le voit combattant les combats de Dieu, là où d'autres ne voyaient qu'un rebelle à Saül ; et tout cela de cœur. Elle juge Nabal et le considère comme déjà jugé de Dieu à cause de cela ; car chaque chose se juge chez elle par le rapport qui existe entre cette chose et David (V. 26) ;

Hélas! Saül n'est pas changé; poussé par les Ziphiens, il cherche David de nouveau, mais ce n'est que pour tomber et encore plus publiquement entre les mains de David. Remarquez que David en appelle plus directement à l'Éternel pour juger entre lui et Saül. La séparation est plus complète. Saül était incorrigible. Cet appel à Dieu était convenable. Il ne convient pas, ce n'est pas selon la marche de l'Esprit, de s'habituer au mal. « *Père juste*, dit enfin le Seigneur, » le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai » connu et ceux-ci ont connu que je suis issu de

jugement que Dieu accomplit dix jours plus tard, bien que Nabal fût en prospérité chez lui, et David chassé de chez lui et de tout le monde. Cependant la relation d'Abigail avec Nabal est reconnue, jusqu'à ce que Dieu exécute le jugement. Elle juge Saül. Il n'est qu'*un homme*, parce que, pour sa foi, David tient la place de roi. Tout son désir est que David se souvienne d'elle. Lorsque Jonathan se rend auprès de David, il sera, dit-il, le second après lui, et David demeure dans le bois, tandis que Jonathan s'en retourne à sa maison. Dans l'ordre de choses que Dieu avait jugé, (jugement que la pleine foi reconnaissait), il se trouvait encore chez lui, et il est entraîné dans sa ruine. Ceci est important pour le chrétien; il respecte, par exemple, le christianisme officiel qui, dans le monde, est la religion de Dieu pendant que Dieu le supporte et ne se lève pas contre. Pour la foi et la marche personnelle, ce christianisme-là n'est rien du tout, ainsi que Saül n'était qu'un homme pour *la foi* d'Abigail.

» toi. » Ce qui a caractérisé David en tout, c'est qu'il s'est remis entièrement au Seigneur, c'est l'Esprit de Christ dans les Psaumes. Il s'attend à Lui. Mais David, après tout, n'est qu'un homme, et aussitôt après ce témoignage que la main de Dieu était avec lui, témoignage que Saül même reconnaissait, sa foi manque et il se rend au milieu des ennemis du peuple de Dieu. Dieu, sans doute, se sert de ce moyen pour tenir David éloigné du danger. Mais en même temps David est éprouvé et châtié, et se trouve exposé à l'affreuse nécessité de se montrer prêt à combattre contre Israël. Il n'y en a qu'un seul, de qui la perfection et la sagesse l'aient mis à l'abri de toutes les épreuves. On peut remarquer que c'est immédiatement après une intervention évidente de Dieu (XXVI, 12), que David manque de foi. Il en est de même d'Élie. (Rois XIX.) On dirait que, dans nos cœurs, la foi s'épuise par un effort remarquable. On a pu traverser la crise par la foi, mais le cœur qui en a été le vase s'en effraie; tandis qu'en Jésus on trouve une égalité de perfection toute divine.

David s'éloigne de la ville royale. Au pays des Philistins il se maintient dans les bonnes grâces du Roi, non par la foi, mais par une prudence qui ne tient pas à la vérité. C'est une triste position; cependant Dieu ne l'abandonne pas. Il le châtie et d'une manière pénible, mais

il l'épargne et le garde. Nous avons vu des voies pareilles de l'Éternel dans le cas de Jacob fugitif.

Akis, qui connaît David, veut l'employer à son service et David ne peut s'y refuser; car lorsque celui qui possède l'énergie que donne l'Esprit de Dieu par la foi, s'est placé dans une fausse position par l'infidélité, il n'a pas d'énergie contre celui sous l'autorité duquel il s'est placé, et s'il n'emploie pas pour son protecteur l'énergie dont il est doué, il excite très-naturellement sa jalousie. Il aurait évité tout cela en allant à Ziklag, mais il ne pouvait. Dieu dans sa bonté a gardé David, mais il était en ce moment-là dans une triste et fausse position.

Saül, ainsi qu'Israël maintenant, était dans une position encore plus triste, n'ayant de secours ni de Dieu, ni de l'ennemi. Saül est abandonné de Dieu. Samuel est mort; de sorte qu'Israël n'est plus lié à Dieu par son moyen.

David qui, au moins, tenait tête contre les Philistins, était, par le moyen de Saül lui-même, au milieu d'eux. Le zèle extérieur du Roi avait supprimé ceux qui avaient l'esprit de la sorcellerie. Il cherche la direction de Dieu qui ne veut pas lui répondre. Or, la conscience et la foi lui manquent, les circonstances sont pressantes, et il se jette maintenant non dans un service extérieur rendu à Dieu comme au-

paravant (il sait, triste et solennelle conviction, que cela ne lui appartient plus) ; mais dans les choses qu'il avait jugées et chassées du pays comme mauvaises, lorsqu'il pouvait maintenir une réputation religieuse, choses qu'il sait toujours être mauvaises, mais les Philistins sont là, et contre ceux-ci il n'a pas de courage. Il cherche une femme qui avait un esprit de Python. Ici Dieu le rencontre. Samuel monte, mais de manière à effrayer la femme. Elle sent qu'il y a là une puissance au-dessus de ses enchantements. Samuel annonce à Saül, sans ménagement et sans aucune sympathie (car elle n'était plus possible), le jugement solennel de Dieu.

Chap. XXIX. Dieu dans sa bonté, pourvoit à la délivrance de David, par le moyen de la jalousie des seigneurs des Philistins. Toutefois, David, pour conserver son crédit auprès d'Akis, s'apercevant être maintenant hors de danger, tombe encore plus bas, il me semble, et proteste qu'il est de toute bonne volonté pour aller combattre les ennemis du roi Philistin, c'est-à-dire contre le peuple de Dieu. C'est, il me semble, ce qu'il y a de plus misérable dans la vie de David. Dieu le lui fait sentir; car, pendant qu'il est là, les Amalécites lui enlèvent tout, mettent le feu à Ziklag, et ceux qui suivent David sont prêts à le lapider.

Tout ceci est triste, mais la grâce de Dieu le relève ; et l'effet de ce châtiment est de le ramener à Dieu, car au fond il pensait à Lui. Il s'encourage dans l'Éternel son Dieu, et il s'enquiert auprès de lui de ce qu'il fallait faire. Quelle patience, quelle bonté de Dieu, quels soins il prend des siens dans le moment même où ils s'éloignent de lui! David est réellement ramené à Dieu et délivré de sa fausse position, et il marche et agit avec Dieu. Dieu lui préparait à son insu, une bien autre position, pour laquelle il le purifiait et le préparait. Qu'il eût été affreux que David fût avec les Philistins, qu'il eût pris part à la défaite du peuple de Dieu et à la mort de celui qu'il avait épargné tant de fois d'une manière si touchante ! Combien un enfant de Dieu s'égare lorsqu'il se place sous la puissance des incrédules, au lieu de compter sur l'appui de Dieu, au milieu des difficultés qui se trouvent dans le chemin de la foi. C'est dans ces difficultés mêmes que toutes les grâces se développent. Et remarquez le danger où le fidèle se trouve si sa foi n'est pas simple et lui manque tant soit peu, d'être jeté par les persécutions des professants dans les bras des ennemis de Dieu. La nature se fatigue et cherche la consolation loin du chemin étroit qui conduit à travers les broussailles. C'est ce qui arrive lorsque le peuple de Dieu, en suivant sa

propre volonté, confie ses intérêts à ceux qui ne cherchent que les leurs dans une position moins difficile, mais qui n'est celle ni de la foi, ni de Dieu. Et plus il y a un exercice glorieux pour la foi, plus la nature s'y lasse, si la foi vient à faiblir. Ziklag est pris pendant l'absence de David, mais il poursuit ceux qui l'ont saccagé et leur enlève tout le fruit de leur pillage.

David, droit et généreux, a su trouver dans la difficulté qui surgissait de l'égoïsme des siens, une occasion d'établir ce qui convenait à la volonté de Dieu, et au lieu de chercher à s'enrichir par le moyen du butin qui lui est échu, il s'en sert pour maintenir des relations de bienveillance avec les anciens de son peuple, et leur prouver que l'Éternel est encore avec lui.

Chap. XXXI. Nous avons le récit de la mort solennelle de Saül et même de Jonathan, qui clôt dans la défaite totale des Israélites cette touchante histoire. Toute l'histoire de Saül et de sa famille, en tant que suscité pour combattre les Philistins, est terminée. Saül et ses fils tombent entre leurs mains; ils sont décapités, leurs armes envoyées en triomphe dans les temples de leurs dieux, et leurs corps suspendus sur les murs de Bethsan. Triste fin et telle qu'elle sera toujours pour la chair dans des combats de Dieu.

Retraçons brièvement l'histoire de David.

La simplicité de la foi le garde dans la position du devoir et dans le contentement sans désir de sortir de cette position, parce que l'approbation de Dieu lui suffit. Là, par conséquent, il compte sur le secours de Dieu, comme lui étant parfaitement assuré; il agit selon sa force. Le lion et l'ours tombent sous son bras d'enfant. Pourquoi pas, si Dieu était là? Il suit Saül avec une égale simplicité, puisqu'il retourne au soin de ses brebis avec le même contentement. Là, en secret, il avait compris par sa foi que l'Éternel était avec Israël; il avait compris la nature et la force de cette relation. Il voit dans l'état d'Israël quelque chose qui ne répond pas à cette relation; mais pour lui, sa foi s'en tient à la fidélité de Dieu. Un Philistin incirconcis tombe comme le lion. Il sert Saül comme musicien avec la même simplicité qu'auparavant, et soit auprès de lui, soit lorsque Saül l'envoie dehors, comme chef d'un millier, il fait preuve de sa valeur.. Il se soumet aux ordres du Roi, Enfin le Roi le chasse, mais il est toujours dans la position de la foi. Ce ne sont guère plus des faits d'armes, mais le discernement de ce qui convenait, lorsque la puissance spirituelle était en lui, et l'autorité divine extérieurement en d'autres mains. C'était la même position que Jésus en Israël. David ne manque pas à cette position, les difficultés ne faisant que mieux

ressortir toute la beauté de la grâce de Dieu et les fruits de l'œuvre de l'esprit, en même temps qu'elles développent d'une manière toute particulière les affections spirituelles et les relations intimes avec Dieu, sa seule ressource. C'est spécialement ce qui a donné lieu aux Psaumes. La foi suffit pour faire traverser toutes les difficultés de la position qui lui appartient, et c'est là qu'elle déploie toutes ses beautés et toutes ses grâces. La noblesse de caractère que la foi prête à l'homme, et qui est le reflet de celui de Dieu, produit, dans les âmes les plus endurcies, même celles qui, ayant abandonné Dieu, ont été abandonnées de Lui (état où le péché, l'égoïsme et le désespoir endurcissent), des sentiments d'affection naturelle, les remords d'une nature qui se réveille sous l'influence de quelque chose qui est supérieur à sa malice, qui jette sa lumière pénible, parce qu'elle n'est que momentanée et impuissante, sur les ténèbres qui enveloppent le malheureux pécheur qui ne veut pas de Dieu. C'est parce que la foi se tient assez près de Dieu pour être au-dessus du mal, qu'elle soustrait la nature elle-même à sa puissance, quoique la nature n'en ait point elle-même pour se dominer. Mais Dieu est avec la foi; aussi la foi respecte tout ce que Dieu respecte, et revêt celui qui porte quelque chose de Lui, du respect qui est dû à

ce qui lui appartient, et qui le rappelle avec l'affection que la foi porte à tout ce qui est de Dieu ou qui s'y rapporte. C'est ce qu'on voit toujours en Jésus, et partout où son esprit se trouve; et c'est ce qui donne tant de beauté, tant d'élévation à la foi, qui s'ennoblit de la noblesse de Dieu en reconnaissant ce qui est noble à ses yeux et à cause de sa relation avec lui, quels que soient l'iniquité et l'avilissement de ceux qui en sont revêtus. La foi agit de la part de Dieu et le révèle au milieu des circonstances, au lieu d'être gouvernée par elles. Sa supériorité sur ce qui l'entoure est évidente. Quel repos de la voir, au milieu de la fange de ce pauvre monde! Jésus en est l'expression parfaite. Mais, bien que la foi, dans la position où elle nous place dans ce monde suffise à tout ce que nous y rencontrons, hélas! la communion avec Dieu n'est pas parfaite en nous. Au lieu de faire notre devoir, quel qu'il soit, sans nous fatiguer, parce que Dieu est avec nous, et lorsque nous avons tué le lion, d'être prêts à tuer l'ours et par cela même plus prêts encore à nous débarrasser de Goliath; quand la foi devrait être fortifiée par les victoires, la nature se lasse des combats; nous sortons de la position normale de la foi pour nous avilir et nous déshonorer nous-mêmes. Quelle différence entre David qui, par les fruits de la grâce, fait pleurer le

cœur de Saül, en rouvrant les canaux de ses affections, du moins pour un moment, et David incapable d'élever sa main contre les Philistins qu'il avait si souvent défaits, et se vantant d'être prêt à combattre contre Israël et Saül qu'il avait épargné !

Mes frères, gardons-nous dans la position de la foi, plus difficile en apparence, mais où Dieu se trouve, et où la grâce, seule chose précieuse dans ce monde, fleurit et lie le cœur à Dieu par mille liens d'affection et de reconnaissance, comme à celui qui nous a connus, et s'est abaissé à nos besoins et aux soupirs de nos cœurs. La foi donne de l'énergie, la foi donne de la patience, et souvent c'est ici que les affections les plus précieuses se développent, affections qui, si l'énergie de la foi nous fait servir sur la terre, rendent le ciel même heureux, parce que celui qui en est l'objet s'y trouve et le remplit devant le Père.

La nature nous donne de l'impatience à l'égard des circonstances, parce que nous ne réalisons pas assez Dieu, et elle nous entraîne sur un terrain où il est impossible de le glorifier. D'un autre côté, il est bon de remarquer que c'est lorsque l'homme a complétement manqué, lorsque la foi de David lui-même a défailli et qu'il s'est jeté parmi les Philistins en s'éloignant d'Israël, que Dieu lui a donné la

royauté. La grâce est au-dessus de toutes les fautes. Il faut que Dieu se glorifie lui-même en ceux qui sont siens.

—

II. SAMUEL.

Le second livre de Samuel nous présente l'établissement définitif de David dans la royauté, et ensuite les misères de sa maison après que la prospérité eut, hélas ! ouvert l'écluse à sa volonté.

Le chemin des difficultés de la foi est celui où l'on marche avec Dieu, et où l'on célèbre le triomphe que sa présence nous assure. Un état de prospérité met en évidence combien peu l'homme est capable d'en jouir sans y trouver un piége. Un état de prospérité n'étant pas le chemin de la foi, c'est-à-dire de la force, le mal qui existe dans le cœur se fait jour dans la conduite. Comparez II *Samuel* XXII, le cantique par lequel David termine le chemin des difficultés, Chap. XXIII, l'expression de ses dernières pensées (en lisant au v. 5 : « Bien » que ma maison ne soit pas telle devant Dieu. » Toutefois, il a fait, etc. »).

Cependant la piété et les sentiments pieux, et par conséquent généreux, étaient réels en David. Il ne feignait pas d'avoir le cœur touché du malheur de Saül pour saisir la royauté sans regret aussitôt que Saül aurait cessé d'exister. En recevant la nouvelle de sa mort, David a réellement le cœur fondu : Malheur à celui qui, poussé par la dureté et par la recherche de son intérêt particulier, espérait, en lui apprenant cette mort, être porteur de nouvelles agréables! Quel que fût son malheur, c'était du roi d'Israël qu'il s'agissait pour David. C'était, quelles que fussent ses fautes, un roi malheureux. David en avait été aimé. Il avait été un des habitués de sa maison, où le malheur du roi se déployait devant ses yeux, et commandait le respect de ceux qui l'approchaient de si près. Et si Saül avait poursuivi David sans cause, c'était ici le moment où il était facile de l'oublier. David, à la mort de Saül, ne se souviendra que de ce qui peut honorer celui qui est tombé ; et, pardessus tout, il se rappellera que ce sont l'oint l'Éternel et le peuple de l'Éternel qui ont été renversés devant ses ennemis.

David fait tuer l'homme qui, trompé par l'égoïsme, s'était accusé de manquer de toute crainte de l'Éternel, de tout sentiment bon et généreux. Car David craint Dieu, et l'oint de *l'Éternel* a un grand prix à ses yeux. Puis il

épanche son cœur devant Dieu, dans les accents touchants d'une douleur dont l'expression attendrissante et solennelle rappelle tout ce qui relevait Saül, et laisse échapper les doux et affectueux souvenirs qui lui sont suggérés par son cœur. Belle expression des fruits de l'Esprit de Dieu! Enfin, la foi agit en David, et il ne se décourage nullement. Si le malheur lui touche le cœur, il lui donne aussi l'occasion de prévenir par la sagesse que l'Éternel lui avait donnée, un malheur semblable. David fait apprendre à Juda l'emploi de l'arc, arme par laquelle Saül est tombé. David, dans sa petitesse, marche encore bien. Il demande à l'Éternel s'il doit monter en Juda et en quel lieu; et l'Éternel le dirige. David témoigne aussi aux habitants de Jabée de Galaad sa satisfaction de leur conduite à l'égard de Saül.

Néanmoins le combat n'a pas encore cessé; s'il n'a pas lieu contre les ennemis extérieurs, il continue contre ceux du dedans. Ce qui se rattache à l'importance charnelle de Saül ne peut pas supporter David, Cependant, au fond, tout est maintenant changé; car Isboseth n'était pas l'oint de l'Éternel, et son règne est véritablement une rébellion contre Dieu. David lui fait la guerre par ses capitaines.

Hélas! l'histoire de cette période nous plonge dans les voies des hommes. Ce n'est plus sim-

plement David dans le chemin de la foi. C'est Joab, homme habile, ambitieux, sanguinaire et sans cœur. C'est Abner, homme moralement supérieur à Joab, mais qui combat charnellement comme homme de parti contre le roi que Dieu a élu. Abner est parent d'Isboseth comme Joab de David. Après que son orgueil a été froissé, il se jette du côté de David, et Joab le tue par jalousie non moins que pour venger la mort de son frère. Et où est-ce que la bravoure et la vaillance des chefs de Benjamin et de Juda se manifestent maintenant dans ce champ des hommes forts? C'est en se tuant les uns les autres. Les Philistins étaient oubliés. Toutefois, au fond, la famille de Saül avait tort. C'était la nature qui, avec ses prétendus droits, ne se soumettait pas à Dieu et à sa volonté. Ainsi que David commence à le faire ici, Christ, roi de Juda, s'assujettira tout autour de lui après être entré dans son règne. Il est bon de remarquer, toutefois, que David ne paraît pas en tout ceci. C'est Joab qui est en scène; et il me semble, par les détails qui nous sont donnés, que le mal commence déjà. Je ne vois pas que David ait consulté l'Éternel, et Joab ne l'a certainement pas fait, lui qui n'était qu'un impie comprenant qu'il était plus sage de respecter Dieu, et de ne pas trop s'écarter de Lui sans but pour satisfaire à ses passions, ce qui ne l'a pas empêché d'être

pris à la fin dans ses calculs. Et, après tout, ce n'est pas l'énergie de Joab qui a mis le royaume entre les mains de David; c'est l'orgueil blessé d'Abner qui, au fond, était le chef du parti d'Isboseth, et qui finit par moissonner au milieu des hommes ce qu'il avait semé. Mais tout ceci est fort triste.

Providentiellement, Dieu accomplit ses desseins et David prospère. En général aussi, dans ses combats à cette époque et dans son élévation, David est une figure de Jésus. Et je ne doute pas que l'établissement du royaume de Christ ne soit une œuvre à accomplir en détail, quand il aura apparu ; c'est ce dont les prophéties de Zacharie et le Ve Chapitre de Michée font foi ; mais, historiquement, nous sommes, comme je l'ai dit, au milieu des hommes. Dans l'affaire de la mort d'Isboseth, David conserve son intégrité, et il manifeste, à l'égard de l'assassinat d'Abner, les sentiments qui conviennent à un homme de Dieu. Néanmoins, le v. 39 du Chap. III, fait déjà voir la faiblesse de l'homme comme instrument du gouvernement de Dieu. David en appelle au Dieu de jugement.

L'élection de la personne voulue de Dieu précède de toutes manières son établissement dans le lieu que l'Éternel avait choisi. Cette élection devance plus évidemment encore le repos de celui qui est choisi ; et ceci est vrai

quant au Christ lui-même, seulement il y est descendu en grâce.

David, roi de Juda en Hébron pendant sept ans et demi, devient roi de tout Israël après la mort d'Isboseth. Et maintenant, David n'est plus l'homme de foi qui, chef lui-même des armées d'Israël, dirigeait, en marchant sous la dépendance de Dieu, les entreprises que les circonstances d'Israël réclamaient de la foi; mais c'est un roi qui peut élever qui il veut. L'homme paraît bientôt, l'homme énergique, mais non pas l'homme de Dieu. Celui qui montera jusqu'au canal (v. 8), recevra une récompense de sa main, dit le roi, et sera chef et capitaine. Joab y monte et il a des droits charnels sur David (1). Néanmoins, en somme, David est dirigé par Dieu et il prend la ville choisie de Dieu pour son trône sur la terre. C'est pourquoi il peut dire de ceux qui en sont maîtres, qu'ils sont haïs de l'âme de David; car, en effet, ceux qui sont en possession du

(1) Joab était évidemment habile et entreprenant; mais il est remarquable qu'il ne figure pas parmi les hommes qui s'étaient signalés par l'éclat de leurs triomphes, quand il fallait combattre pour la gloire de Dieu par une foi individuelle. S'agit-il d'être chef et capitaine, place que David avait remplie jusqu'alors, Joab se met aussitôt en avant.

vrai siége de la puissance de Dieu, du lieu de sa dilection, et qui, confiants en leur force charnelle, résistent au roi que Dieu a choisi et se moquent de lui, sont haïssables plus que tous les autres, et sont haïs de ceux qui ont l'esprit de celui qui établit son trône sur la terre.

Il est bon de remarquer ici, que David est un type du Christ souffrant et du Christ combattant en puissance pour l'établissement du millénium; et Salomon, du Christ régnant dans la paix milléniale. Les guerres de David avec les Philistins sont postérieures à la prise de Jérusalem et à l'entier assujettissement d'Israël à David. Ce n'est pas David, et ce n'est pas non plus le Christ, roi sur la terre, qui prend Jérusalem. Le Christ descendra du ciel pour l'anéantissement de l'antechrist; mais il détruit les ennemis d'Israël par le moyen de son peuple, après avoir établi son trône en Sion. (Comparez *Zacharie*, Chap. IX et X.) Je ne m'étends pas là-dessus. Je me borne à signaler les grands traits que la Parole nous fournit sur ce sujet.

David s'établit en Sion; il est reconnu des Gentils bien disposés: aussi a-t-il la conscience que Dieu l'a établi roi. Mais le cœur de l'homme perce bientôt. Affermi dans sa royauté de la part de l'Éternel, il agit à son aise, d'après sa volonté. (Comparez *Deut.* XVII, 17.) Toutefois l'affermissement de son trône n'anéantit pas

l'espoir de ses anciens ennemis (1), mais il excite leur jalousie. Ils ne connaissent ni le bras de sa force, ni le conseil de l'Éternel qui l'a établi. Ils courent à leur ruine. Ici, avec le danger qui le réveille, nous retrouvons l'homme de Dieu, figure du Seigneur, attentif aux conseils de l'Éternel qu'il a cherchés. Il remporte des victoires éclatantes sous la direction expresse de Dieu dont la force le précède, et met ses ennemis en déroute. Aussi en attribue-t-il la gloire à l'Éternel.

Bien que Dieu ait établi roi en puissance celui qui est en même temps le capitaine victorieux de son peuple, cependant les liens de l'alliance ne sont pas encore rétablis. L'Arche est encore là où la piété particulière l'avait accueillie, lorsque Dieu a dû être lui-même le gardien de sa propre gloire. David veut la placer là où son trône est maintenant établi. Il veut que l'Éternel des armées qui habite entre les Chérubins, soit honoré et qu'il soit en même temps la gloire du trône du roi d'Israël. Il est lié avec lui dans sa pensée. Or, la royauté de Melchisédech n'était pas encore en exercice, pas même en figure. Car Melchisédech est roi de

(1) Par bien des prophéties de l'Ancien Testament, il est évident qu'il en sera de même lorsque Christ sera de retour sur la terre. Et cependant, dans ce temps-là, l'homme ne s'élèvera que pour sa destruction subite.

Salem, c'est-à-dire, roi de Paix. Dieu maintenait encore sa propre gloire. Il pouvait bénir David, roi élu et oint; mais l'ordre des choses, qui réunissait tout sous l'autorité du roi, n'était pas encore en vigueur. Il devait être établi plus tard, sous Salomon.

Israël aurait dû reconnaître l'ordre voulu de Dieu. Or, tout en cherchant à honorer Dieu, David pense à lui-même, et il n'y a, en définitive, qu'une imitation fautive de ce qu'avaient fait les sacrificateurs des Philistins, sous l'impression produite par la frayeur de l'Éternel. Le résultat n'en fut pas heureux. Ce que l'homme avait fait, l'homme cherche à l'appuyer; mais, pour le faire, il porte atteinte à la gloire de l'Éternel et tombe devant sa majesté. L'Éternel revendique sa gloire. Il ne demeure pas encore au milieu de son peuple. Peiné et effrayé en même temps, peiné parce que son cœur cherchait vraiment la gloire de l'Éternel, quoiqu'il ne fût pas à la hauteur de cette gloire et qu'il eût oublié la majesté de celui qu'il aurait dû avoir plus près de lui, David laisse l'Arche dans la maison d'Obed-Edom; et c'est là que le Seigneur fait voir qu'il lui est naturel de bénir là où l'on ne fait pas de sa majesté un oubli qui dispose de lui comme de droit. Quand on déroge à sa majesté, il la maintient; comme aussi il manifeste ce qu'il est, par la bénédiction qu'il ac-

corde. Le cœur et les affections de David se relèvent ; il fait transporter l'Arche de la maison d'Obed-Edom , et la place dans un tabernacle qu'il lui avait tendu. Ici on ne voit que David, et on le voit revêtu de l'éphod. Il est chef de son peuple , quand il rétablit ces relations (1) entre lui et son Dieu , et cela avec joie, avec des chants de triomphe et des sacrifices. C'est lui-même aussi qui bénit le peuple, étant en tout ceci le type remarquable de Jésus et de ce qu'il accomplira en Israël aux derniers jours. Tout ceci, cependant, n'était pas bâtir le temple, œuvre réservée au prince de la Paix. C'était le roi, par la foi chef de tout le peuple, agissant jusqu'à un certain point, et pour la foi, en sacrificateur selon le principe de Melchisédech, sans que la bénédiction et l'ordre attachés à ce titre eussent encore été établis. Le roi offre des sacrifices, il bénit le peuple. Comme seul chef, il avait réuni tout Israël. Il avait battu ses ennemis. Mais, après tout, c'était une époque de transition. L'Arche de l'alliance était encore sous une tente. David avait triomphé;

(1) Je dis des relations, parce que, en effet, l'Arche de l'alliance était le lien extérieur, le signe des relations formelles entre Dieu et Israël. C'est ce qui donne beaucoup d'importance à la circonstance que nous étudions ici. La perte de l'Arche avait été, au contraire, l'Icabod du peuple.

mais il ne jouissait de la paix qu'en passant. Cet établissement de l'Arche sur la montagne de Sion fait cependant époque; car Sion était la montagne de la grâce royale, où le roi qui avait souffert, et en tant qu'ayant souffert, avait établi son trône en puissance et en grâce en rapport avec Israël. C'est ce qui donne la clef du Chapitre XIV de l'Apocalypse, livre dans lequel l'Agneau est toujours, me semble-t-il, ce Messie qui a souffert, mais élevé au trône de Dieu en attendant la manifestation de sa gloire; élevé dans ce caractère, quoique, comme tel, il eût accompli des choses bien autrement importantes, car le salut et l'Église sont bien plus excellents que le royaume; or, c'est du *royaume* que nous nous sommes évidemment occupé ici. Je ne doute pas que les cent quarante-quatre mille qui sont avec l'Agneau sur la montagne de Sion ne soient ceux qui ont souffert pour l'amour du Messie dans l'esprit de ses propres souffrances, au milieu d'Israël. Ils ont part avec lui à sa position royale sur Sion, et ils l'accompagnent partout où il va. Ils sont moralement assez près du ciel pour apprendre le cantique qu'on y chante, et que personne d'autre sur la terre ne peut apprendre. Ce sont les prémices de la terre. Ils ne sont pas dans le ciel.

Ceci aussi explique Héb. XII, 22, où nous

trouvons Sion en contraste avec Sinaï, où le peuple avait été placé sous sa responsabilité propre, la loi ayant la sanction que la frayeur de la présence de l'Éternel lui donnait. Mais, dans le passage cité, Sion se distingue bien nettement (1) de la Jérusalem céleste. Je ne doute pas qu'il ne doive exister à la fin une relation semblable entre Christ et le résidu de son peuple qui l'a attendu. C'est une période pendant laquelle Jésus est pleinement triomphant et agit en puissance et en roi, mais ne gouverne pas encore en paix, et pendant laquelle il forme, développe et établit les relations des siens avec lui sur la terre, dans ses triomphes et dans sa royauté, selon les droits de laquelle il s'assujettit ses ennemis. Les Psaumes nous ouvrent aussi prophétiquement et en figure, cette partie du règne de Christ. (Voyez le *Psaume* CX.) Après avoir fait asseoir le Seigneur de David à la droite de la majesté dans les cieux, l'Esprit dit : « L'Éternel transmettra de Sion le sceptre » de sa force. Domine au milieu de tes enne- » mis. Ton peuple sera un peuple de franche

(1) La forme de la phrase Héb. XII, 22, rend les diverses parties dont elle se compose plus faciles à distinguer. Le mot « et » les sépare. Sion, — la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, — les anges, l'assemblée générale, — l'Église des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel, — Dieu juge de tous, etc.

» volonté, au jour que tu assembleras ton armée
» en sainte pompe. La rosée de ta jeunesse (des
» jeunes gens qui le suivent) sera produite
» du sein de l'aube du jour (seront de cette
» matinée de sa gloire, de l'aube du jour). »
Ce Psaume entier développe cette même idée, la royauté guerrière de Christ ayant Sion, choisie de Dieu comme siége et comme point de départ, dans les guerres triomphantes du Messie.

Poursuivons aussi ce dernier point.

Après avoir dépeint la ruine d'Israël, le Psaume LXXVIII nous fait voir le Seigneur qui se réveille ; mais il met de côté tout ce qui tenait au droit d'héritage et au témoignage de ses voies avec Israël antérieurement ; car (I *Chron.* V) Joseph avait droit d'aînesse. « Il a
» CHOISI la tribu de Juda, la montagne de Sion
» qu'il aime. Il a CHOISI David son serviteur et
» l'a pris des parcs des brebis, etc.» Ce Psaume, il est vrai, fait mention de son sanctuaire, mais la montagne sur laquelle il a été bâti n'est jamais représentée comme objet de l'élection de Dieu. Ce Psaume va plus loin que notre histoire actuelle ; mais l'élection s'applique à David et à Sion.

Le Psaume CXXXII nous présente précisément les sentiments que l'Esprit a inspirés à David, lorsqu'il a placé l'Arche sur la monta-

gne de Sion. Ce n'est qu'un pavillon, mais c'est celui du Puissant de Jacob sur la terre. Et l'Éternel a choisi Sion. En elle germera la corne de David. Remarquez ici que chaque fois la réponse de l'Éternel dépasse la demande et le désir de David, beau témoignage de la riche bonté de Dieu. Le repos de l'Éternel est au milieu de son peuple. Il veut jouir de ce repos ici, au milieu des siens, quoique sa gloire soit dans le temple et que ce soit là que l'on en parle. Mais cette gloire et ce repos-là n'avaient pas encore eu lieu dans le désert. Israël était en voyage, et l'Éternel qui demeurait au milieu du peuple, allait devant lui pour chercher un lieu où il se reposât. (*Nombr.* X, 33.) Ce n'était pas non plus le cas à Silo, où son repos au milieu du peuple dépendait de la fidélité d'Israël. « Il a abandonné le pavillon de Silo; » et il a livré sa force entre les mains de l'enne- » mi. » (*Ps.* LXXVIII, 61 et 62.) L'élection et la grâce accomplie par le moyen de celui qui avait été choisi d'entre les peuples (*Psaume* LXXXIX, 19), établissent seules le repos de Dieu au milieu des siens.

Il y a encore une remarque à faire au sujet du Ps. CXXXII. Nous avons vu que Dieu maintient sa majesté dans son gouvernement, et ne permet pas que quelqu'un touche à son Arche. Il laisse à David le temps de trouver que Dieu

est un Dieu de bénédiction et de grâce ; mais, quelles que soient les bonnes intentions des siens, il faut que la vérité, que ce qu'il est, soit clairement démontré dans les voies publiques. S'il en était autrement, si son gouvernement n'était pas stable, tout tomberait en ruines; l'homme se laisserait constamment entraîner par sa légèreté à faire sa propre volonté. Il est vrai que Dieu est plein de patience et que, après avoir établi des relations entre son peuple et Lui, il agit d'après ces relations mêmes aussi longtemps que possible, quoiqu'il doive aussi châtier; mais enfin le jugement arrive. Dans le cas qui nous occupe, Dieu avait rompu ces relations, il avait livré sa force entre les mains de l'ennemi; David victorieux Lui rend sa place. Néanmoins, l'examen du Psaume CXXXII fait découvrir des sentiments beaucoup plus profonds, un cœur qui affectionnait la gloire de Dieu au milieu de son peuple, d'une manière beaucoup plus développée et beaucoup plus intime que ne l'indiquait ce qu'exprimaient la pompe extérieure et le cortége auquel Israël pouvait prendre part ; sentiments auxquels Dieu répond d'une bien autre manière que par la mort d'Uzah. Ce Psaume CXXXII, il est vrai, a été écrit après les touchantes communications révélées dans le VIIe Chapitre du second Livre de Samuel, comme le démontrent les v. 11 et 12. Il nous apprend

néanmoins quel est l'esprit dans lequel David était allé quérir l'Arche, le désir ardent de son cœur de trouver un lieu pour l'Éternel, ce que, comme nous l'avons vu, Christ accomplira. (Comparez *Exode*, XV.) Or, c'est, me semble-t-il, la conscience de ce sentiment qui, dans cette occasion, a donné lieu à la chute de David. Qu'est-ce que de l'homme? Dans la conscience de ce sentiment, il va pour le mettre à exécution, et il oublie un peu la gloire suprême de Dieu, le péché qui avait éloigné Dieu de son peuple et la majesté qui lui est propre. Lorsque Dieu agit d'après les exigences de cette gloire, et qu'il fait tomber l'homme qui prêtait à David son concours pour l'accomplissement du souhait de son cœur, David s'en aigrit. La mort d'Uzah a été la conséquence de la conduite de David, et il se révolte contre l'Éternel lorsque cette conséquence a lieu. C'était bien là la chair. Dieu a rendu David sensible à ce qui convenait au service du Dieu d'Israël (Voy. I *Chron.* XV, 12-13) (1), et il a restauré son âme en lui faisant voir qu'Il était la vraie source de bénédiction, et que le renvoi de l'Arche était aussi le renvoi de la bénédiction. De plus, la position de David conservant avec

(1) Il ne s'agit pas de ceci en Samuel, parce que c'est David, type du Seigneur, qui nous est présenté par l'Esprit.

affection le sentiment de la gloire de l'Éternel au milieu de son élévation, est moralement de toute beauté, et elle a une portée toute particulière eu égard aux économies divines. La place qu'occupe Salomon à la dédicace du temple, présente sans doute un tableau plus frappant. La sacrificature de Melchisedech s'y trouve dans sa simplicité et dans sa plénitude, mais cela était le fruit de l'accomplissement de la bénédiction; et l'état moral de ceux qui y prenaient part, était beaucoup moins le fruit d'un exercice profond du cœur et de l'intimité avec Dieu qui en est la conséquence; il était ainsi beaucoup moins lié à l'espérance intelligente de Christ. Salomon jouit de la réalisation de la gloire sur laquelle, dans son véritable accomplissement en Christ, David comptait par la foi ; Salomon ne remonte pas plus haut que la foi de David et la responsabilité du peuple qui en découlait. Le temple en est la scène. David s'élève davantage. Il saisit l'intention de Dieu, quant au siége de la royauté du Seigneur, et, lorsque cela exigeait de la foi, il devient, autant que cela se pouvait, roi sacrificateur et par conséquent remonte à Dieu lui-même qui est la source de cette royauté sacerdotale. Enseigné de Dieu, il a compris l'élection de Sion, siége de la gloire royale de Jésus, et, dans ce sens, sa position morale lorsqu'il dansait devant l'Arche comme un homme

sans importance et à sa honte aux yeux du monde, me semble avoir été plus élevée que celle de Salomon sur son estrade d'airain.

L'Arche est encore le signe du rétablissement de la puissance de Dieu au milieu de son peuple par ce lien moral; mais ce rétablissement a lieu en figure par la victoire et l'énergie de Christ qui prévaut sur ses ennemis, comme cela aura lieu, et non-seulement dans la jouissance de la gloire. Dans toute cette partie de son histoire, David est plus personnellement un type de Christ. C'est lorsque cela est difficile, qu'il établit les liens du peuple avec Dieu, et avant que l'effet de la puissance ait levé les obstacles, il bénit et rassasie le peuple comme Melchisedech. La bénédiction découle de sa personne en présence de ce qui s'y oppose encore et malgré toutes les difficultés. La position que David prend encore est celle de serviteur et de serviteur immédiat de Dieu par la grâce. Il n'est pas sacrificateur *sur son trône;* mais le roi se fait sacrificateur, et cela encore en accomplissant un service. Samuel, comme donné à l'Éternel, était vêtu d'un éphod de lin. C'était le vêtement sacerdotal, et il n'était pas sacrificateur de l'ordre d'Aaron. Il servait au Tabernacle par la grâce et par l'Esprit, comme une personne élue et mise à part pour Dieu. Il était dans ses droits, mais c'était de

la part de Dieu en grâce, lorsque la sombre nuit d'Icabod menaçait déjà le peuple de ses ténèbres. Ici, c'est le roi qui, prenant cette place, revêt l'éphod de sacrificateur, non les vêtements que Dieu avait donnés aux sacrificateurs pour gloire et pour ornement; mais ceux qui distinguaient le sacrificateur en tant que type de la personne de Christ sacrificateur, et qui tenaient à l'essence de ses fonctions; et en réalité il se fait plutôt lévite, c'est-à-dire serviteur dévoué devant l'Arche, devant l'Éternel. L'idée dominante qui se rattache à l'éphod, c'est que celui qui le revêt se présente devant Dieu. Tout en présentant ses requêtes, Melchisedech s'offre plutôt aux yeux du peuple, quoiqu'il fût devant Dieu pour le peuple comme roi et sacrificateur sur son trône.

Ayant offert ses sacrifices, le roi bénit le peuple. Il restait à vaincre les Philistins, les Syriens et d'autres nations encore; mais les liens du peuple avec Dieu étaient établis et maintenus en sûreté par le roi en Sion, bien que l'Arche à laquelle ces liens se reportaient, fût encore sous un pavillon. La bénédiction aussi était assurée de la part du roi : de celui qui avait réuni le signe de l'alliance et le roi élu dans le lieu de l'élection de Dieu et qui était encore serviteur pour cela. L'éphod n'était pas de Melchisedech; mais, en honorant l'Éternel

qui avait gardé le peuple, celui qui le portait maintenait comme sacrificateur la bénédiction du peuple auprès de Dieu. Mical, qui selon l'esprit de Saül, son père, ne rêvait qu'une gloire charnelle, ne peut y participer. L'humiliation devant l'Éternel lui était incompréhensible. Elle ne connaissait ni ne goûtait sa gloire ni la joie de le reconnaître seul maître du cœur. Ce qui tient à Saül ne saurait avoir part au règne de David et ne sait pas souffrir avec un rejeté et un méprisé. Enfin, c'est le roi dévoué à l'Éternel et au peuple qui assure à celui-ci et lui communique la bénédiction, et non encore un roi jouissant par-dessus tout d'une bénédiction établie, ce qui est l'état de Salomon. Or, le premier de ces deux états représente, il me semble, Christ tel qu'il a toujours été en principe et en droit, et particulièrement tel qu'il sera après la destruction de l'Anti-Christ, et antérieurement à la destruction des ennemis qui s'opposeront encore alors à l'établissement de son règne en paix. Son peuple, tout Israël, sera réuni sous lui. Le sceptre de sa force sortira de Sion et il dominera au milieu de ses ennemis (*Ps.* CX); mais ce ne sera encore l'accomplissement ni du Psaume LXXII, ni de Zacharie VI, 12-13. Comparez encore le Psaume II, où le Christ est considéré comme Fils de Dieu, *né sur* la terre, et où ses droits universels à la

possession de la terre qui en découlent, sont constatés, reconnus de Dieu et dénoncés aux rois. Au Psaume CX, le Christ est élevé à la droite de Dieu, attendant que ses ennemis soient mis pour le marche-pied de ses pieds. Au Psaume VIII, Il est le Fils de l'Homme et toutes choses lui sont assujetties. Sous Salomon, tout Israël se réjouit de tout le bien que l'Éternel avait départi à Salomon, ainsi qu'à David. Ici, David lui-même fait personnellement provision de ce qui était nécessaire pour rassasier le peuple, et fait distribuer à chacun un bon morceau (1). Il revient pour bénir sa maison ; car David a une maison qui est sienne, dans laquelle il se rend après avoir béni Israël : c'est

(1) Le Psaume II nous montre le roi établi sur la sainte montagne de Sion, Fils de Dieu, engendré dans le temps (vérité qui ne touche pas à sa relation de Fils, un avec le Père avant que le monde fût, doctrine enseignée, *Jean* I, *Héb.* I, *Col.* I, et ailleurs), reconnu tel par l'Éternel et les rois sommés de se soumettre à lui. Le Ps. VIII nous en parle comme le Fils de l'Homme, à qui *toutes choses* sont assujetties d'après les conseils éternels de Dieu. Au Ps. CX, celui qui avait été méprisé et rejeté, étant élevé à la droite de Dieu, doit dominer au milieu de ses ennemis.

Comparez Pss. XXIV et CII.—Dans le premier il est reconnu comme l'Éternel des armées, le roi de gloire, après avoir vaincu ses ennemis ; dans le second, comme le Créateur lui-même.

quelque chose de plus près de lui qu'Israël. Mical, nous l'avons vu, ne saurait véritablement en être. David trouve sa joie à s'humilier devant l'Éternel et la reprend. Quelle réponse accablante que celle qu'il lui fait.

Désirant avec ardeur la gloire de l'Éternel, David n'aime pas à demeurer dans une maison de cèdre, tandis que l'Éternel demeure sous un pavillon. Il désire lui bâtir une maison. Bon désir, mais que Dieu ne pouvait exaucer. C'est au prince de Paix qu'appartenait l'œuvre de bâtir le temple. Souffrant et conquérant, David représentait le Christ, non par conséquent comme jouissant du royaume terrestre d'après un droit que personne ne contestait plus, et ouvrant à tous les portes du temple où l'Éternel de justice devait être adoré. Il rentre donc, pour ainsi dire, dans sa position personnelle, où Dieu le bénissait d'une façon toute particulière. David était plus qu'un type; il était réellement souche de la famille de laquelle devait sortir le Christ lui-même. C'est ce qu'enseigne ce beau Chapitre VII. Vase d'élection pour soutenir la cause du peuple de Dieu dans la souffrance, et pour rétablir au milieu de ce peuple la gloire du nom de l'Éternel (8 et 9), l'Éternel avait été avec lui; et David, tout particulièrement honoré en cela, était aussi dans sa fidélité un vase de promesse de la paix

et de la prospérité future destinées à Israël dans les desseins de Dieu. Mais c'étaient encore des choses futures. La perpétuité de la royauté sur Israël est établie dans sa famille, que Dieu saurait châtier, s'il y avait lieu, mais qu'il ne retrancherait pas. Son fils bâtirait la maison. Dès l'Exode (1), la pensée de l'homme plein de l'Esprit était de bâtir ce qui servirait d'habitation à l'Éternel.

Voici les points principaux de la révélation et de la réponse de David : — Appel souverain de Dieu ; — ce que Dieu avait fait pour David ; — la sûreté du repos à venir d'Israël ; — l'établissement, de la part de Dieu, de la maison de David ; — son fils serait Fils de Dieu, bâtirait la maison ; le trône de son fils serait établi pour toujours.

La première pensée de David, et il en est toujours ainsi lorsque l'Esprit de Dieu agit, n'a pas été de s'en réjouir, mais de bénir Dieu. Voici les traits frappants de la prière d'action de grâces : Il est en paix et au large devant Dieu ; il entre et s'assied devant lui ; il reconnaît en même temps sa petitesse et combien il était indigne de ce que Dieu avait déjà fait. Ce n'était que peu de chose cependant aux

(1) *Exode* XV, 2. — Mais il fallait le Messie pour cela. Jusqu'alors Israël était voyageur et Dieu avec lui.

yeux de Dieu, qui lui avait annoncé l'avenir glorieux de sa maison. C'était Dieu, et non la manière d'agir de l'homme. Que pouvait-il dire de plus? Dieu le reconnaissait; c'était là sa confiance et sa joie. Il reconnaissait que Dieu le faisait en *vérité* et de son propre cœur. C'était la grâce, pour que son serviteur en eût connaissance. L'effet de tout ceci était de faire reconnaître à David l'excellence de l'Éternel. Il n'y avait que Lui, et, sur la terre, il n'y avait rien de comparable à son peuple élu, qu'Il était allé racheter pour lui-même et qu'il s'était maintenant assuré, afin qu'Israël fût son peuple à jamais et que lui-même fût son Dieu. Il ne demande que l'accomplissement de la révélation de Dieu. C'est le genre le plus élevé de la prière, que celle dont la source n'est pas dans nos besoins, mais dans les désirs et l'intelligence produits par la révélation des desseins de Dieu, qu'il veut accomplir en amour envers son peuple et pour la gloire de Christ. — Enfin, il demande que sa maison soit le lieu de la bénédiction de Dieu lui-même. Il désire, en un mot, que les desseins de Dieu, qui avaient réveillé toutes ses affections, soient accomplis par celui qui les avait révélés à son serviteur.

Ayant pleinement échappé aux séditions du peuple, David agit ensuite avec puissance en *assujettissant* ses ennemis. Les Philistins, qui

demeuraient au dedans du territoire d'Israël, sont subjugués. *Metheg-Amma* veut dire : la bride ou le frein de la capitale. David tenait la clef de la puissance. Moab est soumis et rendu tributaire. Enfin, les ennemis extérieurs, les Syriens, sont aussi vaincus ou se soumettent. Les Idumée ns sont asservis, et l'Éternel garde David partout où il va. En tout ceci, nous avons encore l'homme de foi et le type du Seigneur Jésus, roi en Sion, qui remporte la victoire sur les ennemis d'Israël, et met Israël en possession du territoire promis (*Gen.* XV, 18), jusqu'à l'Euphrate. Il consacre à l'Éternel le butin. Il règne sur tout Israël et fait droit à tout son peuple. Les compagnons de son pélerinage partagent la gloire de son règne, type en tout ceci du règne du Sauveur.

Il agit aussi en grâce envers le résidu abaissé de la maison de Saül; et, si Mephiboseth n'est pas associé à la gloire de son règne, il jouit du privilége de la table du roi qui use de gratuité à son égard, quoique Mephiboseth appartienne à la famille de son ennemi et de son persécuteur, mais en même temps à ce petit résidu qui favorisait le roi élu de Dieu, étant pour cela haï lui-même de ceux qui étaient en autorité. Il jouit aussi en plein de l'héritage de sa famille. Ce touchant et beau témoignage de la bonté et de la fidélité de David par la grâce,

nous présente, il me semble, le tableau des relations du Christ avec le résidu d'Israël ou au moins celui de l'esprit de ces relations. C'était « la gratuité de Dieu, » qui cherchait la famille de Saül, l'ennemi de la royauté de David, — et qui repose sur le représentant de ce Jonathan, dont nous avons lu l'histoire, de ce Jonathan figure de ceux qui s'attacheront au Christ en vue du royaume, mais qui, dans leur pensée, ne s'élèveront pas au-delà. Le résidu jouit de l'effet de l'établissement du royaume; mais il ne figure pas parmi ceux qui environnent le trône après avoir partagé les souffrances du roi méconnu et rejeté.

Le Chapitre X, aux détails duquel nous ne nous arrêterons pas, nous montre le principe général du gouvernement du roi en Sion. La grâce qui se manifeste, et qui auparavant avait été méprisée de ceux auxquels il voulait en rendre le témoignage, attire le jugement du roi. L'opposition et la rébellion ne font qu'établir son autorité là même où l'on essaie de lui résister. Il est inutile de lutter contre la puissance du roi élu de Dieu.

Suit l'histoire de David et de la femme d'Urie. David n'agit plus dans le service de Dieu par la foi. Lorsqu'arrive la saison où les rois sortent pour la guerre, il demeure chez lui, à *son* aise, et il envoie d'autres chefs faire à sa

place les guerres de Dieu. A son aise et dans la paresse, il succombe facilement au péché, ainsi que cela lui est arrivé lorsqu'il cherchait ses aises au milieu des Philistins. Il n'était plus dans la position où la foi l'avait placé.

Plus David était près de Dieu, plus ses efforts pour cacher son péché étaient vains. Livré pour le moment à lui-même comme châtiment, il ajoute un second péché au premier; il le consomme et en goûte le fruit, lorsque l'éloignement de tout obstacle prêtait à sa marche une apparence de légalité. Quelle triste histoire! Quelle bassesse! Il oublie sa position de roi et de roi de la part de Dieu. Était-ce régner en justice, que de profiter de sa puissance royale pour opprimer Urie? Il se rend esclave de ce malheureux Joab, en le rendant complice de son iniquité. Quelle dégradation! Qu'il était plus heureux, lorsque, chassé comme une perdrix sur les montagnes, il avait une foi vivante et une bonne conscience! Or, qui peut échapper aux yeux de Dieu? Aussi, Dieu qui le connaît et qui l'aime, ne manque pas de visiter son péché. Ce péché était très-grand. David l'avait commis en cachette; Dieu le punit à la vue de tout Israël. Si David n'avait su ni glorifier Dieu, ni, en régnant en son nom, maintenir un témoignage vrai de ce qu'était le royaume de Dieu; s'il en avait, au contraire, faussé le caractère,

Dieu lui-même saura, à la vue de tous, en retracer les traits par le châtiment qu'il va envoyer sur celui qui l'avait ainsi déshonoré, et qui avait ôté le seul témoignage que Dieu eût fait rendre aux yeux des hommes de son gouvernement.

Cette histoire nous fait voir jusqu'à quel point le péché aveugle le cœur, lors même que le jugement moral demeure sain, et quelle est la puissance de la fidèle parole de Dieu. Dieu fait voir en même temps la souveraineté de sa grâce; car, tout en châtiant David par la mort de l'enfant, c'est le second fils que Bathseba lui a enfanté, qui fut l'élu de Dieu, qui devint roi et tige de la famille royale, l'homme de paix et de bénédiction, le bien-aimé de Jah. Le cœur de David se soumet à la main de Dieu, et se plie sous elle au fond de ses affections. Il la comprend bien mieux que ses serviteurs, tout en ayant été plus coupable qu'eux. Il agit convenablement selon l'intelligence spirituelle. Il y a de la confiance en Dieu et de l'intimité avec lui ; c'est pourquoi David lui ouvre son cœur à l'endroit sensible, à l'endroit où Dieu l'avait frappé; mais la volonté de Dieu étant manifeste, il se soumet pleinement. On voit ici l'œuvre évidente de l'Esprit. C'est le même Esprit qui agit dans le Sauveur en Gethsémané, bien que l'occasion et l'étendue des souffrances fussent, en

ce cas, bien autrement importantes. Le péché de David avait été extrêmement grave ; mais on voit évidemment en lui l'œuvre précieuse de l'Esprit. Confondu par la fidélité simple d'Urie, il ne peut échapper à la main de Dieu. David est pardonné, car il confesse son péché; mais, quant à son gouvernement, Dieu s'est montré inflexible, et tout en épargnant le roi, — car il méritait la mort, — il lui annonce que l'épée ne partirait jamais de sa maison. Nous avons trouvé un pareil cas dans l'infidélité de Jacob. La peine de David répond ici aussi à son péché. (Comp. v. 10 et 12 avec l'histoire d'Absalon.) Pour le cœur de David, le châtiment se trouve dans la mort de son enfant, châtiment auquel il fut fort sensible, et le gouvernement public de Dieu a été manifesté en ce qui est arrivé, selon sa parole, à la face du soleil et de tout Israël.

Il est possible que les enfants d'Ammon eussent mérité un jugement sévère, et que ce temps fût celui de leur jugement ; ils étaient des ennemis insolents du roi établi de Dieu qui avait fait preuve de bienveillance à leur égard. Mais, quant à son état personnel, je ne sais si David aurait traité ses ennemis de la sorte, dans les temps où il marchait lui-même dans le chemin étroit de la foi. Comme figure, ce jugement nous fait penser au juste jugement du Messie, et aux conséquences affreuses de l'avoir méprisé

et insulté dans sa gloire même. Il nous montre aussi, que, lorsqu'un peuple est mûr pour le jugement, Dieu le fait tomber sur lui, alors même que les hommes cherchent à agir en grâce.

Après que David eut montré qu'il avait oublié Dieu et manqué à sa dépendance complète de lui, les misères de sa maison ne tardèrent pas à éclater. Il avait multiplié le nombre de ses femmes. La racine d'amertume germe et produit des fruits amers. Bien qu'au fond David eût le cœur droit devant Dieu et une piété qui reconnaissait Dieu profondément, une fois qu'à la suite des bénédictions dont Dieu l'avait comblé, il est sorti du chemin de l'humble dépendance que la foi et la réalisation de la présence de Dieu produisent, il a rendu amère la fin de ses jours, en agissant d'après sa propre volonté dans la jouissance de ces bénédictions. Il y a péché dans sa maison, colère à cause de ce péché, vacillation parce qu'il y avait de la partialité à l'égard d'Absalon. Joab paraît sur la scène, ainsi que cela eut lieu chaque fois que ces affaires d'intrigue et de misère se retrouvent dans l'histoire. C'est tout ce qu'il faut dire de la triste histoire d'Ammon et d'Absalon.

La partialité de David pour Absalon a eu encore d'autres suites plus pénibles et des châtiments sérieux. Il est triste de voir le vain*queur* de Goliath, chassé de sa propre maison

et de son trône par son fils bien-aimé, et cela, de la main de Dieu. Car, si Dieu ne l'avait permis, qui aurait pu chasser l'élu de Dieu du siége royal où l'Éternel l'avait établi? L'épée était dans sa maison : la Parole de Dieu plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants. Que Dieu est juste! Mais il châtie ceux qu'il aime. Aussi, tout en étant la manifestation du gouvernement juste de Dieu, tout ceci est-il l'occasion pour David d'exercices profonds du cœur et d'une connaissance de Dieu plus réelle et plus intime; car le vrai et éternel lien du cœur avec Dieu se trouvait en lui, de sorte que tous ses malheurs ont produit leurs fruits, bien que ses fautes les eussent amenés; à cet égard aussi, quoique l'occasion de sa tristesse eût été tout autre que celle du Sauveur lui-même, il devient le type des souffrances du Christ, et le vase de l'expression de ses sympathies avec son peuple. Ceci a même d'autant plus lieu, que, avec un cœur fidèle, et en un certain sens, une intégrité parfaite envers Dieu, les fautes et les péchés du roi prêtaient occasion à ses confessions et à cette humiliation que l'esprit de Christ produit dans le résidu d'Israël; de sorte que, d'un côté, il exprime son intégrité, tandis que, de l'autre, il confesse ses fautes. Or, c'est ce que Christ donne à dire aux siens, et ce qu'il dit pour eux. Cependant, il

faut s'en souvenir, ce n'est pas David lui-même, comme homme de Dieu, qui parle dans les Psaumes, mais l'Esprit lui inspire l'expression de ces choses; et il nous est très-précieux que la Parole, dans des circonstances où la foi pouvait venir à manquer et le cœur à se décourager, nous donne l'expression qui convient à la foi, et à la foi en celui qui peut-être a été infidèle; précieux témoignage que, dans cet état, Dieu ne nous rejette pas, et que Christ sympathise avec nous, puisqu'il fournit des expressions et des sentiments convenables à une semblable position. C'est ce qui se trouve dans les Psaumes, et tout particulièrement pour le résidu d'Israël aux derniers jours. Intégrité de cœur et confession de péché, voilà ce qui les caractérise. L'Esprit de Christ fournit les sentiments et assure de sa sympathie. Le Ps. XVI nous donne, d'une manière frappante, cette position du Christ. Sa bonté ne monte pas à Dieu. Il appelle l'Éternel son Seigneur; mais il dit aux saints sur la terre : Je prends en eux tout mon plaisir. Par son baptême, qui en était l'expression, il s'est mis en rapport non avec Israël, mais avec le premier mouvement de l'Esprit, répondant dans le résidu au témoignage du jugement du peuple comme tel. C'est le principe des Psaumes; l'homme juste et fidèle au milieu de la nation perverse. Le livre com-

mence en faisant cette distinction de la part de Dieu; puis nous présente le roi en Sion, selon le décret de Dieu, méconnu de la nation et haï des Gentils qui oppriment le peuple. Tout ceci se développe à travers bien des circonstances, et toutes les relations du résidu, ainsi que tous les sentiments du cœur, y sont dépeints. Tout ce qui s'y rapporte est repassé sous la main et sous la plume Dieu, et cela selon l'Esprit et les sympathies de Christ.

Le Chapitre XX termine cette partie de l'histoire de David et son histoire en général. Il est rétabli sur son trône, et a surmonté les efforts de ses ennemis et les rébellions des siens. L'ordre de son palais et de ses officiers est rétabli en paix. Divers détails sont ajoutés par l'Esprit de Dieu.

Et d'abord, le gouvernement de celui qui n'oublie rien et auprès de qui tout porte son fruit, est rappelé à David et à son peuple à l'occasion des Gabaonites. Pour que les économies de Dieu s'établissent, il n'est plus nécessaire que David poursuive la maison de Saül. Il y a un juste jugement de Dieu, un principe moral qui est au-dessus de toute économie. Saül, dans son zèle formel et charnel, quoique ce fût pour Dieu, n'avait pas agi dans la crainte de Dieu. C'est ce qui distingue particulièrement un zèle selon Dieu, d'un zèle pour

les intérêts extérieurs de son règne. Il oublie la serment qu'Israël avait fait aux Gabaonites. Dieu en tient compte et ne méprise pas les pauvres Gabaonites. David en tient compte aussi ; après avoir consulté Dieu à l'occasion de ce châtiment, souvent répété, infligé à Israël, il se soumet à ce que les Gabaonites exigent. Toute la maison de Saül périt, sinon le petit résidu qui s'était attaché à David. Quant à celui-ci, les circonstances de l'affection fidèle et touchante de Ritspah réveillent dans le cœur de David le souvenir de moments plus brillants dans la carrière du malheureux Saül, à la mémoire duquel David rend les derniers honneurs. Après cela, Dieu a compassion du pays.

Si avec une fronde et un caillou la foi peut renverser ses ennemis, la chair fait défaut devant leurs assauts. David roi, nous l'avons bien vu, s'était plus laissé aller à ses convoitises et à sa volonté, que David souffrant. Toutefois, il est beau de voir que là où la foi a agi au milieu de la ruine du peuple, elle a suscité bien d'autres instruments, qui, animés et encouragés par son succès, agissent sans crainte avec une efficace pareille à celle qui a opéré la première délivrance. Il est bon de remarquer cependant, que remporter la victoire sur de vaillants ennemis, dans un temps où tout Israël a la confiance que donne le succès

et appuie de ses efforts ceux de ses héros, c'est tout autre chose que la foi qui compte sur Dieu lorsque la force et le succès sont du côté de l'ennemi, et lorsque le peuple prend la fuite en leur présence. Ce dernier cas fut celui de David combattant Goliath. Le premier a été celui de ceux qui ont tué les autres géants.

Les cantiques qui suivent nous fournissent des enseignements d'un haut intérêt. David sort de ses souffrances et de son affliction avec un chant de triomphe et de louanges. Il avait appris dans ses souffrances ce que Dieu était. Il célèbre tout ce qu'Il avait été pour lui, tout ce qu'il l'avait trouvé dans ses nécessités et ses dangers, l'effet en puissance pour David et le résultat glorieux et béni de cette puissance. Tout cela s'exprime dans un cantique, dont les termes ne s'accompliront pleinement qu'en Christ lui-même. Au Chapitre XXIII, il chante l'expérience de sa prospérité. Mais, quelle différence! Il déclare, il est vrai, ce que le Christ sera lorsqu'il régnera, et il le fait dans des termes de la plus attrayante beauté, d'une beauté qui ravit l'esprit et le transporte dans le règne de Christ, ce monde à venir béni dont nous parlons. Mais alors se présente cette douloureuse pensée: « Il » n'en est pas ainsi de ma maison. »

Dans le premier de ces deux cantiques, il y a de plus quelque chose d'un profond intérêt.

David parle en prophète ; et, ainsi qu'il l'a fait en tant d'autres cas, il personnifie le Seigneur Jésus, le seigneur Jésus en rapport avec Israël. Ce Psaume nous montre donc les souffrances de Christ, représentant d'Israël et parlant souvent du peuple comme si c'était lui-même, (souffrances qui ont valu une délivrance bien autrement excellente aussi), comme cause de la délivrance d'Égypte et de toutes les bénédictions d'Israël, jusqu'à l'établissement de la gloire du Messie dans le siècle à venir. Il entoure l'agonie de Christ de toute l'histoire d'Israël en délivrance et en bénédiction, depuis Pithom et Raméses jusqu'à la destruction de l'homme violent à la fin des jours, et jusqu'à la soumission des nations au sceptre du Messie, et il donne une voix à sa détresse en Égypte. Au Chapitre XXIII, il faut lire : « Bien qu'il n'en soit pas »ainsi de ma maison devant le Dieu fort, cepen»dant il a traité avec moi, etc. » C'est un nonsens évident que de dire que sa maison ne serait pas bénie, parce que Dieu avait traité avec lui une alliance éternelle. Cette alliance était son salut et sa joie, quoiqu'elle ne germât pas dans ce temps-là. Pour la pleine bénédiction qu'il attendait, il fallait que le jugement s'exécutât ; et ces épines d'iniquité seraient effectivement brûlées sur le lieu même. C'est ce qui arrivera à la venue de Jésus.

Si Dieu honore et glorifie David, Il n'oublie pas non plus ceux dont l'énergie de sa foi l'a entouré. Le Saint-Esprit dénombre les vaillants hommes de David et raconte leurs actes de courage et de dévouement, actes qui leur valent une place et un nom quand Dieu enregistre le peuple. (*Ps.* LXXXVII.) Joab ne s'y trouve pas.

Le Chapitre XXIV nous conduit sur un terrain qui réclame une mention particulière. La colère de Dieu s'embrase de nouveau contre Israël. Il n'est pas dans l'intention du Saint-Esprit de nous indiquer à quelle occasion ceci a eu lieu, mais de nous exposer les voies de Dieu en gouvernement et en grâce. Dans le Chapitre précédent, Dieu enregistre les vaillants hommes qui nous préfigurent les compagnons du vrai David en gloire. Ici, c'est sa grâce pour arrêter sa colère et introduire sa bénédiction.

Dieu punit l'orgueil et la rébellion d'Israël, en laissant ce peuple aux conséquences du mouvement du cœur naturel de David. Joab, toujours habile et de bon sens, en a vu la folie. On la voit facilement lorsqu'il ne s'agit que de la chair d'autrui. Joab sentait qu'il ne valait pas la peine de mépriser Dieu lorsqu'on n'y gagnait rien ; car, dans ce sens, la chair craint Dieu. Mais la chose était de la part du Seigneur, et Satan y

réussit. Que vaut, en effet, le bon sens de l'homme, contre la volonté de Dieu en châtiment et la malice de Satan? C'est une chose sérieuse que d'être livré à sa puissance. Neuf mois de péché de la part de David et de patience de la part de Dieu nous montrent la funeste influence de l'ennemi; mais une fois le fruit du péché là, il ne fait que réveiller la conscience de David. La jouissance du fruit de nos péchés nous détrompe ; c'en est la poursuite qui engage nos âmes. Après avoir réussi à faire accomplir par les enfants de Dieu le mal par lequel il les tente, Satan ne tient plus à leur en cacher le néant et la folie. Heureusement, si la vie y est, la conscience reprend dans ce cas son empire. Toutefois, le châtiment doit suivre le péché accompli malgré une si longue patience. Mais Dieu, qui atteint la conscience de son serviteur, met en jeu les affections sincères de son âme, pour atteindre le souverain but qu'il s'était proposé. David montre ce fond immanquable de l'âme qui connaît Dieu, c'est-à-dire sa confiance en lui par-dessus tout, et quoi qu'il en soit. « Que je tombe entre les mains de l'Éternel. » Quelle douce et précieuse pensée de ce que le Seigneur est pour les siens, et comment il sait inspirer au cœur la certitude qu'il mérite sa confiance ! Alors même qu'il châtie, *Dieu* est plus doux, plus fidèle, plus digne de

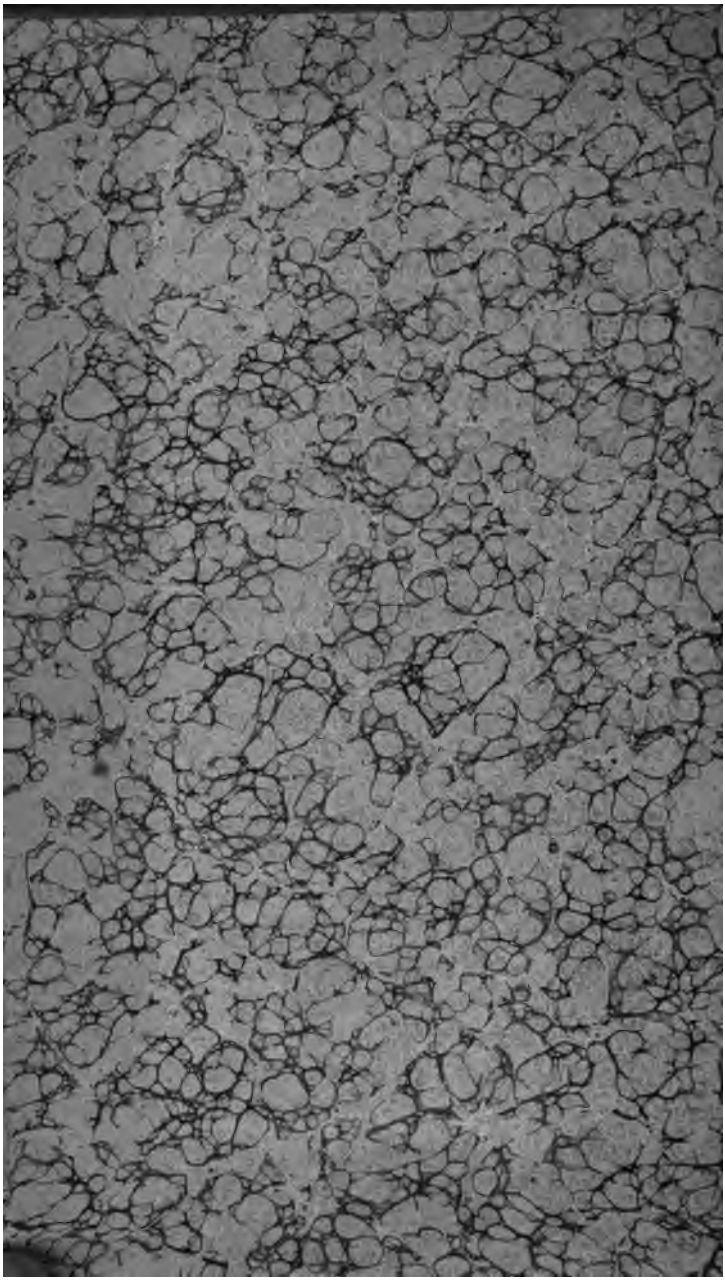
confiance que tout autre. La peste survient; mais, tout en jugeant, Dieu se souvient de la miséricorde, et ordonne à l'ange exterminateur, arrivé à Jérusalem, de retirer sa main. C'est Jérusalem, la ville de sa dilection, qui attire son attention. Dieu l'établit pour le lieu où son autel doit être placé et sa grâce s'exercer comme lieu choisi de propitiation. C'est là que cesse sa colère justement embrasée contre Israël, et le péché donne lieu à l'établissement du lieu et de l'œuvre où lui et son peuple doivent se rencontrer selon la grâce qui a ôté ce péché. C'est ce qui caractérisera la croix de Christ; c'est ce qui arrêtera la plaie en Israël et introduira le règne du vrai Prince de Paix. David se met à la brèche pour la délivrance de son peuple, et à ses dépens (v. 17), et, selon les conseils de Dieu, il offre le sacrifice d'apaisement.

Les Études sur le premier livre des Chroniques contiendront un examen plus développé de cette dernière partie de l'histoire de David.

FIN.

INDEX.

	Pages.
Préface	i — ix.
Genèse	1 — 32.
Exode	35 — 89.
Lévitique	93 — 145.
Nombres	149 — 215.
Deutéronome	219 — 264.
Josué	267 — 323.
Juges	327 — 366.
Ruth	369 — 372.
I. Samuel	375 — 440.
II. Samuel	443 — 481.



3 2044 069 561 306